9855

118

Paris 1917

FABLES

DE

LA FONTAINE

A LA MÊME LIBRAIRIE

La Fontaine. — *Choix de Fables*, nouvelle édition publiée avec une notice et des notes par M. Ernest Thirion. Un volume avec des illustrations de Gustave Doré et Wogel, petit in-16, cartonné. 1 fr. »

—— *Fables*, précédées de la vie d'Ésope et publiées avec une introduction et des notes par M. Ch. Defodon, ancien inspecteur primaire à Paris. Un volume petit in-16, cartonné . . . . . 1 fr.

Choix de fables de La Fontaine, Florian et autres auteurs, publiées avec des notices biographiques, des résumés et des notes explicatives, par M. Ch. Defodon. Un volume avec des illustrations de Gustave Doré et Wogel, in-16 cartonné. . . . . 60 c.

Petit choix de fables tirées de nos principaux fabulistes, avec un commentaire et des notes biographiques et explicatives, par M. Ch. Defodon. Un volume avec des illustrations de Gustave Doré et Wogel, in-16 cartonné. . . . . 20 c.

77284. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA FONTAINE

FABLES

PRÉCÉDÉES
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

ET ACCOMPAGNÉES
DE NOTES REVUES ET COMPLÉTÉES D'APRÈS L'ÉDITION
DE É. GERUSEZ

PAR
M. E. THIRION
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
ANCIEN PROFESSEUR AU LYCÉE DE RENNES

VINGT-DEUXIÈME ÉDITION REVUE
(244e *mille*)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1915

UNCHECKED

JAMMU & KASHMIR UNIVERSITY
LIBRARY
No... 7133..
Date .25-9-53
SRINAGAR

841
F734F

ALLAMA IQBAL LIBRARY
7133

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

JEAN DE LA FONTAINE

Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry[1]. Son père était maître particulier des eaux et forêts au duché de Château-Thierry, conseiller du roi. Sa mère était Françoise Pidoux, sœur de maître Valentin Pidoux, bailli de Coulommiers. Notre poète appartenait donc à ce qu'on appelle la bourgeoisie aisée. Au XVIIIe siècle sa famille prétendit qu'il était d'origine noble. Ce fait avait éte contesté en 1661, lorsqu'on fit la recherche des personnes qui avaient pris faussement le titre de gentilhomme : les traitants découvrirent que La Fontaine avait été qualifié d'*écuyer* dans deux contrats, et le firent condamner, pour usurpation de titre, à une amende de deux mille livres. Le poète s'empressa de renoncer à cette maudite « écurie »[2], qui le ruinait. Mais ses descendants se persuadèrent volontiers qu'il avait décliné toute prétention nobiliaire par négligence et par paresse. Le caractère de La Fontaine autorise du reste cette hypothèse.

Les biographes ne nous apprennent rien de précis sur l'enfance de notre poète : on ignore même le lieu où il fit ses études. Fut-ce à Château-Thierry, ou à Reims, la « cité préférée » de La Fontaine? On ne peut répondre que par des conjectures. Ce qui est certain c'est qu'à l'âge de vingt ans La Fontaine entra dans la congrégation de l'Oratoire. On a supposé qu'il avait été poussé vers l'état ecclésiastique par une vocation soudaine et irréfléchie, que des lectures pieuses avaient momentanément éveillée dans son âme si prompte à l'enthousiasme. Mais que La Fontaine fût entré volon-

1. Dans les premiers jours de juillet 1621, il fut baptisé le 8.

2. C'est son expression. Ép. à M. le duc de Bouillon.

tairement ou sur l'ordre des siens au séminaire de Saint-Magloire[1], il ne devait pas y faire un long séjour : au bout d'un an il en sortait bien persuadé que sa vocation n'était pas là. Il avouait plus tard à Boileau qu'il s'y était « plus volontiers occupé à lire les poètes que Rodriguez[2] ».

D'après l'historien de l'Académie, d'Olivet, ce fut au sortir de l'Oratoire que l'audition d'une ode de Malherbe[3] éveilla la vocation poétique de La Fontaine, vocation dont il ne s'était jamais douté jusqu'alors. Il paraît plus vraisemblable de supposer que cette ode révéla au jeune homme un genre qu'il ignorait encore et pour lequel il s'éprit d'enthousiasme : quant à son goût pour la poésie, il remontait, nous l'avons vu, à son séjour au séminaire de Saint-Magloire, et il est fort probable que La Fontaine, comme son ami Maucroix, avait commencé de bonne heure à écrire des poésies légères. Il est du reste difficile de le suivre dans cette période de sa vie; il paraît mener la vie plate et monotone d'un oisif de province; il ne se fait guère connaître que par ses distractions, ses bizarreries et aussi ses aventures galantes, qui ont défrayé la verve de Tallemant des Réaux.

En 1647 le père de La Fontaine jugea sans doute qu'il était temps de mettre un terme à cette vie d'insouciance et de désordre : il lui transmit sa charge et le maria. Il avait alors vingt-sept ans : sa femme, Marie Héricart, n'en avait pas quinze. C'était encore un enfant : La Fontaine devait l'être jusqu'à sa mort. Il aurait dû inspirer à sa jeune femme des goûts sérieux, l'amour de l'ordre et de l'économie : il lui donna la passion des romans, — et c'est à cela que semble s'être bornée son influence de précepteur. De telles leçons portèrent leurs fruits. Mademoiselle[4] de La Fontaine sut bientôt, tout aussi bien que son mari, « manger le fonds avec le revenu ». Cependant quelques amis de sa femme crurent devoir soustraire sa fortune particulière à la dangereuse incurie du poète, et en 1659 fut prononcée « une séparation de biens ». Cela se fit sans violence, et cette procédure ne paraît pas avoir altéré les rapports courtois des deux époux. D'Olivet semble définir exactement le genre de vie qu'ils menèrent désormais, quand il écrit : « M. de La Fontaine s'éloignait de sa femme le plus souvent et pour le plus long temps qu'il pouvait, mais *sans aigreur et sans bruit*. Quand il se voyait poussé à bout, il prenait doucement le parti de s'en venir seul à Paris, et il y passait des années entières, ne retournant chez lui que pour vendre quelque portion de son bien. » Il s'exposait alors à n'être pas reconnu des domestiques : ce dernier

1. Le 28 octobre 1641.

2. Le jésuite espagnol Alph. Rodriguez est l'auteur de la *Pratique de la perfection chrétienne* (1614).

3. Sur la mort d'Henri IV. Elle commence par ces vers :

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De ces abominables jours ?

4. On donnait alors le titre de demoiselles aux bourgeoises mariées.

trait, garanti par Louis Racine[1], prouve jusqu'à quel point il s'affranchissait du « devoir de la résidence ». Du reste La Fontaine semble avoir cru naïvement que le métier de poète était incompatible avec les vertus domestiques :

Rarement un auteur demeure à la maison,

dit-il dans une de ses plus aimables comédies[2].

Mari détestable, La Fontaine, si nous en croyons certaines anecdotes, aurait été mauvais père : il nous plaît de croire, pour l'honneur du poète, qu'on a exagéré à plaisir son indifférence à l'égard de son fils. Ce qui se conçoit plus difficilement, c'est l'indulgence avec laquelle on a jugé cette conduite. S'il est exact que La Fontaine rencontra son fils devenu grand et ne le reconnut pas, il n'y a pas là une distraction plaisante, dont on ait le droit de s'égayer. Ce qui est malheureusement certain, c'est que La Fontaine négligea toujours l'éducation de son fils. Peut-être croyait-il encore que les soucis du père de famille ne pouvaient s'allier avec « le commerce des Muses » : l'exemple de Corneille et de Racine aurait pu le guérir de ce préjugé. La Fontaine a avoué son antipathie pour le rôle de « père de famille » :

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille,
Et je ne t'ai jamais envié cet honneur[3]....

L'aveu est plein de naïveté : mais suffit-il d'avouer ses fautes avec grâce pour en être absous?

La Fontaine semble avoir cru également que le poète ne devait avoir que du mépris pour les biens de fortune :

Stances, rondeaux et vers de toute guise,
Ce sont mes biens ; les doctes nourrissons
N'amassent rien, si ce n'est des chansons,

dit-il dans une épître à Pellisson. Son incurie eut bien vite fait de dissiper sa petite fortune. Il eut, il est vrai, à se débattre contre des difficultés très sérieuses, après la mort de son père (avril 1658), qui laissait une succession embarrassée: mais s'il ne s'en tira pas plus avantageusement, la faute en est beaucoup plus à sa paresse qu'à son ignorance de la procédure. Il a prouvé maintes fois que la langue et les choses du Palais lui étaient très familières.

S'il faut en croire Furetière, le vocabulaire des forestiers lui eût été plus étranger. Il est vraisemblable en effet que La Fontaine exerça sa charge de maître des eaux et forêts plus en poète qu'en administrateur vigilant. La nature semble avoir servi de thème à

1. *Mémoires* sur la vie de Jean Racine.
2. *Clymène*. Publiée en 1671, cette comédie fut composée avant la disgrâce de Fouquet.
3. Liv. XI, fab. III.

ses premiers essais poétiques. Faisant allusion, dans le poème d'*Adonis*[1], aux sujets qu'il a traités jusqu'alors, il écrit :

> Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
> Flore, Écho, les Zéphyrs et leurs molles haleines,
> Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.

Cependant la première œuvre qu'il publia fut une comédie : il traduisit en vers l'*Eunuque* de Térence (1654). Il avait alors trente-trois ans.

La Fontaine ne sort vraiment de l'obscurité qu'à partir du jour où il devient le protégé de Fouquet. Ce fut un de ses parents, J. Jannart, qui le présenta au surintendant, dont il était le substitut auprès du parlement de Paris. On peut fixer à l'année 1657 l'introduction de La Fontaine à la cour de Vaux : deux ans plus tard il en était devenu le poète attitré. Remarquons en passant que La Fontaine n'eût pas été accueilli comme il le fut par cette cour élégante et spirituelle, s'il eût été le bonhomme gauche, distrait, ennuyeux et, disons le mot, ridicule, que nous peignent certains contemporains. Il s'est formé sur l'auteur des fables toute une légende dont il importe de débarrasser sa biographie, car elle est démentie par la faveur constante dont il jouit auprès de la société polie : Fouquet, la duchesse de Bouillon, Mme de la Sablière, Mme d'Hervart n'étaient pas gens à s'encombrer du personnage « grossier, lourd et stupide » dont nous parle La Bruyère, plus préoccupé de chercher des contrastes et des antithèses que de tracer un portrait fidèle[2].

Fouquet servait à La Fontaine une pension de mille livres, à condition qu'il en acquitterait chaque quartier par une pièce de vers. Nous avons conservé les « quittances » de La Fontaine : ce sont des poésies légères, où revivent la grâce aisée et le badinage de Marot. Voici, par exemple, sur quel ton le poète, s'adressant au surintendant, plaisante sur l'engagement qu'il a pris avec lui :

> Il me faudra quatre termes egaux.
> A la Saint-Jean je promets madrigaux
> Courts et troussés et de taille mignonne :
> Longue lecture en été n'est pas bonne.
> . . . . . .
> Pâques, jour saint, veut autre poésie.
> J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
> Pour achever toute la pension,
> Quelques sonnets pleins de dévotion.
> Ce terme-là pourrait être le pire ;
> On me voit peu sur tels sujets écrire.

Nous voilà bien loin de la platitude des poètes parasites poursui-

1. Ce poème mythologique a été composé vers 1658.

2. Voyez les *Caractères*, chapitre *Des Jugements*.

vait les grands de leurs épitres liminaires et de leurs dédicaces affamées : comme le fait justement observer M. P. Mesnard, c'est Fouquet qui parait pensionné par La Fontaine, tant le poète sait mettre dans ses hommages de grâce et de fierté spirituelle. Au séjour de La Fontaine à la cour de Vaux se rattache une œuvre inachevée, le *Songe de Vaux*, où le poète essaya de chanter les magnificences du palais construit par le fastueux surintendant. On n'a retenu de ce poème descriptif mêlé de prose que ce délicieux portrait de la Nuit :

Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée:
Cette divinité. . . . . .
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs et ne les répand pas.

La Fontaine a trente-sept ans quand il écrit ces vers : il semble alors regretter de n'avoir rien composé qui soit digne de passer à la postérité, et ses regrets font prévoir qu'il essayera désormais de réparer le temps perdu :

Hélas ! dis-je, pour moi, je n'ai rien fait encor :
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles.
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien ?

Les écrivains déjà célèbres que La Fontaine rencontrait à la cour de Vaux sont Pellisson et Molière : joignons-y Mme de Sévigné, dont la précieuse approbation encouragea les premiers essais de notre poète. Le commerce de tels esprits ne peut avoir été sans influence sur le génie encore hésitant de La Fontaine. Mais il n'est pas douteux que les événements ont contribué plus puissamment encore à susciter le grand poète qu'il portait en lui. La disgrâce de Fouquet et la douleur sincère qu'il en éprouva lui inspirèrent ses premiers vers de génie : pour la première fois il mettait dans ses poésies[1] autre chose que de l'esprit. La Fontaine ne pleurait pas seulement dans Fouquet la perte de ses plaisirs et de ses espérances, mais le malheur d'un homme qu'il aimait sincèrement par reconnaissance, et dont les brillantes qualités l'avaient séduit. Ce ne fut pas une émotion passagère : quelques années après, en passant à Amboise, l'ami fidèle voulut visiter la chambre du château où Fouquet avait commencé sa captivité; il ne put y pénétrer, mais il s'arrêta sur le seuil, et « sans la nuit, on n'aurait pu, dit-il, l'arracher de cet endroit ».

Fouquet avait entraîné dans sa disgrâce Jannart, l'introducteur de La Fontaine à la cour de Vaux : une lettre de cachet l'exila à Limoges. Notre poète, fort désœuvré à ce moment, ne se fit pas

1. Voy. l'Élégie aux nymphes de Vaux.

prier pour accompagner son oncle, et c'est ce voyage en Limousin qu'il a si joliment conté dans six lettres écrites à sa femme. Selon l'usage du temps et les traditions du genre créé par Voiture, La Fontaine fait alterner dans son récit la prose et les vers[1] : ces lettres étaient destinées à circuler de main en main et à faire les délices d'une petite société d'amis et de connaisseurs. La Fontaine s'y montre spirituel, parfois un peu précieux : mais le genre le voulait ainsi. Son séjour à Limoges fut de courte durée, et nous le retrouvons bientôt partageant son temps entre Paris et Château-Thierry. C'est vers cette époque qu'il fut protégé par la duchesse douairière d'Orléans, dont il devint gentilhomme servant : cette sinécure n'était qu'un prétexte pour continuer au poète les libéralités de Fouquet[2]. Quoique attaché à la petite cour du Luxembourg, La Fontaine ne renonça pas à sa maîtrise des eaux et forêts, mais ce cumul ne doit pas nous alarmer pour les loisirs du poète. Il surveillait si peu les forêts comprises dans sa juridiction que Colbert dut un beau jour lui reprocher sa négligence dans une lettre sévère (7 août 1666). Colbert parle de gaspillage de bois « et d'une infinité d'autres malversations » qui seront « l'objet d'une enquête ».

Mais La Fontaine avait bien d'autres soucis en tête. C'est alors l'époque de ces charmantes réunions d'amis, qu'il a si bien célébrées lui-même au début de ses *Amours de Psyché*, et dont il nous a redit les entretiens avec la grâce de Platon. C'est rue du Colombier que se rencontraient La Fontaine, Boileau, Racine, Molière et l'épicurien Chapelle. De si brillants esprits eussent pu former « une académie, si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. Mais la première chose qu'ils firent fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique[3] ». Cette joyeuse confrérie se divisa bientôt. Un mauvais procédé de Racine éloigna Molière. Mais La Fontaine ne perdit aucun de ses excellents amis, et la publication de son premier conte, *Joconde* (1665), donna bientôt à Boileau l'occasion de prouver l'estime où il tenait le talent du « bonhomme ». Ce récit, librement imité de l'Arioste, avait provoqué un véritable débat littéraire : on opposait à l'œuvre de La Fontaine celle d'un certain Bouillon, qui n'est connu que par cette rivalité inattendue : des paris furent engagés. Boileau, dont le goût faisait déjà autorité, déclara l'ouvrage de La Fontaine supérieur non seulement à celui de Bouillon, mais même au récit de l'Arioste : il ne craignit pas de rapprocher le conteur français de Térence et d'Horace pour sa naïveté spirituelle et enjouée : on sait quel était le prix de pareils éloges dans la bouche du plus fervent défenseur des anciens.

1. C'est sur ce modèle que sont écrites les lettres de Racine pendant son séjour à Uzès.

2. La Fontaine demeura attaché à la maison de la douairière d'Orléans jusqu'à la mort de cette princesse, survenue en 1672.

3. *Les Amours de Psyché*, liv. I.

Le succès de *Joconde* engagea La Fontaine à donner au public ce qu'il avait déjà composé dans ce genre. Ces écrits licencieux ont été maintes fois reprochés à notre poète. Selon Brossette, Boileau aurait eu en vue ces œuvres légères, lorsqu'il flétrit les auteurs

> Qui, de l'honneur en vers infâmes déserteurs,
> Trahissant la vertu sur un papier coupable,
> Aux yeux de leur lecteur rendent le vice aimable [1].

Si La Fontaine eût su que l'auteur de l'*Art poétique* songeait à lui en écrivant ces vers, il eût été sans doute fort surpris de cette sévérité indignée: il semble en effet que l'aimable et naïf conteur n'ait pas eu conscience de l'immoralité de ses poésies. « Il poussa, dit Louis Racine, son étonnante simplicité jusqu'à croire que de pareils écrits n'avaient rien de dangereux [2]. » S'il s'excuse auprès du lecteur des licences qu'il a prises dans ses *contes*, on voit avec étonnement qu'il ne s'agit que de licences prosodiques, telles que hiatus, enjambements, etc. Il avoue, il est vrai, dans la même préface, que ce sont les derniers ouvrages de ce genre qui partiront de sa main : mais cette résolution ne semble inspirée par aucun scrupule de conscience. La Fontaine venait de trouver une autre voie : il s'était déjà mis à composer des fables.

Fit-on dès lors comprendre à La Fontaine que ses poésies licencieuses pouvaient écarter de lui la faveur royale? On ne saurait l'affirmer. Mais il semble que le poète, en dédiant au Dauphin son premier recueil de fables, ait voulu dissiper les préventions du roi contre lui et attirer son attention sur des œuvres d'une moralité irréprochable. Les six premiers livres de fables parurent en 1668. L'ouvrage était intitulé : *Fables d'Ésope mises en vers par M. de La Fontaine*. Ce titre modeste trompa peut-être certains contemporains sur la véritable originalité de La Fontaine ; il se présentait au public comme simple traducteur : c'était s'exposer à être pris au mot. Boileau commit-il cette méprise en ne mentionnant ni la fable, ni La Fontaine dans l'*Art poétique*? On ne sait. En tout cas, il vaut mieux attribuer cette omission à l'aveuglement du critique qu'à la prudence du courtisan trop préoccupé de ne pas déplaire à Louis XIV en citant un poète qu'il n'aimait pas. Si La Fontaine remarqua le silence de Boileau, il eut pour s'en consoler l'admiration des plus grands génies et des connaisseurs les plus délicats de son temps. C'est Molière déclarant dans un moment de franchise que « les beaux-esprits auront beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme ». C'est Mme de Sévigné écrivant à sa fille : « N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions l'autre jour ravis chez M. de la Rochefoucauld. Nous ap-

1. *Art poet.*, ch. IV. Boileau a été rarement plus énergique.

2. *Réflexions sur la poésie*, chap. V, art. 2.

primes par cœur celle du *Singe et du Chat*.... Cela est peint[1] », etc. C'est La Bruyère rendant cet hommage à La Fontaine en pleine Académie : « Un autre, plus égal que Marot et plus poète que Voiture, a le jeu, le tour et la naiveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, il élève les petits sujets jusqu'au sublime : homme unique dans son genre d'écrire; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter[2]. » Dans le premier recueil de 1668, La Fontaine garde encore l'indécision d'un débutant, qui ne veut pas rompre trop brusquement avec la tradition : disciple d'Ésope et de Phèdre, il n'ose pas encore donner trop d'étendue à la fable et briser le cadre étroit dans lequel l'ont enfermé ses devanciers. Mais, malgré ces hésitations, comme il s'est éloigné déjà des fabulistes anciens! comme son génie créateur s'est révélé! La fable est déjà

Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'Univers.

Ne trouve-t-on pas en effet, dans les apologues du premier recueil, tous les éléments de la poésie dramatique? Chacun d'eux n'offre-t-il pas une exposition, un nœud, des situations, un dénouement, des caractères? Quels que soient les personnages que La Fontaine mette en scène, tous ont reçu ce souffle de vie dont les grands poètes seuls savent animer leurs créations. Comme Molière, La Fontaine met sous nos yeux non seulement toute la société du XVII^e^ siècle, mais surtout ce fonds immuable de la nature humaine, qui assure à son œuvre un intérêt impérissable, une éternelle jeunesse. Comme Molière, il doit la vérité profonde de ses peintures à l'observation patiente de la vie, et l'on eût pu l'appeler, aussi bien que l'auteur du *Misanthrope*, « le contemplateur »; ce que les contemporains ont pris pour les distractions d'un esprit paresseux ne fut souvent chez La Fontaine qu'une attention trop studieuse et trop obstinée. Celui que Mme de la Sablière appelait si malheureusement « son fablier » n'a jamais songé à dissimuler le travail que lui coûtaient ses fables; il lui était cependant bien facile d'exploiter sa réputation de paresseux au profit de sa vanité d'improvisateur : pour tomber dans ce ridicule, il était trop persuadé, comme il le dit lui-même, que

Il faut du temps; le temps a part
A tous les chefs-d'œuvre de l'art[3].

Si La Fontaine se rencontre avec les grands moralistes de son temps dans la peinture qu'il nous a tracée de l'homme et de ses passions, il s'en sépare quand il étend sa curiosité et sa sym-

1. Lettre du 29 avril 1671.
2. *Discours de réception à l'Académie française*, séance du 15 juin 1693.
3. Lettre à M. Simon, de Troyes.

pathie sur les animaux et sur la nature. Loin de partager, pour ceux qu'on a depuis appelés « nos frères inférieurs », le dédain du XVII^e^ siècle, qui veut, avec Descartes, en faire de simples machines[1], La Fontaine les étudie avec tant de soin, entre si bien dans le mystère de leurs instincts et de leurs sentiments, que les descriptions d'un Buffon ne l'emportent ni en précision, ni en exactitude sur ses vivantes peintures. Lui seul sut entendre au XVII^e^ siècle

Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature[2].

Lui seul sut prêter l'oreille au langage mystérieux des choses, et à une époque où la vie de l'âme humaine paraissait le seul objet digne d'un penseur, il n'y eut que lui à savoir écouter avec Mme de Sévigné « une feuille qui chante »,

Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage[3].

Aussi bien le mot « comédie » semble-t-il insuffisant pour caractériser l'œuvre si riche et si variée de La Fontaine : elle a vraiment l'ampleur d'une épopée, mais d'une épopée où se rencontreraient tous les genres connus, depuis l'idylle jusqu'à la satire, depuis l'épigramme jusqu'à l'élégie, — et Sainte-Beuve ne s'est pas trompé en saluant dans l'auteur des fables « l'Homère français ». Comme Homère, La Fontaine a le don de l'image, qui matérialise les abstractions les plus rebelles, leur donne aux yeux du lecteur le relief et l'éclat de la vie. Là se trouve le secret principal du style de La Fontaine : tout y est en tableaux et en peintures. A proprement parler, on ne lit pas ses fables, on les voit ; car, pour en revenir au mot si juste de Mme de Sévigné, *cela est peint*.

La Fontaine innovait encore d'une façon charmante en mêlant sa personne aux récits de ses fables[4] : nul poète au XVII^e^ siècle ne s'est confessé au lecteur avec autant de naïveté et de grâce. Il n'est pas besoin de recourir au témoignage des contemporains pour connaître le caractère de Polyphile[5], pour être initié à ses sentiments les plus intimes : ses goûts, ses défauts, ses faiblesses, et, plus tard, ses regrets[6], il a tout avoué avec une candeur si séduisante qu'elle a désarmé la sévérité de ses biographes.

1. Voy. liv. X, fab. I.
2. Liv. XI, *Epilogue*.
3. *Ibid.*
4. Voy. liv. IX, fab. II.
5. C'est le nom sous lequel se désigne La Fontaine dans son roman de *Psyché* ; il l'explique ainsi :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
(*Psyché* : dernière partie.)

6. Voyez le *Discours* que La Fontaine adressa à Mme de la Sablière en 1681 :

Car je n'ai pas vécu ; j'ai servi deux tyrans ;
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans, etc.

L'originalité de La Fontaine n'est pas uniquement dans le tour particulier de son imagination et de son esprit, mais encore dans la langue qu'il emploie. Il ne partage pas le dédain de son siècle pour notre vieille littérature : il lit assidûment Marot, Rabelais, Bonaventure des Périers, et c'est au commerce de ces libres conteurs qu'il doit en partie la richesse de son vocabulaire, la souplesse et la variété de ses tours. Autour de lui les scrupules des grammairiens, le purisme des précieuses appauvrissent notre idiome, rendent notre syntaxe chaque jour plus tyrannique et plus étroite : La Fontaine se dérobe sagement à cette discipline, ou du moins il n'en accepte que ce dont s'accommode l'indépendance de son goût. Il balance volontiers l'autorité de Vaugelas par celle de Rabelais, et — nous le montrons dans notre commentaire — ce n'est pas toujours le grammairien qui l'emporte. Il conserve de même les libertés prosodiques condamnées par Malherbe : il brise sans scrupule l'alexandrin classique et tire de l'enjambement les effets les plus heureux et les plus pittoresques. Mais — il importe de le remarquer, car cela est particulier à La Fontaine — il ne lui arrive jamais de protester contre la tyrannie des règles modernes : il se dispense de les suivre, et cela avec tant de simplicité et de bonhomie, qu'il peut écrire impunément les vers les plus romantiques sous les yeux impassibles de Boileau.

Non content de reprendre des mots proscrits de l'usage et de les enchâsser si heureusement dans ses vers que personne ne songe à se formaliser de ces hardiesses, La Fontaine imite encore les écrivains du XVI^e^ siècle en créant des mots selon les exigences de son récit. Mais, qu'il fasse des emprunts à la langue d'autrefois, ou qu'il tire ses richesses de lui-même, il montre toujours cette discrétion, ce goût sobre et délicat, qui sont, pour ainsi dire, les qualités distinctives de son temps. Rien n'est plus clairvoyant et plus réfléchi, rien n'est plus éloigné du pédantisme que son culte pour le vieux langage : jamais il ne lui sacrifie la clarté, jamais il ne recherche l'archaïsme pour lui-même, pour se donner le plaisir puéril de surprendre et même d'embarrasser le lecteur : il n'oublie jamais qu'il écrit pour les « honnêtes gens ». Il nous a dit lui-même quelle était sa règle sur ce point :

> Au reste, n'allez pas chercher ce style antique,
> Dont à peine les mots s'entendent aujourd'hui.
> Montez jusqu'à Marot et point par delà lui :
> Même son tour suffit [1].

Après la publication de son premier recueil de fables, La Fontaine, loin de revenir à ses premiers errements poétiques, semble chercher à effacer le souvenir de ses œuvres profanes. Nous le voyons d'abord collaborer à un *Recueil de poésies chrétiennes* publié par Port-

1. *Clymène*, comédie.

Royal, puis, à la prière des Arnauld, écrire un petit poème, tiré d'une lettre de saint Jérôme, *la Captivité de saint Malc*[1]. « Ce fut, dit Sainte-Beuve, un véritable *pensum* imposé à l'auteur des *Contes*. » Mais le génie souple de La Fontaine se prêtait volontiers à toutes les tâches poétiques, et ce fut en vers charmants, d'une irréprochable décence, qu'il conta les épreuves et les angoisses de la chasteté persécutée. Plus tard La Fontaine devait avec la même docilité célébrer en vers les bienfaits du quinquina[2] : cette besogne lui avait été imposée par une de ses protectrices, la duchesse de Bouillon; le poète s'exécuta de bonne grâce, se contentant de faire remarquer avec malice :

Qu'un ordre était venu, plus puissant et plus fort
Que la raison.

Malheureusement telles étaient au XVII^e^ siècle les conditions faites aux gens de lettres par les libraires, que les ouvrages de piété aussi bien que les écrits licencieux ne pouvaient les dispenser de recourir à la libéralité des grands ou du roi : ils ne pouvaient prétendre à vivre uniquement de leur travail. La Fontaine eût pu, nous devons le reconnaître, échapper à cette condition subalterne par une sage administration de son patrimoine. S'il a subi la condition commune des écrivains de son temps, la faute en est à sa paresse, à sa négligence, et nous aimerions à lui voir un peu plus d'orgueil, un sentiment plus vif de sa dignité. Il a loué ses protecteurs sans bassesse, cela est vrai; mais peut-être eût-il mieux valu n'être forcé de louer personne. La Fontaine crut trop facilement que l'exemple de ses confrères l'autorisait à vivre des libéralités d'autrui. Ce qui était excusable chez les poètes crottés « allant chercher leur pain de cuisine en cuisine » l'était moins chez un homme à qui la fortune avait donné l'indépendance. Quoi qu'il en soit, lorsqu'au mois d'avril 1672 La Fontaine eut perdu Madame douairière, il se trouva dans la nécessité de passer sous une autre protection. Ajoutons qu'il s'était débarrassé vers la même époque de sa charge de maître des eaux et forêts, sans doute pour s'affranchir des menues obligations qu'elle imposait à son insouciance, et nous comprendrons l'opportunité des bienfaits de Mme de la Sablière. Cette femme d'esprit aimait à patronner les savants et les gens de lettres : sa maison leur était ouverte et sa fortune encourageait leurs travaux. La Fontaine sera jusqu'à soixante-douze ans le génie familier de l'hôtel de Mme de la Sablière : il y passa plus de vingt années dans une complète sécurité, d'abord dans le commerce d'une société choisie de beaux-esprits et de savants, et plus tard en hôte indépendant, faisant lui-même les honneurs du logis à des

1. Cette lettre avait été traduite par Arnauld d'Andilly dans la *Vie des Pères des déserts* (1647-1652).

2. Le poème du *Quinquina* est composé de deux chants : il fut publié en 1682.

visiteurs un peu mêlés, qu'il attirait pendant les longues retraites religieuses de la maîtresse de la maison [1].

Cette assiduité dans le salon de Mme de la Sablière n'empêchait pas La Fontaine de frayer avec une société plus libre et plus joyeuse. On le retrouve à la même époque chez la Champmeslé, où l'avait entraîné Racine, et où il continua de fréquenter après la retraite de l'auteur de *Phèdre*. On y faisait « des soupers délicieux, c'est-à-dire des diableries », dit Mme de Sévigné [2]. La Fontaine y fit plus mal que cela : il accepta la collaboration du mari de l'illustre comédienne et consentit à écrire avec lui quelques comédies, qui feraient tort à sa gloire, si l'on n'était autorisé à rejeter sur son collaborateur tout ce qu'elles renferment de plus détestable. *Ragotin*, *Le Florentin*, *Je vous prends sans vert*, sont le triste résultat de cette complaisance du fabuliste. Il ne se trompait pas moins sur lui-même et sur sa vocation poétique lorsqu'il essayait de rivaliser avec Quinault et se faisait à son tour le pourvoyeur de Lulli, pourvoyeur indocile du reste, et qui, lassé bientôt des exigences du musicien, se vengea de lui dans une satire supérieure à tous ses livrets d'opéra ; il faut l'entendre conter comment l'insinuant Florentin avait su réveiller sa verve lyrique :

. . . . . Il me persuada,
A tort, à droit, me demanda
Du doux, du tendre et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref, *il m'enquinauda* [3].

La Fontaine avait écrit cette satire sous la dictée de la colère : mais ce transport ne dura pas, et Mme de Thianges pratiqua entre le poète et le musicien une réconciliation qui présenta peu d'obstacles ; car, après tout, Lulli était bon convive, et La Fontaine était trop paresseux pour s'embarrasser d'une rancune.

Au reste se brouiller avec Lulli n'était pas un bon moyen de gagner la faveur de Louis XIV, et Molière en avait fait lui-même l'amère expérience. Or La Fontaine, qui songeait à l'Académie, cherchait à rentrer en grâce auprès du roi. Admis à présenter à Louis XIV son second recueil de fables [4], notre poète ne laissa plus échapper aucune occasion de faire sa cour : il fit effort sur lui-même jusqu'à louer Colbert, qui avait apporté tant de passion à la perte de Fouquet. On voit que l'insouciant La Fontaine savait avoir de l'esprit de suite, quand il voulait résolument quelque chose. L'Académie par ses avances encourageait les efforts du candidat, et lorsque la mort de Colbert (6 septembre 1683) eut laissé une place vacante, elle s'empressa d'y appeler le fabuliste, de

1. Une passion malheureuse avait jeté Mme de la Sablière dans la dévotion ; souvent elle vivait retirée aux Incurables.

2. Lettre du 1er avril 1671.

3. *Le Florentin*, satire, 1674.

4. Le second recueil fut publié en 1678-79.

préférence à Boileau, qu'appuyait la faveur royale. Mécontent de cette élection, Louis XIV attendit pour la confirmer qu'une nouvelle vacance eût permis à Boileau d'être nommé (avril 1684). Aux académiciens qui lui en apportèrent la nouvelle, le roi répondit : « Vous pouvez recevoir incessamment La Fontaine : il a promis d'être sage ». La Fontaine devait malheureusement vérifier le refrain d'une de ses plus jolies ballades :

Promettre est un, et tenir est un autre [1].

L'Académie fut une des passions de La Fontaine. L'amitié de ses confrères et son goût pour les lettres l'y attiraient : il se fit remarquer par son exactitude aux séances, où il arrivait toujours à temps pour toucher ses jetons de présence [2]. Une fois il fut en retard ; le règlement était formel : toutefois les membres présents, qui savaient que ce tribut hebdomadaire garnissait presque seul la poche de leur confrère, proposaient de ne pas appliquer la règle académique : mais La Fontaine fut inflexible et ne voulut rien recevoir. Ce beau trait de désintéressement n'empêcha par Furetière, dans ses démêlés avec l'Académie, de jeter au fabuliste l'épithète de « jetonnier ». On sait comment, Furetière ayant, par la publication de son dictionnaire, violé un privilège de l'Académie, celle-ci, après d'inutiles pourparlers, décida l'exclusion du fougueux lexicographe. Quoique ami de Furetière, La Fontaine crut devoir sacrifier ses sentiments personnels à la règle académique : il mit une boule noire. De là les accusations odieuses dirigées contre lui par Furetière, qui, dans ses *Factums*, le poursuivit avec d'autant plus d'acharnement qu'il avait été jadis son ami.

La Fontaine se trouva mêlé à un autre débat académique non moins vif. Ch. Perrault le souleva le 27 janvier 1687 en lisant son poème du *Siècle de Louis le Grand*, qui glorifiait le temps présent au détriment de l'antiquité. Desmarets de Saint-Sorlin avait jadis développé la même thèse : Ch. Perrault la reprit avec l'éclat et l'autorité d'un talent qui manquait à son prédécesseur. On sait quelle fut en cette circonstance l'attitude de Boileau et de Racine : ils se laissèrent aller à une colère généreuse et ripostèrent par les traits les plus sanglants au nouveau manifeste des modernes : peut-être est-il permis de regretter aujourd'hui qu'ils n'aient pas pris au sérieux des idées qui valaient la peine d'être discutées. La Fontaine se rangea de leur parti avec autant de décision, mais avec plus de sang-froid et de clairvoyance réfléchie. Il a exprimé ses hésitations, ses craintes et aussi ses inébranlables convictions dans l'admirable épître qu'il écrivit alors au savant Huet [3], le futur

1. Ballade III, à Fouquet, 1659.

2. Ces jetons dataient du 1er janvier 1673. Ce furent les étrennes de Louis XIV à l'Académie. La somme allouée pour chaque séance était de 40 livres, qui se partageaient entre les membres présents.

3. Il était alors évêque de Soissons ; mais il est connu surtout comme évêque d'Avranches.

évêque d'Avranches. Cette épître peut être considérée comme une véritable confession littéraire de notre poète. C'est là que l'imitateur si original d'Ésope et de Phèdre proclame, en même temps que son respect pour les anciens, l'indépendance hautaine de son génie :

Mon imitation n'est pas un esclavage

dit-il [1]. Il nous apprend aussi quels sont les auteurs de l'antiquité dont il fait ses délices, et là encore nous retrouvons son goût sûr et hospitalier :

Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

Et n'allons pas croire que ce culte pour les anciens lui fasse dédaigner les modernes : personne de son temps, si ce n'est Molière, n'a mis plus de variété et d'intelligent libéralisme dans ses lectures :

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse.
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi ;
J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

Mais il ajoute en connaisseur délicat, chez qui la passion de la lecture n'endort jamais l'esprit critique :

Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.

Ce choix, il l'a fait lui-même en écrivant ses fables, où aucune des imperfections de ses modèles n'a échappé à la clairvoyance de son goût, où le plus léger détail n'est modifié que sur les décisions de l'art le plus savant et le plus réfléchi.

Nous avons déjà suivi La Fontaine dans la société joyeuse groupée autour de la Champmeslé : il nous faudra maintenant le suivre dans un monde encore moins recommandable, où l'insouciant poète, trompé sans doute par l'inaltérable jeunesse de son génie et de son cœur, ne craignit pas de compromettre ses cheveux blancs. Les princes de la maison de Vendôme, qui se divertissaient au Temple en vrais templiers, l'attirèrent à leurs festins et l'entraînèrent trop aisément, hélas! par leurs exemples. On voit avec peine La Fontaine septuagénaire recevoir de l'argent de jeunes seigneurs débauchés, et chercher à leur plaire en étalant avec cynisme les désordres de sa vie [2]. Mais ce n'est pas impunément qu'un écrivain

1. Dès ses premiers essais poétiques La Fontaine avait revendiqué le droit d'imiter librement ses modèles :

j'y mets du mien selon les occurrences.
C'est ma coutume, et sans telles licences,
Je quitterais la charge de conteur.

2. Lettre au duc de Vendôme (1689.)

a pris dès le début de sa carrière l'habitude de compter sur la libéralité d'autrui : un moment vient où il ne regarde plus si ses protecteurs sont dignes de lui. On peut relever d'autant plus librement ces dernières faiblesses de La Fontaine qu'il les a expiées par un repentir sincère.

A la fin de 1692, une maladie sérieuse vint avertir le poete que le temps était venu de se retirer des plaisirs et qu'il fallait songer à mourir chrétiennement. Il ne lui fut pas difficile de se réconcilier avec l'Église : il n'avait jamais été ce qu'on appelait alors « un libertin, un esprit fort ». Il entrait sans doute plus de paresse que de scepticisme dans son indifférence pour les pratiques religieuses Il n'eut pas de peine à retrouver la ferveur de cette piété qu'il avait prise au sortir de l'adolescence pour une vocation. Racine, qui avait été le compagnon des heures joyeuses, vint alors apporter au pécheur repentant le secours de ses conseils et de son exemple. Mais, le mal s'aggravant, un jeune vicaire de Saint-Roch, l'abbé Poujet, fut chargé de mener à bonne fin la pénitence de La Fontaine : il le trouva dans les meilleures dispositions; le malade consentit à avouer et à déplorer devant une députation de l'Académie ses péchés littéraires; il s'engagea, en outre, s'il survivait, à ne plus traiter que des sujets de morale ou de piété, et enfin il sacrifia aux scrupules de son directeur et de la Sorbonne une comédie en vers que le théâtre attendait et que le poète aimait comme un enfant de sa vieillesse.

La Fontaine, désormais chrétien, entrait à peine en convalescence, que Mme de la Sablière mourait aux Incurables. Obligé de quitter la maison qui lui avait servi d'asile pendant vingt-deux ans, il en sortait, lorsqu'il rencontra M. d'Hervart, qui venait lui proposer de le conduire à son hôtel de la rue Plâtrière. On connait la réponse de La Fontaine : « J'y allais ». Ce fut dans cette magnifique demeure décorée par le pinceau de Mignard que La Fontaine passa paisiblement les deux années qui lui restaient à vivre : il allait encore à l'Académie, mais plus souvent à l'église; il rimait quelques psaumes, paraphrasait poétiquement le *Dies iræ*, et retrouvait par instants la verve de son âge mûr pour écrire de nouvelles fables. En 1694 il publie enfin un dernier recueil, qui forme le douzième livre de son ouvrage. C'est au duc de Bourgogne, alors âgé de huit ans, qu'il dédie ces derniers fruits de son génie. Quelques-unes des nouvelles fables avaient été déjà traitées en prose par l'élève de Fénelon[1] : ce fut de cette façon discrète et familière à la fois, en refaisant les devoirs du jeune prince, mais en écolier de génie, que La Fontaine prit part à son éducation.

Le rôle que Fénelon ne craignit pas d'accorder alors au poète, nous autorise à croire qu'il n'avait jamais jugé la lecture des fables comme dangereuse pour l'enfance. Telle n'est pas l'opinion

1. Voy. liv. XII, fab. IX.

de J.-J. Rousseau[1], qui s'est attaché à démontrer que les enfants ne pouvaient apprendre à l'école du grand fabuliste qu'à devenir trompeurs, égoïstes et méchants. Il est incontestable que la conclusion de certaines fables n'est pas toujours conforme aux exigences d'une morale sévère et élevée. Mais est-il prouvé que La Fontaine ait eu l'intention de composer sous une forme attrayante un cours de morale et de former à la vertu l'âme naïve des enfants? Son but paraît tout autre. Il veut, avant tout, peindre la vie sincèrement. Mais on ne peut le faire sans donner en même temps des leçons et des conseils, car il n'est pas d'événement si mince dans la vie qui n'implique un enseignement. Cet enseignement nous est donné chaque jour par l'expérience : mais il est souvent douloureux à acquérir, car il se fait avec nos déceptions et nos fautes. La Fontaine a voulu nous dispenser autant que possible de ce coûteux apprentissage. Il a voulu nous éclairer sur les dangers et les difficultés de la vie, nous mettre en garde contre les méchants et surtout contre nous-mêmes. Il ne se propose pas de faire des héros : il lui suffit de former des hommes prudents, avisés, qui sauront s'épargner les déconvenues et les déboires, parce qu'ils auront commencé par modérer leurs désirs. S'il lui arrive de prêcher des vertus plus hautes, il fonde sa morale sur l'intérêt bien entendu. Il ne faut pas être impitoyable, dira-t-il, parce que c'est une maladresse dangereuse :

> En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
> Si ton voisin vient à mourir,
> C'est sur toi que le fardeau tombe [2].

Ce qu'on trouve donc chez La Fontaine, ce n'est pas « la morale du catéchisme », comme dit J.-J. Rousseau, c'est la morale de l'expérience. Elle peut paraître mesquine aux grandes âmes, qui aiment la vertu pour elle-même : mais est-ce une raison pour la proscrire? Est-il donc mauvais d'éclairer notre ignorance, de prévenir notre témérité et de désabuser notre orgueil? Ne peut-on être vertueux, généreux, héroïque, qu'à la condition d'être aveuglé d'illusions? Fénelon ne l'a pas cru, lui qui était peut-être mieux fondé que Rousseau à parler de la morale du catéchisme.

Lorsque La Fontaine mourut, le 13 février 1695, ce fut encore le précepteur du duc de Bourgogne qui pleura l'auteur des fables avec le plus d'éloquence et d'émotion sincère. Il voulut associer son élève à sa douleur et lui donna à traduire l'éloge du poète qu'il avait composé en latin. Voici cette courte oraison funèbre : « La Fontaine n'est plus! Il n'est plus, et avec lui ont disparu les jeux badins, les ris folâtres, les grâces naïves et les doctes Muses. Pleurez, vous tous qui avez reçu du ciel un cœur et un esprit capables de sentir tous les charmes d'une poésie élégante, naturelle

1. *Émile*, liv. II.

2. LIV. V, fab. XVI.

et sans apprêts; il n'est plus, cet homme, à qui il a été donné de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant! Pleurez donc, nourrissons des Muses! ou plutôt, nourrissons des Muses, consolez-vous. La Fontaine vit tout entier, et vivra éternellement dans ses immortels écrits. Par l'ordre des temps, il appartient aux siècles modernes, mais par son génie il appartient à l'antiquité. qu'il nous retrace dans tout ce qu'elle a d'excellent. Lisez-le et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce; si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements poétiques plus variés et plus attrayants : si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité; si Virgile enfin a été plus touchant et plus harmonieux. »

E. THIRION.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN[1]

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens[2] a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, *vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge[3] où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.*

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, *que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui[4] sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec*

1. Louis, Dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Fontainebleau, le 1er novembre 1661, et mourut à Meudon, le 14 avril 1711.

2. Socrate.

3. Le Dauphin avait six ans et cinq mois lorsque La Fontaine fit paraître le recueil de fables où se trouve cette épître dédicatoire. Ce recueil, qui parut d'abord in-4°, fut achevé d'être imprimé le 31 mars 1668.

4. Le Dauphin a eu deux précepteurs : le premier, le président de Perigni, et le second, Bossuet. La Fontaine entend parler ici du président de Perigni. Bossuet ne devint précepteur de Dauphin qu'en 1670.

plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, *les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe*[1] *et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise, quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province*[2] *où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre*[3] *en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai,* MONSEIGNEUR, *vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas,* MONSEIGNEUR, *vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.*

Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, *que je suis, avec un zèle respectueux,*

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,
DE LA FONTAINE.

1. Il désigne la triple alliance que l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande firent ensemble, il y a environ vingt ans, pour arrêter les conquêtes du roi. (*Note de Richelet.*)

2. Il parle de la Flandre, où le roi fit la guerre en 1667, et prit Douai, Tournai, Oudenarde, Ath, Alost et Lille. (*Note de Richelet.*)

3. C'est la Franche-Comté, que Louis XIV conquit en 1668, et qu'il rendit, d'ailleurs, l'année suivante.

PRÉFACE

DE

LA FONTAINE

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables[1] ne donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence[2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits et banniraient de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate[3] trouva à propos de les habiller

1. Antérieurement à l'année 1668, époque de la publication du premier recueil de fables. La Fontaine en avait déjà fait paraître quelques-unes isolément, et d'autres avaient circulé manuscrites.

2. Patru, célèbre avocat, membre de l'Académie française, ami de La Fontaine et dont le goût faisait autorité, se trompait étrangement en détournant notre poète de l'entreprise qui l'a immortalisé. Cependant, il ne faut pas juger avec trop de sévérité le conseil donné par Patru à La Fontaine : il ne pouvait prévoir ce que le poète français allait faire de la fable et avec quelle heureuse hardiesse il en élargirait le cadre. Il est probable que la plupart des contemporains de La Fontaine lui auraient tenu le même langage, s'il les avait consultés avant 1668. Après, ils eussent été inexcusables.

3. Ces fables étaient connues depuis longtemps lorsque Socrate vint au monde, et le père de la philosophie

des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable[1], que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface[2]. Il dit que, Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes[3]. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher[4]? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces têtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible[5] était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fiction; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaille, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers[6]. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire,

ne se pressa guère de les mettre en vers, puisqu'il ne s'en occupa que pendant l'emprisonnement qui précéda sa mort.

1. Voir le début du *Phédon*.

2. La Fontaine lisait assidûment Platon. Voyez ses *Considérations sur les Dialogues de Platon*, qui forment l'avertissement du recueil publié en 1685 par La Fontaine et Maucroix.

3. Il s'agit de la députation sacrée, ou *théorie*, qu'Athènes envoyait tous les ans à Délos, pour remercier Apollon d'avoir sauvé Thésée et ses compagnons du Minotaure. Tant que durait l'absence de la galère, sur laquelle était embarquée l'ambassade athénienne, il n'était pas permis d'exécuter un condamné.

4. Le mot μουσική chez les Grecs exprimait tous les arts qui sont du ressort des Muses. Il comprend les exercices de l'intelligence, par opposition à γυμναστική, qui désigne les exercices du corps. La Fontaine n'est pas d'ailleurs complètement d'accord avec Platon. Le philosophe, en effet, fait dire à Socrate qu'averti plusieurs fois en songe par les dieux de se livrer à la *musique*, il avait pris cet avertissement pour un encouragement à persévérer dans la recherche de la vérité; mais que, depuis sa prison, il a donné une autre interprétation à ces mêmes paroles, et qu'il s'est décidé à faire des vers, croyant mieux obéir aux ordres des dieux. Tel est le vrai sens de Platon.

5. *Possible*, dans le sens de peut-être, commençait à disparaître de l'usage au temps de La Fontaine : cependant, il l'emploie fréquemment en prose et en vers.

6. La Fontaine fait allusion aux fabulistes du moyen âge. A la façon dont il parle, on voit que s'il goûtait

je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte[1].

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin[2]. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé[3]. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit[4]. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce plus que ses contemporains les œuvres de notre vieille langue, il ne s'en dissimulait pas les imperfections.

1. C'est à peu près l'idée par laquelle La Fontaine termine l'Epitre au Dauphin. Voir page 46.

2. Les fabulistes furent nombreux au XVII^e siècle. Citons Furetière, Mme de Villedieu, Benserade, Bouhours, etc.

3. Ce passage prouve bien que Patru partageait avec la majorité du public l'opinion, rapportée plus haut par La Fontaine, sur « la brièveté qui est l'âme du conte ».

4. Voici le passage de Quintilien auquel le poète fait allusion : *Ego vero narrationem ut si ullam partem orationis, omni qua potest gratia et venere exornandam puto.* Quint., *Inst. orat.*, liv. IV, chap. II. Remarquons en passant la docilité de La Fontaine et son respect pour les anciens. Il accepte comme oracle les paroles de Quintilien. C'est en vertu du même principe qu'il dira dans la fable le Singe et le Dauphin :

Pline le dit, il le *faut* croire.
(Liv. IV, fab. VII.)

Sur le respect de La Fontaine pour Quintilien, voyez aussi l'*Epître* adressée à Huet en lui envoyant la traduction de Quintilien d'Orazio Toscanella.

qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables [1], et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon [2], ayant banni Homère de sa République, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le Renard et le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif [3]; que le Renard

1. La Fontaine n'a pas osé reparer complètement l'oubli des anciens, car il laisse la question indécise entre le ciel et la terre, lorsqu'il dit, au commencement de la dédicace à madame de Montespan :

L'apologue est un don qui vient des [immortels;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des [autels.

Au reste, l'antiquité n'est pas si coupable, car Philostrate, dans la vie d'Apollonius, dit positivement que Mercure, après avoir partagé les beaux-arts entre ses favoris, accorda à Esope le don de composer des fables.

2. Voyez le IIIe livre de *la République*. Il est à remarquer d'ailleurs que Platon ne nomme dans ce passage célèbre ni Homère, ni Esope. Mais il parait si bien songer à ces deux auteurs que, dès l'antiquité, cette interprétation a été généralement reçue.

3. Voyez livre III, fable v.

en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances[1] : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce[2]; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde[3]. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants; ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles[4].

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler

1. La connaissance de la nature humaine, à laquelle on attachait tant d'importance au siècle de La Rochefoucauld et de La Bruyère.

2. Horace fait allusion au mélange de Prométhée :

Fertur Prometheus addere principi
Limo coactus particulam undique
Desectam, et insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.

(Liv. I, ode XVI.)

3. Ou Microcosme.

4. Ce passage est très important : il indique bien clairement que, dans la pensée de La Fontaine, si la fable se propose de former l'homme à la vertu, son but principal est de faire connaître la vie et de dissiper une ignorance dangereuse en prévenant les leçons de l'expérience. Voyez, sur le dessein que La Fontaine a eu en écrivant ses Fables, la *Notice*, page 20.

l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes[1]. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes[2] ne l'a gardée, tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plait : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule[3]. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit[4].

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude[5] nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela

1. La Fontaine parait ici mal servi par ses souvenirs. En effet, si Aristote parle de la fable au livre II de la *Rhétorique* (ch. XX), il ne dit rien de la règle mentionnée par La Fontaine.

2. *Fabulistes*. M. Delboulle cite, sans indication d'auteur, il est vrai, un exemple du mot *fabuliste* au XVI^e^ siècle. Ce mot y est assimilé à ceux-ci : « *gaudisseur*, *plaisanteur*, *moqueur*. » On trouve au moyen âge, *fabulateur*, *fabuleur*, *fableur*. On peut considérer cependant La Fontaine comme le véritable créateur du mot *fabuliste*. C'est évidemment lui qui a fait sa fortune. La Motte, ne le trouvant pas dans la première édition du *Dict.* de l'Acad. (1694), ne s'en servait qu'en s'appuyant de l'autorité de La Fontaine.

3. Molière avait dit dans la *Critique de l'Ecole des femmes* : « Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les regles n'est pas de plaire ». (Scène VI.)

4. HORAT., *Ars poet.*, V. 150.

5. Planude était un moine qui vivait à Constantinople au XIV^e^ siècle ; il fit surtout des traductions et des compilations. Sa *Vie d'Esope*, maintes fois traduite, était célèbre au XVII^e^ siècle : le caractère romanesque de cette biographie n'échappait à personne ; mais elle présentait trop de charme et d'intérêt pour ne pas rester populaire. Le savant Méziriac publia en 1632 une *Vie d'Esope*, qui avait la prétention de corriger le récit de Planude : mais celui-ci demeura toujours préféré des lecteurs.

m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xanthus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas[1]; et fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

1. C'est-à-dire on ne le tiendra pas pour certain.

LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie, et nous ignorons les plus importantes de celle d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte[1], j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Esope[2] était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans

1. La science chronologique du bon La Fontaine est ici en défaut ; car entre Esope et Planude il y a un intervalle de près de vingt siècles, puisque Esope florissait au VI^e^ siècle avant Jésus-Christ et que Planude appartient au XIV^e^ siècle de l'ère chrétienne.

2. On a proposé une autre date pour la naissance d'Esope. Mais il est plus sage de ne rien affirmer sur ce point: aussi bien la critique moderne, plus exigeante que celle de La Fontaine, n'est-elle pas éloignée d'admettre que la vie d'Esope tout entière est l'œuvre de l'imagination des Grecs, et, avant de proposer des dates, peut-être serait-il bon de démontrer qu'Esope a existé.

après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtiments dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre : puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'en-

dormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art, dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; et en s'éveillant : « Qu'est ceci? dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? on le prendrait pour une outre. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. » Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : « Les dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent ».

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux », lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise : mais, dès la dînée, le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer

en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. « Tout », reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : « A rien », puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave, le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la

philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : « Va porter ceci à ma bonne amie ». Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : « Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ». Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce; c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les convives louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? — Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison; par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier. »

Le lendemain, Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. « C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. — Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Ésope alla le lendemain sur la place; et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même : « C'est peut-être la coutume d'en user ainsi ». On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé; et ce qui était trop salé, il le trouvait trop doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le pay-

san; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas? « Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Esope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait étant sort

du logis; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. « Hélas! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. » Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope; mais, quant à la liberté, il ne se pouvait résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promit en diverses occasions.

Un jour, ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? » Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. » En effet, ils le trouvèrent, après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculait toujours. « Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀποβὰς « vous creusiez, vous trouverez un trésor ». — Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi; n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys, car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en « allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré [1] ». Dès

1. Les initiales en question sont αβδουεθχ. Les trois phrases grecques rapportées par Planude sont très exactement traduites par La Fontaine.

qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. »

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire: personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. « La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin, le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude, et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville

trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet. Les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi, que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenait des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait les sauterelles : « Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme : je ne « ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous « ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. » Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus[1], roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre[2] sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelli-

1. Dans la liste de tous les rois de Babylone, il n'y en a pas un seul qui porte le nom de Lycérus mentionné ici par Planude, et c'est une des preuves qu'on a données que cette vie d'Esope était une fiction.

2. *Soudre* pour *résoudre* : vieux mot qu'on trouve dans Régnier, un des poètes favoris du fabuliste :

Le monsieur son pédant à son aide [réclame
Pour *soudre* l'argument.
(Sat. X.)

gence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant, et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Esope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. « Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. » Necténabo avoua que

Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope : « J'ai des cavales en Égypte qui entendent le hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? — C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. — Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? — Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir? »

En suite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : « Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. — Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Nectenabo assembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? » Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande », reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui fit

élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans lui faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde[1] : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

« La Grenouille[2], leur dit-il, avait invité le Rat à la venir voir Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la Grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi. »

Comme on le conduisait au supplice, il trouva le moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que

1. Voy. liv. IV, fab. x, *le Chameau et les Bâtons flottants.*

2. Voy. liv. IV, fab. xi, *la Grenouille et le Rat.*

ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'Escarbot, enleva un Lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'Aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de ces exemples, le précipitèrent [1].

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autres que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse [2].

1. De la roche Phædriades, selon Suidas ; mais plutôt de celle de Hyampée, non loin de Delphes, d'où l'on précipitait les sacrilèges.

2. Les Athéniens élevèrent une statue à Esope, qui était l'ouvrage du célèbre Lysippe, et qu'on avait placée en face de celles des sept sages.

FABLES

DE

J. DE LA FONTAINE

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Esope[2] est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que[3] mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons[4] :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE[5] aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faisant fléchir les plus superbes têtes[6],

1. Louis, dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, né le 1er novembre 1661, mort en 1711. Au moment où La Fontaine lui adressait ces vers, il avait un peu plus de six ans.

2. Sur la vie d'Ésope, voyez ci-dessus, page 31.

3. *Encor que* a le même sens que *quoique* : cette locution est d'un emploi courant chez tous les écrivains du XVIIe siècle, prosateurs ou poètes :

Je le chéris toujours, *encore qu'*il m'oublie.
RACINE, *la Thébaïde*, II, I.

4. Allusion au proverbe : *muet comme un poisson.*

5. La métaphore contenue dans le mot *rejeton* se trouvait encore dans un mot de la langue du XVIIe siècle, *surgeon*, qui désigne également une branche née de la souche, il a été rejeté par l'usage :

Voilà que les *surgeons* d'un sang incestueux
Portent le diadème et vous êtes pour eux.
ROTROU, *Antigone*, I, III.

6. En 1667 Louis XIV avait conquis la Flandre avec Turenne. Au momen

Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer[1] je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris[2].

même où La Fontaine écrivait cette épître, le roi venait, pendant l'hiver de 1668, de conquérir la Franche-Comté avec Condé, en moins d'un mois.

1. *Agréer*, dans le sens de plaire, est commun au XVII^e^ siècle : « On ne peut nier, dit Pascal, que cette méthode-ci *agrée* tout autrement au monde que.... » (*Provinciales*, 9.)

2. Voltaire (*Catalogue des écrivains français du siècle de Louis XIV*) fait une critique très injuste de ce dernier vers : « La pensée, dit-il, est aussi fausse que l'expression est mauvaise. »

LIVRE PREMIER

I. — LA CIGALE ET LA FOURMI[1]

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise[2] fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût[3], foi d'animal,
Intérêt et principal[4]. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut[5].

1. Esope, 154. Le même sujet a été traité par Babrius. On en rencontre de nombreuses imitations chez les Latins et dans les poètes français qui sont antérieurs à La Fontaine.

2. *Bise*, signifie proprement le vent du nord. Il est employé ici pour le temps froid, l'hiver.

3. C'est le mois d'août (Auguste), époque de la moisson. La Fontaine dit ailleurs :

Remuez votre champ dès qu'on aura [fait l'*oût*.
(Liv. V, fab. IX.)

4. L'engagement est complet : le serment, *foi d'animal*, la date du remboursement, *avant l'oût*, la somme intégrale, *intérêt et principal*, rien n'y manque. Les emprunteurs ne sont pas avares de promesses ; mais, selon Franklin, ceux qui font des dettes ont toujours le mensonge en croupe.

5. Ce vers est obscur. La Fontaine ne veut pas dire que le plus petit défaut de la fourmi soit de ne pas prêter, mais que le prêt est ce qu'il y a de plus contraire à ses habitudes, la vertu qu'elle pratique le moins, et ironiquement *son moindre défaut*. — Ce sens donné à *moindre* est incontestable dans ce vers de Molière (*École des Maris*, acte I, scène VI) :

Je coquette fort peu, *c'est mon moindre* [*talent*.

C'est-à-dire *le talent que je possède le moins*.

« Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez? j'en suis fort aise :
Eh bien! dansez maintenant[1]. »

II. — LE CORBEAU ET LE RENARD[2]

Maître[3] Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau[4],
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage[5]
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix[6] des hôtes de ces bois. »

1. J.-J. Rousseau (*Émile*, liv. II) condamne cette fable comme donnant aux enfants « une leçon d'inhumanité ». La Fontaine n'a point voulu donner une leçon dans cette fable, mais peindre deux caractères opposés, celui du bohème insouciant, gaspilleur, et celui du travailleur économe jusqu'à la dureté et l'avarice.

2. Cette fable se trouve dans Esope et Phèdre, qui ont servi de modèles à La Fontaine. Mais on en rencontre de nombreuses imitations. Les plus remarquables sont dans le *Roman de Renart* (XII^e siècle) et dans l'ancienne *Farce de Patelin* (XV^e siècle).

3. Le titre de « maître » se donne aux avocats, aux procureurs et aux notaires. Il est déjà employé dans la *Farce de Patelin* : « Et *maistre* Regnard vous le serre à bonnes dents. »

4. On lit dans Rabelais (liv. II, chap. IV) : « Monsieur de l'Ours ». Dans le *Roman de Renart*, le fourbe commence son discours avec beaucoup d'adresse :

Par le saint Dieu, que vois-je là ?
Et Dieu vous saut (*sauve*), sire compère,
Bien ait l'âme (*de*) vostre bon père,
Dam (*dom*) Rohart qui bien siet (*savait*) chanter.

On n'a pas besoin de faire remarquer combien est habile cet exorde par insinuation. La Fontaine n'a pensé ni au père du corbeau, ni à son âme, ni à son chant.

5. *Votre ramage*, c'est-à-dire votre chant. Le mot *ramage*, qui ne signifie plus aujourd'hui branchage que lorsqu'il s'agit du dessin d'une étoffe ou d'un papier, était jadis fréquemment employé dans ce sens. On a dit les oiseaux *ramages*. On a fini par désigner ainsi le chant même des oiseaux, à cause des rameaux sur lesquels ils chantent. Le mot ramage s'appliquera donc surtout au chant des oiseaux qui vivent dans les bois. Boileau (*Sat.* 6) et Regnard (*le Joueur*, I, 1) ont à tort parlé du ramage des coqs.

6. Le *phénix*, oiseau fabuleux. On supposait qu'après avoir vécu cent ans il dressait un bûcher dont les flammes le consumaient, et qu'un nouveau phénix sortait aussitôt des cendres de ce bûcher. Ici *phénix* signifie le plus remarquable, le roi des oiseaux.

A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute[1]. »
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus[2].

III. — LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF[3]

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?
Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs[4],

1. Dans notre vieux poème, le renard dévore sur place le fromage et ajoute cruellement :

Dès l'heure que je fus né
Ne mangeai de si bon fromage.

2. Rousseau prétend que cette fable donne « une leçon de la plus basse flatterie ». Elle enseigne bien plutôt à être modeste et à se défier des flatteurs. Voyez sur la moralité des fables la Notice, page 20.

3. Ce sujet est tiré d'Horace et de Phèdre. — Horace raconte la même fable, en la modifiant, à la fin d'une de ses satires (liv. II, III). La Fontaine a pris d'Horace la vivacité du dialogue.

Absentis ranæ pullis vituli pede pressis,
Unus ubi effugit, matri denarrat ut [*ingens*
Bellua cognatos eliserit. Illa rogare :
« *Quantane? num tandem, se inflans,* [*sic magna fuisset?*
— *Major demidio.* — *Num tanto?* » [*Quum magis atque*
Se magis inflaret : Non, si te ruperis, [*inquit,*
Par eris.

4. « Quel est, dit La Bruyère, l'égarement de certains particuliers qui, riches du négoce de leur père, dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les princes pour leur garde-robe et pour leur équipage, excitent, par une dépense excessive et par un faste ridicule, les traits et la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouie; et se ruinent ainsi à se faire moquer de soi! » (*De la ville.*)

Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

IV. — LES DEUX MULETS[1]

Deux Mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé.
L'autre portant l'argent de la gabelle[2].
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette[3] :
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le Mulet du fisc[4] une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire ;
Et moi j'y tombe, et je péris!
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade[5]. »

V. — LE LOUP ET LE CHIEN[6]

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.

1. Esope, 58. — Phèdre, II, 7 : *Muli duo et Latrones.*

2. *La gabelle*, impôt sur le sel. Gabelle est tiré de *Gabe*, mot allemand qui signifie « tribut ».

3. La Fontaine dans ce vers rivalise avec Phèdre :

Carumque collo jactat tintinnabulum.

4. *Fisc*, du mot latin *fiscus*, panier où l'on mettait l'argent, et, par suite, trésor public.

5. La Fontaine montrera encore les inconvénients de la grandeur dans *le Combat des Rats et des Belettes* (liv. IV, fab. VI).

6. Esope, liv. III, fab. 411 ; Phèdre liv. III, fab. 7.

Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant[1] que beau,
Gras, poli[2], qui s'était fourvoyé[3] par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères[4], et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? rien d'assuré; point de franche lippée[5];
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
Portants[6] bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire[7] :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs[8] de toutes les façons,

1. *Puissant* désigne ici la force qui se manifeste par l'embonpoint. Phèdre exprime la même idée :

Aut quo cibo fecisti tantum corporis ?

2. *Poli*. ne signifie pas précisément que le chien soit luisant de graisse, mais son poil a ce lustre, cet éclat particulier aux animaux bien LOURRIS. Phèdre dit encore :

... *Unde sic, quæso, nites ?*

Et Marie de France :

Et mult est luisanz vostre piaus.

3. *Fourvoyé*, égaré, hors de la voie. *Four*, *for*, signifie hors : *forfaire*, *forclos*

4. *Hères*. Lorsque La Fontaine emploie *hère*, sans l'accompagner d'une épithète, il l'explique, comme ici, en le faisant suivre de ces mots : pauvre diable :

Un villageois, un *hère*, un pauvre diable.

Mais d'ordinaire le mot *hère* ne se dit pas seul; on ne l'emploie que dans la locution : pauvre hère. En effet, ce mot, formé soit du latin *herus*, maître, soit de l'allemand *Herr*, maître, monsieur, n'aurait, étant seul, aucune signification injurieuse ou dérisoire : mais, joint à l'adjectif « pauvre », il constitue une locution analogue à celle de *pauvre sire*.

5. *Lippée*, de *lippe*, vieux mot qui signifie « lèvre » ; c'est ainsi que de *bouche* on a formé *bouchée*. On dit encore familièrement faire une lippe, quand un enfant avance la lèvre en boudant ou avant de pleurer. — *Une franche lippée* est un bon repas qui ne coûte rien.

6. Au XVII^e^ siècle, l'accord du participe présent était universellement adopté. Il est devenu incorrect. Vaugelas se contente de ne pas autoriser l'accord au féminin.

7. Tout ce passage est imité de Des Périers : « Un chien ne doit autre chose savoir, sinon *aboyer* aux étrangers, flatter les domestiques, ronger les os, lécher la vaisselle et suivre son maître. » *Cymbalum mundi*, Dial. IV.

8. *Reliefs*, restes, ce qu'on relève après un repas. — La Fontaine se sert fréquemment du mot *force* dans le sens de *grande quantité*. Cette expression, employée au début du siècle par Malherbe et Balzac, finit par ne

Ou de poulets, ou de pigeons.
Sans parler de maint'e carcasse. »
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du Chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ? rien ? — Peu de chose.
— Mais encor ! — Le collier dont je suis attaché
Be ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché ! dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor[1].

VI. — LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION[a]

La Génisse, la Chèvre, et leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Formèrent société, dit-on, au temps jadis.
Il mirent en commun le gain et le dommage[b].

plus d'un sénateur que dans le langage familier :

Nihil quæ furit amanti accidere incommodi potest.
(TÉRENCE, *l'Eunuque*, V, 10.)

1. *Se forger*, indiquant à la fois le travail de l'imagination et l'aveuglement de l'esprit. Il est que le loup pleure, si tant qu'il soit bon veau.

2. *Tout-alors*. Le choix n'est pas ordinaire ici, qui n'est guère usité que familièrement. Le dictionnaire cite la néanmoins sur un vers de Racine.

3. Hyperbole plaisante. Ce vers est devenu proverbial. Il arrive fait l'éloge de la liberté, qui assure la dignité de la vie ; non toutefois la liberté absolue, affranchie de toutes les obligations sociales. Le loup de La Fontaine tient avant tout « à courir où il veut ».

a. Ésope, 38. — Phèdre, I, 8 : *Vacca, Capella, Ovis et Leo.*

b. On a justement critiqué cette étrange association dont le vers suivant : « Dans les bois de la Chèvre un cerf fut trouvé pris », fait encore ressortir l'invraisemblance. *Le premier livre appartient à Ésope.* Ce sujet est heureusement modifié dans le vieux roman du Renart ; les associés du lion sont le loup et le renard ; ils s'emparent d'un taureau, d'un bœuf et d'un veau. Le loup propose de diviser le butin en trois ; il prendra pour lui la génisse et le veau sous la peau du renard, à cette proposition, le bon animal se gratte et dit au loup qu'il ne sait pas compter ; puis il ajoute, en montrant le partage du lion : « Ami loup, prends ce qui te reste, puis il se met en route pour aller chercher sa part. » Le loup, ainsi éconduit, s'en va trouver le renard, lui raconte ce qui s'est passé, et le prie de lui apprendre à faire le partage. Le renard s'empare du taureau en lion, le range à côté de lui, puis il dit au loup :

Pour la manger sous sa courtine
Ou elle gît en sa gésine.

Puis il ajoute :

Et votre fils, sa demoiselle,
Si aura le petit veel tendre.

Le lion, émerveillé, demande au renard qui l'a rendu si habile à faire les partages. « C'est, répondit-il, ce gallant qui pend à votre côté avec une sanglante rouge. »

Dans les lacs de la Chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie ».
Puis en autant de parts le cerf il dépeça[1];
Prit pour lui la première en qualité de Sire:
« Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire[2].
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends[3] la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord[4]. »

VII. — LA BESACE[5]

Jupiter[6] dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé[7] quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai[8] remède à la chose.
Venez, Singe; parlez le premier, et pour cause[9].
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi? dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché;
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché :

1. Cette inversion ne serait pas admise aujourd'hui.

2. C'est un *fait*. Le *droit* viendra au vers suivant.

3. *Prétendre*, dans le sens de réclamer ce que l'on considère comme un droit, ne se construit pas avec la préposition *à*; dans ce dernier cas, il signifie chercher à obtenir : « Son frère Florien, dit Bossuet, *prétendit* l'empire par droit de succession, comme son plus proche héritier. » (*Hist. univ.*, liv. I, ch. 10.)

4. La *menace* ne vient qu'à la fin, mais elle est redoutable et bien accentuée.

5. Esope, 337. — Phèdre, IV, 9. *Peræ Jovis*. — Avianus, 14 : *Simia et Jupiter*.

6. Roi des dieux, fils de Saturne et de Rhée.

7. *Son composé*, sa nature propre.

8. La Fontaine dit *mettre remède*, quoiqu'on dise plus ordinairement *apporter remède à*, par analogie avec d'autres locutions où le verbe *mettre* est suivi d'un substantif non précédé de l'article : *mettre fin, mettre obstacle*.

9. Sans doute parce qu'il est le plus laid et le plus malin des animaux. Avianus donne au singe l'épithète de *turpissima*.

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort;
Glosa sur l'Eléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'Eléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit[1]
Dame Baleine était trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que[2] nous sommes,
Lynx[3] envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers[4] tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

VIII. — L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX[5]

Une Hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages[6],
Et devant qu'ils[7] fussent éclos,

1. *A son appétit*, c'est-à-dire à son sens, ou plutot à son goût.

2. *Tout ce qui, tout ce que...*, servant à désigner des personnes, ne s'emploie plus guère. Vaugelas goûtait beaucoup cette façon de parler : « *Tout ce que nous sommes* est une façon de parler purement française et fort élégante, dont M. de Malherbe use souvent. » (*Rem.*, II, p. 432.)

3. Rabelais avait parlé d'un personnage qui « en maisons étrangères voyant plus pénétrament qu'un lynx, en sa maison propre était plus aveugle qu'une taupe : chez soi rien ne voyait. » (Liv. III, chap. 25.)

4. *Besaciers*. Mot forgé par La Fontaine.

5. Esope, 327, 290.

6. Souvenir de Virgile :

Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo.
(*Georg.*, liv. I.)

7. *Devant que* et *avant que* s'employaient également au XVII^e^ siècle. Cependant Vaugelas fait observer que

Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre [1] se sème,
Elle vit un manant [2] en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons :
Je vous plains; car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins [3] à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron [4]!
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi. »
Les Oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi [5].
Quand la chènevière [6] fut verte,
L'Hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
— Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton. »
La chanvre étant tout à fait crue,
L'Hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte [7], et qu'à leurs blés

le second était plus usité à la cour : grâce à cette autorité, il devait prévaloir. On trouve *devant que* jusque chez Voltaire et d'autres poètes du XVIII[e] siècle.

1. *Chanvre* s'employait autrefois au féminin comme au masculin.

2. *Manant*, paysan attaché à la glèbe. De *manens*, qui demeure : les serfs ne pouvaient pas quitter la terre de leur seigneur. Ce mot est maintenant un terme de mépris.

3. *Engins*, *ingenia* dans la basse latinité, se dit encore des instruments de pêche et de chasse; on l'employait autrefois pour désigner toute espèce de machines.

4. Vous serez enfermés dans une cage ou cuits dans un chaudron.

5. *Trop de quoi* : en abondance de quoi manger.

6. *Chènevière*, champ semé de chènevis. Le chènevis est la graine : le chanvre est la plante.

7. *Couverte*, c'est-à-dire ensemencée. « Le mot couvert, pris dans ce sens-là, est un terme d'agriculture assez usité à la campagne, mais qui n'est pas fort connu dans les grandes villes. » (COSTE.) La Fontaine parle ailleurs de *couvrir* un champ de touselle. Dans quelques provinces le mot *couvraille* désigne encore l'ensemencement des terres.

Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre;
Quand reginglettes[1] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes;
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »
Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre[2]
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit[3] aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

IX. — LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS[4]

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.

1. Le *reginglette*, qu'on nomme aussi *ginglette*, *repenelle*, est un piège à prendre les oiseaux. Cet engin se compose d'une branche flexible fichée en terre et recourbée : quand elle se redresse, elle tue ou meurtrit l'oiseau. *Reginglette* se rattache aux mots patois *reginguer*, *regingler*, *ginguer*, qui signifient « regimber, rebondir ».

2. Cassandre, fille de Priam, prédit les malheurs des Troyens et ne fut pas écoutée.

3. Le verbe *prendre* en ce sens est souvent accompagné de *bien* ou de *mal*, avec ou sans la préposition *en*.

4. Horace, liv. II, sat. 6, v. 80. — Aphthonius, 26, *fabula Murium admonens diligendam esse mediocritatem* — Anonymi Neveleti, 12, *de Mure urbano et rustico*. — Esope, 127, *Mus rusticus et Mus domesticus*. — Il faut lire cette fable dans Horace et dans l'élégante imitation qu'en a donnée Andrieux. La Fontaine, ne voulant pas lutter avec le chef-d'œuvre du poète latin, expédie ce récit négligemment et comme par acquit de conscience.

Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis[1].

Le régal fut fort honnête :
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le Rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôt.

— C'est assez, dit le rustique[2];
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre[3]! »

1. Ce qui fait surtout l'intérêt de la fable si spirituellement contée par Horace, c'est la peinture des caractères : il n'y en a pas trace chez La Fontaine.

2. On avait, au XVII^e siècle, plus de latitude qu'aujourd'hui pour faire des adjectifs de véritables substantifs : c'est ainsi qu'on disait *une précieuse*, *une spirituelle*, etc.

3. Boursault a essayé de rajeunir ce sujet en y introduisant des allusions satiriques aux choses de son temps ; son rat citadin habite

dans la cave
D'un gros fermier général.
Huile, beurre, jambon, petit salé, fromage,
Tout y regorge de bien :
Et ce qui, pour le maître, est un grand avantage,
Cela ne coûte guère, ou, pour mieux dire, rien.

(*Les Fables d'Ésope*, II, 6.)

X. — LE LOUP ET L'AGNEAU[1]

La raison du plus fort est toujours la meilleure[2] :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de[3] troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant[4]
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;
Et que par conséquent[5], en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'Agneau ; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

1. Esope, 101. — Phèdre, I, 1 : *Lupus et Agnus.*

2. Le poète veut dire que la force l'emporte habituellement sur la raison. On aurait tort de voir dans ce vers une maxime générale. — *Meilleure* signifie ici la plus puissante, et n'exprime aucune approbation.

3. On dit plus communément si hardi *que de...*, mais cette suppression de *que* n'est pas rare chez les bons auteurs. « Elle a été si sotte, écrit Mme de Sévigné, *de* donner scrupuleusement dans l'étoffe. » (*Lett.*, 16 oct. 1676).

4. Cet emploi du participe présent avec *aller* n'est admis par Vaugelas que dans les cas où il y a « un mouvement visible ». La Fontaine ne s'est pas soumis à cette règle.

5. *Par conséquent.* Ce n'est pas sans dessein que La Fontaine prête à l'agneau cette argumentation rigoureuse : plus son innocence sera évidente, plus la violence du loup sera criminelle.

XI. — L'HOMME ET SON IMAGE[1]

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[2]

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux[3]
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde:
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets[4] dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galands[5],
Miroirs aux ceintures des femmes[6].
Que fait notre Narcisse[7]? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer[8],
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau;
Mais quoi? le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

1. Le sujet de cette fable est de l'invention de La Fontaine. La donnée n'en est pas très heureuse.

2. François, duc de La Rochefoucauld, naquit en 1613, et mourut en 1680. Il était l'ami et le protecteur de La Fontaine, qui lui a encore dédié la fable XV du livre X.

3. Imité d'Horace (*Art poétique*) :

Quin sine rivali teque et tua solus amares.

4. Ces *conseillers muets* font naturellement songer aux *conseillers des grâces* ridiculisés par Molière. Mais au ton d'ironie adopté par La Fontaine dans ce passage il est facile de reconnaître qu'il se moque tout le premier de cette périphrase précieuse.

5. Patru voudrait que *galand* eût une signification différente de celle de *galant* : c'est une subtilité de grammairien que l'usage a justement méconnue, et quelle que soit l'orthographe suivie, le sens de ce mot n'en est pas modifié.

6. Dans *la Place Royale* (1635) de Corneille, Alidor présente à Angélique « un miroir qu'elle porte à sa ceinture » (acte II, scène II).

7. *Narcisse* mourut pour être devenu amoureux de son image qu'il voyait dans le miroir d'une fontaine. L'homme de la fable n'est pas dans le même cas ; il aime sa propre figure qu'il ne connaît pas et il a horreur des miroirs. La *figure* n'est pas juste. Quoi qu'il en soit, l'usage autorise à nommer un Narcisse tout homme infatué de sa personne.

8. *S'imaginer* est plus communément employé par les écrivains et recommandé par les grammairiens du XVII^e^ siècle que la forme *imaginer*.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir[1].
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes*[2].

XII. — LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES

Un envoyé du Grand Seigneur
Préférait, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
« Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef[3], sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer[4] une armée ».
Le chiaoux[5], homme de sens,
Lui dit : « Je sais par renommée[6]
Ce que chaque Électeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.

1. Au XVII^e^ siècle, l'emploi des prépositions était beaucoup plus libre qu'aujourd'hui. On trouve plusieurs exemples de *se plaire* construit avec la préposition *de*, même en prose : « Quoique je me plaise beaucoup *de* causer avec vous. » (RACINE.)

2. Le livre de La Rochefoucauld, cité ici par La Fontaine, avait eu déjà deux éditions successives, en 1665 et en 1666, quand cette fable fut publiée.

3. *De leur chef*, terme de jurisprudence, qui signifie, dans ce passage, « en vertu de leurs droits ».

4. *Soudoyer*, entretenir avec une solde. Comparez aussi les deux mots *soudard* et *soldat*.

5. Corruption du mot *tchaouch*. Les tchaouchs sont des espèces de messagers d'Etat, ou des envoyés du tchaouch-bacha, qui portent les ordres du Grand Seigneur, ou introduisent en sa présence les ambassadeurs. (WALCKENAER.)

6. *Par renommée*. C'est sans doute par analogie avec la locution *par ouï-dire* que La Fontaine a pris la liberté de supprimer l'article devant le mot *renommée*. Du reste, cette ellipse de l'article donne au style une couleur archaïque que La Fontaine recherche parfois dans ses fables, plus souvent dans ses autres poésies, où il imite volontiers « le tour » de Marot.

Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre Dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi de rechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin[1] à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre. »

XIII. — LES VOLEURS ET L'ANE[2]

Pour un Ane enlevé deux Voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron[3].

L'Ane, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel ou tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois[4].
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux[5] n'est souvent la province conquise :

1. *Fit chemin*, c'est-à-dire fraya le chemin. Pour la suppression de l'article, voyez la note précédente. Racine le supprime aussi dans cette phrase : « Le vicomte de Turenne lui *coupa chemin* » (*Campagnes de Louis XIV*). « En certains endroits, dit Vaugelas, on se dispense de l'article avec une grâce merveilleuse.) » (*Rem.*, t. I, p. 282.)

2. Esope, 96 ; *Leo, Ursus et Vulpes* ; 39 : *Leo et Ursus*.

3. L'origine du mot *aliboron* est très douteuse. La plupart des étymologies présentées par les commentateurs de La Fontaine ne sont que des jeux de mots plus ou moins ingénieux. Ce qui est certain, c'est que ce mot a servi à désigner une plante et un personnage important et instruit. Appliqué à l'âne, *aliboron* a pris un sens ironique ; c'est une allusion à sa sottise légendaire.

4. La Fontaine fait ici allusion à certains événements qui, de 1660 à 1668, avaient appelé l'attention de l'Europe sur la Transylvanie. L'Empire et la Turquie se disputaient cette province.

5. *De nul d'eux*, c'est-à-dire *par* aucun d'eux. Cet emploi de la préposition *de* dans le sens de *par* était beaucoup plus fréquent au XVII^e siècle qu'aujourd'hui ; Malherbe écrit :

Je suis vaincu *du* temps ; je cède à ses outrages.
(*Ode à Louis XIII.*)

Un quart[1] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du Baudet.

XIV. — SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX[2]

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les Dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe[3] le disait ; j'y souscris, quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille[4] et gagne les esprits....
Voyons comme[5] les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide[6] avait entrepris
L'éloge d'un Athlète ; et la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus[7].
Les parents de l'Athlète étaient gens inconnus ;
Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite ;
Matière infertile et petite.
Le Poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;
Elève[8] leurs combats, spécifiant les lieux

1. *Quart* est ici pour quatrième ; on ne l'emploie plus guère que comme désignant une fraction. On dit encore : médire du tiers et du quart.

2. Phèdre, IV, 25 : *Simonides a Diis servatus*. Cicéron, *de Oratore*, liv. II, c. 85 ; Quintil., *de Inst. or.*, l. XI, c. 2.

3. La Fontaine professait pour Malherbe la plus vive admiration ; dans la première fable du livre III, il le proclame « un maître ». Dans les éloges qu'il se plaît à décerner au « réformateur de la poésie », il comprend ordinairement son disciple, Racan :

Malherbe avec Racan, parmi les [chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les [louanges,
Ont emporté leur lyre.
(*Epît. à Huet.*)

4. *Chatouiller l'âme* se trouve dans Malherbe, Corneille, Molière et Racine.

5. *Comme*. On dirait aujourd'hui *comment* ; mais au temps de La Fontaine on employait indifféremment dans le même sens *comme* et *comment*. L'Académie française, dans ses notes sur Vaugelas, approuve cette phrase : « Je vais vous conter *comme* cela s'est passé ».

6. Poète grec, né dans l'île de Céos, 558 ans av. J.-C., mort en 468. On a conservé quelques fragments de ce poète que ses élégies ont surtout rendu célèbre. Les plaintes de Danaé sur la destinée de son fils Persée exposé aux fureurs de la mer dans une frêle nacelle sont un chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité. Nous n'avons rien des poèmes lyriques dont il trafiquait à la gloire des athlètes.

7. Des *récits tout nus* sont des récits que l'art ne peut embellir.

8. *Elève*, c'est-à-dire vante, exalte.

FABLE XIV.

Où ces frères s'étaient signalés davantage[1];
Enfin l'éloge de ces Dieux[2]
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athlète avait promis d'en payer un talent[3];
Mais quand il le vit, le galand
N'en donna que le tiers; et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
« Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi; nous ferons bonne vie[4] :
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie. »
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré[5] de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit[6] qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque; et le plafonds[7],
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis; car pour rendre complète
La vengeance due au Poète,
Une poutre cassa les jambes à l'Athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.

1. *Davantage* signifie ici « le plus ». De même *moins* et *plus*, comme dans ce vers *davantage*, avaient fréquemment dans l'ancienne langue française la force du superlatif; Malherbe écrit :

Et c'est aux *plus* saints lieux que leurs [mains sacrilèges
Font *plus* d'impiétés.

(*Ode à Louis XIII.*)

2. Castor présidait aux courses de chevaux. Pollux était invoqué par les athlètes.

3. Le talent attique valait environ 5 560 francs de notre monnaie.

4. *Bonne vie*, c'.-à-d. « bonne chère ».

5. Le mot *gré*, dans le sens de « gratitude », ne se dit plus seul. On ne l'emploie que dans quelques locutions composées, comme *savoir gré*.

6. *Avertir* est employé ici dans deux sens différents; dans le second vers il signifie « donner l'ordre, le conseil » (de déloger) et demande après lui le subjonctif; dans le premier vers, il veut dire simplement « informer ».

7. Le mot est écrit *platfonds* dans toutes les anciennes éditions.

La Renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria miracle. On doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'était fils de bonne mère[1]
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte[2], et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les Dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomène[3]
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine[4];
Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce[5]:
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Etaient frères et bons amis.

XV. — LA MORT ET LE MALHEUREUX[6]

Un Malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.
« O Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle! »
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
« Que vois-je? cria-t-il : ôtez-moi cet objet;
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!

1. *Il n'était fils de bonne mère*, c'est-à-dire « il n'était aucun honnête homme, né de bonne famille. » C'est une locution de la vieille langue; on la trouve dans Rabelais et dans Pasquier.

2. *Texte* a ici le sens de « sujet », ou plutôt « thèse ».

3. Muse de la tragédie : elle est prise ici pour la poésie et désigne les poètes en général.

4. Certains moralistes ne croyaient pas, au XVII^e siècle, qu'un écrivain pût retirer du travail de son esprit d'autre profit que la gloire. Boileau dit expressément :

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

Le conseil est noble, mais peu pratique. Boileau ajoute, il est vrai :

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime,
(*Art poét.*, ch. IV.)

Mais on sent qu'il fait à regret cette concession, qui lui paraît contraire à la dignité du poète. La Fontaine, qu'on ne saurait accuser de cupidité, veut avec raison qu'on paye à l'écrivain son travail, comme « on paie au tuilier sa tuile » (LA BRUYÈRE).

5. *Nous font grâce*, c'est-à-dire « nous accordent quelques faveurs ». Dans les deux derniers vers de cette fable, il semble que La Fontaine déplore la froideur de Louis XIV à son égard.

6. Esope, 50, 20, 146 : *Senex et Mors.*

N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi! »
Mécénas[1] fut un galand homme;
Il a dit quelque part[2] : « Qu'on me rende impotent.
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content ».
Ne viens jamais, ô Mort; on[3] t'en dit tout autant[4].

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : il ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre[5]. Je joins toutefois ma fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau[6] et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre. LA FONTAINE.

XVI. — LA MORT ET LE BUCHERON[7]

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine[8] enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
« Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?

1. Mécène, favori d'Auguste, ami de Virgile et d'Horace. Son nom désigne tout protecteur éclairé des lettres.

2. Voici les vers de Mécène, tels qu'ils sont cités par Sénèque dans l'épître 101 :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa;
Tuber adstrue gibberum;
Lubricos quate dentes:
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.

3. *On.* Il est permis de supposer que ce mot désigne le poète lui-même, qui aimait fort la vie.

4. « M. de La Fontaine, dit Brossette, l'ami et le commentateur de Boileau, avait mis cette fable en vers; mais comme il s'était écarté de l'original, M. Despréaux lui fit remarquer qu'en l'abandonnant, il laissait passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. M. de La Fontaine refit la fable. »

5. « On ne saurait, en écrivant, rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation. » (LA BRUYÈRE, *Ouvr. de l'esprit.*)

6. La Fontaine ne prétend pas que la pensée exprimée par Mécène soit *belle* en elle-même : il n'en admire que la beauté d'expression.

7. Esope, 20 *Senex et Mors.*

8. Rabelais cité par Lacurne, parle de « la case chaufmine, mal bastie, mal meublée, toute enfumée ». Dans cet exemple, *chaumine* est encore adjectif.

En est-il un plus pauvre en la machine ronde[1] ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos[2]. »
Sa femme, ses enfants, les soldats[3], les impôts,
Le créancier, et la corvée[4]
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère[5]. »

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir[6] que mourir,
C'est la devise des hommes[7].

XVII. — L'HOMME ENTRE DEUX AGES, ET SES DEUX MAITRESSES[8]

Un Homme de moyen age,
Et tirant sur le grison[9],
Jugea qu'il était saison[10]

1. La terre. Dans les auteurs plus anciens c'est le ciel :

Est-il soubz la machine ronde
Cousturier qu'ouvrage mieulz
En habits que moy ? Je me fonde
Qu'il n'en est nul debsoulz les cieulx.
(*Le Cousturier*, farce à cinq personnages.)

2. « Ils (les paysans) se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. » (La Bruyère, *De l'homme.*)

3. *Les soldats* : allusion à l'obligation ruineuse imposée alors aux bourgeois et aux paysans de loger les soldats.

4. Travail gratuit que les seigneurs imposaient autrefois aux paysans.

5. Cela ne te retiendra pas longtemps. — On donne généralement un autre sens à cet hémistiche. « Tu ne tarderas guère » voudrait dire, selon beaucoup de personnes : tu reviendras bientôt. C'est dans le sens que nous proposons, *non diu moraberis*, qu'Horace a dit, liv. I, ode XXVIII

Quanquam festinas, non est mora longa, [*licebit*,
Injecto ter pulvere, curras.

6. *Malle pati.* Virgile, *Ecl.*, X.

7. Que l'on compare à la fable de La Fontaine celle de Boileau sur le même sujet, et l'on verra combien notre fabuliste l'emporte par la richesse et la variété des détails pittoresques.

8. Ésope, 162. — Phèdre, 33 : *Anus, Puella et Vir.*

9. *Le grison*, c'est-à-dire la teinte grisonne : ce mot s'emploie aussi substantivement ; on connaît ces vers de Corneille à Mlle du Parc :

Pensez-y, belle marquise,
Quoiqu'*un grison* fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

10. *Saison*, moment favorable, opportun ; on lit dans Corneille :

Soit, mais il est *saison* que nous allions [au temple.
(*Le Menteur*, IV, IX.)

De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant[1]
De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant;
Bien adresser[2] n'est pas petite affaire.
Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux Veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant[3],
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La Vieille, à tous moments, de sa part emportait
Un peu du poil[4] noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La Jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
« Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon. »

XVIII. — LE RENARD ET LA CIGOGNE[5]

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne.

1. *Partant*, par conséquent. Ce mot commençait à vieillir du temps de Vaugelas.

2. *Bien adresser*. Cet emploi *d'adresser* pris absolument est très rare; il signifie ici toucher droit où l'on vise, bien rencontrer.

3. *Testonnant*. Ce vieux mot, fréquent chez Rabelais, avait la double signification de « peigner, coiffer, et donner des coups » particulièrement sur la tête; c'est sans doute à cause de ce double sens que La Fontaine indique l'acception qu'il lui donne dans le vers suivant.

4. *Poil*, dans l'ancienne langue, désigne la chevelure : il perdit ce sens, fréquent encore chez M. Régnier, au XVII^e^ siècle, et Corneille le remplace par *cheveux* quand il corrige ses premières comédies.

5. Phèdre, I, 26 : *Vulpes et Ciconia*

Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galand, pour toute besogne[1],
Avait un brouet clair; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la Cigogne le prie[2].
« Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point[3] cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cigogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande[4].
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure[5].
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris[6],
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

XIX. — L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE[7]

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

1. *Besogne* est ainsi défini par Littré : « Ce qui est de besoin, affaire, apprêt ». C'est évidemment ici le sens de ce mot. Montaigne paraît l'avoir pris dans le sens d'attirail nécessaire spécialement pour un voyage : « Cinq chainettes de fer que pour cet effet on portait emmy ses *besoignes* de nuit ». (*Essais*, I, 40.)

2. *Prier*, c'est-à-dire « inviter, convier ».

3. *De* est aujourd'hui nécessaire.

4. *Friande* signif. ici « appétissante »

5. Phèdre montre plaisamment le Renard léchant en vain le col de la bouteille.

6. Comparez Régnier (*Sat.*, VIII) :

J'esquive doucement et m'en vais à [grand pas.
La queue en loup qui fuit, et les [yeux contre-bas.

7. Lokman, 25 : *l'Enfant*. — Rabelais, liv. I, 42.

Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva[1],
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris[2], dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un Maître d'école;
L'Enfant lui crie : « Au secours! je péris ».
Le Magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contretemps s'avise
De le tancer[3] : « Ah! le petit babouin[4]!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort[5]! »
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord[6].

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant[7]
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire-moi de danger,
Tu feras après ta harangue.

1. *Se trouva* Aujourd'hui on mettrait plus volontiers le verbe au subjonctif, *se trouvât* Mais lorsqu'il n'y a, comme ici, aucun doute sur le fait énoncé, les écrivains du XVII^e^ siècle emploient généralement l'indicatif.

2. *S'étant pris*. Nous dirions aujourd'hui *comme il s'était pris*. Mais on trouve fréquemment au XVII^e^ siècle le participe présent pris absolument, à la façon des Latins, sans qu'il se rapporte au sujet du verbe : « Les sages, dit Malherbe, ayant vu couler quelques veines de métaux fondus,... ont jugé que, *fouillant* (si on fouillait) plus avant, il s'en trouverait davantage. »

3. Comme ce personnage de Rabelais (*Garg.*, chap. XLII) : « Quand doncques je les voirray tumbez en la rivière et prests d'estre noyés, en lieu de les aller querir et leur bailler la main, je leur feray ung beau et long sermon *de contemptu mundi et fuga seculi*, et lorsqu'ils seront roides morts, je les iray pescher. »

4. *Babouin*. Ce mot, qui désigne au propre une espèce de gros singe, devient au figuré « une injure qu'on dit aux petits enfants » (FURETIÈRE).

5. « Le pauvre homme n'est plus un homme, mais un livre et quel livre ! un in-folio de morale.... Remarquez que s'il bavarde, ce n'est pas par amour-propre, puisqu'il est seul et qu'il n'y a personne pour l'entendre; la harangue est maintenant sa forme d'esprit; il ne peut parler qu'en sentences » (TAINE.)

6. Malherbe dit également *à bord* pour *au bord* :

N'est-ce pas nous rendre au naufrage
Après nous avoir mis *à bord*?

7. La Fontaine est d'accord avec son temps en exprimant cette haine du pédantisme. Le XVII^e^ siècle est même allé un peu loin dans son aversion pour les pédants et il a eu le tort d'envelopper dans le même mépris les érudits. Cf. La Bruyère, *Ouv. de l'esprit; de la mode;* Malebranche. *Recherche de la vérité*, liv. II : De l'imagination, chap. I et IV.

XX. — LE COQ ET LA PERLE.

Un jour un Coq détourna[2]
Une Perle, qu'il donna
Au beau[3] premier lapidaire.
« Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
« Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire[4]. »

XXI. — LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL[5].

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent:
Des Frelons les réclamèrent;
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine Guêpe on traduisit la cause[6].

1. Phèdre, III, 12 : *Pullus ad margaritam.*

2. *Détourna* en grattant le sol, ou un tas de fumier, comme dans Phèdre.

3. *Beau premier*. Cet emploi redondant de *beau*, qui ne sert qu'à renforcer le mot qu'il précède, se trouve fréquemment dans La Fontaine, on lit dans Mme de Sévigné : « Soyez persuadé que par mon goût vous seriez tout le *beau premier* à la fête » (*Lettres*, 7 janvier 1669).

4. Dans ce second couplet La Fontaine prête à l'homme la sotte ignorance du coq : en somme, il ne fait que se répéter, et nous préférons à cette affabulation sans intérêt le trait piquant et malicieux qui sert à Phèdre de conclusion :

Hoc illis narro, qui me non intelligunt.

5. Phèdre, III, 13 : *Apes et Fuci Vespâ judice.*

6 *S'opposant, on traduisit la cause* sont autant de locutions empruntées au vocabulaire judiciaire, qui est très familier à La Fontaine. Voyez la fable xx du livre II.

Il était malaisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi? dans les Frelons
Ces enseignes[1] étaient pareilles.
La Guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière[2].
Le point n'en put être éclairci.
« De grâce, à quoi bon tout ceci?
Dit une Abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours[3]?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires[4],
Et de fatras, et de grimoires[5],
Travaillons, les Frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties. »
Le refus des Frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties[6].

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès[7]!

1. *Enseignes*, caractères, signes extérieurs, *insignia*.

2. Satire indirecte des témoignages dont le nombre ne sert qu'à embrouiller les affaires.

3. Allusion à ce passage de Rabelais : « Un procès à sa naissance première me semble informe et imparfait. Comme un ours naissant n'a pieds ni mains, peau, poil, ni tête, ce n'est qu'une pièce de chair rude et informe; l'ourse, à force de lécher, la met en perfection des membres. Semblablement, les sergents, huissiers, chicaneurs, procureurs, juges, suçant bien fort et continuellement les bourses des parties, engendrent à leurs procès tête, pieds, griffes, bec, dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles, humeurs. Ainsi rendent le procès parfait, galand et bien formé. » (Liv. III, ch. 42.)

4. Termes de palais. « *Contredits*, écritures par lesquelles on contredit les pièces produites par la partie adverse. — *Interlocutoire*, sentence ou arrêt qui, ne jugeant pas une affaire au fond, ordonne qu'on prouvera quelque incident par titres ou par témoins. » Ces définitions sont données par le dictionnaire de Richelet (1680).

5. *Grimoire*, qui désigne à l'origine les ouvrages de sorcellerie, s'est dit dans la suite de tout écrit obscur et difficile à déchiffrer.

6. *Parties*, adversaires.

7. Agrippa d'Aubigné dit en parlant du duel, qui a été longtemps un moyen judiciaire :

Quel heur d'un grand malheur, si ce brutal excès
Parvenoit à juger un jour tous nos procès!

« *Oronte*, dit La Bruyère, plaide depuis dix ans entiers en règlement de juges...: elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses juges, et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie. » (*De quelques usages*.)

Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :
Il ne faudrait point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs;
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs[1].

XXII. — LE CHÊNE ET LE ROSEAU[2]

Le Chêne un jour dit au Roseau[3] :
« Vous avez bien sujet d'accuser la Nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider[4] la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que[5] mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.

1. Voyez ci-après, livre IX, fable IX.
2. Avianus, fab. 16 : *Quercus et Arundo*. — Esope, 59, 143.
3. Cet apologue est un des chefs-d'œuvre de La Fontaine et de notre langue. Tout fait image dans ce tableau, où la poésie a plus de couleur que la plus riche peinture. La noblesse des figures, l'élévation et la convenance du langage, la vérité des caractères, tout se trouve ici réuni et porté à un degré tel que le goût le plus difficile ne trouve rien à reprendre ni à regretter. « Si l'on considère, dit Chamfort, que dans l'espace de trente vers La Fontaine, en ne faisant que se livrer au courant de sa narration, a pris tous les tons, celui de la poésie la plus gracieuse, celui de la poésie la plus élevée, on ne craindra pas d'affirmer qu'à l'époque où cette fable parut, il n'y avait rien de ce ton-là dans notre langue. »
4. Comparez Du Bellay :

Ce vent qui rase les flancs
De la plaine colorée
A longs soupirs doux-soufflants
Qui *rident* l'onde azurée.

(*Chant de l'Amour et du Printemps*, édition de M. Marty-Laveaux, II, p. 316.)
5. *Cependant que* pour *pendant que* était considéré comme une faute dès le XVII^e^ siècle : « Il ne faut jamais dire *cependant que*, dit expressément Vaugelas, mais *pendant que* » (Rem. I, 358).

— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas[1]. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin[2]. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs[3].
L'arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel[4] était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts[5].

1. « Il vaut mieux souvent se faire briser par la tempête, comme fait le chêne, que de s'incliner, comme le roseau.... Celui-ci est du nombre des gens qui se retrouvent toujours sur leurs pieds, parce qu'ils n'ont pas la prétention de rester toujours debout » (St-Marc Girardin.)

2. Cet hémistiche, qui produit ici un effet heureux en préparant la catastrophe, rappelle un passage de La Fontaine souvent cité :

. . . . . *Mais attendons la fin,*
Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.
(*Lettre à M. Simon de Troyes.*)

3. On trouve dans un fragment de Varron un vers énergique qui paraît avoir servi de modèle à La Fontaine :

Phrenetici Septentrionum filii
Venti....

4. Latinisme. On dirait aujourd'hui : « du ciel était voisine », mais le vers serait détruit.

5. Virgile avait dit :

... Quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.

Notre La Fontaine surpasse ici le prince des poètes latins. La tête et les pieds, mots figurés, sont plus poétiques que les mots *vertex* et *radix*, *était voisine* et *touchaient* montrent comme déjà atteints les deux points extrêmes vers lesquels Virgile dirige les branches et les racines de l'arbre, *tendit; le ciel* et *l'empire des morts* saisissent fortement l'imagination ; *auras æthereas* et *Tartara* font à peine image. Ajoutons que Virgile avait dit en parlant de la Renommée (*Æn.*, lib. IV, v. 177) :

Ingrediturque solo et caput inter nubila condit.

Racan avait devancé La Fontaine dans cette lutte contre Virgile, lorsqu'il décrivait, dans sa belle ode au duc de Bellegarde, un chêne qui :

Attache dans l'enfer ses fécondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament.

Voltaire a dit moins heureusement, en parlant des Alpes :

... Ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.

FIN DU LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND

I. — CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE [1]

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope [2]
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerais aux Mensonges [3] d'Esope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis [4].
Mais je ne me crois pas si [5] chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse [6].
Cependant jusqu'ici d'un [7] langage nouveau
J'ai fait parler le Loup et répondre l'Agneau ;
J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?
« Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
— Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut ? En voici : « Les Troyens [8],

1. Phèdre, IV, 7 : *Phædrus*.

2. *Calliope*, Muse de l'épopée. L'apologue, étant un récit, appartient au genre épique.

3. *Mensonges*. Le mot juste est plutôt *fictions*, employé plus loin.

4. Souvenir de Plutarque : « Socrate se mit à traduire les fables d'Ésope, ne croyant pas qu'il pût y avoir de poésie, si le mensonge ne s'y trouvait mêlé. En effet nous connaissons bien des sacrifices sans danse et sans musique, mais nous ne connaissons pas de poésie sans fables et sans mensonges. » (*De la manière de lire les poètes*, chap. II.)

5. *Si.... que de* : assez pour.

6. De nos jours on supprime *que* devant le subjonctif, pour exprimer le souhait seulement si le verbe est placé en tête de la phrase : *Fasse le ciel !* Au XVII^e^ siècle cette façon de parler était plus commune : on disait, par exemple : *Je meure !* Dans Corneille :

Je meure, en vos discours si je puis
[rien comprendre.
(*Le Menteur*, II, III.)

7. *De* pris au sens de *avec, au moyen de* est commun chez les écrivains antérieurs à La Fontaine :

Et que *d'*un vers nombreux, non en-
[core chanté,
Tu te fais un chemin à l'immortalité.
(RÉGNIER, *Sat.*, IX.)

8. La Fontaine traduit ici librement un passage du récit de Virgile :

. . . . . *Fracti bello, fatisque repulsi,*
Ductores Danaûm, tot jam labentibus
[*annis,*
Instar montis equum divinâ Palladis
Ædificant.... [*arte*
(*Enéide*, liv. II, v. 13-30.)

« Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
« Avaient lassé les Grecs, qui par mille moyens,
« Par mille assauts, par cent batailles,
« N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,
« Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
« D'un rare et nouvel artifice,
« Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse[1],
« Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
« Que ce colosse monstrueux
« Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
« Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie:
« Stratagème inouï, qui des fabricateurs[2]
« Paya la constance et la peine. »
— C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue, il faut reprendre haleine;
Et puis votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole[3] un corbeau sur sa voix :
De plus il vous sied mal d'écrire en si haut style.
— Eh bien! baissons d'un ton. « La jalouse Amarylle
« Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins
« N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
« Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
« Il entend la bergère adressant ces paroles
« Au doux Zéphire[4], et le priant
« De les porter à son amant. »
— Je vous arrête à cette rime[5],
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime.
Ni d'une assez grande vertu :
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte[6].

1. *Ulysse*, roi d'Ithaque. Ses aventures, après la prise de Troie, forment le sujet de *l'Odyssée*, poème d'Homère.

2. *Fabricateurs*, c'est le mot même de Virgile :

.. . *et ipse doli fabricator Epeos.*
(*Enéide*, II, v. 264.)

3. *Cajoler*, faire des compliments.

4. Lorsque le mot *zéphire* est ainsi orthographié, il représente le vent d'occident personnifié et divinisé.

5. La Fontaine néglige assez volontiers la rime : mais il est curieux de remarquer qu'au moment même où il se fait reprocher la rime de *priant* et *d'amant*, il commet une faute plus grave en faisant rimer *saules* et *paroles*, c'est-à-dire une longue avec une brève. Ailleurs, liv. I, fab. XIX, La Fontaine accouple *saule* et *école*.

6. Horace a dit :

Et male tornatos incudi reddere versus,

« remettre sur l'enclume les vers mal tournés ». Horace tire sa métaphore de l'art du forgeron ; La Fontaine emprunte la sienne à l'art du fondeur. On dit aussi frapper des vers, par allusion à la fabrication des pièces de monnaie :

Signatum præsente nota producere nomen.
(HORACE.)

— Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire [1]. »

Les délicats sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.

II. — CONSEIL TENU PAR LES RATS [2]

Un Chat, nommé Rodilardus [3],
Faisait des rats telle déconfiture [4]
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans [5] la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son sou [6];
Et Rodilard passait, chez la gent [7] misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin [8]
Le galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant [9] des Rats tint chapitre [10] en un coin

1 La Fontaine est revenu maintes fois sur cette idée : « J'abandonne, dit-il ailleurs, le reste aux censeurs : aussi bien serait-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court ». etc. Cf. XII, xii, p. 373, n. 1.

2. Abstemius, 195 : *De Muribus tintinnabulum Feli appendere volentibus.* — Faerni *Fabulæ*, 1697, in-12, liv. IV, fab. 4 : *Mures.*

3. *Rodilardus*, mot latin employé par Rabelais ; en français, *ronge-lard*. « Pantagruel le voyant égratigné des griffes du célèbre chat Rodilardus. » (Liv. IV, chap. 67.)

4. Le mot *déconfiture* n'appartient plus qu'au langage familier et désigne spécialement les désastres des spéculateurs : de *déconfire*, du latin *de conficere*, achever.

5. *Dedans*. Pendant longtemps il ne fût pas incorrect de faire une préposition de *dedans*, en lui donnant les diverses significations propres à *dans*. Vaugelas le permettait en poésie : mais bientôt les grammairiens devinrent plus sévères, et proscrivirent absolument l'emploi de *dedans* avec un régime.

6. *Sou*, ce qui rassasie. Les rats ne trouvaient à manger que le quart de ce qu'il aurait fallu pour les rassasier.

7. La Fontaine fait un grand usage du mot *gent*, pour désigner une catégorie d'animaux ou d'individus :

La *gent* aux ailes d'or et les peuples
[rampants
(*Le Songe de Vaux*, VIII.)

8. *Au haut et au loin*, fait un hiatus ; on lit de même dans la fable suivante, à tort *et* à travers. Ce sont des négligences qui ne sont pas rares chez La Fontaine : mais ces locutions ne semblent former qu'un seul mot.

9. *Le demeurant*, le reste, ceux qui n'avaient pas été croqués.

10. *Capitulum*, assemblée de religieux. *Tenir chapitre*, s'assembler.

Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,
Opina[1] qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient en terre;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot »;
L'autre : « Je ne saurais ». Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus[2],
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire[3] chapitres de chanoines.

Ne faut-il que deliberer,
La cour en conseillers foisonne;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne[4].

III. — LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR-DEVANT LE SINGE[5]

Un Loup disait que l'on l'avait volé :
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.

1. *Opina*. Ce mot convient bien à la gravité circonspecte de Monsieur le Doyen.

2. Cette construction du participe passé avec *avoir* est encore un souvenir de l'ancienne langue : on en trouve de nombreux exemples dans La Fontaine.

Combien de fois la lune *a* leurs pas [*éclaires!*
(Adonis.)

3. Vieux mot qui signifie « vraiment »; on l'emploie encore familièrement, soit seul, soit avec « même », *voire même*, dans le sens de « même ».

4. M. Saint-Marc Girardin (*La Fontaine*, I, p. 428) rapproche heureusement de cette fable un passage du *Cyclope* d'Euripide, où les satyres, après avoir résolu d'enfoncer un tison dans l'œil du Cyclope, imaginent mille prétextes pour ne pas exécuter cette périlleuse entreprise.

5. Phèdre, I, 10 : *Lupus et Vulpes, judice Simio*.

Le magistrat suait en son lit de justice[1].
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : « Je vous connais de longtemps[2], mes amis,
Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande. »
Le juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot[3], selon mon avis. LA FONTAINE.

IV. — LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE[4]

Deux Taureaux combattaient à qui posséderait
Une Génisse avec l'empire[5].
Une Grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous ? » se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant[6].

1. *Lit de justice* est ici pour siège ou tribunal. Ce mot dans son acception propre, « tenir un lit de justice », s'employait pour les séances extraordinaires où le roi venait en personne forcer la main au parlement pour l'enregistrement des édits. Le poète s'en sert-il ici par malice ou par négligence ?

2. *De longtemps*, c'-à-d. « depuis longtemps ». Cette locution ne s'emploie plus que pour indiquer un temps à venir, et en y joignant la négation *ne* : Cela *ne* se reverra pas *de longtemps*. On lit dans Corneille :

Son père *de vieux temps* est grand ami du mien.
(*Le Menteur*, II, 5.)

3. C'est un bon mot, si l'on veut, mais une mauvaise morale; car un magistrat ne doit pas plaisanter, et de plus il juge le fait et non la personne.

Cet arrêt rappelle le procédé d'un juge dont parle Henri Estienne. Si l'accusé était vieux : « Pendez, pendez, disait-il, il en a fait bien d'autres ! » S'il était jeune : « Pendez, pendez, disait-il toujours, il en ferait bien d'autres ! »

4. Phèdre, I, 30 : *Ranæ et Tauri*.

5. Il paraît certain qu'en écrivant cette fable La Fontaine se souvenait d'un semblable combat décrit par Virgile dans les *Géorgiques*, liv. III, v. 219 sqq.

Pascitur in magna silva formosa juvenca :
Illi alternantes multâ vi prælia miscent, etc.

Les imitations de Virgile sont fréquentes chez La Fontaine : c'était un des anciens qu'il connaissait le mieux.

6. *Croassant* pour *coassant* : le premier se dit des corbeaux, le second des grenouilles ; cette distinction existait au XVII^e^ siècle. La Fontaine l'aura méconnue par négligence.

— Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un [1] ; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur nos roseaux ;
Et nous foulant [2] aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Génisse. »
Cette crainte était de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands [3].

V. — LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES [4]

Une Chauve-Souris donna tête baissée
Dans un nid de Belette ; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de,[5] longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction [6].
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession [7].
Moi souris ! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'Univers,

1. *Victus abit, longeque ignotis exsulat oris....* (*Georc.*, III, v. 225 sqq.)

2. Proposition participe absolue.

3. Imitation de ce vers d'Horace :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

(Liv. I, épit. II.)

4. Esope, 125, 109 : *Vespertilio et Mustela.*

5. *De longtemps.* Voir ci-dessus, page 78, note 2.

6. *Sans fiction*, c'est-à-dire « sans feinte ». Régnier emploie ce mot dans le même sens :

Sans peur, *sans fiction*, et libre en ses propos.

(Sat. I.)

7. C'est-à-dire « l'état que j'avoue dont *je fais profession* ».

Je suis oiseau; voyez mes ailes:
Vive la gent [1] qui fend les airs ! »
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette, aux oiseaux [2] ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
« Moi, pour telle [3] passer ! Vous n'y regardez pas.
Qui [4] fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats !
Jupiter confonde les chats [5] ! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe [6] changeants [7],
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue [8].
Le sage [9] dit, selon les gens [10] :
« Vive le roi ! vive la ligue ! [11] »

1. *La gent.* Voir ci dessus, page 76, note 7.

2. Latinisme qui ne serait plus admis.

3. *Pour telle.* Il faudrait *tel*, oiseau étant du masculin : mais comme c'est une chauve-souris qui parle, le féminin semble assez naturel.

4. *Qui*, c'est-à-dire « quelle chose ? » Corneille lui donne aussi ce sens neutre :

Alcippe, qu'avez-vous ? *Qui* vous fait soupirer ?
(*Le Menteur*, II, 1.)

5. Voyez liv. II, fab. II.

6. *Echarpe*, large bande d'étoffe portée en forme de baudrier ou de ceinture; c'est ici un insigne de parti. On dirait aujourd'hui « changeant de cocarde ».

7. Voyez page 51, note 6.

8. *Faire la figue*, se moquer de, braver. On lit dans Régnier :

Et la fraude *fit* lors *la figue* au premier âge.
(Sat. VI.)

9. *Le sage.* Il faut entendre par là l'homme prudent, avisé, qui sacrifie volontiers ses convictions à sa sécurité, et non pas le sage véritable.

10. *Selon les gens* qu'il rencontre.

11. *La ligue*, association du parti catholique, formée par les Guises contre le roi Henri III. Elle fut vaincue par Henri IV, auquel elle disputait le trône, et dissipée en 1595. La Fontaine n'a pas pratiqué lui-même cette morale des courtisans de la fortune. Voyez la Notice, page 9.

VI. — L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE

Mortellement atteint d'une flèche empennée[2],
Un Oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
« Faut-il contribuer à son propre malheur[3] !
Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet[4] toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre[5]. »

VII. — LA LICE ET SA COMPAGNE[6]

Une Lice[7] étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De[8] lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine ;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.

1. Ésope, 218. *Sagittarius et Aquila* ; 131 : *Aquila*.

2. *Empennée*, armée de plumes, ailée, de *penna*, aile. *Emplumée*, que Chamfort voudrait à la place, nous paraît beaucoup moins heureux. *Empenné* se trouve chez les vieux auteurs favoris de La Fontaine : « Glaterons *empennés* de petites plumes d'oisons ou de chapons » (RABELAIS, *Pantagr.*, II, 16).

3. C'est cette pensée de Publius Syrus :
Bis interimitur qui suis armis perit.

4. La Fontaine a le premier employé cette périphrase pour désigner le genre humain. Il traduit Horace, mais, dans le poète latin, *audax Japeti genus* désigne Prométhée, fils de Japet, frère de Titan et de Saturne.

5. Cet apologue fut mis en jeu par Julien l'Apostat, lorsqu'il interdit aux chrétiens la lecture des livres profanes, où ils trouvaient des armes pour combattre le paganisme ; il disait : « Nous sommes, comme dit le proverbe, percés avec nos propres plumes ».

6. Phèdre, I, 19 : *Canis parturiens*

7. *Lice*. Ce mot *lice* se dit spécialement d'une chienne de chasse que l'on garde pour faire race.

8. On emploierait aujourd'hui la préposition *à*, qui ferait le vers.

Pour faire court[1], elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit[2].
La Lice cette fois montre les dents, et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande[3],
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII. — L'AIGLE ET L'ESCARBOT[4]

L'Aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin[5],
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'Escarbot[6] se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr ; mais où mieux ? Jean Lapin s'y blottit.
L'Aigle fondant sur lui nonobstant cet asile[7],
L'Escarbot intercède, et dit :
« Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie :
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère. »

1. *Pour faire court*, pour abréger, bref. On dit aussi « pour le faire court ».

2. *Sa maison, sa chambre, son lit.* Cette habile progression montre toute l'étendue du service et sert à rendre l'ingratitude plus odieuse.

3. Le mot *bande* sent la guerre.

4. Esope, fab. 223, 2 : *Aquila et Scarabeus.*

5. *Jean Lapin.* La Fontaine donne volontiers des noms d'hommes aux animaux, pour les confondre en quelque sorte avec l'humanité, qu'il veut peindre. Il dira *Bertrand* le singe, *Robin* mouton, etc. Cette habitude remonte au moyen âge et surtout au *Roman de Renart*, où nous trouvons *Tibert* le chat, dame *Hersent* la louve, etc.

6. Espèce de scarabée. On a remarqué que le terrier de cet insecte est bien étroit pour loger un lapin. Le poète s'en est aperçu : *mais où mieux?*

7. Allusion au droit d'asile considéré comme sacré chez les anciens. Voyez dans *Philémon et Baucis* l'épisode de la perdrix, qui « cherche un asile entre les pieds » de Jupiter.

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean Lapin[1]. L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance[2]:
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, et voyant ce ménage[3],
Remplit le ciel de cris; et pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain: sa plainte au vent[4] se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son temps[5], fait faire aux œufs le saut:
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte[6] Ganymède
Du monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note[7],
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte[8]:
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'Aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.

1. « Orgueil et dureté vont bien ensemble. Quand l'escarbot fait sa prière si touchante, demande grâce pour Jean Lapin, offre de mourir avec lui,... la princesse des oiseaux se soucie peu de ces tendresses populacières. Ce n'était pas la peine de discuter avec de petites gens qui ont l'impertinence de vouloir vivre. Elle ne répond pas un mot et mange la pauvre bête. » (TAINE.)

2. *Sa plus douce espérance*. « Ce vers est d'une sensibilité si douce qu'il faut plaindre l'aigle, malgré le rôle odieux qu'elle joue dans cette fable. » (CHAMFORT.)

3. *Ménage*, état de la maison, équivaut ici à désastre.

4. *Au vent*, pour « dans le vent ».

5. *Prend son temps*, c'est-à-dire « attend l'occasion favorable »:

Le Mulet *prend le temps* et du grand
[coup qu'il tire....
(RÉGNIER, *Sat.* III.)

6. *Qui porte*. Il faudrait *qui porta*, car cet enlèvement de Ganymède par l'aigle de Jupiter n'eut lieu qu'une fois. Virgile le raconte brièvement au V^e^ livre de l'*Enéide*, v. 252.

7. *Changea de note*, c'est-à-dire « de procédé ».

8. La Fontaine n'a jamais souffert du purisme qui gênait la plupart des écrivains de son temps: « Il ne craint pas même l'odeur du fumier », dit M. Taine à propos de ce passage.

Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avait tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver[1], et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour[2].

IX. — LE LION ET LE MOUCHERON[3]

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre[4] ! »
C'est en ces mots que le Lion
Parlait un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi[5]
Me fasse peur ni me soucie[6] ?
Un bœuf est plus puissant[7] que toi :
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge[8],

1. Les escarbots ne se montrent qu'en mai. La ponte pour les aigles a lieu vers la fin de l'hiver.

2. Cette fable est une de celles d'Esope qui passent, quant au fond, pour authentiques. Voyez la vie d'Esope, p. 44.

3. Esope, fab. 146, *Culex et Leo*.

4. Malherbe avait dit au début d'une ode contre le maréchal d'Ancre :

Va-t'en à la malheure, *excrément de la terre!*

Cette expression, justement blâmée par les commentateurs de Malherbe, est tout à fait à sa place dans la fable de La Fontaine.

5. Ce langage orgueilleux du Moucheron rappelle le vers de Corneille :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

6. *Me soucie*, me donne du souci. Ce mot s'emploie aujourd'hui dans le sens réfléchi : « Je ne m'en soucie pas ». *Soucier* pris activement est un archaïsme : on le trouve dans Marot :

Fleurs apparentes,
Jetant odeur très adoucie
Qui jamais un cœur ne soucie.

Soucier vient de *sollicitare*. Molière dit aussi :

Eh ! je crois que cela faiblement vous soucie.
(*Dépit*, IV, III.)

7. *Puissant* désigne ici non la force, mais la grosseur. La Fontaine a dit :

Un dogue aussi *puissant* que beau.
(Liv. I, fab. V.)

8. Le poète profite avec adresse du bourdonnement de l'insecte, pour en faire l'accent de la trompette et le prélude de l'attaque.

Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord[1] il se met au large;
Puis prend son temps[2], fond sur le cou
Du Lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ[3];
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton[4] de mouche en cent lieux le harcelle:
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais[5]; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat[6] : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

1. On dirait aujourd'hui : *d'abord*
2 *Prend son temps*. Voir page 83, note 5.
3. Ce singulier est peu usité aujourd'hui.
4. *De* est ici explétif, comme dans cette locution « un fripon *d'*enfant ».
5. Expression familière, ennoblie par la place qu'elle occupe. *Mais* vient de *magis*, et signifie davantage. C'est dans le même sens que Juvénal a dit, en parlant des représailles du peuple romain qui brisait les statues et les chars de triomphe de Séjan : *Immeritis frangunt crura catalis*, « On brise les jambes aux chevaux qui n'en peuvent mais » **Borée** VI, III) brise

Maint toit *qui n'en peut mais*.

6. Florian a rivalisé avec La Fontaine dans cette description du combat de deux lions :

. . . . . D'un œil plein de colère
L'un l'autre ils vont se mesurans,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière,
De leur terrible queue ils se frappent les flancs, etc.
(Liv. V, fab. II.)

X. — L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ANE CHARGÉ DE SEL

Un Anier, son sceptre[2] à la main,
Menait, en empereur romain[3],
Deux Coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles[4] :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins[5],
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'Anier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa ;
Car, au bout de quelques nagées[6],
Tout son sel se fondit si bien
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier[7] prit exemple sur lui,

1. Esope, fab. 254. *Asinus*; Faërne, fab. 6 : *Asini duo.*

2. Le sceptre des rois n'est qu'un bâton, mais il est le signe de leur puissance sur les hommes. Le bâton de l'ánier est un sceptre, puisqu'il est l'instrument de son autorité sur *ses coursiers à longues oreilles* :

Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?
(La Font., liv. XII, fab. XXIV.)

3. Ces deux vers peuvent être rapprochés de deux vers de la première fable du livre suivant, intitulée *le Meunier, son fils et l'âne* :

Tandis que ce nigaud, comme un [évêque assis,
Fait le veau sur son âne....

4. Marchait lentement, avec précaution, car les bouteilles sont lourdes et fragiles. Expression proverbiale.

5. *Pèlerins* est pris ici dans le sens de « voyageurs ». Mais l'épithète « gaillard », que La Fontaine emploie fréquemment et qu'il paraît avoir empruntée à Rabelais, donne aussi à *pèlerin* une signification ironique, assez voisine de celle où l'on prend ce mot dans la locution . connaître *le pèlerin*.

6. Mouvement pour aller en avant sur l'eau ; en parlant des hommes, on dit brassées, parce que le nageur se pousse à l'aide des bras. Le mot *nagées* est rare.

7. La Fontaine dit *épongier* comme il a dit « besacier » (l. I, fab. VII), parce qu'il a besoin de ce mot ; et comme il suit l'analogie et la nécessité, il ne fait pas un barbarisme, il enrichit la langue.

Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui[1].
Voilà mon Ane à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant[2] : l'Anier et le Grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

XI. — LE LION ET LE RAT[3]

XII. — LA COLOMBE ET LA FOURMI[4]

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde[5].

Entre les pattes d'un Lion[6]

1. Ce vers est une allusion à l'histoire bien connue des moutons de Panurge. Cf. Rabelais, liv. IV, chap. 8. Dans sa comédie de *Clymène*, La Fontaine assimile les imitateurs, qu'il traite ailleurs de « sot bétail », aux moutons qui se jettent à la file dans la rivière :

. . . . . On dirait des brebis
Qui n'osent avancer qu'en suivant la première
Et s'iraient, sur ses pas, jeter dans la rivière.

2. A l'envi l'un de l'autre, à qui mieux mieux. — *Firent raison*, tinrent tête. Le conducteur et l'âne burent autant que l'éponge.

3. Esope, 98, 221 : *Leo et Mus*. — Marot, épître XI, t. II, p. 42.

4. Esope, 118, 31 : *Formica et Columba*.

5. On ne doit pas séparer ces deux apologues, que La Fontaine avait réunis sous un double titre et liés dans son récit.

6. Marot (dans une épître à son ami Lyon Jamet, 1525) a raconté cette fable avec un charme infini, et l'a semée de détails piquants que La Fontaine n'a pas reproduits et qu'il a dû lui envier. Voici quelques traits de cet apologue, écrit plus de cent ans avant les fables de La Fontaine. Le Rat s'est laissé prendre dans une souricière :

... Mais le Lion
Trouva moyen et manière et matière
D'ongles et dens de rompre la ratière;
Dont maistre Rat échappe vistement,
Puis met à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste
A mercyé mille fois la grand beste;
Jurant le Dieu des souris et des rats
Qu'il lui rendroit.

L'occasion se présente bientôt, car le lion tombe dans les filets d'un

Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint[1] qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps[2]
Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis[3] y tombe,
Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire[4] où la Fourmis arrive.
Elle se sauve; et là-dessus
Passe un certain croquant[5] qui marchait les pieds nus.

chasseur; le Rat arrive et lui offre ses services, disant :

« Par moi seras maintenant deslyé.
Secouru m'as fort lionneusement,
Or secouru seras rateusement. »
Lors le Lion ses deux grands yeux [vertit,
Et vers le Rat les tourna un petit,
En lui disant : « O pauvre verminière,
Tu n'as sur toy instrument, ne ma- [nière,
Tu n'as couteau, serpe ne serpillon,
Qui sceut coupper corde, ne cordil- [lon,
Pour me jeter de cette estroicte [voye :
Va te cacher, que le Chat ne te voye. »

1. Au XVII^e siècle on disait indifféremment *avenir* ou *advenir*. L'usage, qui s'est décidé pour cette dernière forme, fut pendant longtemps incertain.

2. *Longueur de temps*, expression toute latine : *Nihil est quod longinquitas temporis efficere non possit* (CICÉR. : *De divinatione*). — Au XVII^e siècle *ni* est, comme ici, employé fréquemment dans les phrases qui ne sont pas négatives et où nous mettrions *et*, *ou*.

3. *Fourmi* avec une *s* est une licence dans La Fontaine, car de son temps l'orthographe qui a prévalu était déjà établie. Mais dans notre ancienne langue le nominatif singulier de la plupart des substantifs prenait une *s*, qui disparaissait au pluriel et aux cas indirects. On lit dans Marot :

Dessous l'arbre où l'ambre dégoutte
La petite *formis* alla.

Le genre de ce mot a été longtemps incertain : Ronsard, Belleau et plusieurs autres l'ont fait masculin.

4. *Promontoire* et plus haut *océan*. La petitesse de l'insecte agrandit les objets qui l'entourent. Le rapport est exact. C'est ainsi que le jeune Rat de la fable IX du livre VIII s'écrie à la vue des moindres taupinières : « Voilà les Apennins, et voici le Caucase! »

5. *Croquant* désigne ici un paysan. Ce nom, dont on ignore l'étymologie, fut donné, au XVI^e siècle, à une bande de paysans qui s'étaient révoltés dans l'Aquitaine.

Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus[1],
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le vilain retourne la tête :
La Colombe l'entend, part, et tire de long[2].
Le soupé du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole[3].

XIII. — L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS[4]

Un Astrologue[5] un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête[6] ? »
Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi[7] ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens[8] ont chanté,

1. Déesse de l'Amour, née, selon la fable, de l'écume de la mer. La colombe lui était consacrée, comme l'aigle à Jupiter, le paon à Junon, etc.

2. *Tirer de long*, s'enfuir. Dans Rabelais (liv. IV, ch. 66) on trouve : « *tirer vie de long* » (*vie*, du latin *via*).

3. C'est-à-dire pas « même ce qu'on pourrait avoir de pigeon pour une obole ».

4. Esope, 19, 169 : *Astrologus*.

5. *Astrologue* diffère d'*astronome* en ce sens que l'astrologue étudie la position des astres pour en tirer la connaissance des choses à venir, et que l'astronome recherche la loi de leurs mouvements.

6. Voltaire s'est mépris sur le sens de cet apologue. Il a cru que La Fontaine avait eu l'intention de railler la véritable science, alors qu'il ne parle que de l'imposture des astrologues : « Copernic, dit-il avec une gravité déplacée, Galilée, Cassini, Halley ont très bien lu au-dessus de leur tête ; et le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête. » (*Dict. philos.*)

7. Aujourd'hui *parmi* demande toujours un pluriel ou un nom collectif. Mais au XVII^e^ siècle on le construisait très correctement avec un singulier :

Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'attendais un époux de la main de mon père.

(CORNEILLE, *Polyeucte*, I, 3.)

8. *Et les siens*, c'est-à-dire les poètes qu'il a inspirés. — L'allégorie du livre du Destin ne se trouve pas dans Homère, mais bien celle des deux tonneaux, le tonneau des biens et celui des maux (*Iliade*, ch. XXIV), que La Fontaine a traduite vers la fin du chapitre II de son poème du *Quinquina*.

Qu'est-ce, que[1] le Hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence?
Or du Hasard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles[2]?
A quelle utilité[3]? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisir incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus[4],
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut[6], les astres font leur cours,
Le soleil nous luit[7] tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'Univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope[8],
Quittez les cours des princes de l'Europe;
Emmenez avec vous les souffleurs[9] tout d'un temps :

1. *Qu'est-ce, que*, c'-à-d. « qu'est-ce autre chose que ? »

Que vois-je autour de moi, *que* des [amis vendus ?
(RACINE, *Britannicus*, I, IV.)

Voyez plus bas : *qui les sait que lui seul?*

2. Ces deux vers commencent admirablement une des plus belles périodes poétiques qui soient dans aucune langue. La Fontaine surpasse ici Lucrèce, qui n'a jamais revêtu d'aussi belles formes les principes de la science et de la philosophie.

3. Cette locution n'est plus employée. On doit la regretter.

4. *Prévenus*, c'est-à-dire « connus, goûtés d'avance » : leur saveur s'est déjà comme évaporée.

5. Sur la locution *devant que*, voyez page 54, note 7.

6. Le poète paraît oublier ici le système de Copernic.

7. *Nous luit*, c'est-à-dire « luit pour nous ».

8. *Horoscope*, observation astrologique de l'heure natale. Les astrologues déduisaient la destinée future des hommes de la situation des astres au moment précis de la naissance. On appelait cette opération faire ou tirer un horoscope. L'astrologie judiciaire, c'est le nom de cette science chimérique, avait encore des adeptes et des partisans au commencement du XVII^e^ siècle.

9. C'est-à-dire les alchimistes, ceux qui, en cherchant la pierre philosophale, passaient leur vie à souffler sur les fourneaux. « Galien vaut mieux que dix mille charlatans, *souffleurs*, chimistes, etc. » (GUY PATIN.)

Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur[1] qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent[2] aux chimères,
Cependant[3] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires[4].

XIV. — LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES[5]

Un Lièvre en son gite songeait
(Car que faire en un gite, à moins que l'on ne songe[6]?);
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite;
Jamais un plaisir pur[7]; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts[8].
— Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
— Et la peur se corrige-t-elle[9]?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »
Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant[10] faisait le guet.

1. *Spéculateur*, l'astrologue ; *qui speculatur*, qui regarde de haut ou en haut.

2. Nous conservons le texte de La Fontaine, tout en admettant avec M. Littré que c'est une faute de la part du poète ; mais la forme *bayent* ou *baient*, se rattachant au verbe *bayer* qui donne le véritable sens, ne serait pas actuellement satisfaisante pour la versification.

3. *Cependant que*, souvent employé par La Fontaine, a le même sens que *pendant que*.

4. C'est ce que Chrysale dit à Philaminte : Vous devriez....
Ne point aller chercher ce qu'on fait [dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on [fait chez vous
Où nous voyons aller tout sens dessus [dessous
(*Les Femmes sav.*, II, 7.)

5. Esope, 150, 89 et 57 : *Lepores et Ranæ*.

6. « Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le récit et la réflexion : Et c'est ainsi qu'écrit toujours La Fontaine. » (LA HARPE.)

7. Comparez à ce monologue celui du Bûcheron (liv. I, fab. XVI).

8. La Fontaine reproduit ici un préjugé populaire, démenti par les naturalistes, et d'après lequel le lièvre dormirait les yeux ouverts.

9. « La faiblesse est le seul défaut qu'on ne puisse corriger. » (LA ROCHEFOUCAULD.)

10. Rien de plus fréquent dans La Fontaine que l'ellipse du pronom per-

Il était douteux[1], inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique[2] animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes
« Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment? des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi[3]. »

XV. — LE COQ ET LE RENARD[4]

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois[5]
« Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes[6] sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux[7] dès ce soir,

sonnel devant les verbes : cela rentre dans les usages du « style naïf », qu'il imite volontiers de Marot.

1. *Douteux*, craintif. Doute, substantif féminin dans l'ancien français, signifie « crainte » : *douter* s'y prend dans le sens de « redouter ». Régnier a dit (Sat. V) en parlant du vieillard :

Imbécile, *douteux*, qui voudrait et qui n'ose.

2. *Mélancolique*. La mélancolie impliquait autrefois les frayeurs sans objet.

3. Boileau a dit à la fin du chant de l'*Art poétique* :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire

4. Esope, 88 : *Canis, Gallus et Vulpes*; 36 : *Canis et Gallus*.

5. *Matois*, rusé.

6. *Poste* se dit de la distance qui sépare deux relais (environ deux lieues, dit le Dictionnaire de l'Académie, 1694.)

7. Faites des feux de joie.

Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour[1] fraternelle.
— Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,
Qui, je m'assure[2], sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois[3] ». Le galand aussitôt
Tire ses grègues[4], gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur[5].

XVI. — LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE[6]

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un Corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton[7],
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice[8] :

1. *Amour* a été longtemps féminin, tout aussi bien au singulier qu'au pluriel. On tend aujourd'hui à le faire toujours masculin, au pluriel comme au singulier.

2. *Je m'assure*, j'en suis certain. Locution familière aux écrivains du XVII^e^ siècle. « *Je m'assure* que vous n'aurez jamais ouï parler de la cane de Montfort. » (SÉVIGNÉ.)

3. « Jamais, dit M. Taine, le renard (le courtisan) ne perd contenance. Il trouve toujours une raison plausible pour conserver son masque d'honnête homme et son honneur de fripon. Il n'avoue pas que le coq l'a pris pour dupe, colore sa retraite et garde jusqu'au bout l'air galant et satisfait. »

4. Ses chausses, pour courir plus à l'aise. Expression proverbiale.

5. Ce vers est devenu proverbe

6. Esope, 5 : *Aquila et Graculus*; 207 : *Graculus et Pastor*.

7. On trouve aussi dans La Fontaine le vieux mot *glout*. Il l'applique à l'insatiable Lulli :

Donnez-lui, fourrez-lui : *le glout* demande encore
(*Le Florentin.*)

8. On sacrifiait aux dieux des animaux de choix.

On l'avait réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disait, en le couvant des yeux :
« Je ne sais qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture. »
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La mioutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage[1], outre que sa toison
Etait d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème[2].
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette[3].

Il faut se mesurer[4] ; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux[5] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre[6] :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure[7].

XVII. — LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON[8]

Le Paon se plaignait à Junon[9].
« Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison

1. Allusion au fromage de la fable II du livre I.

2. Cyclope dépeint par Homère dans l'*Odyssée* et par Ovide (*Métamorphoses*, liv. XIII et XIV).

3. Ce trait, qui n'est pas dans Esope, a été emprunté a Corrozet, fable 69, *de l'Aigle et du Corbeau* :

Lors ung pasteur, qui veid ceste folie,
Accourt bien tost, puis le prend et le lie,
Les esles couppe, et sans aultre desbat,
A ses enfants le baille pour esbat.

4. ... *Versate diu quid ferre recusent,*
Quid valeant humeri....
(Hor., *Art poét.*)

5. *Volereaux*, employé pour petits voleurs, est un diminutif dont notre poète parait avoir enrichi la langue. — La Boétie a employé les expressions de *tyranneaux* et de *mange-peuples*. La Fontaine aimait et étudiait sans cesse les écrivains du seizième siècle.

6. *Leurre*, terme de fauconnerie. Le leurre est un morceau de cuir rouge façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler leurs oiseaux lorsqu'ils ne reviennent pas à la réclame.

7. « Or çà, nos lois sont comme toiles d'araignes, or çà les simples moucherons y sont pris, or çà les gros taons malfaisants les rompent, or çà, et passent à travers, or çà. » (Rabelais, liv. V, ch. XII.)

8. Phèdre, III, 18 : *Pavo ad Junonem.*

9. *A Junon*, parce que c'est à cette déesse que cet oiseau est consacré.

Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature ;
Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
« Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué[1] de cent sortes de soies[2] ;
Qui te panades[3], qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage[4] ;
Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage ;
Le Corbeau sert pour le présage ;
La Corneille avertit des malheurs à venir[5] ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage. »

XVIII. — LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME[6]

Un Homme chérissait éperdument sa Chatte ;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,

1. *Nué*, synonyme de « nuancé », est un terme technique ; il s'emploie en parlant des ouvrages de laine et de soie, pour désigner les dégradations insensibles par lesquelles on passe d'une couleur à une autre.

2. *Soies*. Ce mot désigne les plumes soyeuses qui ornent le cou du paon.

3. *Qui te panades*. On a tort de donner comme synonymes « se panader et se pavaner » : le paon se panade lorsqu'il étale sa queue ; il se pavane lorsqu'il marche orgueilleusement. Ces deux mots ont la même racine, *pavo*, mais *pavaner* se forme directement du latin, et *se panader* du français, paon.

4. Anacréon (ode II) indique, comme ici, les lots divers que les animaux ont reçus en partage. La Fontaine n'imite pas le poète grec.

5. Virgile a dit :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

(*Eglogues*, I.)

Marot appelle aussi les oiseaux sages devins des champs.

6. Esope, 48, 72 : *Felis et Venus* L'empereur Julien (épître XXXIX) cite cette fable comme étant de Babrius, et il en rapporte le premier vers.

Qui miaulait[1] d'un ton fort doux :
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes[2],
Fait tant qu'il obtient du Destin[3]
Que sa Chatte, en un beau matin,
Devient femme ; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre[4] de mari.
Il n'y trouve plus rien de chatte.
Un soir quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le repos des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture :
Pour cette fois elle accourut à point ;
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout, certain âge accompli.
Le vase est imbibé[5], l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche[6] ni d'étrivières

1. *Qui miaulait*, équivaut à « miaulant » cette anacoluthe ne présente d'ailleurs aucune obscurité.

2. *Charmes*, moyens employés par l'art magique : au figuré, il se dit dans le sens d'« attraits ». Corneille a rappelé le sens primitif de ces deux mots dans un vers antithétique qu'on a justement blâmé. Hypsipyle dit à la magicienne Médée, sa rivale :

Je n'ai que des attraits, et vous avez [des charmes.

3. Dans la fable d'Ésope, c'est Vénus qui change la chatte en femme, sur la prière de son maître ; puis, pour l'éprouver, elle lâche devant elle une souris, et la voyant retomber dans sa nature première, elle lui rend son ancienne forme. Cette intervention de Vénus est plus vraisemblable et plus naturelle que celle du Destin.

4. *Hypocondre*, se dit ordinairement d'un homme d'humeur sombre et bizarre. Ici ce mot est synonyme de « fou extravagant ».

5. Le *vase est imbibé*. Allusion à ce vers d'Horace :

Quo semel est imbuta recens, servabit [odorem
Testa diu.

(Livre I, épître II.)

6. *Naturam expellas furcâ, tamen us- [que recurret*
(Hor., liv. I, épître X.)

Ne lui font changer de manières;
Et fussiez-vous embâtonnés[1],
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres[2].

XIX. — LE LION ET L'ANE CHASSANT[3]

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer[4] : il célébroit sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers[5], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'Ane à la voix de Stentor[6].
L'Ane à messer[7] Lion fit office de cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois;
Tous fuyaient, tous tombaient au piége inévitable
Où les attendait le Lion.
« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'Ane en se donnant tout l'honneur de la chasse.
— Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié[8] :

1. *Embâtonnés*, armés de bâtons. Ce mot n'est pas de la création de La Fontaine : on le trouve dans Scarron, *Le Typhon*, II.

2. Chassez le naturel, il revient au [galop.

Ce vers, qu'on met souvent sur le compte de Boileau, appartient à Destouches. Il se trouve dans *Le Glorieux*, acte III, sc. v.

3. Esope, 99, 130 : *Leo et Prædator* — Phèdre, II, 1 (sive 2) : *Juvencus*.

4. *De giboyer*. Rien n'est plus fréquent dans La Fontaine que ces rejets, dont n'usaient pas assez les poètes du XVII^e^ siècle.

5. *Sanglier*. Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de ce temps, *meurtrier*, *lévrier*, ont la même quantité.

6 *Stentor*, guerrier grec, au siége de Troie Sa voix, suivant Homère, avait la puissance de cinquante voix humaines.

7. *Messer*, mot emprunté de l'italien *messere*, maître, monsieur.

8 *C'est bravement crié*. Bravement a un double sens qui rend plus piquante l'ironie du lion. Dans le vieux langage, si bien connu de La Fontaine, il signifierait *de belle manière*. Le peuple dit encore : « Que vous êtes brave ! pour : *Que vous êtes de bonne mine* ou *bien vêtu* ! Le sens de courage est de date plus moderne.

Si je ne connaissais ta personne et ta race;
J'en serais moi-même effrayé. »
L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron!
Ce n'est pas là leur[1] caractère.

XX. — TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE[2]

Si ce qu'on dit d'Esope[3] est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'Aréopage[4]. En voici pour essai[5]
Une histoire des plus gentilles
Et qui pourra plaire au lecteur[6].

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisième, avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente[7] part.
Le père mort, les trois femelles[8]
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain; car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune[9] sœur

1. *Leur* signifie des ânes; mais dans toute la fable le mot âne est employé au singulier. C'est ce qu'on appelle en grammaire une syllepse.

2. Phèdre, IV, 4 : *Poeta*.

3. Voyez la Vie d'Esope, p. 31.

4. *L'Aréopage*, tribunal chargé à Athènes de juger les crimes. Les artifices de l'éloquence en étaient sévèrement bannis, et il était renommé pour la sagesse de ses décisions. Son nom est tiré de deux mots grecs qui signifient colline de Mars, lieu où il tenait ses séances.

5. *Essai*, échantillon

6. « La Fontaine, dit M. Nodier, ne pense pas ici à son précepte :

Il ne faut jamais dire aux gens :
« Ecoutez un bon mot, oyez une merveille. »
(Liv. XI, fab. IX.)

7. *Contingente*, qui lui serait échue.

8. Ce terme, *femelles*, appartient au vocabulaire de la poésie légère.

9. *Chacune sœur*, style de pratique; et ce mot *chacune*, au lieu de « *chaque*, fait très bien en cet endroit » (CHAMFORT).

Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père?
L'affaire est consultée[1]; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet[2], se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
« Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve[3] :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté,
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante. »
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille[4],
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie,
Les esclaves de bouche, et pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.

1. C'est-à-dire soumise à une consultation d'avocats.

2. « Expression proverbiale : quand l'avocat pérore, il se couvre de son bonnet; a-t-il fini, il se découvre et *jette son bonnet*, parce qu'il n'a plus rien à dire. » (GUILLON.) On retrouve ce mot dans Florian :

Et l'auditoire s'étonnait
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
(Liv. IV, fab. XV).

3. On disait *treuve* pour *trouve* au XVI^e^ siècle. Au temps de La Fontaine, c'était déjà un archaïsme condamné par les grammairiens; mais cela n'empêche pas notre poète d'en faire un fréquent usage, ainsi que Molière, formé comme La Fontaine à l'école des vieux auteurs :

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui *treuve*.
(*Le Misanthrope*, I, 1.)

4. Une *maison de bouteille* est une petite maison de campagne qui n'est qu'un pied-à-terre. On dit aussi dans le même sens un *vide-bouteille*.

Ainsi chacune prit son inclination[1],
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Esope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
« Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui !
Comment? ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur? » Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant[2] rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberonne[3] eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles,
Quand on leur verrait de l'argent;
Paieraient leur mère tout comptant;
Ne posséderaient plus les effets de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme[4] il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

1. C'est-à-dire ce qu'elle désirait suivant son inclination.
2. *Partant*, par conséquent.
3. *La biberonne*, celle qui aimait à boire.
4 *Comme*. Voyez p. 62, note 5.

FIN DU SECOND LIVRE

LIVRE TROISIÈME

I. — LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE[1]

A. M. D. M.[2]

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne[3] Grèce;
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner[4].
La feinte[5] est un pays plein de terres désertes;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté[6].
Ces deux rivaux d'Horace[7], héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins

1. Faërne, fab. 100, vel lib. V, fab. 20: *Pater, Filius et Asinus.* — *Poggii opera*, Bâle, 1538, in-f°, p. 446. On trouve également cette histoire dans les *Mémoires* rédigés par Racan sur la vie de Malherbe. Il semble même que c'est là que La Fontaine l'a prise.

2. Ces initiales signifient A MONSIEUR DE MAUCROIX. François de Maucroix, chanoine de Reims, ami intime de La Fontaine, naquit le 7 janvier 1619, et mourut le 9 avril 1708.

3. *Ancienne* forme ici quatre syllabes, selon l'usage du XVII^e^ siècle. Aujourd'hui *ancien* n'est que de deux syllabes. Voyez l'histoire de ces variations dans le *Traité de versification française* de M. Quicherat (p. 302 et 303).

4. Emprunt évident fait au satirique J. Du Lorens, chez lequel on lit :

Or, ce champ ne se peut en sorte [moissonner,
Que d'autres après nous n'y trouvent [à glaner.
(*Sat.* XXIII.)

La Bruyère dira en le regrettant : « On ne fait que *glaner* après les anciens et les habiles d'entre les modernes ».

5. *Feinte* a ici le sens de fiction.

6. *Malherbe*. Voyez p. 62, note 3. — *Racan* (Honorat du Beuil, marquis de), disciple de Malherbe, est demeuré célèbre par *les Bergeries*, longue pastorale dramatique, peu divertissante, mais pleine de beaux vers. Les stances de Racan sur la vie champêtre sont dans la mémoire de tous les gens de goût. Il y a aussi de belles strophes dans quelques-unes de ses odes. Sa traduction des Psaumes, œuvre de sa vieillesse, accuse la faiblesse de l'âge. Racan, qui suivit la carrière des armes, avait été page du duc de Bellegarde; et c'est dans la maison de ce seigneur qu'il se lia avec Malherbe, beaucoup plus âgé que lui. Né en 1589, Racan mourut en 1670. Il fut membre de l'Académie française.

7 *Ces deux rivaux d'Horace*. Voyez page 62, note 3.

(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir[1] en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter[2];
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter. »
Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde[3].

« J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son Fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur Ane, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son Fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata[4] :
« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
« Le plus âne[5] des trois n'est pas celui qu'on pense. »
Le Meunier, à ces mots, connaît son ignorance;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'Ane, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure[6];
Il fait monter son Fils, il suit, et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
« Oh là oh[7], descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!

1. *Ne doit fuir*, qui devez tout connaître. C'est le *nil me fugit* des Latins.

2. *Où buter*, quel but choisir.

3. « M. de Malherbe, au lieu de répondre directement à sa demande, commença par une fable en ces mots. » (Racan, *Mémoires.*)

4. On ne dit plus *s'éclater de rire*, mais éclater. Un des précurseurs de La Fontaine, Jean Passerat, avait dit :

La nouvelle entendue,
Que ce n'était qu'une femme perdue,
Quelque gausseur, *de rire s'éclatant*,
Va dire : « O Dieu! qu'il m'en advienne autant »

5. *Le plus âne...*, vers devenu proverbe.

6. *Cure*, du latin *cura*, souci.

7. *Oh là oh* présente un hiatus, que l'on remarque à peine, parce que les trois syllabes font comme un seul cri et un seul mot. La fin de ce vers contient trop de monosyllabes.

C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
— Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand[1] honte
Qu'il faille voir ainsi clocher[2] ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis[3],
Fait le veau[4] sur son Ane, et pense être bien sage.
— Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge .
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son Fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous!
Le Baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi? charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
— Parbieu[5]! dit le Meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
L'Ane se prélassant[6] marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur Ane.
Nicolas, au rebours; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit[7].
Beau trio de baudets! » Le Meunier repartit :
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

1. *Grand honte* doit être écrit sans apostrophe. *Grand*, de même que *grandis*, était des deux genres dans l'ancienne langue, et il s'est conservé sous cette forme dans plusieurs locutions : *grand route*, *grand messe*, etc.

2. *Clocher* est peu usité aujourd'hui, excepté dans quelques locutions bien connues, il signifie marcher en boitant, boiter.

3. Comparaison populaire implicitement contenue dans *se prélasser*.

4. *Faire le veau*, avoir une attitude molle et nonchalante. *Veau* a aussi le sens de jeune homme sot et débauché dans ce vers de Régnier :

Ce malheur est venu de quelques jeunes veaux.
(*Sat.* IV.)

5. Forme rustique de *parbleu!*

6. A son aise comme un prélat. Ce mot est de Rabelais : « Je vis Diogène qui *se prélassait* en magnificence.... » (II, 30.)

7. Cette chanson a été retrouvée il y a quelques années, à Orléans, par M. Le Camus, traducteur d'Horace. L'allusion porte sur les vers suivants :

Adieu, cruelle Jeanne,
Puisque tu n'aimes pas,
Je remonte mon âne.

Quant à vous[1], suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement[2]. »

II. — LES MEMBRES ET L'ESTOMAC[3]

Je devais[4] par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster[5] en est l'image;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les Membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire[6], alléguant l'exemple de Gaster.
« Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul; nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons[7], c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »
Ainsi dit, ainsi fait. Les Mains cessent de prendre,
Les Bras d'agir, les Jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en[8] allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :

1. C'est toujours Malherbe qui parle et qui adresse directement à son jeune ami la moralité de l'apologue qu'il vient de conter

2. Ronsard, s'inspirant d'un passage d'Horace (Ep. I, 1) a exprimé la même idée à la fin d'un sonnet adressé à Ponthus de Tyard. Il dit en parlant du public :

Dis-moi de quel lien, forces, tenaille [ou clous,
Tiendrai-je ce Protée qui se change à [tous coups ?
Tyard, je t'entends bien, il faut le [laisser dire
Et nous rire de lui comme il se rit de [nous.

3. Esope, 206, 286. *Venter et Pedes*. Cet apologue, célèbre dans l'antiquité, se trouve dans Tite-Live, livre II, ch. XXXII, dans Rabelais, livre III ch III et IV ; Shakspeare, dans son *Coriolan* (acte I, sc. II), le fait réciter par Ménénius au milieu des interruptions de la foule.

4. *Je devais*, latinisme pour « j'aurais dû ». Malherbe écrit ainsi : « Il leur semble que *nous devions* avoir été composés de qualités incompatibles ».

5. *Messer Gaster* ; l'estomac (*Note de La Fontaine*) c est le mot grec γαστήρ, le ventre. Cette expression est empruntée à Rabelais : « Messere Gaster, premier maitre ès arts de ce monde » (IV, 57).

6. Remarquez la malice de ce rejet.

7. *Chommons*, telle est l'orthographe de toutes les éditions originales.

8. *En*, de quoi manger, ce qui lui est nécessaire. L'ellipse est trop forte et la phrase est irrégulière, et, de plus, obscure. *En* peut vouloir dire aussi d'autres mains, jambes, etc.

Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale[1].
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.
Ménénius[2] le sut bien dire.
La commune[3] s'allait séparer du sénat.
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux Membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

III. — LE LOUP DEVENU BERGER[4]

Un Loup, qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,

1. Diderot, dans l'ouvrage intitulé *Code de la nature*, conteste la justesse de l'application de cet apologue au gouvernement monarchique.

2. *Ménénius Agrippa*. Ce fait est raconté dans Denys d'Halicarnasse, dans Tite-Live et dans Florus. Le plébéien Ménénius Agrippa, orateur habile, fut deputé par le sénat vers les mutins qui s'étaient retirés sur le mont Aventin, vers l'an 492 avant J.-C.; l'apologue qu'il récita ramena le peuple à des sentiments moins hostiles; mais, pour prix de sa soumission, on lui accorda, comme garantie, la création de magistrats chargés de veiller à ses intérêts. Ce furent les tribuns du peuple.

3. *La commune*. Furetière et l'Académie expliquent ainsi cette locution : « le menu peuple, la populace ».

4. Verdizotti, 43, p. III, édit. 1661, *il Lupo e le Pecore*.

Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard[1]
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton[2],
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite[3],
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante[4] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette[5] :
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et pour pouvoir mener vers son fort[6] les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre Loup, dans cet esclandre[7],
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

1. Façon de parler proverbiale pour dire *ruser*. Plutarque fait dire à Lysandre que, partout où la peau du lion ne pouvait atteindre, il y fallait adapter celle du renard. De longs poèmes avaient rendu populaire en France la subtilité et la fourberie du renard. (Cf. *les Poèmes du renart*, Roth.)

2. *Hoqueton*. Nicot, dans son *Dictionnaire* (1606), définit ainsi ce vêtement : « façon de saye court, sans manches, que portent assez communément les hommes de village ». Plus tard ce mot a désigné la casaque portée par les archers.

3. *Faite*, c'est-à-dire arrangée extérieurement.

4. Trompeur. (*Note de La Fontaine.*) — Le faux Guillot. Sycophante est devenu synonyme d'hypocrite. On appelait à Athènes sycophantes les délateurs qui, sous prétexte du bien public, mais en réalité pour avoir une part des amendes, dénonçaient les infractions à la loi qui défendait l'exportation des figues. Ce mot est formé du grec σῦκον, figue et φαίνειν, dévoiler.

5. *Sa musette*. La Fontaine n'oublie jamais ce détail. « Ce dernier hémistiche, dit Chamfort, est d'une grâce charmante Ce qu'il y a de hardi dans l'expression d'une musette qui *dort* devient simple et naturel, préparé par le sommeil du berger et du chien. » C'est ainsi que, dans un genre plus élevé, Bossuet a pu dire : « Versez des larmes avec des prières ». (*Or. fun. de Condé.*)

6. Endroit fourré où se retirent les bêtes fauves.

7. *Esclandre*. La forme savante de ce mot est « scandale ». L'Académie (1694) le définit ainsi « malheur, accident qui fait éclat ».

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup[1] agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup.

IV. — LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI[2]

Les Grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin[3] les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique :
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent[4] fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un Soliveau,
De qui la gravité[5] fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant;
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi[6].
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,

1. La Fontaine exprime une pensée analogue dans sa satire contre Lully intitulée *le Florentin*.

. . . Un loup doit toujours garder [son caractère.
Comme un mouton garde le sien

2. Phèdre, I, 2 : *Ranæ Regem petentes.* — Esope, 37, 170 : *Ranæ Regem petentes.*

3. *Jupin*, synonyme burlesque de Jupiter, souvent employé par La Fontaine. **Cf. p. 292, n. 4.**

4. *Pavidum genus*, dit Phèdre.

5. *De qui la gravité*. La Rochefoucauld a dit : « La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit »

6. *Coi*, tranquille, de *quietus*.

Qui les gobe à son plaisir;
Et Grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi? votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire[1]. »

V. — LE RENARD ET LE BOUC[2]

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés[3] :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en[4] eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : « Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe[5], dit l'autre, il[6] est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,

1. « Il faut convenir que la conduite de Jupiter dans cet apologue n'est point du tout raisonnable. Il est très simple de désirer un autre roi qu'un soliveau, et très naturel que les grenouilles ne veulent pas d'un roi qui les croque. » (CHAMFORT.)

2. Esope, 4 : *Vulpes et Hircus*; 784 : *Hircus et Vulpes*. — Phèdre, IV, 9 : *Vulpes et Hircus*.

3. *Encorné*, qui porte des cornes.

4. *En*, c'est-à-dire de l'eau.

5. *Par ma barbe*. Ce juron plaisant prépare la réflexion du renard, huit vers plus bas.

6. *Il* a ici le sens neutre de cela.

Et vous[1] lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à[2] patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais[3] pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or adieu : j'en suis hors;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin[4]. »
En toute chose il faut considérer la fin[5].

VI. — L'AIGLE, LA LAIE ET LA CHATTE[6]

L'Aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La Laie[7] au pied, la Chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage[8].
La Chatte détruisit par sa fourbe l'accord;
Elle grimpa chez l'Aigle, et lui dit : « Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères[9])
Ne tardera possible[10] guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment[11]
Cette maudite Laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

1. *Vous* est ici explétif.
2. Les poètes avaient au XVII^e^ siècle, pour l'ellipse de l'article, des licences que ne concéderait plus l'usage.
3. Nous dirions aujourd'hui : *tu ne serais pas descendu*.
4. Voyez la préface de La Fontaine, qui fait l'application de cette fable à Crassus allant combattre les Parthes.
5. On peut admettre cette moralité, à la condition de ne pas entendre par là qu'il faut considérer *la fin* à l'exclusion des *moyens*.
6. Phèdre, II, 4 : *Aquila, Feles et Aper*.
7. Femelle du sanglier.
8. *Tripotage*. « Ces personnages de La Fontaine ne vivaient pas à la cour, mais aux champs et dans les étables, et on lui pardonnait de se faire fermier, et de savoir le nom rustique des bêtes, de dire *la bique*, *le loquet*, de peindre bravement la cuisine, « le tripotage des mères et des nourrissons. » (TAINE)
9. L'hypocrite affiche le plus beau des sentiments, l'amour maternel, pour tromper plus sûrement
10. *Possible*. Voyez la préface de La Fontaine, p. 25, note 5.
11. *Incessamment*. Ce mot est pris dans son acception primitive et signifie sans relâche : il fait image et met sous nos yeux le travail continu de la laie. — *Fouir* n'est plus usité.

S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte. »
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit[1]
Où la Laie était en gésine[2].
« Ma bonne amie[3] et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberait sur moi. »
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La Chatte en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la Laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d'éviter la famine[4].
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans[5] l'occasion :
L'Oiseau royal, en cas de mine ;
La Laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout ; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les Chats.
Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore[6],
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis[7].

1. *A l'endroit.* Ce petit vers n'est pas une négligence ; il transporte en un clin d'œil la chatte du nid de l'aigle au terrier de la laie.

2. Vieux mot, qui signifie couches, du verbe *gesir*, être couché, d'où ci-gît.

3. *Ma bonne amie* était tout à l'heure *cette maudite Laie.* Le discours de la chatte est un chef-d'œuvre d'adresse et de perfidie. Elle parle à voix basse ; c'est un avis qu'elle donne charitablement et qui la perdrait si on venait à le savoir. Elle fait de la discrétion de sa victime un devoir de reconnaissance.

4. Ce reproche que le poète adresse à l'aigle et à la laie couvre l'invraisemblance du sujet.

5. *Dedans.* Voyez p. 76, note 5.

6. On sait que, suivant la Fable, les dieux, pour se venger de Prométhée qui avait dérobé le feu du ciel et donné la vie à l'homme, composèrent et ornèrent de tous les dons Pandore (πᾶν, tout δῶρον, don), qu'ils envoyèrent au Titan avec une boîte renfermant tous les maux qui depuis ont désolé la terre. Prométhée, soupçonnant le piège, refusa de l'ouvrir ; mais son frère Epiméthée se laissa séduire, et tous les fléaux sortirent à la fois de la boîte fatale. L'Espérance seule demeura au fond.

7 *C'est la fourbe, a mon avis.* Il est naturel que La Fontaine, le plus sincère des hommes, ait eu ce sentiment. Maucroix, son plus ancien ami, a dit de lui : « Je ne sais s'il a menti une fois en sa vie »

VII. — L'IVROGNE ET SA FEMME[1]

Chacun a son défaut où[2] toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus[3]
Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus[4].
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent[5] à loisir. A son réveil il treuve[6]
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
« Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve? »
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton[7],
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau[8] propre pour Lucifer[9].
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen[10] d'enfer.
« Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
— La cellerière[11] du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. »
Le mari repart, sans songer :
« Tu ne leur portes point à boire? »

1. Esope, 234 : *Mulier et Vir ebrius*; 32 : *Mulier*.

2. Cet emploi de *où* pour « auquel » n'est pas une licence particulière à La Fontaine : on le rencontre chez tous les prosateurs et poètes du XVII^e^ siècle.

3. *Suppôt de Bacchus*, ivrogne.

4. Malheureusement La Fontaine n'avait peut-être pas qualité pour prêcher l'économie.

5. *Cuvèrent*, fermentèrent. On dit dans le sens neutre que *le vin cuve*, lorsqu'il fermente dans la cuve; et activement *cuver son vin*, quand on est engourdi après avoir bu plus que de raison, parce qu'alors l'estomac de l'ivrogne fait office de cuve.

6. *Treuve*. Voyez p. 99, note 3.

7. Une des Furies de l'enfer.

8. Bouillon chaud.

9. Lucifer et Satan alternent avec Alecton : La Fontaine n'y regarde pas de si près.

10. Habitant. Le poète dira des grenouilles : Les *citoyennes* des étangs.

11. On appelle *cellérière* celle des religieuses d'un couvent qui a soin des provisions de bouche.

VIII. — LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE[1]

Quand l'Enfer eut produit la Goutte et l'Araignée,
« Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étrètes[2],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes;
Accommodez-vous, ou tirez.
— Il n'est rien, dit l'Aragne[3], aux cases qui me plaise. »
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme. »
L'Aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion[4] tous les jours déménage.

1. Gerbel, dans *Camerarii fabulæ*, 1570, p. 438. Le Passe-Temps de messire François Le Poulchre, seigneur de La Motte Messemé, deuxième édition, Paris, 1597, p. 82; ou feuille L, p. 5. Haudent, II, fab. 59, *De la Goutte et de l'Yraigne.*

2. *Etrètes*, pour étroites. L'orthographe suivie ici par La Fontaine indique quelle était de son temps la prononciation de la diphtongue *oi* dans certains mots, tels que *adroit, connoistre*, etc. On lit dans Corneille :

Ma sœur, vous êtes plus *adroite*;
Souffrez que je ménage un moment de [retraite.

(*Agésilas*, vers 522.)

3. Dans l'ancien français, *aragne* désigne l'animal même, et *araignée* la toile qu'il tisse. « La nouvelle langue s'est appauvrie et défigurée en confondant l'ouvrière et l'œuvre; cette confusion paraît être venue dans le XVI^e^ siècle. » (LITTRÉ.)

4. « Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux langage; il est dérivé de l'italien; mais, au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poète en fait un diminutif. » (WALCKENAER). Mais M. Marty-Laveaux (*Essai sur la langue de La Fontaine*, p. 39) démontre par plusieurs exemples que *bestion* signifiait au XVI^e^ siècle « petite bête ».

Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la Goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir[1], houer[2] : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
« Oh! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'Aragne. » Et l'autre d'écouter :
Elle le prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger[3].
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son conte[4],
Et fit très sagement de changer de logis.

IX. — LE LOUP ET LA CIGOGNE[5]

Les loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie[6]
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une Cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.

1. *Fouir*, creuser la terre.
2. *Houer*, remuer la terre avec la houe, outil de labourage.
3. La Fontaine, atteint d'un rhumatisme dans ses vieux jours, se rappelle plaisamment le logis qu'il a donné à la goutte :

Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme, va-t'en ! Suis-je ton héritage ?
Suis-je un prélat ? Crois-moi, consens à notre adieu.
(*Lettre à Saint-Evremond.*)

4. La Fontaine a écrit *conte*, non seulement pour la rime, mais parce qu'alors on écrivait souvent ce mot ainsi, même en prose.
5. Phèdre, I, 8 : *Lupus et Grus.* — Esope, 54, 144 : *Lupus et Grus.*
6. Fête, réunion de plaisir, du grec φρατρία, assemblée.

« Votre salaire? dit le Loup :
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou
Allez, vous êtes une ingrate[1] :
Ne tombez jamais sous ma patte[2]. »

X. — LE LION ABATTU PAR L'HOMME[3]

On exposait une peinture
Où l'artisan[4] avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiraient gloire.
Un Lion en passant rabattit leur caquet.
« Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus:
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre[5]. »

1. *Ingrata es, inquit....* (PHÈDRE.)

2. Boileau ayant contesté à Claude Perrault le mérite d'avoir donné le plan de la colonnade du Louvre, l'architecte, qui prétendait avoir guéri le satirique, au temps où il exerçait la médecine, composa une fable où il s'assimilait à la cigogne payée d'ingratitude :

D'avoir bien fait je suis blâmée.
Si l'os, que deux fois j'ai tiré,
Dans sa gorge fût demeuré,
La même gorge envenimée
N'eût pas blessé ma renommée.

3. Esope, 168 : *Leo et Homo iter habentes*; 225 : *Leo et Homo.*

4. *Artisan* et *ouvrier* avaient couramment le même sens que le mot « artiste » au XVII^e^ siècle. On lit dans Malherbe : « En une statue il a fallu qu'il y ait eu de la matière qui reçût l'artifice, et un *artisan* qui donnât un visage à la matière ».

5. La Bruyère exprime une idée analogue : « Petits hommes,... c'est une chose plaisante que vous donniez aux animaux vos confrères ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur : laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront et comme vous serez traités. » (*Des jugements.*)

XI. — LE RENARD ET LES RAISINS[1]

Certain Renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des Raisins mûrs apparemment[2],
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galand en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts[3], dit-il, et bons pour des goujats[4]. »

Fit-il pas mieux que de se plaindre[5]?

XII. — LE CYGNE ET LE CUISINIER[6]

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le Cygne et l'Oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries[7],
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines[8] envies.

1. Ésope, 170 : *Vulpes et Uva*; 159 : *Vulpes et Uvæ*. — Phèdre, IV, 2, *Vulpes et Uva*.

2. Qui paraissaient mûrs. Ce mot *apparemment* n'implique ici aucun doute. Il a maintenant une autre acception.

3. C'est ce que La Fontaine appelle : *se tirer en gascon* (liv. VIII, fab. x).

4. *Goujat*, valet de soldat.

5. Rien de plus fréquent chez les poètes du XVII^e^ siècle que cette suppression de la négation dans les tournures de ce genre. Cette suppression, autorisée comme une élégance par Vaugelas, fut dans la suite condamnée par l'Académie et par les principaux grammairiens du temps.

6. Ésope, 288, 74 : *Cycnus*. Faërne, fab. 25, *Cycnus et Anser*.

7. Lieux de promenade et de divertissement, de l'ancien mot *galer*, s'amuser, d'où vient aussi *galant*.

8. *Vaines envies*. Il y a là une réminiscence de Virgile qui a dit dans une description analogue :

Nunc caput objectare fretis, nunc curr[rere in undas,
Et studio incassum *videas gestire lan[vandi.*

(*Georg.*, I.)

Un jour le Cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le Cygne; et le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir[1], se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
« Quoi? je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien! »

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe[2]
Le doux parler ne nuit de rien[3].

XIII. — LES LOUPS ET LES BREBIS[4]

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque[5] les Brebis.
C'était apparemment[6] le bien des deux partis;
Car si les Loups mangeaient mainte bête égarée,
Les Bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages;
Les Loups, leurs Louveteaux; et les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes[7] ordinaires,
Et réglé par des commissaires,

1. Il ne faut pas donner à la locution *prêt à mourir* le sens de « disposé, préparé à mourir ». Au XVII^e^ siècle on employait fréquemment « prêt à » pour indiquer, non pas une disposition, mais la proximité d'un fait : aujourd'hui nous dirions « près de ». On lit dans Corneille : « Se voyant même déjà soupçonnée et *prête* à être découverte » (*Avis au lecteur d'Héraclius*).

2. C'est le mot d'Horace : *Post equitem sedet atra cura.* (*Od.*, III, 1.)

3. *Ne nuit de rien*, expression hasardée comme pendant à *ne sert de rien*; mais la préposition *de* qui unit *servir* à un régime indirect ne se place pas également après nuire Nous dirions : *Ne nuit en rien.*

4. Esope : 211, 241 : *Lupi et Oves.*

5. Ce mot ne s'écrit plus ainsi, même en vers. On commençait à y renoncer du temps de La Fontaine.

6. *C'était apparemment.* Ce traité paraissait favorable aux deux partis. *Apparemment* a ici le même sens que dans la fable du *Renard et les Raisins* Dans son acception primitive, ce mot n'implique pas l'idée de doute ou d'illusion qui s'y est attachée plus tard, parce que les apparences sont souvent trompeuses.

7. Dans les formes : en style de procédure on dit ès formes.

Au bout de quelque temps que messieurs les Louvats[1]
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les Bergers n'étaient pas,
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les Chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

XIV. — LE LION DEVENU VIEUX[2]

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse[3],
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le Loup, un coup de dent; le Bœuf, un coup de corne[4].
Le malheureux Lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Ane même à son antre accourir :
« Ah! c'est trop, lui dit-il; je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes[5]. »

1. Louveteaux.
2. Phèdre, I, 21 · *Leo senex, Aper, Taurus et Asinus.*
3. *Prouesse*, valeur
4. *Dente lupus, cornu taurus petit.*
(Horace, liv. II, sat. 1.)
5. On a remarqué l'art délicat du poète, qui s'arrête avant que l'âne ait donné son coup de pied. Phèdre a été jusqu'au bout : *calcibus frontem exterit.* « Ce lion « chargé d'ans » et qui pleure « son antique prouesse », mais qui souffre et meurt sans rien dire, et à qui l'insulte seule arrache un gémissement, est héroïque comme un personnage de Corneille. » (Taine.)

XV. — PHILOMÈLE ET PROGNÉ[1]

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
« Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace[2], habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
— Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux? »
Progné lui repartit : « Eh quoi? cette musique,
Pour ne chanter qu'aux[3] animaux,
Tout au plus à quelque rustique?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée[4] autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.

1. Esope, 260, 132 : *Luscinia et Hirundo*. — Babrius, Ἀηδὼν καὶ Χελιδών.

2. La Fontaine traduit ici une expression (μετὰ Θρᾴκην, depuis la Thrace) du poète Babrius, qui est le Phèdre des Grecs. Au temps de La Fontaine, c'était la seule fable de Babrius qui fût connue. De nos jours, on a retrouvé le texte dans un couvent du mont Athos : la longue éclipse des fables de ce poète élégant doit être attribuée à l'abrégé fait au moyen âge par le moine Ignatius Magister, qui transforma en mauvais quatrains les excellents vers de Babrius. Benserade a traité La Fontaine de la même manière, mais ses misérables quatrains sont tombés dans l'oubli; nous avons ceux d'Ignatius. Voici la traduction de la fable de Babrius, telle que la connut La Fontaine :

« L'hirondelle s'envola loin des champs, et trouva au fond des forêts désertes le rossignol harmonieux qui ne cessait de déplorer la mort de son cher Itys, ravi avant le temps. « Salut! sœur bien-aimée, dit l'hirondelle; je te vois aujourd'hui pour la première fois depuis la Thrace. Viens donc aux champs, près de la demeure des hommes; tu auras ta part de nos tentes et de notre amitié; tes chants se feront entendre aux laboureurs et non plus aux animaux sauvages — Laisse-moi, répondit le rossignol, demeurer parmi ces roches inhabitées; tout séjour, tout commerce avec les hommes rallumerait le souvenir de mes anciens malheurs. »

3. *Aux*, signifie aussi *pour les*.

4. Térée, roi de Thrace, ayant cruellement mutilé Philomèle, sœur de Progné, sa femme, les deux sœurs s'en vengèrent en tuant Itys, fils de ce prince, et en le lui donnant à manger. Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle.

— Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage. »

XVI. — LA FEMME NOYÉE[1]

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »
Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce[2]
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
« Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas;
Suivez le fil de la rivière. »
Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination[3]
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte[4]. »
Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,

1. Faërn. I 13 : *Uxor submersa et Vir.* — Ce méchant conte, qui se trouve aussi dans les Facéties du Pogge, a été souvent répété depuis sans en devenir meilleur, suivant la remarque de Walckenaër.

2. *Disgrâce*, malheur, infortune.

3. *Inclination*, dans le sens propre de « pente », n'est plus en usage : on dit aujourd'hui « inclinaison ».

4. « La Fontaine a doublement atténué l'épigramme, d'abord en faisant dire le bon mot par un étranger (et non par le mari, comme les conteurs plus anciens), ensuite en ajoutant :

Cet homme se raillait assez hors de saison. »

(SOULIÉ : *La Font. et ses devanciers.*

Je ne sais s'il avait raison;
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà[1].

XVII. — LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER[2]

Damoiselle Belette, au corps long et flouet[3],
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie[4],
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion!
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue[5] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soû,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »
Un Rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres[6];

1. Ces quatre rimes masculines sont redoublées contre la règle, mais avec une intention comique. Sur les neuf derniers vers, sept ont une rime masculine.

2. Esope, 12 : *Vulpes ventre tumefacto*; 161 : *Vulpes esuriens*.— Horace, *Ep.*, lib. I, 7.

3. La Fontaine a écrit *flouet*, selon l'orthographe usitée de son temps. Voy. Molière, *Avare*, acte I, scène IV : « Voilà de mes damoiseaux *flouets* ». *Flouet* vient du vieux mot *flou*, qui signifiait tendre, délicat, mou que les peintres emploient encore.

4. *Lie*, joyeuse, de *lætus*, *chère lie*, pour bonne chère. Chère vient de *cara*, visage. Faire chère lie a d'abord signifié faire bon visage, bon accueil, et comme chez nos pères le bon accueil ne se faisait pas sans manger, chère lie a fini par signifier repas joyeux.

5. *Maflu* est un mot de la vieille langue, qui désigne ordinairement un visage plein, de grosses joues; on trouve aussi la forme « maflé » donnée par Furetière et l'Académie (1694).

6. M. H. Regnier voit dans ce vers une allusion à des événements contemporains. Il s'agirait des restitutions considérables arrachées aux financiers par la chambre de justice, qui avait siégé de 1661 à 1665.

Mais ne confondons point, par[1] trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres. »

XVIII. — LE CHAT ET UN VIEUX RAT[2]

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard[3], l'Alexandre des Chats,
L'Attila[4], le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de Souris dépeupler tout le monde:
Les planches qu'on suspend sur un léger appui[5],
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les Souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galand fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des Souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,

1. Cet emploi de « *par* » avec l'infinitif dans le sens de « en » suivi du participe, est fréquent au XVII^e^ siècle : « Fabius, qui, *par* temporiser sagement, releva les affaires de sa république, est-il téméraire ? » (MALHERBE.)

La précaution prise par La Fontaine dans ces derniers vers semblerait prouver que le poète avait eu à se repentir de son intervention dans « les affaires » de Fouquet.

2. Esope, 67, 28 : *Felis et Mures*. — Phèdre, IV, 1 : *Mustela et Mures*. — Faërn., III, 14 : *Mures et Feles*.

3. Voy. p. 76, note 3. — Rodilard I^er^ est sans doute le *célèbre* chat dont parle Rabelais.

4. Attila, roi des Huns, est surnommé le Fléau de Dieu, ce qui veut dire l'instrument dont Dieu se sert pour punir les hommes. La Fontaine faisant allusion à ce surnom en change le sens, car fléau des rats signifie la verge qui extermine les rats.

5. Il s'agit de petites planches que l'on appuyait sur le bord d'un vase à moitié rempli d'eau, de façon à ce qu'elles fissent bascule, quand l'animal arrivait à l'extrémité supérieure.

Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en avons plus d'un[1], dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis[2]
Pour la seconde fois les trompe et les affine[3],
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu[4] s'en vient chercher sa perte.
Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier[5], il savait plus d'un tour;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des Chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine :
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »
C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

1. C'est-à-dire plus d'un tour. Il y a encore là une de ces fortes ellipses de la langue familière et dont on trouve tant d'exemples dans La Fontaine.

2. *Mitis*, qui en latin signifie doux, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat. Dans la nouvelle XXIII de Bon. des Périers, un curé demande à un enfant comment chat se dit en latin. L'enfant répondit : *catus*, *felis*. « Mon ami, dit le curé, je pense que vos régents vous ont ainsi montré, mais il y a un bien meilleur mot : c'est *milis*. »

3. *Affiner*, ne signifie plus « tromper finement », mais « rendre fin ».

4. *Trotte-menu*. Cette épithète si heureuse et si pittoresque paraît être de l'invention de La Fontaine.

5 *Vieux routier*. Encore une expression empruntée de Rabelais. « Un vieux gentilhomme éprouvé en divers hazards, et vrai routier de guerre. » (Liv. I, chap. XXXIII.)

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME

I. — LE LION AMOUREUX[1]

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ[2]

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près[3],
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un Lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni[4] ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient[5],
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance[6]

1. Esope, 110 : *Leo et Agricola* ; 223 : *Leo et Rusticus* ; Verdizotti, 90 : *il Leone inamorato, ed il Contadino*.

2 Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre madame de Sévigné. Elle avait à peu près vingt ans, lorsqu'en 1668 La Fontaine fit paraître cette fable, qu'il lui avait dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Grignan.

3. La froideur indifférente de mademoiselle de Sévigné a été constatée par sa mere elle-même. « D'abord on vous craint ; vous avez un air assez dédaigneux. » (*Lettre du 22 sept.* 1680.)

4. Au XVII^e^ siècle, on employait fréquemment « ni » là où nous mettons aujourd'hui « et, ou ». Malherbe parle de choses « qui servent plus aux délices qu'à la nécessité *ni* aux profits ».

5. Nous sommes en pleine fantaisie.

6 *Engeance*, signifie proprement race Il ne se dit des hommes qu'en mauvaise part et comme injure

Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, inteligence,
Et belle hure[1] outre cela.
Voici comment il en alla :
Un Lion de haut parentage[2],
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage[3].
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur ;
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible[4],
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe[5] volontiers[6]
D'amoureux à longue crinière[7].
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : « Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes. »
Le Lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,

1. « *Hure*, en vénerie, c'est la tête d'un sanglier, ours, loup, et autres bêtes mordantes. » (NICOT : *Dict.*, 1606.) Plus tard, ce mot n'a plus désigné que la tête du sanglier. En 1694 l'Académie ne lui donne que ce sens.

2. Malherbe emploie ce mot dans la poésie lyrique :

Si nommer en son *parentage*
Une longue suite d'aïeux, etc.
(*Ode au duc de Bellegarde.*)

3. En plaçant ce conte *au temps où les bêtes parlaient*, La Fontaine a pris ses précautions contre le reproche d'invraisemblance. La Motte a donc tort de traiter la fable du *Lion amoureux* « d'image vicieuse, supposition ridicule, prodige absurde » (*Discours sur la fable*).

4. *Possible* Cf. page 25, note 5

5. *Se coiffe*, est éprise de.

6. La prononciation du XVII^e^ siècle autorisait la rime de *fiers* et de *volontiers* :

... Il a séduit ses gardes les *premiers*;
Et le seul nom de Rome étonne les plus [*fiers*
(RACINE, *Mithridate*, IV, 6.)

7. Allusion à la mode des longues perruques.

Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour, Amour[1], quand tu nous tiens
On peut bien dire : « Adieu prudence! »

II. — LE BERGER ET LA MER[2]

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite[3] :
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent[4], le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage:
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis
Fut Pierrot[5], et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine[6],
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux,
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

1. *Amour, Amour*, etc. Ces jolis vers sont imités de La Rochefoucauld. « La prudence et l'amour ne sont point faits l'un pour l'autre : à mesure que l'amour croît, la prudence décroît. »

2. Esope, 164, 49 : *Pastor et Mare.*

3. Déesse de la mer, pour la mer elle-même.

4. *Trafiqua de l'argent*, acheta des marchandises.

5. *Fut Pierrot.* Boileau marque cette différence, lorsque, faisant allusion aux *Eglogues* de P. Ronsard, il dit de ne pas changer comme lui,

... sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.
(*Art poét.*, ch. II.)

6. On a vu dans ces vers un souvenir de Lucrèce :

Nec poterat quemquam placidi pellacta ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis
(*De Natura rerum*, liv. V, v. 1001.

Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition [1]
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

III. — LA MOUCHE ET LA FOURMI [2]

La Mouche et la Fourmi contestaient de leur prix.
« O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air [3] ose se dire égal!
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi [4];
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté [5].

1. « Expression très noble et rapprochement très heureux qui réveille dans l'esprit du lecteur l'idée du naufrage pour le marin et pour l'ambitieux. » (CHAMFORT.)

2. Phèdre, IV, 24 sive 23 : *Formica et Musca.*

3. « La mouche est un animal qu'il est bien aisé à la poésie d'anoblir. M. de La Fontaine l'a fait en l'appelant *fille de l'air.* » (Mme DACIER.) Il faut remarquer cependant qu'il entre pas mal d'ironie dans cet « anoblissement ».

4. *Devant toi*, c'est-à-dire avant toi. Ces mots signifieraient aujourd'hui en ta présence. Mais plus bas, La Fontaine en a précisé le sens en disant

Et quant à goûter la première.

Il traduit Phèdre qui emploie le mot *prægustare* Du reste, rien de plus commun au XVII^e^ siècle que cette signification de « devant » indiquant un rapport de temps, comme dans ce vers de Corneille :

Encor que vous partiez beaucoup *devant* le jour.
(*La Place Royale*, v. 1119.)

5. « *Mouche*, dit Furetière (1690), est un petit morceau de taffetas ou de velours noir que les dames mettent

Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers[1] ! — Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il[2] en vaille mieux?
Si vous entrez partout, aussi font[3] les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas :
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi[4]
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées;
Les mouchards[5] sont pendus, et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps[6]; laissez-moi travailler:
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller. »

sur leur visage par ornement, ou pour faire paraître leur teint plus blanc.. Les mouches taillées en long s'appellent des *assassins*. »

1. *De vos greniers* Comparez ce discours de la Mouche à celui du Chêne dans la fable XXII du livre Ier. Le débat est le même au fond ; mais ici c'est la vanité injurieuse de la faiblesse, tandis que l'autre apologue montre l'orgueil compatissant de la force.

2. *Il*. Voyez p. 108, note 6.

3. Dans la langue du XVIIe siècle, le verbe « faire » sert souvent à éviter la répétition d'un autre verbe.

4. On dirait aujourd'hui « pour que ». Mais, fait observer Littré, « dans le XVIIe siècle, on n'hésitait pas à employer *quoi* avec tous les noms de chose comme le conjonctif ordinaire, et cet usage, loin d'être à rejeter, est aussi logique qu'élégant et rapide ».

5. M Taine fait observer avec raison combien ce langage trivial est conforme au caractère de « la ménagère » que La Fontaine a voulu peindre. La mouche, au contraire, personnifie le petit-maître, le gentilhomme qui « vit dans les antichambres, les salons, les ruelles ». — Les mouchards sont ici les « espions de guerre ».

6. « Elle préfère encore, dit finement M. Taine, les profits aux épigrammes. »

IV. — LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif[1] fermé cette étendue.
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne[2], et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
« Ce maudit animal vient prendre sa goulée[3]
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier? je l'en défie,
Repartit le Seigneur : fût-il diable, Miraut[4],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
— Et quand? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps. »
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine[5] :
« De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur. »
Il déjeune très bien; aussi fait sa famille[6],
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés;
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des[7] chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné[8].

1. D'une haie vive.
2. La culture du jasmin d'Espagne exige trop de soins pour le campagnard de La Fontaine. Lors de la publication des fables, cette fleur était connue en France depuis peu de temps.
3. *Goulée*, de gueule, comme bouchée de bouche, lippée de lippe, béquée de bec.
4. Nom de chien, dérivé de *mirer*, terme de chasse qui signifie viser.
5. Expression empruntée à Rabelais, liv. I, ch. XI, et liv. IV, ch. X. Il dit de Gargantua : « Il se *ruoit* en cuisine ».
6. L'énumération du vers suivant donne à ce mot une extension satirique.
7. *Des* : causé *par* les chasseurs.
8. *Etonné* est pris au sens étymologique : *attonitus*, frappé de la foudre.

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée et porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou,
On le quête ; on le lance[1] : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : « Ce sont là jeux de prince[2]. »
Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province[3].

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres[4].

V. — L'ANE ET LE PETIT CHIEN[5]

Ne torçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce[6] :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens[7], que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,

1. Termes de chasse. La Fontaine, comme la plupart des poètes du XVII^e^ siècle, connaît tous les vocabulaires techniques.

2. *Jeux de prince.* Le proverbe dit : « Ce sont jeux de prince, ils plaisent à ceux qui les font ».

3. « Voici, dit Chamfort, une fable presque parfaite : la scène du déjeuner, les questions du seigneur, l'embarras de la jeune fille, l'étonnement respectueux du paysan affligé, tout cela est peint de main de maître. Molière n'aurait pas mieux fait. »

4. Voyez les remarques intéressantes faites par M. Taine à propos de cette fable (liv. II, ch. III).

5. Esope, 293, 216 : *Canis et Dominus*

6. C'est le conseil donné par Horace :

Tu nihil invita dices faciesve Minervâ.
(*Art poét.*, v. 385.)

Ailleurs (*Sat.*, I, 6) il se jugeait digne des sévérités du censeur :

... quoniam in propriâ non pelle quiesset.

7. *....Pauci quos æquus amavit*
Jupiter...
(VIRG., *Én.*, liv. VI, v. 129.)

Et ne pas ressembler à l'Ane de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment? disait-il en son âme,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame;
Et j'aurai des coups de bâton?
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton[1]! »
Martin-bâton accourt : l'Ane change de ton.
Ainsi finit la comédie.

VI. — LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES[2]

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats;
Et sans les portes étrètes[3]
De leurs habitations,
L'animal à longue échine[4]
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions[5],
Or une certaine année
Qu'il en était à foison,

1. Le valet d'écurie, armé d'un bâton, chargé de corriger l'âne. Cette burlesque dénomination est prise de B. des Périers.

2. Phèdre, IV, 6 sive 8 : *Pugna Murium et Mustelarum.*

3. Voyez page 112, note 2.

4. La belette.

5. Les poètes du XVII^e^ siècle employaient au pluriel une foule de termes abstraits que nous n'employons plus qu'au singulier. « Il est à remarquer, a dit Ménage, que comme la poésie est hyperbolique, elle aime les pluriers, et que les pluriers ne contribuent pas peu à la sublimité de l'oraison. » (*Obs. sur la langue franç*, I, 146.)

Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax[1],
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine ;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail,
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail[2],
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux ;
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée[3]
Fut donc des principaux Rats.

1 Noms empruntés à la *Batrachomyomachie*, ou Combat des Grenouilles et des Rats, poème héroï-comique attribué à Homère. La terminaison *arpax* signifie voleur et vient de ἁρπάζω, *voler*. Artarpax, voleur de pain ; Psicarpax, de miettes ; Méridarpax, de morceaux. Artarpax ne figure pas dans Homère.

2 Ce mot, qui signifie ici « panache », se trouve dans Rabelais : « Ma mie, donnez-leur mes beaux *plumails* blancs avec les pampillettes d'or. » (Liv. IV, ch. XIII.)

3. Cadavres qui jonchent (couvrent) la terre. Jonchée se dit ordinairement d'un amas de feuilles. On lit dans Ronsard :

Je veux faire un beau lit d'une verte
[jonchée

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement[1].
Les petits, en toute affaire,
Esquivent[2] fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

VII. — LE SINGE ET LE DAUPHIN[3]

C'était chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs[4]
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit[5]; il le faut croire[6].
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme[7].
Le Dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :

1. *Relardement* était très usité en poésie au XVII^e^ siècle. Racine l'a employé plusieurs fois dans *Andromaque*.

2. *Esquivent*, pour échappent, n'est plus usité comme verbe neutre. On dit s'esquiver, et aussi esquiver le danger. On lit dans Boileau :

Je saute vingt ruisseaux, *j'esquive*, je [me pousse.
(*Sat.* VI.)

3. Ésope, 242, 78. *Simius et Delphinus*. Faërne a remplacé à tort le Dauphin par un Delphien.

4. *Voyageurs, en voyage*, négligence.

5. Pline, *Histor. natur.*, lib. IX, cap. VIII.

6. La Fontaine parle toujours ains des anciens, quand il les cite. Il ne s permet pas de les discuter : « Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer ses narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison; *c'est assez que Quintilien l'ait dit.* » (*Préface des Fables.*)

7. Arion, menacé par les matelots fut sauvé par un dauphin qui l'avait entendu chanter.

« Êtes-vous d'Athènes la grande?
— Oui, dit l'autre; on m'y connaît fort :
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge maire[1]. »
Le Dauphin dit : « Bien grand merci;
Et le Pirée[2] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
— Tous les jours : il est mon ami:
C'est une vieille connaissance. »
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetants au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le Dauphin rit, tourne la tête,
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

VIII. — L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS[3]

Certain Païen chez lui gardait un Dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayants[4] des oreilles[5]:
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

1. « *Juge maire*, synonyme de *juge mage* ou *maje*, était, dans quelques-unes de nos provinces, le nom du lieutenant du sénéchal. » (LITTRÉ.)

2. Port d'Athènes.

3. Esope, 21 : *Homo fractor simulacri*; 128 : *Homo perfractor statuæ*.

4. *Ayants*. Sur ce pluriel qu'a condamné l'usage, voy. page 51, note 6.

5. Corneille parle aussi de « ces dieux frivoles »

Insensibles et sourds, impuissants, [mutilés

(*Polyeucte*, IV, III.)

Jamais idole[1], quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage[2] en quelque endroit[3]
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'Homme en avait sa part; et sa bourse en souffrait :
La pitance du Dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'Idole,
Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton[4]. »

IX. — LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON[5]

Un Paon muait : un Geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres Paons tout fier se panada[6],
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné[7], sifflé, moqué, joué,
Et par Messieurs les Paons plumé d'étrange sorte;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

1. Au XVII^e^ siècle, *idole* était indifféremment masculin ou féminin. Mais, au siècle suivant, ce second genre prévalut.

2. *Si pour un sou d'orage*, expression familière et presque triviale qu'il faut entendre par « si le moindre orage ».

3. Comme, au XVII^e^ siècle, on prononçait *endret*, la rime de *souffroit* et de *endroit* était des plus légitimes.

4. « Qu'y a-t-il d'étonnant qu'une idole de bois ne réponde pas à nos vœux, et que, renfermant de l'or, l'or paraisse, quand vous brisez la statue ? Que conclure de tout cela ? Qu'il faut battre ceux qui sont d'un naturel stupide ? Cela n'est pas vrai, et cette méthode ne produit rien de bon. » (CHAMFORT.)

5. Phèdre, I, 3 : *Graculus superbus et Pavo*. — Horace, *Ep.* 3, v. 18.

6. *Se panada*. Voir p. 95, note 3.

7. *Berner quelqu'un* signifiait proprement « le faire sauter dans une couverture ». Voiture, qui fut « berné » à l'hôtel de Rambouillet, a décrit lui-même en vers la mauvaise plaisanterie dont il avait été victime.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires[1].
Je m'en tais et ne veux leur causer nul ennui[2]:
Ce ne sont pas là mes affaires.

X. — LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS[3]

Le premier qui vit un Chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le Dromadaire.
L'accoutumance[4] ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue[5],
Quand ce vient à la continue[6].
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avait mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien[7].

1. Horace, comme La Fontaine, applique cette fable aux « plagiaires » :

Ne si forte suas repetitum venerit [*olim*
Grex avium plumas, moveat Cornicula [*risum*
Furtivis nudata coloribus.

(Liv. I, Ep 3)

2. On s'explique mal cette réserve indulgente de La Fontaine : les plagiaires ne méritent pas ces égards.

3 Esope, 148, 118 : *Camelus*; et Planude, *Vita Æsopi*, dans Nevelet, *Fab. var. auct.*, p. 74.

4. Mainte chose desplait novele
Qui par acostumance est bele.
(J. DE MEUNG, v. 7177)

Le mot *accoutumance* a vieilli, c'est une perte pour la langue.

5. *S'apprivoise avec notre vue.* Remarquez cette transposition poétique d'idées. C'est la vue qui s'apprivoise avec les objets, et non les objets avec la vue.

6. *A la continue*, sans interruption.

7. « *Major e longinquo reverentia* », dit Tacite (*Annal.*, liv. I, chap. 47) « De bien des gens, dit aussi La Bruyère, il n'y a que le nom qui vale quelque chose. Quand vous les voyez

XI. — LA GRENOUILLE ET LE RAT[1]

Tel, comme dit Merlin[2], cuide[3] engeigner[4] autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui.
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,
Un Rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris[5],
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits[6],
Une Grenouille approche, et lui dit en sa langue :
« Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin »
Messire Rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point, sans plus, tenait le galand empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.

de fort près, c'est moins que rien ; de loin, ils imposent » (*Du mérite personnel.*)

1. Esope, 307, 249 : *Mus et Rana.*

2. L'enchanteur Merlin, le magicien des romans de la Table ronde. — Cette phrase se trouve dans le *Premier volume de Merlin*, petit in-4 gothique, sans date, imprimé à Paris. Dans la table, le sommaire du chapitre auquel cette phrase appartient est rédigé de la manière suivante : « Comme Merlin prit congé du roy, et s'en vint à son maistre Blaise et lui compta la manière de cette table ». La phrase en question y est ainsi conçue : « Ainsi advient-il de plusieurs, car tels cuident engigner ung autre, qui s'engignent eulx mesmes.» (WALCKENAER.)

3. *Cuider*, vieux mot qui signifie « croire, penser », et dont l'étymologie est *cogitare*. On le retrouve dans *outrecuidant*, *outrecuidance*.

4. *Engeigner*, tromper, même racine qu'*engin*, machine ou piège. Ce mot se retrouve avec la même signification dans l'espagnol *engañar*.

5. *Gras, et des mieux nourris.* Le poète, qui en parlant d'embonpoint, de graisse et de bonne nourriture, s'est mis à penser à un chanoine, suit son idée et ajoute avec malice et naïveté :

Et qui ne connoissait l'avent ni le ca-
[rême

6. C'est dans le même sens qu'on dit en latin : *obsequi animo*. « *Esprits*, dit Furetière (1690), en termes de médecine, se dit des atomes légers et volatils qui sont les parties les plus subtiles des corps, qui leur donnent le mouvement, et qui sont moyens entre le corps et les facultés de l'âme, qui lui servent à faire toutes ses opérations ».

La Grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le Rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude[1] et curée[2] ;
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les Dieux ; la perfide s'en moque :
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan, qui dans l'air planait[3], faisait la ronde.
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et par même moyen
La Grenouille et le lien.
Tout en fut : tant et si bien[4],
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie[5],
Ayant de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne[6] sur son auteur.

XII. — TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE[7]

Une fable avait cours parmi l'antiquité[8],
Et la raison ne m'en est pas connue.

1 *Gorge-chaude*, en terme de fauconnerie, est la viande chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, et qui communique sa chaleur au gosier.

2 *Curée*, en terme de vénerie, est la pâture qu'on donne aux chiens de chasse en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise.

3. Dans ce vers qui fait si bien image, le repos de l'hémistiche, transporté au quatrième pied, détache le mot *planait*, qui, à cette place, montre le milan les ailes déployées, au haut des airs.

4. Cette locution est condamnée par Vaugelas Mais nous avons eu déjà l'occasion de remarquer que La Fontaine ne s'embarrasse guère des décisions des grammairiens.

5. On voit ici l'origine et la raison de l'expression proverbiale *s'en donner à cœur joie*, qui présente vaguement l'idée d'un plaisir pris sans mesure.

6. *Retourne*. Nous dirions plutôt retombe.

7. Gilbert Cousin, *Narrations*, p. 98 ; et dans Guillaume, *Recherches*, etc. p. 211 : *de Ranarum et Murium certamine*.

8. Nullement. On ne la trouve dans aucun auteur ancien ; mais La Fon-

Que le lecteur en tire une moralité[1];
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La Déesse aux cent bouches[2], dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les Animaux, et toute espèce lige[3]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet et l'Ane s'offrirent,
Assistés du Cheval ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent,
Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion : cela ne leur plut point.
« Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait[4] à part;

taine aura lu cette assertion dans quelque recueil qui contenait cette fable, et il l'aura crue exacte. (WALCKENAER.)

1. C'est la moralité de la fable du *Loup et de l'Agneau*.

2. Souvenir de Virgile, qui dit de la Renommée :

. . . cui quot sunt corpore plumæ,
. . . . . .
Tot linguæ, totidem ora sonant.
(*Enéide*, liv. IV.)

3. *Lige de son seul appétit*, qui ne relevait que de son appétit, *Animalia quæ natura ventri obedientia finxit* SALÉ. — Lige vient de *ligatus*. Dans l'ordre féodal, un homme lige avait envers son seigneur certaines obligations déterminées, avec un reste d'indépendance qui l'élevait au-dessus du serf.

4. C'est-à-dire ma part du tribut, ce qui me concerne. Dans Cousin ce sont « quelques drachmes ».

Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que[1] d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat. »
Éconduire un Lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchait sa vie :
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas[2], qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
« Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire. »
On déballe; et d'abord le Lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :
« Que de filles, ô Dieux, mes pièces de monnaie
Ont produites! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît[3] m'en appartient. » Il prit tout là-dessus;
Ou bien s'il ne prit tout, il n'en demeura guères
Le Singe et les Sommiers[4] confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit : « Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires[5]. »

1. *Que* semble parasite. C'est un archaïsme.

2. Y fut à peine. Hyperbole.

3. Le mot *croît* désigne proprement l'augmentation du bétail survenue par la naissance des petits. La Fontaine emploie ailleurs ce terme spécial :

Cet homme possédait un fertile héritage,
Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison
Vendait à ses voisins le *croît* et la toison.

(*Captivité de Saint-Malc*, 1673.)

4. Les bêtes de somme. Il s'agit du Mulet, de l'Ane, du Cheval et du Chameau.

5. Ces vers sont de Régnier le satirique (fin de la sat. 12). Boileau, qu'

XIII. — LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentait,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait[2],
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses[3],
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un Cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vitesse;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie;
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous;
Adieu : je m'en retourne en mon séjour sauvage.
— Non pas cela, dit l'Homme[4]; il fait meilleur chez nous,
Je vois trop quel est votre usage[5].
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière[6]. »

aime à rendre justice à ce poète, a dit, épigr. 27 :

Apprenez un mot de Regnier,
Notre célèbre devancier :
« Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires. »

Ce mot est l'imitation d'un proverbe espagnol : *De corsario a corsario no se llevan sino los barriles* : De corsaire à corsaire, il n'y a que les barils à enlever.

1. Stesichorus apud Aristot., *Rhetoric.*, lib. II, c. XX. — Horace, *Epist.*, lib I. 10. — Phèdre, IV, 4 sive 3 : *Equus et Aper.*

2 Il est fréquent de voir les écrivains du XVII^e^ siècle laisser le verbe au singulier après plusieurs sujets, comme s'il ne s'accordait qu'avec l'un d'eux et était sous-entendu auprès des autres :

Sa bonté, son pouvoir, sa justice *est* [immense.
(CORNEILLE, *Polyeucte*, v. 849.)

Voyez plus haut un singulier analogue, même livre, fab. IV, vers 6.

3. Les progrès du luxe avaient multiplié les carrosses. Cf. La Bruyère (*De la ville*).

4. Horace dit avec plus de concision : *Non equitem dorso, non frenum depu-* [*lit ore.*

5. C'est-à-dire de quel usage vous pouvez être.

6. Cette expression se trouve dans Rabelais : « litière fraîche jusqu'au ventre et plein râtelier de foin, pleine mangeoire d'avoine ».

Hélas! que sert la bonne chère[1]
Quand on n'a pas la liberté?
Le Cheval s'aperçut qu'il avait fait folie;
Mais il n'était plus temps; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

XIV. — LE RENARD ET LE BUSTE[2]

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose[3] au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le Renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait[4] n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point[5]. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point[6]!

1. Voyez la même idée exprimée par le Loup dans la fable v du liv. I.

. . . . *Potiore metallis*
Libertate caret.

(HORACE.)

2. Ésope, II : *Vulpes ad personam.* — Phèdre, I, 7 : *Vulpes ad personam tragicam.*

3. On dirait aujourd'hui en impose, dans le sens de tromper par l'apparence.

4. C'est-à-dire ce qui les constitue, leur appartient en propre :

Tout son *fait*, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

(MOLIÈRE, *le Tartufe*, I, 1.)

Ce mot a du reste une signification assez étendue.

5. Vers devenu proverbe.

6. Cette fable n'est qu'une épigramme dont l'affabulation est le trait

XV. — LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU.

La Bique, allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son Biquet :
« Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on *ne* vous die[2],
Pour enseigne[3] et mot du guet[4] :
Foin[5] du Loup et de sa race! »
Comme elle disait ces mots,
Le Loup de fortune[6] passe;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du Loup! »
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde :
« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les Loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le Biquet s'il eût ajouté foi

1. Anonyme de Nevelet, 29 : *de Capra et Hædula*. — Gilles Corrozet, 24 : *du Loup et du Chevreau*.

2. *Die*. Ce subjonctif n'est plus usité. Vaugelas, tout en autorisant *die* et *dise*, employait toujours lui-même la première de ces deux formes, extrêmement fréquente d'ailleurs chez tous les écrivains du XVII^e^ siècle. Il n'est pas exact de dire que ce sont les plaisanteries dirigées par Molière sur le *quoi qu'on die* du sonnet de Trissotin qui avaient rendu ce mot ridicule. Molière critique le mauvais emploi de l'expression et non la forme *die*. Plus tard, quand le subjonctif *die* est devenu tout à fait suranné, on a cru à un effet comique non cherché par Molière.

3. *Enseigne* a ici le sens de signal, signe de reconnaissance.

4. *Le guet*, soldats chargés de faire la police des rues pendant la nuit. *Le mot du guet*, mot d'ordre pour se faire reconnaître.

5 Cette interjection familière, sur l'étymologie de laquelle on n'est pas d'accord, marque une vive répulsion.

6. *De-fortune*, c'est-à-dire par hasard. Cette locution se trouve fréquemment dans Rabelais, ainsi que « *papelard* » employé plus bas par La Fontaine.

Au mot du guet que de fortune
Notre Loup avait entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une[1],
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

XVI. — LE LOUP, LA MÉRE ET L'ENFANT[2]

Ce Loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer Loup attendait chape-chute[3] à la porte;
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait[4], agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende[5].
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un Enfant crier :
La Mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure,
Quand la Mère, apaisant sa chère géniture[6],
Lui dit : « Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
— Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre[7]! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette! »
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :

1. Vers devenu proverbe.

2. Esope, 134 et 138 : *Lupus et Vetula*. — Philibert Hegemon, fable 13 : *D'un Loup, d'une Femme et de son Enfant*, dans la Colombière, etc., 1583, Paris, in-12, p. 54.

3. *Chape-chute*, ou chape (riche vêtement ecclésiastique) tombée; les voleurs ramassent lestement ce qui tombe à terre : attendre chape-chute, veut dire attendre la rencontre d'un objet précieux pour s'en emparer.

4. *De lait*, qui tettent encore.

5. Provision de bouche.

6. La Fontaine emploie souvent le mot *géniture* dans le sens d'enfant. progéniture :

. . . . . jusques à consulter
Sur le sort de sa *géniture*
Les diseurs de bonne aventure.

(Liv. VIII, fab. XVI.)

On n'emploie plus que le composé.

7. Dans cette locution, *un* est neutre et signifie « une chose ». *De* est explétif.

Un chien de cour l'arrête; épieux[1] et fourches-fières[2]
L'ajustent de toutes manières.
« Que veniez-vous chercher en ce lieu? » lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
« Merci de moi! lui dit la Mère;
Tu mangeras mon Fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim? »
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires Leups, n'écoutez mie[3]
Mère tenchent chen fieux qui crie. »

XVII. — PAROLE DE SOCRATE[4]

Socrate[5] un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournait à peine.
« Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine! »

Le bon[6] Socrate avait raison

1. L'épieu, arme à fer plat et pointu, sert pour la chasse au sanglier.

2. Espèce de fourche dont le manche est en bois et les pointes, ou dents, en fer. Elle sert à élever les gerbes pour le chargement des récoltes. Littré hésite entre deux étymologies : *furca ferrea*, ou *furca fera*.

3. Mis en français moderne, le dicton emprunté par La Fontaine à la tradition populaire serait :

Beau sire Loup, n'écoutez pas
Mère tançant son fils qui crie.

Si l'on tient compte des règles du cas sujet et du cas régime, il faut écrire *chire*, *Leus* et *fieu* . mais on ne saurait reprocher à La Fontaine de ne pas avoir appliqué des règles qu'il ne connaissait pas.

4. Phèdre, III, 9 : *Socrates ad amicos.*

5. Socrate. rénovateur de la philosophie grecque, eut Platon pour disciple; on sait qu'il fut condamné à boire la ciguë. Il fut accusé de prêcher des doctrines contraires à la religion et à la constitution de l'Etat. Les Athéniens regrettèrent l'arrêt porté contre lui, et le nom de son principal accusateur Anytus est devenu une injure.

6. La Fontaine applique aussi à Platon cette épithète familière de *bon*

De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose:
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

XVIII. — LE VIEILLARD ET SES ENFANTS[1]

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie:
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie:
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire;
Pour moi, de tels pensers me seraient malséants[2].
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelait:
« Mes chers Enfants, dit-il (à ses fils il parlait)[3],
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble;
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »
L'aîné les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant: « Je le[4] donne aux plus forts. »
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps; le faisceau résista:

qui indique à la fois du respect et de l'affection; il s'avoue:

Papillon du Parnasse et semblable [aux abeilles,
A qui le *bon* Platon compare nos mer- [veilles.

(*Disc. à Mme de la Sablière*, 1681.)

1. Ésope, 33: *Agricola et Filii*; 174: *Rustici Filii*. — Plutarque, dans son *Traité de la démangeaison de parler*, attribue ce trait à Scylure, roi des Scythes.

2. La Fontaine semble s'être rappelé deux passages de Phèdre, où il dit qu'il fait du « sentier du Phrygien une large voie ».

illius pro semita feci viam.

Plus loin il prétend avoir droit à la gloire comme imitateur original:

. . . . . *mihi debetur gloria.*

Enfin il parle, lui aussi, « de peindre les mœurs »:

Verum ipsam vitam et mores hominum [ostendere

Et, comme La Fontaine, il se défend de tout sentiment d' « envie »:

Nec hæc invidia, verum est æmulatio.

(*Epilog.*, liv. II, *et Prolog.*, liv. III.)

3. Dans Esope, les fils sont désunis, et c'est pour les réconcilier que le père emploie ce détour.

4. C'est-à-dire *je le cède*. Dans cette locution *le* est neutre.

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata[1].
« Faibles gens ! dit le Père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes Enfants, que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours :
« Mes chers Enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants[2],
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut[3].
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards[4] unis et pris à part.

XIX. — L'ORACLE ET L'IMPIE[5]

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé[6] par les Dieux :

1. Ne se brisa en éclats.
2. Les avocats *consultants*, les hommes d'affaires.
3. Termes de procédure. L'erreur porte sur le *fond* ; le *défaut*, sur la forme.
4. *Profiter de ces dards* manque de clarté ; le poète veut rappeler la leçon que leur a faite le père.
5. Esope, 32 : *Vir malignus* ; 16 : *Malignus*.
6. *Eclairé*, c.-à-d. observé et connu.

Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Païen qui sentait quelque peu le fagot[1],
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire[2],
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ? »
Il tenait un moineau, dit-on,
Prêt[3] d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :
« Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau :
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même[4]. »

XX. — L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR[5]

L'usage[6] seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,

1. *Sentir le fagot*, parce que le bûcher n'est pas loin, se dit des incrédules et surtout des hérétiques qu'on brûlait au moyen âge.

2. C'est-à-dire sauf vérification. On dit habituellement sous bénéfice d'inventaire. Les héritiers directs peuvent accepter un héritage conditionnellement, et si l'inventaire de la liquidation n'offre aucun bénéfice, ils demeurent libres d'y renoncer. L'Estoile dit également en parlant de Jodelle : « Il était d'un esprit prompt et inventif, mais paillard, ivrogne, sans aucune crainte de Dieu, qu'il ne croyait que par bénéfice d'inventaire ».

3. *Prêt d'étouffer*, pour prêt à étouffer. Voyez liv. III, fab. XII.

4. Allusion à l'épithète par laquelle les poètes, surtout Homère, caractérisent Apollon, ἑκηβόλος, que Ronsard traduit par l'adjectif *tire-loin*. A. Chénier a dit plus élégamment :

Le Dieu qui lance au loin d'inévitables traits

5. Esope, 188, 89 : *Avarus*.

6. *L'usage* signifie ici l'emploi des biens, l'art d'en user et d'en tirer parti. — *Fait* signifie : rend réelle :

Quod mihi fortunam, si non conceditur uti ? dit Horace. (Liv I, ep. 5.)

Montaigne : « C'est le jouir, non le posséder, qui nous rend heureux. » (I, 42.)

Et l'avare ici-haut[1] comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait[2].
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit[3]
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance[3] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court[4], à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur[5] le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare, un beau jour, ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs[6] : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
« C'est mon trésor que l'on m'a pris.
— Votre trésor? où pris? — Tout joignant cette pierre.
— Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure, bons Dieux! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent :
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant. »

1. *Ici-haut*, la terre, par rapport au séjour souterrain de Diogène. On dit ordinairement ici-bas en parlant de la terre, placée au-dessous du ciel.

2. Traduction de ce mot de Bion : *Non hic substantiam possidet, sed ab ea possidetur.*

3. *Déduit* et *chevance*, mots de la vieille langue, inusités au temps de La Fontaine. *Déduit* signifie plaisir et vient du verbe déduire pris dans le sens de divertir, amuser. *Chevance* a le sens de bien, richesse, et a pour étymologie le verbe chevir, qui signifie venir à bout, réussir, acquérir.

4. Il eût fallu saisir un intervalle bien court pour le prendre ne songeant pas à l'endroit, etc.

5. Ce mot est aussi un archaïsme et doit être pris dans le sens très large que lui donne Nicot, « celui qui fait fosses et fossés » (1606).

6. *Aux pleurs*, à pleurer.

XXI. — L'ŒIL DU MAITRE[1]

Uu Cerf, s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères[2], leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis[3] les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les Bœufs, à toutes fins[4], promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un, d'aventure.
N'aperçut ni cor[5], ni ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès[6],
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien;
Mais quoi? l'homme aux cent yeux[7] n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le Maître entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est ceci? dit-il à son monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers;
Cette litière est vieille : allez vite aux greniers;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers? »
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.

1. Phèdre, II, 8 : *Cervus et Boves.*
2. *Mes frères.* Cette expression touchante montre le danger du Cerf; elle est un appel très vif à la bienveillance des Bœufs qui l'ont déjà averti.
3. *Pâtis*, pâturages.
4. *A toutes fins*, c.-à-d. quoi qu'il en dût **advenir** On dit aussi, et plus ordinairement : « à toute fin », au singulier.
5. Bouture de corne. Un cerf est dix-cors à sept ans, parce qu'alors sa *ramure* ou son bois se compose de dix branches.
6. Aux travaux des champs.
7. *Aux cent yeux.* Le maître, véritable *Argus* auquel rien n'échappe.

Le Cerf est reconnu : chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes[1] ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit[2] d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

XXII. — L'ALOUETTE ET SES PETITS AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP[3]

Ne t'attends qu'à toi seul[4] : c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps[5]
Que tout aime et que tout pullule dans le monde[6],
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée[7]

1. On prétend que le cerf une fois pris et hors d'état de se défendre verse des larmes. La Fontaine fait encore allusion à cette croyance très ancienne (PLUTARQUE, *Questions naturelles*, chap. XX) dans la fable XV du livre V.

2. *S'éjouit* pour se réjouit.

3. Avianus, 21 : *Rusticus et Aves.* Faërne, fab. 96 : *Cassita.*

4. *S'attendre à*, compter sur. La Fontaine dit encore (liv. XI, fab. III) :

T'attendre aux yeux d'autrui, quand [tu dors, c'est erreur.

5. *Environ le temps*, vers le temps.

6. On a rapproché de ces vers l'invocation à Vénus qui commence le poème de Lucrèce.

7. La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques provinces. On le trouve sous la forme *nigée*; cf. *Gloss du centre de la France* de Jaubert M. Taine dit à propos de ce mot : « La Fontaine a tant de goût pour le mot propre qu'il va le chercher jusque dans les dialectes de province. C'était le conseil de Montaigne, notre plus grand peintre. »

FABLE XXII.

Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor.
De mille soins divers l'Alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre Alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor[1], le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort[2] qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure....
— Non, mes enfants; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »
L'Alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le Maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille[3]

1. « *Être à l'essor* se dit d'un oiseau qui vole loin de son nid pour ses différents besoins. » (LITTRÉ.)

2 Ellipse élégante, pour : il a tort aussi celui qui se repose « sur de tels paresseux, à servir ainsi lents ».

3. *Famille* : sens du latin *familia*, gens de la maison, serviteurs.

Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'Alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants[1],
Délogerent tous sans trompette.

1. Ce petit tableau a tant de vérité qu'on pardonne volontiers à La Fontaine d'avoir allongé d'une syllabe le mot *culbutant*. Régnier d'ailleurs écrivait *culebute*, et Marot, *culebutants*, et c'est d'après eux que La Fontaine, grand amateur du vieux langage, a suivi cette orthographe.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

I. — LE BUCHERON ET MERCURE[1]

A M. L. C. D. B.[2]

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux[3];
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire[4].
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe[5] au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie;
Tel est ce chétif animal

1. Ésope, 127, 44 : *Lignator et Mercurius*. — Rabelais, second prologue du livre IV.

2. Ces initiales signifient : *à M. le chevalier de Bouillon*. C'était un ami de Chaulieu, et, comme lui, il faisait partie de la société du Temple, trop fréquentée par La Fontaine dans les dernières années de sa vie.

3 *L'effort ambitieux*. La Fontaine imite toujours en maître. Ici il s'approprie une expression d'Horace :

. . . . *Ambitiosa recidet*
Ornamenta. (*Art poét.*, v 447)

4. *Gâte tout*. Gresset a dit non moins élégamment :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui [qu'on a.
(*Le Méchant*, acte IV, sc. VII.)

5. *Tomber*, indique que le hasard est aussi pour quelque chose dans cette heureuse rencontre.

Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal[1].
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les Agneaux aux Loups ravissants,
La Mouche à la Fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers[2],
Et dont la scène est l'Univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter[3] comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole[4] :
Ce n'est pas de cela[5] qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain[6],
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre.
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
« O ma cognée! ô ma pauvre cognée[7]!
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi. »
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse; enfin une de bois :
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois;

1. Voir livre I, fab. III; liv. I, fab. X, et liv. IV, fab. II.

2 Cette définition de son ouvrage donnée par La Fontaine est demeurée célèbre : on ne saurait mieux caractériser l'originalité des fables

3. Voir livres VI, IV; VIII, XX; IX, XIII; XII, XXVII, etc.

4. Il s'agit de Mercure : Lucien nous le montre se plaignant de toutes les courses que Jupiter lui fait faire, tantôt auprès d'Europe à Sidon, tantôt auprès de Danaé à Argos, etc.

5 *De cela*, de porter la parole aux belles.

6 *Son gagne-pain*. Rabelais a servi de modèle à La Fontaine : « Qui fut bien fâché et marri ? ce fut lui. Car de sa coignée dépendoit son bien et sa vie; par sa coignée vivoyt en honneur et reputation entre tous riche buscheteurs : sans coignée mouroyt de faim. »

7. Rabelais peint ainsi le désespoir du bûcheron après la perte de sa coignée : « En cestuy estrif commença crier, prier, implorer, invoquer Jupiter, par oraisons moult diserтes (comme vous savez que nécessité feut inventrice d'éloquence), levant la face vers les cieulx, les genoilz en terre, la teste nue, les bras haultz en l'aer, les doigtz des mains escarquillez, disant à chaque refrain de ses suffrages, à haulte voix infatiguablement : « Ma coignée, Jupiter ! ma « coignée. Rien plus, ô Jupiter! que « ma coignée ou deniers pour en « achapter une aultre. Hélas ! ma « pauvre coignée. »

Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas-là je les prendrai, » dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée[1];
Et boquillons[2] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des Dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête[3].

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe[4].

II — LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER[5]

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage[6]
De garder le coin du feu,
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose

1. *Dispersée.* Le mot juste serait répandue ; dispersée est un latinisme.

2. On disait autrefois *boquet* pour *bosquet*, et *boquillon* pour *bosquillon*, apprenti bûcheron qui travaille aux bosquets

3. *Sur la tête.* La sévérité de Mercure est expliquée dans Rabelais par l'ordre formel de Jupiter : « S'il prend aultre que la sienne, coupez-luy la teste avecques la sienne propre, et désormais ainsi faictes à ces perdeurs de coignées. »

4. Voir dans l'ouvrage de M. Taine une intéressante comparaison de cette fable avec le récit de Rabelais. Le critique n'a pas de peine à montrer combien la précision de La Fontaine est supérieure au verbiage diffus de Rabelais.

5. Le sujet de cette fable est contenu dans ce passage du livre de l'Ecclésiaste : *Ditiori te ne socius fueris. Quid communicabit cacabus ad olam ? Quando enim se colliserint, confringetur.* (Chap. XIII.)

6. *Faire que sage.* vieille locution qui équivaut à *faire sagement.* C'est une ellipse et un latinisme. Que, *quod*, ce que *ferait un sage.*

De son dépris[1] serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne[2].
— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin-clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet[3] qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots.

III. — LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR[4]

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie[5] ;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il[6] n'est pas trop certain.
Un Carpeau[7], qui n'était encore que fretin,

1. Brisement, destruction, Cf. XI, III.
2. *Tienne* employé ici pour retienne.
3. *Hoquet*. Achoppement, secousse, par métonymie. On disait autrefois *hoqueter* pour : secouer fortement.
4. Esope, 20 : *Piscator et Smaris*.
5. On trouve dans un mystère du moyen âge le proverbe suivant, qui exprime la même idée :

Si Dieu défend la fleur des pois,
La purée viendra en saison.

6. *Il* a ici le sens neutre de cela.
7. Le diminutif *carpillon* est plus généralement employé. Voyez plus bas.

Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le[1] en notre gibecière. »
Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan[2] m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat? croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille? Eh bien! soit, repartit le Pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens[3] vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

IV. — LES OREILLES DU LIÈVRE[4]

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, Béliers, Taureaux aussitôt délogèrent;
Daims et Cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.

1. *Mettons-le.* Il faut, pour le vers, que *le* ne compte pas dans la mesure; cette licence, fréquente au XVII^e^ siècle, a été depuis refusée aux poètes, comme désagréable à l'oreille.

2. *Partisan* : « Un financier, un homme qui fait des traités, des partis avec le roi, qui prend ses revenus à ferme, le recouvrement des impôts. » (FURETIÈRE, *Dict.*, 1690.)

3. Un *tiens* est un don, un *tu l'auras* n'est qu'une promesse; or, comme dit La Fontaine :

Promettre est un et tenir est un autre.

(*Ballade à Fouquet*, 1659.)

4. Faërne, III, 2. *Vulpes et Simius.* Dans Faërne, le lion bannit de ses Etats tous les animaux sans queue. Le renard, effrayé, pliait bagage; un singe le voit et lui dit : « L'édit du roi ne vous regarde pas. — Qu'en sait-on ? reprend le renard : si le lion veut que je n'aie pas de queue, qui osera le contredire ? » et il déguerpit prudemment.

Un Lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à[1] cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin Grillon, dit-il; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. » Le Grillon repartit :—
« Cornes cela? Vous me prenez pour cruche;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes[2].
J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons[3]. »

V. — LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE[4]

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant[5] son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les Renards tenaient conseil entre eux :
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant[6] tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.

1. La locution *interpréter* a été injustement critiquée :

Je dois *interpréter* à charitable soin
Le désir, etc.

(MOLIÈRE, *le Tartufe*, V, III.)

2. La *licorne*, animal fabuleux, que l'on représentait avec un corps de cheval, une tête de cerf et une corne unique mais fort longue.

3 Nom donné à un hôpital de Paris, où l'on renfermait les fous, et dont la fondation remontait à 1497.

« Le lièvre de La Fontaine est prudent : il connaît le mot de je ne sais plus quel président du parlement de Paris : « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de l'église Notre-Dame, et de les avoir mises dans ma poche, je commencerais par m'enfuir; je m'expliquerais ensuite. » (SAINT-MARC GIRARDIN, t. I, p. 232.)

4. Esope, 5 : *Vulpes cauda mutila*, 7 : *Vulpes*. — Faërne, IV, 10 : *Vulpes*.

5. Marot a dit en parlant du valet qui l'avait volé (*Ép. à François Ier*) :

Sentant la hart d'une lieue à la ronde

6. *Va balayant* a pour effet de prolonger l'action.

— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
Mais tournez-vous[1], de grâce, et l'on vous répondra. »
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté[2] ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

VI. — LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES[3]

Il était une Vieille ayant deux chambrières[4].
Elles filaient si bien que les sœurs filandières[5]
Ne faisaient que brouiller[6] au prix[7] de celles-ci.
La Vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche.
Dès que Téthys[8] chassait Phébus aux crins dorés,
Tourets[9] entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;
Deçà, delà, vous en aurez[10] :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable Coq à point nommé chantait ;
Aussitôt notre Vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit[11],

1. *Tournez-vous*. Ce vers proverbial est d'une application fréquente. Molière, dans *l'Amour médecin*, I, 1, nous fournit une autre réponse à l'adresse des conseillers intéressés : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ». Le vers de La Fontaine s'applique à ceux qui dénigrent ce qu'ils n'ont pas, et le mot de Molière à ceux qui vantent ce qu'ils ont.

2. Dans la vieille langue on disait avec plus de précision : *escoué*.

3. Ésope, 44, 69 : *Mulier et Ancillæ*.

4. *Chambrière*, qui a été remplacé chez nous par *femme de chambre*, se trouve dans Corrozet et dans Marot.

5. Les trois Parques : Clotho, Lachésis, Atropos, divinités des enfers, chargées de filer les destinées des hommes.

6. *Brouiller* est pris ici absolument, c'est-à-dire faire de la mauvaise besogne, où les fils se brouillent.

7. *Au prix*, en comparaison.

8. *Téthys*. Déesse de la mer, épouse de l'Océan. Il ne faut pas la confondre avec la néréide Thétis, mère d'Achille. — Rien n'est plus fréquent en poésie au XVI^e^, et au XVII^e^ siècle que l'emploi de *crins* dans le sens de cheveux. *Poil* et *perruque* avaient eu longtemps cette signification, même dans la poésie la plus noble.

9. *Tourets*, petits tours à dévider.

10. *Vous en aurez*. Cette apostrophe menaçante peut être placée dans la bouche de la vieille.

11. La Fontaine, dormeur renforcé, prend en pitié le sort de ces pauvres servantes qui dormaient si bien et qu'on éveille impitoyablement : aussi traite-t-il la vieille comme une ennemie personnelle. C'est lui qui a dit au sommeil :

Je te voue au désert de nouveaux sacrifices.

Dormaient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
Et toutes deux, très mal contentes,
Disaient entre leurs dents : « Maudit Coq, tu mourras. »
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée[1] :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché[2]:
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la Vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin par toute sa demeure.
C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla[3].

VII. — LE SATYRE ET LE PASSANT[4]

Au fond d'un antre sauvage
Un Satyre[5] et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents[6].

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit :
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un Passant morfondu.

1. Saisie, avec la griffe ou comme avec la griffe. « Quand La Fontaine vous dit que le coq fut *grippé*, involontairement vous écartez les doigts et vous en faites des crochets, comme pour saisir. » (TAINE.)

2. N'améliora nullement leur condition.

3 « *Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.* Ce vers si souvent cité comme étant d un ancien est de Gauthier de Châtillon, poète du XII^e^ siècle. » (WALCKENAER.)

4. Ésope, 26, 126 : *Homo et Satyrus.*

5. Les satyres habitaient les forêts. Compagnons du dieu Pan, on les représente avec un corps d'homme, le front armé de petites cornes, et des pieds de bouc.

6. Locution populaire, qui signifie se mettre à manger,

Au brouet on le convie :
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre[1] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne :
« Notre hôte, à quoi bon ceci?

— L'un refroidit mon potage;
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid[2]! »

VIII. — LE CHEVAL ET LE LOUP[3]

Un certain Loup, dans la saison
Que[4] les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie[5],
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie:
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un Cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie[6].

1. De le presser. *Semondre*, dans son acception primitive, signifie avertir en particulier, *seorsum monere*, d'où « semonce ».

2. Cette fable a été jugée très sévèrement par Voltaire et Chamfort.

On a fait observer qu'il n'y a aucune analogie entre l'action fort innocente de réchauffer ou de refroidir en soufflant et la perfidie d'un langage double. Mais il ne faut pas se méprendre sur l'intention de La Fontaine, qui joue sur le sens moral de cette locution : « souffler le chaud et le froid ».

3. Esope, 134, 265 : *Asinus et Lupus*

4. *Que*, cette conjonction a ici le sens de « pendant laquelle, où » « Au moment *que* j'ouvre la bouche », etc (BOSSUET, *Or. fun. de Condé.*)

5. *Ont l'herbe rajeunie.* Voyez p. 77, note 2.

6. Voyez livre I, fab. IX, vers 7.

« Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc[1]!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serais hoc[2],
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés;
Se dit écolier d'Hippocrate[3];
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples[4] de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom Coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui Loup gratis le guérirait;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume[5] sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la chirurgie. »
Mon galand ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules[6] et les dents.
« C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste[7],
Et ne fus jamais que boucher. »

1. Tournure elliptique pour : bonne chasse*pour celui* qui l'aurait à son croc!

2. C'est-à-dire : tu me serais une proie *assurée*. Cette locution est empruntée à certain jeu où, en abattant les cartes qui sont assurées de faire la levée, on dit : *hoc*. Par suite *hoc* a désigné, d'une façon générale, ce qui est assuré à quelqu'un. Voici un exemple de cette locution :

Cloris, que vous êtes sotte !
Pendez le rosaire au croc,
Le paradis vous est *hoc*.

(FURETIÈRE, *Épigr.*)

3. Hippocrate, médecin grec, père de la médecine, né à Cos en 460 avant J.-C.

4. *Simples*, herbes et fleurs médicinales.

5. C'est-à-dire un abcès.

6. Les mâchoires. « A l'autre fut démanchée *la mandibule* supérieure.» (RABELAIS, liv. IV, ch. XV.)

7. Le mot *arboriste* employé par La Fontaine a fait place à herboriste, que les savants ont substitué au mot vulgaire. Arboriste dérive régulièrement d'*arbor*, arbre; herboriste se forme mal d'*herba*.

IX. — LE LABOUREUR ET SES ENFANTS[1]

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins[2].
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses Enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[3] :
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le Père mort, les Fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

X. — LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE[4]

Une Montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute[5]
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :

1 Ésope, 33, 22 : *Agricola et Filii.*

2. Ce vers a besoin d'une explication : un fonds d'argent, un fonds de terre peuvent manquer, être enlevés ou dissipés de bien des manières, on n'en a que trop d'exemples; le travail est de tous les fonds, c'est-à-dire, de toutes les sources de la richesse, le moins sujet à manquer à celui qui le possède. La Fontaine explique plus clairement sa pensée en disant à la fin de sa fable *que le travail est un trésor.*

3. L'*oût*. Voyez ci-dessus, page 47, note 3.

4. Phèdre, IV, 23 sive 22 : *Mons parturiens.*

5. *Gemitus immanes ciens.* (Phèdre.)

Elle accoucha d'une Souris[1].
Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable[2],
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre. »
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent[3].

XI. — LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT[4]

Sur le bord d'un puits très profond
Dormait, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses classes[5].
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme[6], en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là, tout heureusement,
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant[7] : « Mon mignon, je vous sauve la vie ;
A la fin elle accouche, et que met-[elle au monde ?
Un rat.

1 Le mot *souris* ne produit pas un effet aussi heureux que le mot latin *mus* qui par son exiguïté accentue l'antithèse et rend plus comique la déception des badauds :

Parturiunt Montes, nascetur ridiculus [*Mus.*

(HORACE, *Art poétiq* , v 139)

2. La grammaire voudrait que *dont* fût répété, ou *est* supprimé

3. Ce petit vers fait image, c'est une beauté. La Fontaine en a risqué quelques-uns du même genre qui ne sont que des négligences. Notre poète se rappelle ici (*Art poét.*, v 136) Horace :

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus [*olim :*
« *Fortunam Priami cantabo et nobile* [*bellum.* »
Quid dignum tanto feret hic promis- [*sor hiatu ?*

Un fabuliste contemporain de La Fontaine, Le Noble, en traitant le même sujet, a fini très heureusement par ces vers :

4 Ésope, 62 : *Puer et Fortuna* ; 236 : *Viator et Fortuna.* — Régnier, 14e satire, *le Malheur et l'Enfant.*

5. *Dans ses classes*, c'est-à-dire qui allait encore à l'école et faisait ses études, ses classes.

6. Par opposition à l'enfant. La Fontaine manque rarement de témoigner sa mauvaise humeur contre l'enfance.

7. Toute cette fable est imitée de ce passage de la satire 14e de Mathurin Régnier.

A ce point le malheur, amy comme [ennemy.
Trouvant au bord d'un puits un enfant [endormy,
En risque d'y tomber, à son aide s'a-[vance,
Et lui parlant ainsi le réveille et le [tance :
« Sus, badin, levez-vous, si vous tom-[biez dedans,

Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots[1] ;
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort[2].

XII. — LES MÉDECINS[3]

Le médecin Tant-pis[4] allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant irait voir ses aïeux[5].
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à[6] nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : « Il est mort ; je l'avais bien prévu.
— S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie[7]. »

« De douleur vos parents, comme vous imprudents,
« Croyans en leur esprit que de tout je dispose,
« Diraient en me blâmant que j'en serais la cause. »

1. *Ecot*, quote-part d'un convive dans les frais d'un repas Cette phrase veut dire qu'on met tout sur le compte de la Fortune, qu'on lui fait payer tous les torts. *Ecot*, qui s'écrivit d'abord *escot*, signifiait repas, consommation La racine doit être *escotum*, mot barbare formé d'*esca*.

2 Voyez les réflexions dont Saint-Marc Girardin accompagne cette fable (t. II, p 41).

3 Esope, 126 : *Ægrotus et Medicus* ; 224 : *Medicus et Ægrotus* ; 31 : *Medicus et Ægrotans* ; 43 : *Ægrotus et Medicus*

4. *Tant-pis*, pessimiste, qui voit tout en mal ; *Tant-mieux*, optimiste, qui voit tout en bien

5. Périphrase pour dire « mourrait ». On lit aussi dans la fable XVIII du livre IV :

« Mes chers Enfants, dit-il, je vais où sont nos pères »

6. Cette ellipse de l'article devant le mot *nature* est fréquente chez La Fontaine ; on la rencontre aussi devant d'autres mots :

Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,
Tournent tête, etc.
(*La captivité de saint Malc.*)

7 Cette fable est encore une épigramme, et une épigramme excel-

XIII. — LA POULE AUX ŒUFS D'OR[1]

L'avarice[2] perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches[3] !
Pendant ces derniers temps[4], combien en a-t-on vus,
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

XIV. — L'ANE PORTANT DES RELIQUES[5]

Un Baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait :
Dans ce penser[6] il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :

lente, digne de Marot ou de J.-B. Rousseau.

1. Ésope, 153, 136 : *Gallina auripara.*

2. *Avarice* : *avaritia*, cupidité.

3. *Chiche*, qui signifie parcimonieux, n'est pas ici l'expression propre, il faudrait « cupide », car la leçon s'adresse à ceux qui veulent s'enrichir trop vite.

4. Allusion aux financiers du temps, qui, pour avoir voulu s'enrichir trop rapidement, furent obligés de rendre gorge.

5. Esope. 155 : *Asinus gestans Simulacrum* ; 261 : *Asinus ferens Statuam.*

6. *Penser* pour pensée est fréquent au XVII^e siècle. La Fontaine a dit, dans une supplique à Louis XIV au sujet de son élection à l'Académie :

Ce doux *penser*, depuis un mois ou [deux.
Console un peu mes muses inquiètes
(Ballade X, *au Roi.*)

Cependant, à la fin du siècle, *penser* n'était plus toléré qu'en poésie, et encore tendait-il à disparaître : « L'usage, dit La Bruyère, a préféré *pensées* à *pensers*, un si beau mot et dont le vers se trouvait si bien ! » (*De quelques usages.*)

« Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole[1],
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue[2].

XV. — LE CERF ET LA VIGNE[3]

Un Cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats[4],
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute;
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
« J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs[5] à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

1. Le mot païen *idole* est ici malheureusement appliqué à des reliques.

2. « Je ne puis apprendre aux grands à distinguer les bonnetades qui les regardent de celles qui regardent leur commission, ou leur suite, ou leur mule. » (MONTAIGNE.)

3. Esope, 65 : *Cerva et Vitis* — Phèdre, I, 12 : *Cervus ad Fontem*

4. En Italie, par exemple, où les vignes croissent et se développent librement. *Ulmis adjungere vites*, dit Virgile. Caton, cité par Pline (*Hist. nat.*, liv. XVII), donne ce conseil :

Quam altissimam vineam facito.

5. *Aux veneurs*, c'est-à-dire aux yeux des veneurs. Cet emploi de *pleurer* construit avec *à* est peu correct.

XVI. — LE SERPENT ET LA LIME[1]

On conte[2] qu'un Serpent, voisin d'un Horloger
(C'était pour l'Horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier, qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère[3] :
« Pauvre ignorant! eh que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit Serpent à tête folle,
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps[4]. »
Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain[5], d'acier, de diamant.

XVII. — LE LIÈVRE ET LA PERDRIX[6]

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux[7]?

1 Ésope, 271, 187 : *Vipera et Lima* — Phèdre, V, 8 sive 7 : *Vipera et Lima*.

2. *On conte.* La Fontaine semble commencer ainsi ce récit, pour en faire retomber l'invraisemblance sur les vieux auteurs auxquels il l'a emprunté.

3. Le sang-froid de la lime n'a rien qui étonne, puisqu'elle ne craint rien, mais ce qui surprend, même dans la fable, c'est d'entendre parler une lime.

4. « Cette idée très philosophique, jetée dans le discours que La Fontaine prête à la lime, fait beaucoup d'effet, parce qu'elle est entièrement inattendue. » (CHAMFORT.) Le vers de La Fontaine rappelle le *tempus edax rerum* d'Ovide

5. *D'airain.* Horace a dit :

Exegi monumentum ære perennius
(Livre III, ode XXX.)

6. Phèdre, I, 9 : *Passer et Lepus*

7 Ce motif, tiré de l'égoïsme pur,

Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux[1].
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le Lièvre et la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort[2], met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut[3].
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits[4] sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le Lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite[5] !
Qu'as-tu fait de tes pieds? » Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette[6] avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.[7]

XVIII. — L'AIGLE ET LE HIBOU[8]

L'Aigle et le Chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

n'est pas suffisamment moral, car, fût-on assuré d'être toujours heureux, il faudrait encore compatir au malheur.

1. On chercherait vainement dans le recueil des fables ésopiques deux fables se rapportant à ce sujet.

2. *Fort* est un terme de chasse : « le plus épais du bois et des buissons où les bêtes sauvages se retirent » (LITTRÉ).

3. Bon surnom de chien, puisqu'il signifie *le glouton*. Nous avons encore le verbe *brifer*, qui veut dire manger avec voracité.

4. Le mot *esprits* avait été mis à la mode au XVII^e^ siècle par le cartésianisme. Il désigne ici les émanations qui se dégagent du corps de l'animal.

5. *Vite* (plus usité comme adverbe, est ici adjectif), léger, rapide. « Aussi vifs étaient les regards, aussi *vite* et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. » (BOSSUET.)

6. La *pauvrette*. « La perdrix a joué un rôle odieux dans cette fable, mais le malheur réconcilie La Fontaine avec elle, et ce retour est extrêmement touchant. » (NODIER.)

7. *Avait compté sans l'autour*, sans songer à l'autour.

8. Verdizotti, fable 4, *dell'Aquila e'l Guffo*.

L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou[1].
« Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
— Non, dit l'Aigle. — Tant pis, reprit le triste Oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi[2] : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die[3],
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
— Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie. »
Le Hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen. »
Il avint[4] qu'au Hibou Dieu donna géniture :
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
Notre Aigle aperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure[5]
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste[6], une voix de Mégère[7].
« Ces enfants ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami.
Croquons-les. » Le galand n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les Dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'Aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait? »

1. *Prou*, c'est-à-dire beaucoup. Ce vieux mot ne s'est conservé que dans la locution reproduite ici par La Fontaine Vaugelas le condamnait.
2. *Qui ni quoi*, hommes ni choses, c'est-à-dire rien *Qui* se dit des êtres animés, *quoi*, des choses.
3. *Die*. Voyez p. 142, note 2.
4. *Il avint* Voyez p. 88, note 1.
5. Les cinq vers qui précèdent ont tous la même rime : c'est une négligence.
6. *Un air triste*, ellipse pour « ayant un air triste.
7. Une des Furies, divinités infernales.

XIX. — LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE[1]

Le Lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise[2] :
L'Eléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'Ours, s'apprêter pour les assauts ;
Le Renard, ménager de secrètes pratiques[3] ;
Et le Singe, amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes, qui sont lourds,
Et les Lièvres, sujets à des terreurs paniques.
— Point du tout, dit le Roi ; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'Ane effraiera les gens, nous servant de trompette ;
Et le Lièvre pourra nous servir de courrier. »
Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connait les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX. — L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS[4]

Deux Compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent

1 Abstemius, 95 : *De Asino tubicine et Lepore tabellario.*

2 *Guise*, signifie fantaisie, aussi manière, « aptitude ».

3 *Pratiques*, c'est-à-dire « menées, intrigues »

4 Esope, 57 . *Viatores et Ursa* , 253. *Viatores et Ursus.* — Abstemius, 49 : *De Coriario emente pellem Ursi a Venatore nondum capti.* — Philippe de Commines, dans ses Mémoires (liv. IV, chap. II), met cette fable dans la bouche de l'empereur Frédéric, pour répondre aux ambassadeurs du roi de France, qui, au nom de leur souverain, l'engageaient à se saisir des terres que le duc de Bourgogne tenait de l'empire Le récit du vieil historien est un type charmant de narration. Voy. *Mémoires*, liv. IV, ch. III.

La peau d'un Ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt[1], du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours, au compte de ces gens.
Le marchand à[2] sa peau devait faire fortune;
Elle garantirait des froids les plus cuisants :
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut[3] prisait moins ses moutons qu'eux leur Ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre :
D'intérêts[4] contre l'Ours on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent[5],
Ayant quelque part ouï dire
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut[6], ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
« C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent[7]. »
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille

1. « Cette suspension fait un effet charmant : jusqu'à ce mot, on croirait que l'ours est mort, ou du moins pris et enchaîné » (CHAMFORT)

2. *A sa peau*, c.-à-d. avec sa peau.

3. *Dindenaut* est ce marchand de moutons qui, pour son malheur, rencontra Panurge en pleine mer (Rabelais, liv. IV, ch. VI, VII et VIII) Panurge acheta un de ses moutons, qu'il jeta à la mer, et tout le troupeau suivit et se noya. De là vient le proverbe « comme les moutons de Panurge » Voici en quels termes Dindenaut vantait sa marchandise « Ce sont moutons à la grande laine, Jason y prit la toison d'or; l'ordre de la maison de Bourgogne en fut extrait : moutons de Levant, moutons de haute futaie, moutons de haute gresse ».

4. On réclame ordinairement des dommages et intérêts contre celui qui a fait manquer un marché.

5. *Son vent*, c'est-à-dire sa respiration. La Fontaine emploie ailleurs ce mot : il fait dire à un homme essoufflé :

Reprenez votre *vent*.

6. *Ne meut*, pour ne se meut On lit dans Rotrou :

Et mon bras n'est du sien qu'un chétif instrument,
Qui *ne meut* et n'agit que par son mouvement

(*Bélisaire*, I, I)

7 « Qui peint le mieux les effets de la prévention, ou M de Sottenville repoussant un homme à jeun, en lui disant : « Retirez-vous, vous puez le vin » (*George Dandin*, III, VII), ou l'Ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : « Otons-nous, car il sent »? » (CHAMFORT.)

Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
« Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il s'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre[1]. »

XXI. — L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION[2]

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Etait craint partout à la ronde;
Et bien qu'animal sans vertu[3],
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin[4] fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet apologue est rendu familier[5].
Un équipage cavalier[6]
Fait les trois quarts de leur vaillance[7].

1 La Fontaine n'a jamais amené plus plaisamment la moralité d'un apologue Ce tour ingénieux lui est fourni par Philippe de Commines.

2 Esope. 141 : *Asinus pellem Leonis gestans*; 262 : *Asinus et leonina pellis*

3. Sans courage, dans l'acception propre du mot *virtus*.

4. Martin-bâton, qui a déjà fait son office dans la fable v du livre IV.

5. Expression traînante, obscure et peu exacte Le poète veut dire qu'il y a beaucoup de gens qui méritent que cette fable leur soit appliquée, de sorte que, par ces fréquentes applications, elle devient familière au public.

6. *Un équipage cavalier*, un équipage tel que l'ont les gens de guerre à cheval.

7. La vanité, qui se trompe elle même ou veut tromper autrui, est le défaut le plus fréquemment attaqué par La Fontaine : voyez *la Mouche du coche*, *le Corbeau qui veut imiter l'Aigle*, *le Geai paré des plumes du Paon*, *le Mulet se vantant de sa généalogie*, etc.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME

I. — LE PÂTRE ET LE LION [1]

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui [2].
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire [3],
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue :
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns [4] l'en ont blâmé [5];
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec [6] renchérit et se pique
D'une élégance laconique [7];

1. Ésope, 41, 131 : *Bubulcus*

2. *Le conte fait passer le précepte avec lui*. Ce vers est le germe de la première fable de Florian, qui a pour titre *la Fable et la Vérité*. La Fable, après avoir proposé un pacte d'alliance à la Vérité, conclut ainsi :

Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble :
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée ;
A cause de moi, chez les fous,
Vous ne serez point maltraitée.
Servant, par ce moyen, chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie

3. Allusion au vers d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci

4. Quelques-uns.

5. Phèdre nous apprend lui-même que ce reproche lui fut adressé :

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
Brevitate quoniam nimia quosdam *offendimus.*

6 Gabrias. (*Note de La Fontaine.*) — Ce nom de Gabrias n'est que celui de Babrias corrompu, et les fables en quatrains que nous avons sous le nom de Gabrias sont celles de Babrias abrégées par Ignatius Magister au IXe siècle. Les vraies fables de Babrias ont été retrouvées, en 1840, dans un couvent du mont Athos. A l'exemple de Babrias, Benserade a mis en quatrains, parfois ingénieux, la plupart des fables de La Fontaine, mais il faut reconnaître que ces « réductions » ne plaident pas en faveur de la brièveté dans l'apologue.

7. C'est-à-dire dont l'agrément consiste dans la concision.

Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal[1], je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le[2] avec Ésope en un sujet semblable :
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet[3] quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme à peu près Esope le raconte :

Un Pâtre, à ses brebis trouvant quelque méconte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ[4]
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
« Avant que partir[5] de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des Dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande. »
A ces mots sort de l'antre un Lion grand et fort;
Le Pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
« Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des Dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte. »

C'est ainsi que l'a dit le principal[6] auteur :
Passons à son imitateur[7].

1. *Bien ou mal.* Les experts ont dit: *mal*. La Fontaine le pensait aussi : mais son respect pour les anciens ne lui permet pas d'exprimer un avis trop libre.

2. *Voyons-le.* Licence qui consiste à élider *le* devant la voyelle *a*. Nous en avons déjà montré un exemple dans la fable III du livre V :

Mettons-*le* en notre gibecière.

3. *Projet*, pour plan, idée.

4. *A l'environ* n'est plus usité; nous disons seulement *aux environs* :

..... On se cache, on tremble à l'envi-
[ron.
(Liv. II, fab IX.)

5. *Avant que partir*, n'est plus usité ; on dirait maintenant : *Avant de* ou *avant que de* partir.

6. Qui a eu le mérite de l'invention.

7. Chamfort fait observer que cette fable et la suivante n'offrent pas exactement la même moralité. Le berger s'est trompé en croyant n'avoir affaire qu'à un loup. Le fanfaron s'est trompé sur sa propre valeur.

II. — LE LION ET LE CHASSEUR[1]

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un Lion,
Vit un berger : « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur[2], lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le Berger dit : « C'est vers cette montagne,
En lui payant de tribut[3] un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos. »
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le Lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver[4];
« O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver! »
La vraie épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt[5] :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

III. — PHÉBUS ET BORÉE[6]

Borée[7] et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur

1. Babrias, 6 : *De Venatore timido et Pastore.* — Esope, 267, 278 : *Venator meticulosus et Lignator.*

2. *De mon voleur.* L'inversion est forcée.

3. *De tribut*, à titre de tribut.

4. *Esquiver.* Régnier a dit :

Vesquive doucement et m'en vais à grands pas,
La queue en loup qui fuit et les yeux contre bas.
(Sat. VIII.)

Nous dirions *de s'esquiver.*

5. C'est alors, dit énergiquement Lucrèce, que « le masque tombe » :

.... *veræ voces tum demum pectore ab imo*
Eliciuntur; et eripitur persona, manet res.
(*De Nat. Rer.*, liv. III.)

6. Ésope, fab. 306 : *Sol et Boreas.* Plutarque a traité ce sujet dans ses *Préceptes conjugaux*, § XII.

7. Borée, fils de l'Aurore et du Titan Astréus (*Mythol.*), vent violent qui souffle du nord.

Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris[1]
Rend ceux qui sortent avertis[2]
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire ;
Les Latins les nommaient douteux[3], pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte[4].
« Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne ; il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien, gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage[5]
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise, en son passage[6],
Maint toit qui n'en peut mais[7], fait périr maint bateau
Le tout au sujet d'un manteau[8].
Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans ;
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps :
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme ;
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le Soleil dissipe la nue,

1. L'arc-en-ciel. Iris était la messagère de Junon.

2. *Rend avertis*, pour avertit, est long et lourd.

3. Allusion à l'expression *Incertis mensibus*. (VIRG., *Géor.*, liv I, vers 115.)

4. Remarquez l'ellipse du verbe : il avait, il portait ; mais cette omission ne nuit pas à la clarté du sens et rend la description plus vive et plus frappante. Les romanciers modernes ont abusé de ce procédé.

5. *A gage*, par allusion à la gageure, que Borée espère gagner ; il souffle, du reste, avec tant d'ardeur, qu'il peut paraître payé pour cela. Dans ce sens, on emploie plutôt *gage* au pluriel

6. Il semble que dans ce vers La Fontaine ait voulu produire un effet d'harmonie imitative ; mais on sait avec quelle discrétion il faut prêter aux poètes des intentions de ce genre.

7. La Fontaine a déjà dit, dans la fable *le Lion et le Moucheron*, « bat l'air qui n'en peut mais ». Voyez p. 85, note 5.

8. *Au sujet d'un manteau*. « J'ai peur (dit un des voleurs du livre des destinées, dans le *Cymbalum mundi*, dial. I) que si Jupiter trouve son livre perdu, il ne foudroye et abisme tout ce pauvre monde qui n'en peut mais, pour la punition de notre forfait. » (BONAVENTURE DES PÉRIERS.)

Récrée[1] et puis pénètre enfin le Cavalier,
Sous son balandras[2] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

IV. — JUPITER ET LE METAYER[3]

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce[4], et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner;
L'un alléguait que l'héritage
Était frayant[5] et rude, et l'autre un autre si[6].
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé[7].
Jupiter y consent. Contrat passé[8]; notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente[9], et fait en somme

1. *Récréer* a ici le sens du latin *recreare*, ranimer, réchauffer.

2. Le *balandras* ou *balandran* était une sorte de manteau. Boileau a dit, dans son *Discours sur la satire* : « Le sieur de Provins avait changé son *balandran* en manteau court ». Le satirique fait ici allusion aux vers suivants de la satire XIV de Mathurin Régnier :

Et qu'il ait, sans espoir d'être mieux [à la cour,
A son long balandran changé son man- [teau court.

3. Faërne, liv. V, fab. XIII : *Rusticus et Jupiter* — Esope, 77, 269 : *Pater et filiæ*. La fable ésopique n'a que peu de rapport avec celle-ci.

4. *Mercure en fit l'annonce*. « Le crieur des cieux, c'est Mercure ; c'est un de ses cent métiers. » *Psyché*, l. I. (Note de Ch. Nodier.)

5. Occasionnait beaucoup de frais : ce mot, aujourd'hui hors d'usage, vient de *fraier*, dér. de *frait*, amende.

6. *Si*, pour objection, difficulté. Les *si* et les *mais* reviennent souvent quand on discute. Plus loin, fab. XX, même livre, le poète fait de Que-si-que-non un personnage.

7. Ouvert la bouche, et non passé bail, comme l'ont pensé la plupart des commentateurs. Le verbe *bailler* aurait d'ailleurs plutôt le sens de donner à bail, que celui de prendre à bail.

8. *Contrat passé*. Cette suppression de l'article est rare

9. *Pleut, vente*, fait la pluie et le vent. Dans ces phrases, il pleut, il vente, il tonne, le sens actif s'est perdu, parce qu'on oublie que le pronom *il* désigne le maître de la pluie, du vent et du tonnerre.

Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée[1].
Monsieur le Receveur[2] fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au monarque des Dieux,
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous[3].

V. — LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU[4]

Un Souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi les monts qui bornent cet État[5],
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude[6] ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair[7],
Une sorte de bras[8] dont il s'élève en l'air

1. *Vinée*, vendange, récolte de vins
2. *Receveur* est pris ici dans le sens de métayer, parce que celui-ci recevra les revenus de la terre avant de les partager avec le dieu. Mais cette acception du mot receveur est très rare.
3. Cette fable rentre dans la moralité de la fab. IV du livre IX, *le Gland et la Citrouille*.
4. Abstemius, 67 : *De Mure qui cum Fele amicitiam contrahere volebat.*
5. La Fontaine se plaît à prêter des méprises de ce genre aux animaux de petite taille, qui transforment tous les objets suivant les proportions de leur corps Même étonnement et même ignorance chez le rat de la fable IX du livre VIII.

La moindre taupinée était mont à ses [yeux.

6. *Inquiétude* est pris dans son sens étymologique, agitation, absence de repos
7. La crête.
8. Les ailes Ces désignations vagues montrent l'inexpérience du souriceau.

Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
Or c'était un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique[1].
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux Dieux, de courage me pique[2]
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant[3].
Je le crois fort sympathisant
Avec Messieurs les Rats ; car[4] il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir[5] est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas[6].
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine. »

1. L'Amérique, dans les fables de La Fontaine, est considérée comme la terre de tous les prodiges.

2. Ce trait achève de nous peindre le caractère du souriceau : il est écervelé, frivole, fanfaron et poltron.

3. Pour compléter cet admirable portrait du chat, il faut se rappeler les épithètes dont l'affuble ordinairement La Fontaine : archipatelin, tartufe, saint homme Dans la comédie de La Fontaine, il représente l'hypocrite, et surtout l'hypocrite de religion.

4. Belle raison ! Les esprits légers se contentent ainsi des moindres apparences pour conclure et se décider.

5. *Vouloir* pour volonté a vieilli.

6. Cette fable est ainsi racontée par un sermonnaire célèbre de la fin du XV^e^ siècle : « Cattus erat in horreo et Mus habebat nidum ibi ; vidit Gallum, timuit, et ponebat se juxta illum bonum hominem *le chat*. O, dicit mater, si estis juxta illum quem vocatis *le bonhomme* et vocatis Mitis, comedet vos, aiius autem non. » (MENOT.)

VI. — LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX[1]

Les Animaux, au décès d'un Lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre[2] un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns[3] trop grosse, aucuns même cornue.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et par plaisir la tiare[4] essayant,
Il fit autour force grimaceries[5],
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le Renard seul regretta[6] son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au Roi : « Je sais, Sire, une cache[7],
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majesté. »
Le nouveau roi bâille[8] après la finance ;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège : il y fut attrapé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance :
« Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même? »

1. Esope, 69, 29 : *Vulpes et Simius*.
2. Un lieu de réserve, une prison.
3. *Aucuns* est pris ici dans le sens positif de « quelques-uns » *Aucunement* s'employait aussi comme « quelque peu »
4. *Tiare*. Insigne de royauté, dans les pays orientaux, n'était souvent qu'un cercle d'or. Ce mot est pris ici dans son sens général.
5. Ce mot ne se trouve que dans notre poète, et il est si bien placé qu'on oublie qu'il a été inventé pour la rime.
6. Il donna à regret, en le regrettant.
7. Cf. Molière : « On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une *cache* fidèle » (*L'Avare*, I, IV.)
8. Désire l'argent avec une avidité qui lui fait ouvrir la bouche. — *La finance*, pour l'argent, se trouve fréquemment chez La Fontaine.

Il fut démis[1]; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

VII. — LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE[2]

Le Mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la Jument,
Dont il contait mainte prouesse :
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire[3].
Il eût cru s'abaisser servant un médecin[4].
Etant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause[5]
Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII. — LE VIEILLARD ET L'ANE[6]

Un Vieillard sur son Ane aperçut, en passant,
Un pré plein d'herbe et fleurissant[7] :
Il y lâche sa bête, et le Grison[8] se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant[9],

1. *Démis*. Nous dirions *déposé*.
2. Esope, 83, *Mula*, 140 · *Mulus*.
3. *Dans l'histoire*. Allusion à la vanité et à la prétention de ceux qui n'ont d'autre titre qu'une illustre naissance et se croient pour cela supérieurs aux autres.
4. Allusion à l'habitude qu'avaient les médecins d'autrefois d'aller faire leurs visites sur une mule.
5. On dirait plutôt aujourd'hui à juste titre.
6. Phèdre, I, 15 : *Asinus ad Senem pastorem*.
7. *Fleurissant* indique autre chose que *fleuri* : les fleurs sont en train de s'ouvrir.
8. L'âne, ainsi nommé à cause de son poil qui tire sur le gris.
9. Remarquez que le pronom *se* sert pour les trois verbes contenus dans ce vers : les ellipses de ce genre, communes dans la poésie marotique, ne seraient plus admises aujourd'hui.

Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite[1].
« Fuyons, dit alors le Vieillard.
— Pourquoi? répondit le paillard[2] :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
— Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
— Et que m'importe donc, dit l'Âne, à qui[3] je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois[4]. »

IX. — LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU[5]

Dans le cristal d'une fontaine
Un Cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux[6],
Dont il voyait l'objet[7] se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion de mes pieds à ma tête?
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant de la sorte[8],
Un limier[9] le fait partir.
Il tâche à se garantir;
Dans les forêts il s'emporte[10].
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,

1. On emploie plus communément le pluriel.

2. Qui couche sur la paille. Ce mot est devenu une injure qui désigne les gens de mœurs déréglées.

3. L'emploi du subjonctif *à qui je sois* est un latinisme; on lit dans Phèdre :

... Ergo quid refert meâ
Cui serviam....

4. Clairement et franchement. Liv. VIII, fable XV, *bourgeois* rime avec *françois*.

5. Phèdre, I, 12 : *Cervus ad fontem*. — Ésope 66, 184 : *Cerva et Leo*.

6. *Jambes de fuseaux*, aussi minces, aussi grêles que des fuseaux.

7. L'image projetée devant lui.

8. Proposition absolue qui équivaut à : comme il parlait de la sorte.

9. Gros chien de chasse.

10. *Dans les forêts il s'emporte*. Ces quatre vers de sept syllabes expriment, on l'a remarqué, la brusque attaque des chiens et la rapidité de la course du cerf. Lorsque l'animal est engagé dans la forêt, le poète prend un rythme plus grave: « Son bois, dommageable ornement » etc.

Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui [1] ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit [2] les présents
Que le Ciel lui fait tous les ans [3].

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds, qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

X. — LE LIÈVRE ET LA TORTUE [4]

Rien ne sert de courir; il faut partir à point :
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? Êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore [5].
— Sage ou non, je parie encore »
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux :
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint [6].
Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être [7] atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes [8],
Et leur fait arpenter les landes.

1 Aujourd'hui, *de qui* ne s'emploie que lorsqu'il se rapporte à une personne Quand il s'agit d'un objet, on dit « dont ». Voyez p. 80, note 4.

2. *Il se dédit alors, et maudit* Ces deux verbes dans la composition desquels entre le verbe *dire* sont trop rapprochés.

3. Le bois du cerf tombe et se renouvelle chaque année.

4. Esope, 178, 292 : *Testudo et Lepus*.

5. *Ellébore*. L'ellébore est une herbe médicinale et purgative. Les anciens croyaient qu'il guérissait la folie. — *Le grain* dont parle ici La Fontaine est sans doute le petit poids employé en pharmacie. On le retrouve liv. VIII, fab xv.

6 « Dans Esope, après que la tortue a défié le Lièvre, elle dit : « Qui est-ce « qui nous marquera le but et nous « donnera le prix ? » Le plus sage des animaux, le Renard, marqua la fin et le commencement de la carrière... *Ce n'est pas l'affaire*, dit La Fontaine, *de savoir qui fut juge*; et il blâme dans Esope un détail inutile. » (TAINE.)

7. *Prêt de*. Sur cette locution, voyez p. 116, note 1.

8. Il fallait *calendes grecques*. C'étaient les Romains, et non les Grecs, qui avaient des *calendes* dans leur calendrier; et cette expression les *calendes grecques* signifie un terme ou un temps qui n'arrivera jamais.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la Tortue
Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur[1].
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains[2] : la Tortue arriva la première.
« Eh bien! lui cria-t-elle[3], avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison? »

XI. — L'ANE ET SES MAITRES[4]

L'Ane d'un Jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant[5] l'aurore.
« Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux[6] encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché:
Belle nécessité d'interrompre mon somme[7]! »

1. *Festina lente*; Boileau offre la même alliance de mots :

Hâtez-vous lentement et sans perdre [courage, etc
(*Art poët.*, ch. I.)

2. *Furent vains*. Cette coupe est une des plus heureuses rencontres de l'harmonie imitative. L'enjambement et la chute avant la fin du vers peignent à merveille l'agitation et la mésaventure du lièvre, opposées au paisible triomphe de la tortue.

3. « Elle crie : observez qu'il est encore loin. » (NODIER.)

4. Esope, 132 : *Asinus et Coriarius*.

5. *Devant* pour *avant* n'était plus guère employé au temps de La Fontaine; on le trouve avec ce sens dans Malherbe et Corneille. Voyez p. 54, note 7.

6. *Matineux*, ainsi que *matinal*, qui se lève matin; *la Belle matineuse*, tel est le titre de deux sonnets célèbres de Voiture et de Malleville. *Matinal* signifie en outre : qui appartient au matin; fraîcheur matinale, etc.

7. *Mon somme*. On reconnaît toujours notre dormeur de La Fontaine, qui sut si bien disposer son temps

Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien [faire

Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître, et l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
« J'ai regret[1], disait-il, à mon premier seigneur :
Encor[2], quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien ;
Mais ici point d'aubaine[3]; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. » Il obtint changement de fortune,
Et sur l'état[4] d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. « Quoi donc? dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content[5]?
N'ai-je en l'esprit que son affaire? »

Le Sort avait raison[6]. Tous gens sont ainsi faits
Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente;
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

1. *Avoir regret à* s'employait plus communément au XVII^e siècle qu'aujourd'hui.

Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à [ma vie.
(CORNEILLE, *Médée*, V, IV.)

2. *Encor*, signifie ici *du moins*.

3. *Aubaine*, revenant-bon imprévu. Dans l'ancien droit français, la succession des étrangers (*aubaine*, par corruption de *advena*) revenait au fisc, et cette iniquité s'appelait *droit d'aubaine*.

4. On appelait l'*état* la liste des officiers qui composaient la maison du roi, d'un prince, etc. L'*état du charbonnier* est, par suite, une locution ironique, imaginée par La Fontaine

5. Cf. Horace :

Qui fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi [sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, [illâ
Contentus vivat. (*Sat.*, I, 1)

6. L'âne n'avait pas tort non plus, car, à chaque changement de maître, sa condition s'aggravait réellement, et le Sort se moquait de lui en feignant d'exaucer ses vœux. Sur cette formule, qui sert fréquemment de transition à La Fontaine, voyez p. 31[illegible] note 4.

XII. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES[1]

Aux noces d'un tyran[2] tout le peuple en liesse[3]
Noyait son souci dans les pots.
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.
« Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer[4] à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs[5].
« Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
« Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
« Se peut souffrir; une demi-douzaine
« Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
« Adieu joncs et marais : notre race est détruite;
« Bientôt on la verra réduite
« A l'eau du Styx. » Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal[6].

XIII. — LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT[7]

Esope conte qu'un Manant[8],
Charitable autant que peu sage,

1. Phèdre, I, 6 : *Ranæ ad Solem.*
2. Dans Phèdre il s'agit d'un voleur.
3. *Liesse*, joie, de *lic*, *lætus*, joyeux.
4. *Dessein de songer*, espèce de pléonasme : car *songer* à une chose, c'est *avoir le dessein* de la faire.
5. La Fontaine emploie volontiers le mot *citoyen* dans le sens d'habitant. Dans la fable XI du livre X, Tircis interpelle ainsi les poissons :

... « *Citoyens* de cette onde, etc.

6. Elles raisonnaient un peu comme Malherbe. Un courtisan s'affligeant devant lui parce que la princesse de Condé avait mis au monde deux enfants morts : « Monsieur, s'écria le poète, cela ne vous doit point affliger; ne vous souciez que de bien servir, vous ne manquerez jamais de maître. » (*Vie de Malherbe*, par RACAN.)

7. Esope, 153 : *Serpens et Agricola*; 173 : *Agricola et Serpens.* — Phèdre, IV, 18 (sive 19) : *Homo et Colubra.*

8. *Manant.* Voyez page 55, note 2.

Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile, rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer[1]
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme[2] lui revient avecque la colère[3];
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père[4].
« Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte[5] sautillant cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

1 Salaire, récompense Un des auteurs favoris de La Fontaine, Mathurin Régnier, a dit, en parlant de la cour, qu'elle est un pays étrange,

Où les lois par respect sages humainement,
Confondent le *loyer* avec le châtiment.
(*Sat.* III)

2. *L'âme*, la vie, le souffle · c'est le sens du latin *anima*.

3 *Avecque la colère*. Transposition d'idées C'est la colère qui lui revient avec l'âme.

4 Il faut remarquer la gradation. On peut rendre service à quelqu'un sans le sauver; on peut le sauver sans le traiter comme un fils.

5 L'expression dont se sert ici La Fontaine a été injustement accusée d'impropriété : « On a aussi appelé *insectes*, dit Furetière (1690), les animaux qui vivent après qu'ils sont coupés en plusieurs parties, comme la grenouille qui vit sans cœur et sans tête, les lézards, *serpents*, vipères, etc » Le mot *insecte* s'applique donc bien au serpent, qui, coupé en trois morceaux par le villageois, vit encore et semble chercher à réunir « le tronçon, la queue et la tête ».

XIV. — LE LION MALADE ET LE RENARD[1]

De par le roi des animaux[2],
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de Lion, très bien écrite,
Bon passeport contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du Prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les Renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
« Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour :
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense :
Grand merci de son passeport;
Je le crois bon; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort[3]. »

XV. — L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE[4]

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.

1. Esope, 91, 137 : *Leo et Vulpes.* — Philibert Hegemon, fable 9, dans *La Colombière, ou Maison rustique*, in-12, Paris, 1583. — Horace, *Epist.*, I, v. 73.

2. La Fontaine imite ici un peu durement le protocole des édits royaux. La formule *de par le roi* est une corruption de l'ancien français *de part le roi*, qui équivaut à *de la part du roi*.

3. Ces derniers vers sont la traduction exacte de ce passage d'Horace, qui s'excuse de ne pas partager les goûts du peuple romain.

Olim quod Vulpes ægroto cauta Leoni
Respondit referam : « Quia me vestigia [terrent
« Omnia te adversum spectantia, nulla retrorsum. »
(*Ep.*, I, 1.)

4. Abstemius, 3 : *De Accipitre Columbam insequente.*

Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant[1] au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme[2] brillant attire une Alouette.
Aussitôt un Autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maline[3].
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
« Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage;
Je ne t'ai jamais fait de mal. »
L'Oiseleur repartit : « Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage? »

XVI. — LE CHEVAL ET L'ANE[4]

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir[5] :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe[6].

Un Ane accompagnait un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourrait devant qu'être[7] à la ville.
« La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »

1. Voyez page 55, note 2.
2. *Fantôme*, apparence, se dit habituellement des apparitions sans réalité.
3. Même au temps de La Fontaine, l'usage avait fait *ongle* du masculin : le féminin était un archaïsme. « *Ongle* est toujours masculin », dit Vaugelas en 1647, et selon lui l'autre genre n'est usité qu'en Savoie, en Dauphiné et à Lyon. — La Fontaine a écrit *maline* pour *maligne* afin que la rime fût plus exacte : ces licences lui sont familières. Il écrira ailleurs et pour la même raison *assinée* pour *assignée*.
4. Esope, 24 · *Equus et Asina* ; 125 : *Equus et Asinus*. — Plutarque, *Les Règles et Préceptes de santé*.
5. C'est la moralité de la fable XVII du livre VIII.
6. Cette considération n'est pas très élevée. La Fontaine fonde la charité sur l'intérêt bien entendu. Sa morale a presque toujours ce caractère pratique et terre à terre.
7. *Devant qu'être*. Voyez page 54, note 7.

Le Cheval refusa, fit une pétarade[1] :
Tant qu'il[2] vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du Baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

XVII. — LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE[3]

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au Chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
Ce Chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII. — LE CHARTIER EMBOURBÉ[4]

Le Phaéton[5] d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin

1. La Fontaine a eu soin de nous dire que le cheval était *peu courtois*.

2. C'est-à-dire « si bien que ».

3. Esope, 339 : *Canis cibum ferens*; 213 : *Canicula carnem ferens*. — Phèdre, I, 4 *Canis per fluvium carnem ferens*.

4. Avianus, fab 32 *Rusticus et Hercules*. — Faërne IV, 14 *Bubulcus et Hercules*.

5. Phaéton, fils du Soleil, obtint un jour de conduire le char de son père, d'où il fut précipité dans l'Eridan Cette désignation ironique ennoblit le style C'est ainsi que le poète a dit : Un âpier son « sceptre à la main », etc

Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage[1] :
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au Chartier[2] embourbé dans ces lieux
Le voilà qui déteste[3] et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
« Hercule, lui dit-il, aide-moi. Si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici. »
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement[4] qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix. Prends ton fouet.
— Je l'ai pris. Qu'est ceci ? mon char marche à souhait :
Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera[5]. »

XIX. — LE CHARLATAN[6]

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,

1. *Quand il veut qu'on enrage.* La basse Bretagne était l'effroi des voyageurs par le mauvais état de ses chemins.

2. La Fontaine n'a pas écrit *chartier* par licence, mais parce que c'était l'orthographe la plus usitée de son temps. C'est bien plus tard que l'Académie, après avoir également admis les deux formes, s'est décidée pour charretier. On trouve aussi *charton* pour *charreton*, liv. VIII, f. XII.

3. *Détester* est pris ici absolument, dans le sens du mot latin *detestari* jurer avec imprécation.

4. *Achoppement*, obstacle, de *choppper*, vieux mot qui signifie « heurter ».

5. Régnier avait dit avant notre poète :

« Aidez-vous seulement et Dieu vous aidera. » (*Sat.*, XIII.)

6. Poggii *Facetiæ*, t. I, p 258, et t. II, p. 257-265, édit. 1798, in-18. *Asinus erudiendus*. — Bonav. Des Périers, nouvelle XC.

Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre[1] affronte l'Achéron[2],
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron[3].

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
« Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane[4]. »
Le Prince sut la chose; il manda le Rhéteur[5].
« J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie[6];
J'en voudrais faire un orateur.
— Sire, vous pouvez tout, » reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme:
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs;
Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col[7], étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance;
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu,

1. *En théâtre*; on dit plus communément sur un théâtre.

. . . . . Faut-il sur nos défauts [extrêmes
Qu'*en théâtre* public nous nous jouions [nous-mêmes ?

(MOLIÈRE, *les Fâcheux*, I, 1.)

2. C'est-à-dire se fait fort d'affronter la mort. — « Il s'agit ici de ces fameux opérateurs (comme Barry, l'Orviétan) qui, sur leurs tréteaux, se frappaient à coups d'épée, avalaient des poisons, se faisaient mordre par des vipères, et sans doute aussi de ces discours emphatiques où ils défiaient la maladie et la mort de triompher de leurs remèdes. » (H. REGNIER.)

3. *Passe-Cicéron* ne s'est point conservé.

4. C'est-à-dire qu'il devienne un clerc, un docteur. Au XVII^e^ siècle il n'y avait pas que les ecclésiastiques à porter la soutane : c'était aussi le vêtement des médecins, des professeurs.

5. Aux chiens j'apprends la rhéto- [rique,
Car enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du jugement.

(RÉGNIER, *Ep.*, III.)

6. L'Arcadie est renommée par la beauté de ses ânes. Juvénal a dit en parlant d'un jeune homme stupide :

.... Læva in parte mamillæ
Nil solit Arcadico juveni.

7. *Guindé la hart au col*, au lieu de *pendu*. La *hart* est la corde avec laquelle on étranglait les criminels.

Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : « Avant l'affaire,
Le Roi, l'Ane, ou moi, nous mourrons[1]. »

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants :
Nous devons à la mort de trois l'un[2] en dix ans.

XX. — LA DISCORDE[3]

La déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme[4],
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-Que-non[5], son frère,
Avecque Tien-et-Mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir ; et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats et prévenait[6] la Paix,

1. Dans les *Contes et joyeux devis* de Des Périers (nouv. XC), cette entreprise est faite par un charlatan italien sur le singe d'un prélat. Le charlatan s'excuse ainsi : « J'ai entrepris de faire parler un singe en six ans. Le terme vaut l'argent, et l'argent vaut le terme. Ils viennent beaucoup de choses en six ans. Avant qu'ils soient passés, ou l'abbé mourra, ou le singe, ou moi-même par aventure : ainsi, j'en demeurerai quitte. »

2. Un sur trois.

3. Le sujet de cette fable a été probablement inspiré à La Fontaine par un emblème de Corrozet, intitulé *Discorde haye de Dieu.*

4. Allusion au jugement de Pâris.

5. La Fontaine personnifie ici les formules employées ordinairement par l'esprit de dispute et l'amour jaloux de la propriété. Math. Régnier a dit :

Lors *du mien* et *du tien* naquirent les procès.
(*Sat.*, VI.)

6. Devançait.

Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que[1] l'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté[2],
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent de filles[3],
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maison assinée[4].

XXI. — LA JEUNE VEUVE[5]

La perte d'un époux ne va point sans soupirs[6],
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console :
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole,
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne :
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien;
On dit qu'on est inconsolable;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme

1. *Que* a le sens de *quod*, de ce que.
2. Qui lui fût particulièrement affecté.
3. « La difficulté de loger la Discorde parce qu'il n'y avait point de couvent de filles, est un trait imité de l'Arioste, qui la loge chez les moines; mais La Fontaine, qui voulait la loger chez les époux, a su tirer parti de cette imagination de l'Arioste. » (CHAMFORT.)
4. Sur l'orthographe de ce mot, voyez p. 190, note 3.
5. Abstemius, 14 : *De Muliere virum morientem flente et Patre eam consolante.*
6. Cette fable ou plutôt ce petit conte, qui terminait le premier recueil de La Fontaine, est un de ses chefs-d'œuvre. «On y trouve, dit Chamfort, la perfection d'un poète sévère avec la grâce d'un poète négligé. »

Lui criait : « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure[1]
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais, après certain temps[2], souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose[3]
Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut[4]. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce[5].
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours;
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence[6].
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? » dit-elle.

1. *Tout à l'heure*, à l'instant même.
2. *Après certain temps*. L'omission de l'article a pour effet de rendre ce délai plus indéterminé et de laisser, par suite, plus de latitude à la fidélité ou à l'inconstance de la veuve.
3. *Tout autre chose*, bien différent du défunt et possédant maintes qualités qui lui manquaient : cette formule vague est faite pour piquer la curiosité de la jeune femme et précipiter la fin de son deuil. La Fontaine a eu raison de nous présenter le père comme un homme « prudent et sage ».
4. La Fontaine a dit ailleurs :
Comme vos yeux allaient tout embraser,
Il fut conclu par votre parentage
Qu'on vous ferait un couvent épouser.
(*Lettre à Mme de Coucy.*)
5. *Digérer*, pris au figuré, signifie s'habituer à quelque chose de pénible. — Le mot *disgrâce* a le sens général d'infortune, malheur; de nos jours il a une signification plus restreinte.
6. *Jouvence*. La jeune veuve a recours à tous les artifices de parure et de coquetterie qui peuvent lui donner les séductions de la jeunesse.

ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps[1] que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché[2]. Damon[3], vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux[4] me causera !

1. Le temps est venu. Ce gallicisme a vieilli.

2. Roman en prose et en vers, dont le sujet est tiré d'Apulée. Il semble ressortir de ce passage que La Fontaine en avait interrompu la composition pour se mettre à écrire les fables *Psyché* parut au début de 1669.

3. On ne sait pas avec exactitude quel est le personnage dont parle ici La Fontaine. Est-ce un des amis, qu'il met en scène dans le roman de *Psyché* ? Est-ce Maucroix ? On ne peut répondre que par des conjectures.

4. Cupidon ou l'Amour, époux de Psyché.

FIN DU LIVRE SIXIÈME

AVERTISSEMENT

Voici un second recueil de fables que je présente au public[1]. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres Parties[2] convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte : pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même; ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay[3], sage Indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman[4]. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières Parties toute la diversité dont j'étais capable.

1. Ce recueil formait la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenait cinq livres.

2. C'est-à-dire la première et la seconde partie, qui contenaient les six premiers livres; ils avaient paru en 1668 et en 1669, in-12 et in-4, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie. Le douzième livre fut formé plus tard de fables publiées séparément.

3. Allusion à la traduction française du recueil de Pilpay ou Bidpaï, publiée en 1644, sous ce titre : *Livre des lumières, ou la Conduite des rois.*

4. L'existence du « sage Locman », dont la vie présente beaucoup d'analogies avec celle d'Esope, a paru fort problématique à l'érudition moderne.

A MADAME DE MONTESPAN

L'apologue est un don qui vient des Immortels;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Ériger en divinité[2]
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma Muse
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui[3]
Doit s'acquérir votre suffrage[4].
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.
Eh! qui connaît que vous[5] les beautés et les grâces?
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma Muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître[6] que moi
Votre louange est le partage.

1. Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de MONTESPAN, née en 1641, morte le 26 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Lorsque La Fontaine lui adressa cette épître, en 1678, elle était toute-puissante, et sa faveur ne devait prendre fin qu'en 1686. Elle protégea toujours les gens de lettres, en particulier Boileau et La Fontaine.

2. Boileau a dit :

Et plus en criminel ils pensent m'éri-
(*Epîtres*, VII.) [ger.

3. *Vivre après lui*, se survivre.

4. Le suffrage de Mme de Montespan avait d'autant plus de prix, qu'elle avait la réputation d'être fort spirituelle : comme elle partageait ce mérite avec son frère, le duc de Vivonne, et ses sœurs, la marquise de Thianges et l'abbesse de Fontevrault, *l'esprit des Mortemart* était à la cour également connu et redouté.

5. *Que*. Voyez ci-dessus, page 90, note 1.

6. Chamfort croit que La Fontaine fait ici allusion à Louis XIV et admire la naïve bonhomie du poète : il se peut qu'il s'agisse tout simplement d'un poète contemporain, devant lequel s'incline notre fabuliste.

Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri :
Protégez désormais le livre favori[1]
Par qui j'ose espérer une seconde vie ;
Sous vos seuls auspices, ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande,
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous[2].

1. *Favori* semble avoir ici le sens de : favorisé par votre protection.

2. Il faut comparer cette dédicace du second recueil de fables à celle du premier, qui est adressée à *Monseigneur le Dauphin* ; puis au commencement du *Discours à Madame de la Sablière*, qui ouvre le dixième livre sous le titre : *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf*.

LIVRE SEPTIÈME

I. — LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE[1]

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie[2];
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant[3] plus de joie[4].

Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis[5],
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents

1. Cette fable avait cours dans les sermons au moyen âge. On la rencontre dans Barlette, prédicateur italien, et dans Raulin; elle est dirigée contre la partialité des confesseurs, indulgents pour les crimes des grands, inexorables pour les peccadilles du pauvre.

2. Souvenir de Virgile (*Géorg.*, III) :

Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in [herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia [reddunt....

3. *Partant*, par conséquent.

4. « Quel vers que ce dernier ! et peut-on mieux exprimer la désolation que par le vers précédent :

« Les tourterelles se fuyaient !

« Ce sont de ces traits qui valent un tableau tout entier. » (CHAMFORT.)

5. M. Taine fait observer comme l'infortune a singulièrement adouci l'humeur brutale et insolente du despote. « Ses sujets sont maintenant « ses chers amis. »

On fait de pareils dévouements[1].
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger[2].
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi:
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur[3];
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le Renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Ane vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue[4].

1. Allusion à la mort volontaire de Codrus à Athènes, etc. — Remarquez au vers précédent l'emploi du mot *accident* pour désigner une calamité publique. Ce mot avait au XVII^e^ siècle un sens très fort :

. . . . Nous ne verrons point de pareils *accidents*
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.
(CORNEILLE, *Cinna*, II, II.)

2. Ce petit vers escamote, comme on l'a remarqué, le plus gros des méfaits de sa majesté le lion.

3. On a rapproché de ce vers ce passage de l'*Enéide*, où le héros de Virgile donne à Lausus, qu'il immole, cette étrange consolation :

Hoc tamen infelix miseram solabere mortem :
Ænææ magni dextrâ cadis.
(Liv. X, v. 829.)

4. On voit avec quel art le poète a multiplié les circonstances atténuantes dans cette confession : c'était un *pré de moines*, gens riches et charitables; il *passait*, donc point de préméditation. *La faim, l'occasion, l'herbe tendre*, comment résister à une tentation si forte! d'ailleurs le *diable* s'en est mêlé. La peccadille de l'âne conservée par un vague souvenir, *j'ai sou-*

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro[1] sur le Baudet.
Un Loup, quelque peu clerc[2], prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer[3] ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa péccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour[4] vous rendront blanc ou noir.

II. — LE MAL MARIÉ[5]

Que le bon soit toujours camarade du beau[6],
Dès demain je chercherai femme[7];
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains presque les quatre parts[8]

venance, est encore amoindrie par la franchise de l'aveu Guillon fait aussi observer que « *tondre* » n'est pas attaquer le pied ; c'est le *Luxuriem segetum tenerâ depascit in herbâ* de Virgile (*Géorg.* I, 112). L'herbe ainsi tondue se répare bientôt. »

1. La clameur de *haro* (mot dont l'étymologie est douteuse) se poussait en Normandie avant de courir sus aux malfaiteurs.

2. *Clerc*, savant. La science était le privilège des ecclésiastiques. Pasquier dit : « Le mot *clerc* appartient aux ecclésiastiques ; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent profession de bonnes lettres, aussi, par métaphore, nous appellâmes *grand clerc* l'homme savant, *mauclerc* celui qu'on tenait pour bête, et la science *clergie* ».

3 *Devovere*, immoler comme une victime expiatoire.

4. *De cour*, c'est-à-dire de cour de justice, disent la plupart des commentateurs. Nous croyons qu'il s'agit plutôt ici des courtisans que des juges. Chamfort l'entend ainsi quand il dit : « Non seulement les jugements de *cour*, mais les jugements de *ville*, et, je crois, ceux de village ».

5. Esope, 9. — Ce titre est peu français.

6. Les Grecs expriment par le mot καλοκαγαθία cette *camaraderie* du beau et du bon.

7. Il ne faut pas croire que par étourderie La Fontaine a oublié, au moment où il écrivait ce vers, qu'il était marié. Il prête ce langage à un narrateur imaginaire. Mais La Fontaine ne laisse échapper aucune occasion de médire du mariage.

8. *Les quatre parts*, plus exactement, les quatre quarts, c'est-à-dire le tout, le genre humain tout entier

S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent[1].
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient; l'époux était à bout :
« Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout.
Monsieur court, Monsieur se repose. »
Elle en dit tant, que Monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin[2],
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps, qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait[3]?
— Assez, dit-elle; mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici:
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire[4], et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
— Eh! Madame, reprit son époux tout à l'heure[5],
Si votre esprit est si hargneux,
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous et ne revient qu'au soir
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit[6] jour et nuit avec vous?

1. « Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point. » (La Bruyère, *Des femmes.*)

2. *Lutin*, feu follet, être fantastique et malicieux.

3. Ce qui vous convient.

4. Rien n'est plus fréquent au XVII^e^ siècle que cette ellipse du pronom régime, *le, la,* devant *lui, leur* : « Dieu veut notre cœur, dit Mme de Sévigné, nous ne voulons pas *lui* donner. »

5. C'est-à-dire : sur-le-champ. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens.

6. Cette tournure, fréquente au XVII^e^ siècle, a disparu de l'usage. Certains écrivains ont essayé de la remettre en faveur, mais sans succès. Elle est, en somme, lourde et désagréable, et ne mérite pas d'être reprise.

Retournez au village : adieu. Si, de ma vie,
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir pour mes péchés
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés! »

III. — LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE[1]

Les Levantins en leur légende[2]
Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros et gras[3] : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis[4] était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le Solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :

1. La Fontaine semble avoir voulu dérouter le lecteur en feignant de prendre son sujet dans un recueil de fables orientales : on ne trouve rien d'analogue dans *le Livre des lumières*, et tout porte à croire que ce récit est de l'invention de La Fontaine. Il reprend contre les moines la tradition satirique du moyen âge, et M Taine a raison de retrouver dans le Rat du fabuliste « un de ces ermites dont parle Jean de Meung, un arrière-petit-fils de Faux-Semblant ».

2. *Les Levantins*, les peuples du Levant, ou les Orientaux. — Le mot *légende* désigne la tradition populaire.

3. C'est le signalement de Tartufe :

Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.
(*Le Tartufe*, I, IV.)

4. Mot composé qui signifie *ville des Rats*.

En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désignai-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis[1]:
Je suppose[2] qu'un moine est toujours charitable.

IV. — LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou[3].
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la Carpe y faisait mille tours,
Avec le Brochet son compère.
Le Héron en eût fait aisément son profit:
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit:
Il vivait de régime et mangeait à ses heures[4].
Après quelques moments, l'appétit vint: l'Oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures[5].
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le Rat[6] du bon Horace.

1. *Dervis* ou derviche, religieux mahométan.

2. « Que de malice dans la prétendue bonhomie de ce vers! » (CHAMFORT.)

3. Ce signalement du héron est aussi exact que poétique; c'est une description et un tableau. On n'aurait pas à faire cette remarque, si Voltaire n'eût compris ces deux vers dans ses critiques sur La Fontaine. (*Siècle de Louis XIV*, art. LA FONT.)

4. « Il (Papegaut) ne chante qu'à ses heures et ne mange qu'à ses heures. » (RABELAIS, V, VIII.)

5. « *Sortaient du fond de ces demeures*, n'est point indifférent. Cela commence à sentir la bourbe. » (M. GUILLON.)

6. ...*Tangens male singula dente superbo.*
(HOR., liv. II, sat. VI.)
Effleurant chaque mets d'une dent dédaigneuse.

« Moi, des tanches! dit-il; moi, Héron, que je fasse
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon! c'est bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle; écoutez, humains, un autre conte[1] ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

V. — LA FILLE

Certaine Fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette Fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
« Quoi? moi! quoi? ces gens-là[2]! l'on radote, je pense.
A moi les proposer! hélas! ils font pitié:
Voyez un peu la belle espèce[3]! »

1. *Un autre conte.* Cet autre conte n'est pas une fable; c'est la moralité de celle-ci mise en action. Le rapprochement de ces tableaux, également ingénieux, mais de nature différente, peut servir à faire comprendre la nature de l'apologue, petit poème qui montre une chose, et qui en désigne une autre.

2. Il faut remarquer ces ellipses si naturelles et si vives. L'indignation l'emporte : les locutions ordinaires sont trop longues. Cf. ci-dessus :

Moi, des tanches! moi, héron!

3. Après La Fontaine le mot *espèce*, sans épithète, désignera toute personne dénuée de qualités physiques ou morales. « *L'espèce*, terme nouveau, mais qui a un sens juste, est l'opposé de l'homme de considération. » (Duclos, *Considér. sur les mœurs*, 5.)

L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
C'était ceci, c'était cela;
C'était tout, car les précieuses[1]
Font dessus[2] tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments;
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude;
Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ses traits choquer et déplaire;
Puis cent sortes de fards[3]. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron[4].
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est[5] cet avantage
Pour les ruines du visage[6]?
Sa préciosité[7] changea lors de langage.
Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari. »
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru[8].

1. Ce mot, auquel la comédie de Molière, *les Précieuses ridicules*, a donné une acception défavorable, était un titre fort envié sous Louis XIII, lorsque l'hôtel de Rambouillet, rendez-vous d'une société spirituelle et aristocratique, était l'arbitre du goût. Au temps de La Fontaine ce mot ne se prenait plus qu'en mauvaise part.

2. *Dessus* a cessé d'être préposition.

3. Remarquez l'ellipse du verbe; il est facile de suppléer *elle emploie*.

4. C'est l'idée exprimée déjà par Horace (*Ép.*, II, 2) :

Singula de nobis anni prædantur [*euntes* :
Eripuere jocos, venerem, convivia, lu- [*dum.*

5. *Que n'est...* signifie : Pourquoi cet avantage n'existe-t-il pas ?

6. *Les ruines du visage.* On retrouve dans *Psyché* cette analogie si comique et si hardie d'une vieille fille à un monument délabré : « L'aînée de ses sœurs avait dans sa personne des réparations à faire de tous cotés ». Comment ne pas se souvenir ici des vers célèbres de Racine, où il nous montre Jézabel cherchant à :

. . . . réparer des ans l'irréparable [outrage.
(*Athalie*, II, v.)

7. Ménage avait employé ce mot avant La Fontaine. On a cru à tort qu'il était de l'invention de notre poète. *Préciosité* n'a été admis par l'Académie qu'en 1835.

8. *Un malotru.* L'analogie avec la fable précédente est conservée jusqu'au bout. Le malotru de la précieuse est le limaçon du héron.

VI. — LES SOUHAITS[1]

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphirs,
Peuple ami du Démon[2], l'assistaient dans sa tâche!
Le Follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle;
Mais ses confrères les Esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou[3] qu'il était on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes :
« On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes;
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter[4]
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :

1. Le fond de cet apologue est tiré de l'un des contes des *Paraboles de Sendabar*. On a cité aussi les anciens *fabliaux*, t. IV, p. 227, du recueil de Legrand d'Aussy; et Marie de France, t. II, p. 140, fable 21. Si La Fontaine a connu quelques-unes de ces sources, c'est par l'intermédiaire d'auteurs plus modernes. Comparez aussi un morceau de Rabelais contre les vœux exagérés des hommes dans le nouveau prologue du quatrième livre. (WALCKENAER.)

2. *Démon* est pris ici dans le sens du mot grec, δαίμων, divinité, génie.

3. On écrit aujourd'hui Hindou.

4. Prolonger mon séjour; Molière a dit :

Autant qu'il vous plaira vous pouvez [*arrêter*

(*Le Misanthrope*, III, IV.)

Employez-la ; formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis,
Trois sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance[1] ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent ;
Les grands seigneurs leur empruntèrent[2] ;
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
« Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez ; et toi, Déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité[3], reviens vite. » A ces mots
La Médiocrité revient ; on lui fait place ;
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
Qu'ils étaient et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires :
Le Follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse.
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

1. *Chevance.* Voyez p. 148, note 3.

2. La Fontaine songe à ses contemporains. Sous Louis XIV, les grands seigneurs empruntaient beaucoup, surtout pour entrer en campagne. Le zèle monarchique les excitait, comme le zèle religieux au moyen âge. Seulement les croisés vendaient leurs domaines pour servir Dieu, tandis que les courtisans guerriers se contentaient de les grever pour le service du roi. Bossuet loue Anne de Gonague d'avoir payé ses dettes après sa conversion : il considère cela comme un exemple de mortification bon à proposer aux fidèles. Mais sa voix ne fut guère écoutée.

3. *Auream quisquis mediocritatem*
Diligit, etc.
(HORACE, liv. II, ode x.)

Rabelais dit aussi : « Médiocrité a été par les sages anciens dite aurée, c'est-à-dire précieuse, de tous louée, en tous endroits agréables. » (Liv. IV, *nouv. prol.*)

VII. — LA COUR DU LION[1]

Sa Majesté Lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le Ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire[2] écriture
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le Roi tiendrait
Cour plénière[3], dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[4].
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté[5].
Le Singe approuva fort cette sévérité,
Et flatteur excessif, il loua la colère[6]
Et la griffe du Prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce Monseigneur du Lion-là
Fut parent de Caligula[7].

1. Phèdre, IV, 12 : *Leo regnans.*

2. *Circulaire* est devenu substantif.

3. *Cour plénière*, assemblée solennelle que les anciens rois de France tenaient aux principales fêtes de l'année, et principalement à Pâques et à Noël.

4. Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours et qui paradait à la porte du théâtre de Brioché, le célèbre joueur de marionnettes.

5. Chez Pluton, aux enfers; il le tua.

6. La rime de ce vers manque, et les trois précédents offrent, contre les règles de la prosodie, trois fois la même rime. La Fontaine, dans les éditions faites sous ses yeux, a laissé passer cette double négligence.

7. Caligula mit sa sœur Drusille au rang des divinités, et punissait également ceux qui pleuraient sa mort et ceux qui ne la pleuraient point : les premiers, parce qu'ils insultaient, suivant lui, à son apothéose les seconds, parce qu'ils étaient insensibles a sa perte.

Le Renard étant proche : « Or çà, lui dit le Sire,
Que sens-tu? dis-le-moi : parle sans déguiser. »
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand [1].

VIII. — LES VAUTOURS ET LES PIGEONS [2]

Mars autrefois mit tout l'air en émute [3].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char; mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine [4].
C'était plaisir d'observer leurs efforts;
C'était pitié de voir tomber les morts.

1. Les Normands sont renommés par la subtilité de leurs réponses évasives. « Ni oui, ni non », c'est leur devise. Alain Chartier (voyez le *Curial*) est plus moral en conseillant à son frère de ne pas aller à la Cour.

2. Abstemius, 96 : *De Accipitribus inter se inimicis quos Columbæ pacaverant.* Voyez ci-dessus la quatrième fable du livre II.

3. La Fontaine conserve ici l'ancienne prononciation du mot *émeute* : « Le participe, écrit *émeu*, se prononçait *ému*; le substantif *émeute*, qui en dérive, se prononçait *émute*. Puis l'écriture a pris le dessus; et on a prononcé ce qui était écrit, non ce qui était dans la tradition. » (LITTRÉ.)

4. Par la mort du dernier vautour. Selon la Fable, Prométhée, pour avoir osé créer l'homme et dérober le feu sacré du ciel, fut enchaîné sur un rocher du Caucase, où un vautour lui déchirait les entrailles sans cesse renaissantes. Le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle ne mentionne pas ce supplice.

FABLE IX.

Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les Ombres:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les Vautours plus ne se chamaillèrent[1].
Ils firent trêve; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
Et dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.
Tenez toujours divisés les méchants[2] :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

IX. — LE COCHE ET LA MOUCHE[3]

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche[4].

1. *Se chamailler* est devenu trivial. Dans l'ancienne langue il s'employait dans la poésie épique et désignait le coup frappé sur l'armure de tête appelée *camail*.

2. *Divide ut imperes*, diviser pour régner. La Fontaine n'adopte pas entièrement cette devise de la tyrannie, il la restreint aux méchants, contre lesquels il provoque l'union des gens de bien.

3. Esope, 294, 217 : *Culex et Bos* — Phèdre, III, 6 : *Musca et Mula*.

4. « La phrase, dit La Harpe, est disposée de manière que l'œil se porte d'abord sur la montagne et sur tous les accessoires qui la rendent si dure à monter : la roideur, le sable, le

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une Mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher[1].
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille[2] allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun besoin,
Se plaint[3] qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire
Le moine[4] disait son bréviaire ;
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le Coche arrive au haut[5] :
« Respirons maintenant ! dit la Mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés[6].

soleil à plomb ; on voit ensuite arriver péniblement les six forts chevaux et au bout le coche qu'ils tirent, mais de manière que le coche paraît se traîner avec eux. » Le commentaire de La Harpe est peut-être un peu subtil : mais il est évident que tous les détails de ce tableau concourent à donner au lecteur comme une sensation de fatigue haletante.

1. *Sur le nez du cocher*. Cf. Liv. IV, fab. III.

2. On appelait ainsi l'officier d'état-major qui, le jour de la bataille, disposait les troupes selon le plan arrêté par le général en chef.

3. *Se plaint que*, voyez p. [illegible], note 1.

4. Voyez plus haut, même livre, fable III.

5. Cette cacophonie achève le tableau et reproduit le dernier effort de l'attelage au terme de ses fatigues. *Respirons maintenant !*

6. Comparez à ces derniers vers ce passage de Phèdre :

Est ardelionum quædam Romæ natio,
Trepide concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Et sibi molesta, et aliis odiosissima.
(Liv II, v.)

X. — LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT[1]

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait[2]
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats[3].
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus[4], de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame[5] de ces biens, quittant d'un œil marri[6]

1. Bonaventure Des Périers, *Les Contes ou les Nouvelles récréations et joyeux devis*, nouvelle XIV, t. I, p. 141-144, édition de 1735, in-12 : *Comparaison des Alquemistes à la bonne femme qui portoit une potée de lait au marché.*

2. *Le pot au lait.* « J'ay grand paour, dit Échéphron, que toute ceste entreprinse sera semblable à la farce *du pot au lait*, duquel ung cordouanier se faisoyt riche par resverie; puis le pot cassé, n'eust de quoy disner. » (RABELAIS, I, chap. XXXIII.)

3. Delille a essayé de rivaliser avec La Fontaine dans ce passage du deuxième livre des *Jardins* :

C'est le pas leste et vif de la jeune Laitière,
Qui, l'*habit* retroussé, le corps droit, va trottant,
Son *vase* en équilibre, et chemine en chantant.

Delille a reculé devant les mots *pot* et *cotillon*, qui ne lui ont pas paru assez « nobles ».

4. Ce temps passé exprime à merveille les illusions d'une imagination impatiente, qui voit déjà tous ses désirs réalisés. La Fontaine semble se souvenir du mot de Picrochole : « Voire, mais nous ne *bûmes* point frais ».

5. *Domina*, la maîtresse de ces biens.

6. Triste, fâché. Vieux mot. Molière l'a employé plaisamment :

Et mari très-*marri*.

Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari.
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela *le Pot au lait*.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne[1]?
Picrochole[2], Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi[3];
On m'élit roi, mon peuple m'aime[4];
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean[5] comme devant.

XI. — LE CURÉ ET LE MORT[6]

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte;

1. Expression proverbiale qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. On a fait diverses conjectures sur l'origine de cette locution, qui est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans le *Roman de la Rose*.

2. Rabelais (*Gargant.*, c. XXXIII) nous montre Picrochole qui, aidé de quelques conseillers aussi insensés que lui, fait en imagination la conquête du monde. L'ardeur conquérante de Pyrrhus et les sages conseils de Cinéas sont connus par Plutarque (*Pyrrhus*, c. XIV) et par Boileau (Epître I).

3. *Le sophi*, c'est le nom que portait, au temps de Louis XIV, le souverain de la Perse.

4. La Fontaine, non sans malice, met cet amour du peuple pour son roi au nombre des rêveries et des chimères.

5. Expression proverbiale qu'on trouve dans Rabelais pour désigner un homme de rien. Jean de La Fontaine se l'applique plaisamment. Ce vers semble un souvenir de l'épitaphe composée pour lui-même par notre poète :

Jean s'en alla comme il était venu.

6. Un fait contemporain a fourni le sujet de cette fable; Mme de Sévigné le raconte ainsi : « M. de Boufflers a tué un homme après sa mort : il était dans sa bière et en carrosse, on le menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer; son curé était avec le corps : on verse; la bière coupe le cou au pauvre curé. » Quelques jours après on avait la fable de La Fontaine : cf. Mme de Sévigné, lettre du 9 mars 1672.

Un Curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite[1].
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le Pasteur était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons :
« Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire. »
Messire Jean Chouart[2] couvait des yeux son mort.
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards semblait lui dire :
« Monsieur le Mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts. »
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs;
Certaine nièce assez propette[3]
Et sa chambrière Pâquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée,
Un heurt[4] survient : adieu le char.
Voilà Messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraine son pasteur;
Notre Curé suit son seigneur
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart, qui sur son mort comptait,
Et la fable du *Pot au lait*[5].

1. « Les courtes mesures et les rimes symétriques de ces quatre vers sont pleines de gaieté. On dirait, à entendre ces vers, que le bonhomme de curé fredonne une chanson entre ses dents. » (TAINE.)

2. Rabelais use et abuse de ce nom.

3. La Fontaine a écrit *propette* et non *proprette*.

4. Un choc. Ce mot peu usité se trouve dans la fable 1 du livre X, *les deux Rats, le Renard et l'Œuf*. C'est la racine de *heurter*.

5. Mme de Sévigné dit à propos de l'aventure et de la fable : « Cette aventure est bizarre; la fable est jolie, mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. .. Je ne sais ce que c'est que ce *Pot au Lait*. »

XII. — L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE, ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT[1]

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme[2].
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe :
Pauvres gens! je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
« Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape[3] :
Ne le valons-nous pas? — Vous valez cent fois mieux;
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte?
Le repos, le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des Dieux[4]?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera: son sexe en use ainsi. »

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :
« Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.

1. La source de cette fable est inconnue; La Fontaine s'y est inspiré de son amour du repos, de son goût pour la solitude, de son horreur pour les soucis de la fortune.

2. *Fantôme.* « Bel exemple d'antithèse de mots. » (Ch. NODIER.) L'opposition est aussi dans les idées, et c'est pour cela que le vers est excellent.

3. Parmi les papes d'une origine particulièrement humble on cite Adrien IV, Sixte IV, fils d'un pêcheur, d'après une tradition, Sixte-Quint aurait été porcher.

4. *Le partage des Dieux.* C'est la doctrine des épicuriens. La Fontaine s'y range volontiers. Il a dit dans son opéra de *Daphné* :

Ce qui fait le bonheur des Dieux,
C'est de n'avoir aucune affaire,
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire.

— Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous; suivez votre humeur inquiète[1]:
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant. »
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever[2], à ces heures
Que l'on sait être les meilleures,
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
« Qu'est ceci? se dit-il, cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, Messieurs de cour; Messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate[3] :
Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer[4].
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant[5], qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier[6].
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort · avec beaucoup de peines,

1. Un des *deux pigeons* de La Fontaine a aussi « l'humeur inquiète ». Voyez livre IX, fable II.

2. Aux réceptions et admissions qui précédaient le coucher du roi ou suivaient son lever, et qui se distinguaient en coucher et petit coucher, grand lever et petit lever. Tout bon courtisan devait s'y trouver. C'est l'unique préoccupation des marquis de Molière ; voyez *le Misanthrope*, II, IV.

3. Ville de l'Hindoustan.

4. Aujourd'hui il faudrait répéter *de* devant le second verbe. Au XVII^e^ siècle, quand *de* précédait plusieurs verbes à l'infinitif, on se contentait souvent de l'exprimer devant le premier :

Je remets à ton choix de parler ou [te taire.
(CORNEILLE, *le Menteur*, I, VI.)

5. *Diamant* a ici le sens que nous lui donnons aujourd'hui et non celui d'*adamas*, fer.

6. Ces vers sont imités d'Horace, qui a dit, liv. I, od. III :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem [*cum*
Primus, nec timuit præcipitem Afri-
Decertantem Aquilonibus, etc.
(*Odes*, I, III.)

On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter ; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
« Demeure en ton pays, par la nature instruit. »
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été[1] :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : « Heureux qui vit chez soi[2],
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouïr dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil[3],
Il la trouve assise à la porte
De son ami, plongé dans un profond sommeil.

XIII. — LES DEUX COQS[4]

Deux Coqs vivaient en paix : une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie[5] ; et c'est de toi que vint[6]

1. On dirait aujourd'hui *ne* l'avait été. Mais au XVII^e^ siècle l'ellipse de *ne* après un comparatif est très fréquente.

2. Racan avait déjà, dans ses *Stances sur la retraite*, vanté le bonheur de celui

. . . . qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune.
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

3. *Conseil*, résolution.

4. Esope, 119 : *Galli et Aquila* ; 145 : *Galli*. Aphton., 12 : *Fab. Gallinaceorum*.

5. On sait que l'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, roi de Lacédémone, par le fils de Priam, Pâris, fut l'occasion de la guerre de Troie.

6. *Vint* et *survint* ne peuvent rimer régulièrement.

Cette querelle envenimée
Où du sang des Dieux même[1] on vit le Xanthe teint!
Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage;
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents[2],
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

XIV. — L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE[3]

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :

1. Au XVII^e siècle les écrivains confondent assez souvent *même* pronom et *même* adverbe, écrivant ce dernier tantôt *même*, tantôt *mêmes*.

2. La Fontaine se souvient ici des deux taureaux, dont Virgile nous décrit la rivalité (*Géor.*, liv. III, vers 224 et sq):

. . . . . *sed aller*
Victus abit, longeque ignotis exsulat oris, etc.

Voyez aussi la fable intitulée *les deux Taureaux et une Grenouille*.

3. Abstemius, 198 : *De Viro qui se felicitatis suæ causam, infelicitatis vero Fortunam esse dicebat.* Cf. *la Fortune et le jeune Enfant*, liv. V, fab. XI.

Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage[1]
D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos[2] et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs[3], associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canèle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie[4] enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parlait chez lui que par doubles ducats[5];
Et mon homme d'[6]avoir chiens, chevaux et carrosses:
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : « Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent. »
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie[7],
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : « D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
— Consolez-vous, dit l'autre; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »
Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,

1. *Péage*, droit de passage.
2. *Atropos*, celle des trois Parques qui coupe le fil de la vie; est mise ici pour la Mort elle-même.
3. *Facteurs*, représentants.
4. *Le luxe et la folie* des acheteurs.
5. On a désigné ainsi une monnaie d'or de provenance espagnole répandue en France au XVI^e^ siècle. Au temps de La Fontaine elle était devenue très rare.
6. C'est l'infinitif latin dit de « narration ».
7. Sur cette locution voyez ci-dessus, page 120, note 4.

Son bonheur à son industrie[1];
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune;
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune;
On a toujours raison, le Destin toujours fort.

XV. — LES DEVINERESSES[2]

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire? il faut qu'il ait son cours.
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse[3] :
On l'allait consulter sur chaque événement :
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la Devineuse[4] on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait[5].
Son fait[6] consistait en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats[7],
Elle passait pour un oracle.

1. *Industrie*, activité; c'est le sens d'*industria*.

2. C'est une anecdote contemporaine que La Fontaine a mise en vers. « Cette fable, publiée en 1678, a été composée dans le court intervalle de temps qui sépare les deux grands procès de la Brinvilliers (1676) et de la Voisin (1679-80), et où les histoires de devineresses et d'empoisonneuses durent tant impressionner le public. » (H. Regnier). Ces procès donnèrent lieu à une pièce de circonstance : *La Devineresse, ou les Faux enchantements* (1679).

3. Nom de la prêtresse d'Apollon qui rendait ses oracles assise sur le trépied du temple de Delphes.

4. *Devineuse*, pour devineresse. Le masculin, *devineur*, se trouve dans Marot.

5. « Ce trait développe les derniers replis du cœur humain. » (Chamfort.)

6. *Son fait*, c'est-à-dire sa manière de faire.

7. Expression proverbiale, pour dire à un très haut degré, par allusion à l'or à vingt-trois carats, qui est presque entièrement pur.

L'oracle était logé dedans un galetas;
Là cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros Messieurs, tout enfin,
Allait, comme autrefois, demander son destin:
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire :
« Moi devine! on se moque; eh! Messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu[1]; »
Point de raison : fallut[2] deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage[3] aidaient fort à la chose :
Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait son sabbat et sa métamorphose[4].
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas; il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise[5].
J'ai vu dans le Palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

1. « *Croix de par Dieu, croix de par Jésus*, alphabet où l'on apprenait à lire aux enfants, ainsi dit parce que le titre est orné d'une croix qui se nommait « croix de par Dieu », c'est-à-dire croix faite au nom de Dieu. » (LITTRÉ.)

2. Cette ellipse du pronom personnel devant *falloir* est fréquente dans le style archaïque.

3. *L'équipage*, la disposition du logis, et, si l'on veut, la mise en scène.

4. On dit que les sorcières, dans leurs assemblées nocturnes, qu'on appelle *sabbat*, volent sur un manche à balai et prennent, en se *métamorphosant*, des figures d'animaux. Voyez dans Régnier une description analogue :

Un balai, pour brûler en allant au [sabbat,
Une vieille lanterne, un tabouret de [paille,
Qui s'était sur trois pieds sauvé de la [bataille.

(*Satires*, XI.)

5. Le concours des chalands ou acheteurs, de *chaloir*, s'intéresser à.

XVI. — LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN[1]

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée[2].
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O Dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
O là, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du pays[3]. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etait au premier occupant.
« C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi[4]
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi[5]. »
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
« Le premier occupant », est-ce une loi plus sage[6]?

1. *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, traduit par Galland.

2. Voyez un tableau analogue, liv. X, fab. XIV, vers 18-21.

3. La Fontaine n'a pas oublié le *Combat des Rats et des Belettes*, liv. IV, fab. VI.

4. La concession.

5. La belette, pour soutenir son usurpation, met en doute les principes mêmes de toute société. « Certes, la belette qui met l'hérédité en question est une terrible révolutionnaire, et Rousseau n'a trouvé ni pire ni mieux dans son discours sur l'inégalité. » (TAINE.)

6. La loi du premier occupant éta encore favorable à Jean Lapin, puisque la belette était venue après lui. Celle-ci n'avait d'autre titre que l'adage vulgaire : « Qui quitte sa place la perd ».

— Or bien[1], sans crier davantage,
Rapportons-nous[2], dit-elle, à Raminagrobis[3]. »
C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,
Un Chat faisant la chattemite[4],
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud[5] leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants[6] aux rois.

XVII. — LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT[7]

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et Queue[8]; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :

1. Locution fréquemment employée par les avocats et dont Rabelais s'est moqué : « Allez, enfants, or bien, et passez outre, or bien, nous ne sommes tant diables, or bien, que sommes noirs, or bien, or bien, or bien. » (*Pantagruel*, liv. V, ch. XIII.)

2. Il faudrait : rapportons-nous-*en*.

3. *Raminagrobis*. L'étymoiogie de ce nom est incertaine. Dans une farce du XVI^e^ siècle, il désigne les conseillers du parlement de Rouen et forme deux mots, « ces gros raminas grobis ». Ramina, qui paraît une onomatopée, signifie chat ; quant à grobis, ou grosbis, on disait familièrement *faire du grobis* pour faire l'important ; Raminagrobis est donc un chat d'importance. Le commentateur de Rabelais qui voit dans ce mot *Raoul*, *hermine* et *grobis*, y voit trop de choses.

4. *Chattemite*, *catus mitis*, le chat doucereux.

5. *Grippeminaud*, formé de *grippe*, voleur, et de *minaud*, chat, est, dans Rabelais (liv. V, chap. XI), l'archiduc des chats fourrés, ou le premier président du parlement de Paris.

6. *Se rapportants*. Voyez p. 51, note 6.

7. Esope, fab. 260. — Plutarque, *Vie d'Agis et de Cleomène*, t. VII, p. 311 de la traduction d'Amyot, édit. de Clavier, 1802, in-8.

8. L'ellipse de l'article est familière à La Fontaine.

Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas[1].
La Tête avait toujours marché devant la Queue.
La Queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
« Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci ;
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante[2].
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant[3].
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la Tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle[4].
Souvent sa complaisance a de méchants[5] effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors[6] ; et la guide[7] nouvelle,
Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four[8],
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx[9] elle mena sa sœur.

Malheureux les Etats tombés dans son erreur!

1. Pour la préséance.
2. Ironiquement, comme on dit pour refuser : je suis votre serviteur.
3. Erreur que la science a détruite irrévocablement : la queue des serpents ne contient, en effet, aucun poison.
4. Cf. liv. VI, f. IV, et liv. VII, f. VI.
5. *Méchants*, funestes, sens étym. *meschéant*, de *meschoir*, tomber mal.
6. *Lors* pour « alors » est fréquent dans l'ancienne poésie : Cf. Malherbe.

O combien *lors* aura de veuves
La gent qui porte le turban!

Mais il était déjà suranné au temps de La Fontaine (Richelet, 1680).
7. *Guide* n'est plus un nom des deux genres avec le même sens. Quand on l'applique aux personnes, il est toujours masculin ; et on l'emploie au féminin lorsqu'il désigne la courroie qui sert à conduire les animaux. Le féminin s'est encore conservé dans certains titres de livres, comme : *La guide des pécheurs*.
8. Cette comparaison est très ancienne. Littré en cite un exemple du XV^e^ siècle.
9. Un des fleuves de l'Enfer.

XVIII. — UN ANIMAL DANS LA LUNE[1].

Pendant qu'un philosophe[2] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[3] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La Nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement[4].
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour;
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la Nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la[5] détermine.
L'ignorant le croit plat : j'épaissis sa rondeur;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :

1. Le sujet de cette fable paraît emprunté à une épopée burlesque, où l'auteur d'*Hudibras*, Butler, imagine, pour tourner en ridicule la Société Royale de Londres, qu'un club de savants a découvert un éléphant dans la lune : mais un valet montre aux astronomes désappointés que le phénomène s'explique tout naturellement par la présence d'une souris qui s'est glissée entre les verres de la lunette. C'est cette fiction, communiquée à La Fontaine par ses amis d'Angleterre, Saint-Evremond et Barillon, qui lui suggéra sur les erreurs de sens les réflexions philosophiques « dont il lui plut de faire une fable ».

2. Démocrite.

3. Epicure,

4. La Fontaine n'a pas fait le chapitre de philosophie qu'il promet ici à la légère. Mais les fables comme celle-ci, comme *les deux Rats, le Renard et l'Œuf*, comme *l'Homme et la Couleuvre*, n'en ont pas moins un caractère original qui montre que le fabuliste s'intéressait aux discussions philosophiques.

5. *La* se rapporte à distance. Cette distance se détermine par une opération fort simple de trigonométrie. La Fontaine s'exprime ici avec une certaine rigueur scientifique, il omet seulement la base du triangle, formée par une ligne qui aboutit à deux points opposés de l'orbite de la terre. La base étant donnée avec l'ouverture des angles, le calcul fournit la longueur des côtés, et par conséquent la distance.

Ce sens ne me nuit point par son illúsion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille[1], lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse[2]
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau;
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet? Le Monarque accourut :
Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres:
Dans la lunette était la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François[3]
Se donner, comme vous, entiers à ces emplcis?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits et non point nos soupirs.

1. Ni avec mon oreme; ellipse.
2. L eau ne courbe pas le bâton, mais le fait paraitre courbe. Ce vers et lestrois suivants sont souvent cités.
3. L'Angleterre était en paix avec toutes les puissances, tandis que la France faisait alors à la fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne et à l'Empire. — Il faut remarquer, d'autre part, *François* rimant avec *emplois*. Jusqu'au XVI^e^ siècle on a prononcé *françois* au lieu de *français*. Voir un exemple de même genre à la fin de la fable VIII du livre

Charles [1] en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant, s'il pouvait apaiser la querelle,
Que d'encens ! est-il rien de plus digne de lui [2] ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux [3] ! quand la paix [4] viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?

1. Charles II, roi d'Angleterre en 1660, mort en 1685.

2. On voit par ces vers que cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. Alors les puissances se trouvaient épuisées par la guerre et désiraient la paix. L'Angleterre, qui seule était restée neutre, devint, par cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivaient à Nimègue. Toutes les parties belligérantes invoquaient sa médiation : mais Charles II se trouvait fort embarrassé, parce que ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisaient désirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que d'un autre côté il craignait l'opinion du peuple anglais, si, trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisait pas les nations alliées et coalisées contre la France. (WALCKENAER.)

3. Le peuple anglais.

4. La paix fut signée à Nimègue : 1678-79. Elle devait être de courte durée.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME

LIVRE HUITIÈME

I. — LA MORT ET LE MOURANT[1]

La Mort ne surprend point le sage[2] ;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois[3]
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La Mort ravit tout sans pudeur ;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse[4].
Il n'est rien de moins ignoré,
Et puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé[5].

1. Abstemius, 99 : *De Sene Mortem differre volente.*

2. Parmi les belles fables de La Fontaine, quelques-unes sont plus populaires que celle-ci ; mais il n'y en a pas d'un ordre plus élevé. La noblesse du style, la gravité du sentiment, l'importance de la leçon morale, font de cet apologue un des chefs-d'œuvre de notre poète.

3. On peut rapprocher ces quatre vers de la strophe de Malherbe :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume
[le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières
[du Louvre
N'en défend pas les rois.

4. La Fontaine a dit ailleurs :

..... Ni le sang des rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance,
Ne font changer du Sort la fatale or-
[donnance
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran
[des morts.

(*Épître au prince de Conti*, 1685.)

5. Écoutons Bossuet parlant de la mort devant la cour de Louis XIV : « C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort ;

Un Mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins : « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu:
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu[1];
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle[2]!
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis[3], quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus;
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la République
Que tu fasses ton testament. »

chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort.... Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme; et celui qui le dit, c'est un homme, et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée, ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées, et je puis dire que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes. » (*Sermon sur la mort.*) Comparez Bourdaloue, *sur la Préparation à la mort.*

1. *Un arrière-neveu* signifie petit-fils, comme on le voit dix vers plus loin.

2. La Fontaine met les mêmes plaintes dans la bouche de Scarron près de mourir :

Scarron, sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : « Attendez, je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satire.
— Ah! dit Clothon, vous la ferez là-bas:
Marchons, marchons ; il n'est pas [temps de rire. »
(*Épigr.*, V. 1660.)

3. Ces vers rappellent le passage suivant d'un des plus beaux sermons de Gerson :

Vides signa judicii tui per universum corpus tuum et animam tuam; caput tuum fit canum, lumen oculorum debilitatur, memoria deficit, ingenium induratur, etc. (GERSON, Serm. cont. luxur., vol. III, p. 914.) Cf. Bossuet, sermon *sur l'Impénitence finale.*

La Mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet[1],
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet[2];
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! Vois ces jeunes[3] mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

II. — LE SAVETIER ET LE FINANCIER[4]

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir[5];
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin[6], au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le Savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le Financier se plaignait

1. Souvenir d'Horace,

Cedat uti conviva satur....
(*Sat.*, I, 1)

et de Lucrèce,

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis?
(Liv. III.)

Il faut comparer ce passage de Lucrèce, où la Mort gourmande l'Homme et lui démontre par une argumentation rigoureuse la nécessité de mourir, avec la fable de La Fontaine. Notre poète, en effet, se rapproche beaucoup plus de l'auteur païen que des moralistes chrétiens, tels que Bossuet. Dans le raisonnement qu'il prête à la Mort il ne fait intervenir aucune considération religieuse, aucune idée d'un monde nouveau ouvert à l'homme par la mort. Toute son argumentation n'est qu'un appel au sens commun.

2. Ce sont ces locutions populaires qui font de La Fontaine un imitateur original.

3. *Jeunes* est ici pris substantivement.

4. Bonaventure Des Périers, nouvelle XXI, t. I, p. 211, *Du savetier Blondeau, qui ne fit oncques en sa vie mélancholie que deux fois; et comment il y pourveut; et de son épitaphe.* — La farce *des Deux savetiers* La Fontaine peut aussi s'être inspiré de l'histoire de Vultéius Mena et de l'avocat Philippe, contée par Horace (ép. VII). Philippe, jaloux du bonheur insouciant d'un crieur public, lui donne, pour se distraire, tous les soucis du propriétaire : Vultéius ne tarde pas à revenir à sa condition première.

5. *Jusqu'au soir.* « Tout le long du jour il chantait et réjouissait tout le voisinage. » (Des Périers.)

6. *Son voisin.* Dans le conte de B Des Périers le savetier a trouvé un trésor, et le jette à la rivière pour retrouver sa gaieté. Le contraste du savetier et de l'homme de finance et la scène comique qu'il amène appartiennent à La Fontaine.

Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir[1],
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an? Ma foi, Monsieur,
Dit, avec un ton de rieur,
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins[2] : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône[3]. »
Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin ».
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant[4] : il perdit la voix,
Du moment[5] qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines;

1. *Le dormir.* L'infinitif est un substantif verbal, et peut s'employer substantivement. Cet emploi, très commun chez les Grecs, où l'infinitif se prend avec l'article, et en latin, où il se décline (les gérondifs sont des cas de l'infinitif), est plus rare en français. La Fontaine en use assez fréquemment; il a dit quelque part :

Le vrai dormir n'est connu que chez [eux,

exemple remarquable, puisque l'infinitif est accompagné d'un qualificatif. Nous lisons dans la fable précédente « les causes du *marcher* ». Lorsque La Fontaine fait l'éloge du sommeil, il n'imite personne : il exprime un goût tout personnel. Cf. liv. V, fab. VI.

2. *Tantôt plus, tantôt moins.* Ces réponses évasives sont bien dans les habitudes du peuple.

3. « La Fontaine, dit M. H. Regnier, touchait ici une question tout actuelle pour le public de 1678. Douze ans auparavant, le roi avait obtenu des évêques la suppression de dix-sept fêtes. »

4. *Plus de chant.* « Lors il commença de devenir pensif. Il *ne chantoit plus*, il ne songeoit plus qu'en ce pot de quincaille. » (DES PÉRIERS.)

5. *Du moment que*, aussitôt que.

Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent[1]. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus[2] ».

III. — LE LION, LE LOUP ET LE RENARD[3]

Un Lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible[4] aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins ; il en est de tous arts[5].
Médecins au Lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient[6] des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le Renard se dispense[7] et se tient clos et coi[8].
Le Loup en fait sa cour, daube[9], au coucher du Roi,
Son camarade absent. Le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer[10] Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le Loup lui faisait cette affaire :
« Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère

1. *Prenait l'argent.* Ainsi Harpagon de Molière, apercevant la Flèche, qui l'a à peine entrevu : « Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent » ; et plus loin, voyant Elise et Cléante qui se font des signes : « Je crois, dit-il, qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse ».

2. En faisant l'éloge de la pauvreté insouciante, La Fontaine pouvait songer à lui-même et à sa vie. On a vu (Notice, page 7) qu'il perdit en partie par sa négligence la fortune qu'il avait héritée de son père.

3. Ésope, 258 : *Leo, Lupus et Vulpes* ; 12 : *Leo et Lupus*. — *Le Roman du Renart.*

4. *Alléguer l'impossible.* M. de Calonne a commenté ce vers en répondant à la reine Marie-Antoinette, qui lui demandait un service : « Madame, si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, ça se fera ».

5. M. Walckenaer entend par ce mot : de toutes professions et de toutes classes. La Fontaine veut peut-être dire qu'il y a des médecins qui ont des secrets différents, des *arts* divers pour soigner les maladies ; diversité suspecte, que le poète signale avec une intention légèrement malicieuse contre la médecine.

6. *Lui vient* pour il lui vient. Sans cette ellipse, il faudrait : lui viennent.

7. Se dispense de venir, s'abstient. « Se dispense » est pris ici absolument.

8. *Coi*, tranquille, de *quietus* ; on a écrit également *quoi*.

9. *Dauber* signifie proprement battre à coups de poing. Au figuré, il signifie parler mal de quelqu'un.

10. *Veut qu'on aille enfumer.* Cette menace s'exécute dans *le Roman du Renart*. C'est le procédé des chasseurs pour faire sortir le renard de son terrier.

Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étais en pèlerinage[1],
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint, à bon droit, la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau[2]
Toute chaude et toute fumante;
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre[3]. »
Le Roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs[4] ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

IV. — LE POUVOIR DES FABLES[5]

A MONSIEUR DE BARILLON[6]

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères?

1. Cette explication de l'absence du renard est de l'invention de La Fontaine. Elle lui fut sans doute suggérée par les mœurs contemporaines : le temps n'est pas très éloigné où tout bon courtisan sera dévot.

2. « Faites écorcher Panurge, et de sa peau couvrez-vous. » (RABELAIS, liv. IV, ch. XXIV.)

3. M. Taine fait observer que cette ironie féroce complète le caractère du courtisan personnifié par le renard : « Le voilà enfin dans son naturel, c'est-à-dire railleur. L'inhumanité et la possession de soi sont les sources de l'humeur sarcastique. »

4. Mot heureusement créé, qui a pris place, grâce à La Fontaine, dans le Dictionnaire de l'Académie française.

5. Esope, 54, 181 : *Demades orator.*

6. Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poète, de Mme de Sévigné, de Mme de Grignan et de Mme de Coulanges.

S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point[1] traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du Lapin et de la Belette[2].
Lisez-les, ne les lisez pas;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de milie endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose[3].
N'est-il point encor temps que Louis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre[4]? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse[5],
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup[6],
Je vous sacrifierai cent moutons[7] : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse;
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens;
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène[8] autrefois, peuple vain et léger,
Un Orateur[9], voyant sa patrie en danger,

1. *Seront-ils point.* Cette tournure ancienne se retrouve à chaque instant dans La Fontaine, quoique l'usage de commencer les phrases de ce genre par une négation eût déjà prévalu.

2. Voy. liv. VII, fab. XVI.

3. Le parlement d'Angleterre s'opposait à ce que Charles favorisât la France.

4. Cette métaphore parait un souvenir de Malherbe :

.... En sa dernière tête
L'hydre civile t'arrête.
(*Ode à Henri IV.*)

5. On négociait alors à Nimègue pour la paix. Elle devait être signée au mois d'août 1678.

6. Le parlement d'Angleterre voulait qu'au cas où Louis XIV ne consentirait pas à faire la paix avec les alliés Charles II se joignit à eux pour faire la guerre à la France.

7. Souvenir de Virgile, qui dit en parlant d'Octave :

... *Erit ille mihi semper deus, illius* [*aram*
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbue [*agnus*
(*Eglog.*, I.)

8. Syllepse : la ville est ici confondue avec le peuple qui l'habite.

9. Cet orateur se nommait Démade. On attribue le même artifice à Démosthène.

Courut à la tribune; et d'un art tyrannique[1],
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes[2]:
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout, personne ne s'émut;
L'animal aux têtes frivoles[3],
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter,
Tous regardaient ailleurs; il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
« Cérès, commença-t-il[4], faisait voyage un jour
Avec l'Anguille et l'Hirondelle;
Un fleuve les arrête; et l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle?
— Ce qu'elle fit? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi? de contes d'enfants son[5] peuple s'embarrasse!
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait? »
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'Orateur:
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau d'âne* m'était conté[6],

1. Les écrivains anciens donnaient à l'éloquence l'épithète de *flexanima*, lui prêtant sur les cœurs un pouvoir irrésistible, *tyrannique*, comme dit La Fontaine.

2. *Lentes*, difficiles à émouvoir.

3. Le peuple :

Bellua multorum es capitum.
(Hor., *Ep.*, I, 1.)

4. *Cérès, commença-t-il.* Le conte que fit Démosthène en pareil cas est tout différent. Un jeune homme avait loué un âne pour aller d'Athènes à Mégare. Monté sur sa bête, il cheminait avec le propriétaire de l'âne. La chaleur du soleil au milieu du jour l'engagea à descendre pour se placer à l'ombre de l'animal. Son compagnon prétendit alors qu'il avait loué l'âne et non l'ombre. Sur ce débat, l'orateur s'arrête; les Athéniens le pressent d'achever, et il leur reproche alors avec indignation leur puérile curiosité et leur coupable indifférence sur les intérêts de la patrie.

5. Cérès était adorée à Eleusis.

6. Comme le conte de Perrault, rédigé non en prose, mais en vers, ne parut qu'en 1694, on a supposé que La Fontaine faisait allusion à la dernière nouvelle du recueil de Bonaventure Des Périers, qui porte en effet le titre de *Peau-d'âne*. Mais le

J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

V. — L'HOMME ET LA PUCE [1]

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens [2],
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens [3].

Un Sot par une Puce eut l'épaule mordue ;
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, ce dit-il, tu devais [4] bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger? »
Pour tuer une Puce, il voulait obliger
Ces Dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI. — LES FEMMES ET LE SECRET [5]

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;

récit n'a rien de commun avec le conte populaire auquel fait sûrement allusion La Fontaine et qu'il connaissait par la tradition orale.

1. Esope, 194 : *Pulex et Athleta* ; 62 : *Pulex*.

2. *Citoyens*, habitants.

3. *Des Grecs et des Troyens* ; les Grecs et les Troyens du temps d'Homère. Dans l'*Iliade*, les dieux de l'Olympe prennent parti entre ces deux peuples et se mêlent aux combats de leurs armées. Une pareille prétention de l'Eléphant à occuper les dieux est raillée dans la fable XXI du livre XII.

4. *Tu devais*, pour « tu aurais dû ». Voyez page 104, note 4.

5. Abstemius, 129 : *De Viro qui Uxori se ovum peperisse dixerat.*

E je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un Mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : « O Dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi? j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui, le voilà,
Frais et nouveau pondu. Gardez bien[1] de le dire :
On m'appellerait poule; enfin n'en parlez pas. »
La Femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire :
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit[2].
L'Epouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine.
« Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon Mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
— Vous moquez-vous? dit l'autre : ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
La femme du pondeur[3] s'en retourne chez elle.
L'autre grille[4] déjà de conter la nouvelle;
Elle va la répandre en plus de dix endroits;
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent[5].

1. *Gardez bien*, prenez bien garde. Le poète dit plus bas : *Gardez-vous bien ;* c'est aujourd'hui la seule locution autorisée.

2. *Avec les ombres de la nuit*, en même temps que finit la nuit.

3. *Pondeur* est aussi bien trouvé que *daubeur* à la fable III de ce livre, *le Lion, le Loup et le Renard*, et il est plus comique.

4. Rabelais, se raillant aussi de la curiosité et de l'indiscrétion des femmes, emploie le même mot « griller ». La défense ne fut si tôt faite, qu'elles « *grilloient* en leurs entendements de voir », etc. (liv. III, ch. XXXIV).

5. Cette seconde partie de la fable donne une seconde moralité, de sorte que l'apologue ne prouve pas seulement l'indiscrétion des femmes, mais la croissance rapide des bruits populaires. Virgile a dit, en parlant de la Renommée : *Vires acquirit eundo* (Elle se fortifie dans sa course).

VII. — LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINER DE SON MAITRE [1]

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain Chien, qui portait la pitance[2] au logis,
S'était fait un collier du dîné de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyait un mets exquis;
Mais enfin il l'était; et tous tant que nous sommes
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange : on apprend la tempérance aux chiens
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes[3]!
Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné[4],
Un Mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le Chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé;
Grand combat; d'autres chiens arrivent;
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre Chien, se voyant trop faible contre tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part: et, lui sage[5], il leur dit :
« Point de courroux, Messieurs, mon lopin[6] me suffit;
Faites votre profit du reste. »
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le Mâtin, la canaille[7],

1. Regnerii *Apologi Phædrii*, pars I, p. 23, 1645, in-12, fab. XVII, *Coqui Canis et alii Canes*.

2. Ce mot désigne proprement la ration de nourriture donnée à chaque membre d'une communauté : de là il a fini par signifier d'une façon générale nourriture, et, en particulier, la viande, le poisson, par opposition au pain. On le rattache au vieux mot *pite*, pièce de monnaie, qui indiquerait le prix de la ration des moines.

3. La Fontaine se confesse ici naïvement d'un de ses péchés favoris. On sait qu'il aimait la bonne chère.

4. C'est-à-dire « ajusté, paré ». Ce mot est ici ironique.

5. Le mot *sage* n'a pas ici un sens moral : il signifie simplement « prudent, avisé ».

6. Mon morceau, ma part.

7. *La canaille*, les petits, la plèbe par rapport aux grands, que représente ce mâtin.

A qui mieux mieux. Ils firent tous ripaille[1],
Chacun d'eux eut part au gâteau[2].

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, prévôt des marchands[3],
Tout fait sa main[4]; le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer[5] un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre:
C'est bientôt le premier à prendre.

VIII. — LE RIEUR ET LES POISSONS[6]

On cherche les rieurs, et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots[7].
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur était à la table
D'un Financier et n'avait en son coin

1. *Ripaille* « Ce mot a quelque chose d'ignoble, qui convient à ces pillards gloutons. Mettez à la place : « Ils firent tous *festin* ». On ne voit plus cette voracité brutale. » (TAINE.)

2. *Au gâteau,* c'est-à-dire à cette bonne aubaine.

3. L'histoire paraît confirmer ce que dit La Fontaine des malversations commises par les magistrats municipaux du XVII^e^ siècle : d'après Brossette, c'est un savant de Lyon qui, ayant composé une fable sur ce sujet, aurait suggéré à La Fontaine l'idée de cette satire.

4. C'est-à-dire pille, vole. Corneille a dit dans le même sens :

Viens nous aider là-haut à faire notre [main.

(*Illus. com.*, v. 1224.)

5. *Nettoyer* signifie ici « rendre net, vide, faire disparaître ».

6. Abstemius, 118 : *De Viro de morte patris Pisciculos sciscitante.* C'est l'anecdote du poète Philoxène de Cythère, racontée par Athénée, liv. I, chap. VI, t. I.

7. *Diseurs de bons mots.* La pensée de Pascal : « Diseurs de bons mots, mauvais caractère », s'applique aux mots méchants, et non aux anecdotes qui veulent être plaisantes. Ce dernier défaut n'est qu'un travers d'esprit.

Que de petits poissons : tous les gros etaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint, à la pareille[1],
D'écouter leur réponse. On demeura surpris;
Cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage ;
Il s'en informait donc à ce menu fretin;
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauraient davantage.
« N'en puis-je donc , Messieurs, un gros interroger? »
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que, depuis cent ans, sous l'abîme avaient vus
Les anciens[2] du vaste empire.

IX. — LE RAT ET L'HUITRE[3]

Un Rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares[4] paternels un jour se trouva soû[5].
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux[6]!
Voilà les Apennins, et voici le Caucase. »

1. *A la pareille*, de la même manière.

2. *Anciens*, contrairement à l'usage moderne, compte ici pour trois syllabes.

3. Abstemius : *De Mure in cistâ nato*; Esope, 208 : *Canis*. Ces deux fables n'ont que des analogies très lointaines avec celle de La Fontaine, qui est évidemment empruntée à une épigramme de l'*Anthologie grecque*, où nous voyons un rat fait prisonnier par une huître.

4. Dieux du foyer domestique chez les Romains, pris ici pour la maison elle-même.

5. Voilà déjà un trait de caractère.

6. Ce rat a quelques notions de géographie : mais il en use maladroitement, rapprochant d'une façon inattendue les Apennins et le Caucase. Le Pirée doit être « de ses amis ».

La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys[1] sur la rive
Avait laissé mainte huître ; et notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord[2].
« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire[3] :
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi[4], j'ai déjà vu le maritime empire ;
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point[5]. »
D'un certain magister le Rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs,
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents[6].
Parmi tant d'huîtres toutes closes,
Une s'était ouverte, et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille :
« Qu'aperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille ;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais. »
Là-dessus, maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs ; car l'Huître tout d'un coup
Se referme[7] : et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement[8] :
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement.

1. *Téthys*, déesse de la mer, et non Thétis, simple néréide, mère d'Achille.

2. La Fontaine se met à la place de ses personnages, voit les objets par leurs yeux et les transforme selon leur petitesse.

3. *Pauvre sire*, trait de mœurs. L'ignorance est volontiers présomptueuse et dédaigneuse. Les travers de l'esprit ont bientôt fait de gâter le cœur. C'est ainsi que Cathos et Madelon ne peuvent croire que Gorgibus soit leur père et leur oncle.

4. *Pour moi*. Ce mouvement d'orgueil est plein de vivacité et de naturel : c'est ainsi que le prolétaire de Beaumarchais relève la tête en disant : « Tandis que moi, morbleu ! » etc. (*Mariage de Figaro*, V, III.)

5. Allusion à la réponse de Picrochole citée plus haut (voyez page 215, note 4).

6. Ce rat ne représente pas tant l'ignorance absolue que la présomption du demi-savoir.

7. Chamfort admire avec raison ce rejet très pittoresque. Ces deux mots « se referme », ainsi placés, dévorent à la fois la tête du rat et le commencement du vers. On a la sensation d'une disparition.

8. Chamfort critique cette conclusion : il ne voudrait « qu'un seul enseignement dans une fable bien faite ». Mais d'où vient cette loi arbitraire ? Pourquoi un seul fait ne donnerait-il pas plusieurs enseignements, pouvant être envisagés sous des aspects divers ?

FABLE X.

Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

X. — L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS[1]

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché[2],
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon[3] vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés[4].
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'Ours habitait :
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyait aussi de sa part[5].
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore[6],
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrais parmi[7]
Quelque doux et discret ami[8] :
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'Ours, porté d'un même dessein,

1. *Livre des lumières, ou la Conduite des rois, composé par le sage Pilpay, indien*, p. 155. — *Les contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 180 : *Le Jardinier et l'Ours*.

2. *A demi léché*. Il ne l'était pas mal, mais à demi; s'il l'eût été tout à fait, il n'aurait pas écrasé son compère.

3. Bellérophon est le seul héros des temps mythologiques qu'on représente en proie à la mélancolie et recherchant la solitude.

4. Ce vers nous indique ce qu'il faut entendre par la solitude et la retraite célébrées tant de fois par La Fontaine : ce n'est pas l'isolement farouche d'un Alceste.

5. *De sa part*, de son côté. C'est un ennui à part soi, *a parte sui*.

6. Le vieillard était prêtre de Flore et de Pomone par la culture des fleurs et des fruits. On n'a pas le courage, après de pareils vers, de proscrire toute la mythologie.

7. *Parmi*, *per medium*, en compagnie. Ce mot, qui appelle ordinairement un complément, s'en passe fort bien ici.

8. *Ami*. Notre poète revient sans cesse à l'amitié. C'est le sentiment qui lui paraît le plus nécessaire et le plus doux.

Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'Homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
Se tirer en Gascon[1] d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'Ours très mauvais, complimenteur,
Lui dit : « Viens-t'en me voir ». L'autre reprit : « Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre[2] un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai[3]. » L'Ours l'accepte ; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver ;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
Et, bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots[4],
Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'Homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur[5], écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le Vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'Ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
« Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,
Casse la tête à l'Homme en écrasant la mouche ;
Et, non moins bon archer[6] que mauvais raisonneur,
Raide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi[7].

1. *En Gascon.* Quand le courage vient à manquer aux Gascons, ils savent au moins sauver les apparences.

2. *Tant d'honneur que d'y prendre*, assez d'honneur pour y prendre.

3. « L'ours est le hobereau solitaire et rustre, que n'ont point attiré les fêtes de Versailles : il conserve encore la rouille antique. » (TAINE.)

4. Pas d'amitié avec les sots : La Fontaine veut choisir ses amis parmi les gens d'esprit.

5. *Emoucheur*. Rabelais avait écrit *émoucheteur*.

6. Le mot *archer* ne doit pas être pris ici dans son sens propre : il désigne, d'une façon générale, un tireur habile qui atteint le but visé.

7. Quoique ces vers soient devenus proverbe, le sens n'en est pas moins louche. Si le poète a voulu dire qu'un ami maladroit peut faire plus de mal qu'un ennemi habile, il devait exprimer plus nettement sa pensée. *Sage* n'est pas ici une expression juste.

XI. — LES DEUX AMIS[1]

Deux vrais Amis vivaient au Monomotapa[2] :
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on[3], ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais[4].
L'Ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme[5] :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. — Merci de votre zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il[6] ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose[7]!

1. *Livre des lumières, ou la Conduite des rois*, p. 224 à 226. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman.*

2 *Au Monomotapa*, sur la côte orientale d'Afrique. Le poète éloigne le lieu de la scène pour atténuer l'invraisemblance.

3 « Quelle grâce encore et quelle mesure dans ce mot : *dit-on !* Avec moins de goût un autre poète aurait fait une sortie contre les amis de notre pays. C'est l'art de La Fontaine de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit. » (Chamfort.)

4. Voilà un de ces vers qui sont des trouvailles poétiques. Il était impossible de marquer par une image plus naturelle le contraste entre les alarmes de l'ami éveillé et la profonde sécurité de celui qu'il vient secourir.

5. Ce respect religieux pour le temps destiné au sommeil ne doit pas nous surprendre de la part de La Fontaine.

6. *Il* a ici le sens neutre de *cela*.

7. Ce vers, parti du cœur, peint l'âme de La Fontaine. Sa fidélité à la disgrâce de Fouquet prouve qu'il comprenait les devoirs de l'amitié. Il l'a inspirée comme il l'éprouvait, et il était digne d'avoir pour amis Molière, Mme de La Sablière et d'Hervart. Sa rencontre avec cet ami, et sa réponse (voyez la Notice, p. 19) valent bien le trait des deux amis du Monomotapa.

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XII. — LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON[1]

Une Chèvre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le Charton[2] n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin[3].
Dom[4] Pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours :
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce Mouton; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. — Il est un sot,
Repartit le Cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête[5].

1. Esope, 131 : *Porcellus et Vulpes*, 179 : *Sus et Vulpes*. — Aphton., 30 : *Fabula suis, singulos sua scire volens*. — Lokman, 19, p. 80 de la traduction de M. Marcel, 1805, in-12 : *L'Homme et le Porc*.

2. *Charton* ou *charreton*, vieux mot pour charretier.

3. Tabarin était le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avait établi son théâtre à Paris, sur la place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du XVII^e^ siècle. Des farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux. (*Œuvres complètes de Tabarin*. P. Jannet, 1858.)

4. *Dom* de *dominus*, titre d'honneur qui s'appliquait aux bénédictins et aux chanoines. La Fontaine en fait ici un étrange usage. L'allusion est certainement irrévérencieuse. Voyez fable VIII du livre V : *Si dom Coursier voulait*, etc.

5. La voix de tête est la plus aiguë.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger.
La Chèvre de son lait, le Mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom Pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il[1] ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage[2].

XIII. — TIRCIS ET AMARANTE

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY[3]

J'avais Ésope quitté,
Pour être tout à Boccace[4] ;
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or d'aller lui dire : « Non »,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec les divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire Loup, sire Corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :

1. *Il* a le sens de *cela*.

2. Il ne faut pas voir dans ce vers une condamnation de la prévoyance, mais des vaines récriminations contre le sort.

3. Gabrielle-Françoise Brûlart de Sillery, nièce, par sa mère, du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle fut mariée le 25 mai 1675 à Louis de Tibergeau, marquis de La Mothe au Maine, et mourut à Paris le 27 juin 1732, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

4. La Fontaine écrivait alors des contes, dont quelques-uns sont imités de Boccace, auteur du *Décaméron*.

Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout[1];
Comment le pourrait-on faire?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs[2] : les beaux esprits[3]
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :
Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les Loups et les Moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
« Ah! si vous connaissiez, comme moi, certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante!
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal[4].
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom?
— L'amour. — Ce mot est beau; dites-moi quelques marques
A quoi[5] je le pourrai connaître : que sent-on?
— Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir;

1. *Le haut bout*, c'est-à-dire la place d'honneur, le premier rang : table, *au plus haut bout* il veut qu'il [soit assis.
(*Le Tartuffe*, acte I, sc. II.)

2. Ces vers ont paru tels ; en voici l'explication la plus plausible :
« Une demoiselle qui ne craignait pas d'avouer qu'elle avait lu les contes de notre poète, devait désirer faire croire qu'elle ne les comprenait pas bien. » (WALCKENAER.)

3. *Beaux esprits*, esprits cultivés ; mot est pris en bonne part.

4. Il désire, il espère, il craint, il [sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont [rien qui soit égal.
(LA FONTAINE, *Adonis*.)

5. *A quoi* ; nous dirions aujourd'hui *auxquelles* ; mais au XVII^e^ siècle cette tournure était couramment employée et Vaugelas la déclare « d'un usage fort élégant et fort commode, pour suppléer au pronom *lequel*, en tout genre et en tout nombre » (*Rem.* I, p. 123). Au vers suivant, *de qui* pour *desquelles*.

On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte
Et qui font le marché[1] d'autrui.

XIV. — LES OBSÈQUES DE LA LIONNE[2]

La femme du Lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments de consolation.
Qui sont surcroît[3] d'affliction.
Il fit avertir sa province[4]
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois Messieurs les courtisans[5].
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,

1. *Le marché* on dit plutôt aujourd'hui « faire les affaires d'autrui ».
2. Abstemius, 148 : *De Leone irato contra Cervum lætum morte Leænæ.*
3. Qui ne font qu'augmenter l'affliction.
4. *Sa province* : le mot est impropre.
5. M. Taine rapproche de ces vers de La Fontaine le tableau de la cour à la mort du Dauphin tracé par Saint-Simon. Voyez ses *Mémoires*, t. VIII, p. 246.

Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître[1] :
Peuple caméléon[2], peuple singe du maître;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts[3].

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?
Cette mort le vengeait : la Reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point[4]. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire[5].
La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi Lion;
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, Loups,
Vengez la Reine; immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes[6]. »
Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps des pleurs
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux Champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi :
« J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle! Apothéose![7]. »
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

1. Cette définition épigrammatique prouve surabondamment que La Fontaine n'était pas courtisan. Il était trop nonchalant et trop sincère pour cette vie de contrainte et de faux semblants.

2. « Qui peut nommer, dit La Bruyère, de certaines couleurs changeantes, et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde? de même qui peut définir la cour? »

3. Allusion à la doctrine cartésienne qui faisait des bêtes de simples machines.

4. Un vrai courtisan aurait pleuré. Le cerf obéit d'abord à un sentiment naturel de dignité; mais sa défense, où il parle de la *sainteté* de celle qui a étranglé sa femme et son fils, le place parmi les plus habiles.

5. L'accusation est vite aggravée.

6. « Dans sa colère, le lion est toujours digne. Il n'oublie pas de donner à sa femme le titre d'usage : *vengez la Reine*; il est furieux en termes officiels et choisis. » (TAINE.)

7. *Apothéose*? La reine est en effet mise au rang des dieux.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les[1], payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât[2]; vous serez leur ami.

XV. — LE RAT ET L'ÉLÉPHANT[3]

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyait un Éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher[4] un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane[5] de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison.
S'en allait en pèlerinage.
Le Rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants[6]!

1. « Vive qui flatte! Maître Jean, vous porterez l'aumusse et vous aurez un bénéfice. » (Serm. de Menot.)

2. *Ils goberont l'appât* est une figure bien peu révérencieuse, mais on a pu remarquer que La Fontaine se plaît à donner au roi (le lion) une intelligence assez bornée. Voyez plus haut, même livre, fable 3, avec quelle candeur il se laisse jouer par le renard. Il est, comme ici, sot et brutal.

3. Phèdre, I, 29 : *Asinus et Aper.*

4. La Fontaine emploie fréquemment les infinitifs substantivés.

5. *Sultane*, femme de sultan, nom qu'on donne aux princes d'Orient.

6. La Fontaine se rencontre ici avec Bossuet, qui, dans son sermon *sur l'Honneur*, prête au puissant les mêmes illusions : « Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes
D'un grain moins que les Éléphants. »
Il en aurait dit davantage;
Mais le Chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Eléphant[1].

XVI. — L'HOROSCOPE[2]

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un Père eut pour toute lignée
Un Fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture[3]
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'Enfant jusques à certain âge;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le Père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui[4] roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits[5],
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.

marche, vous diriez que la terre ne le contient plus. »

1. La moralité ainsi comprise dans le récit est plus piquante que si elle était détachée en sentence.

2. Hérodote, *Hist.* I, et Pline, liv. X, 3, ont raconté l'aventure d'Eschyle.

3. *Géniture* est remplacé aujourd'hui par *progéniture*.

4. *Qui* ne serait pas correct en prose ; les grammairiens modernes exigeraient *laquelle*.

5. Horace constate ce goût dans le portrait qu'il a tracé de la jeunesse :

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque.... [mots
(*Art. poét.*, 161-162.)

Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons[1] d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
Il savait le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émut, voyant peint un Lion :
« Ah! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! » A ces mots, il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse; il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape[2] en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuisit au poète[3] Eschyle[4].
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort[5] :

1. *Bouillons*, transports passionnés.
2. Esculape, dieu de la médecine, fils d'Apollon.
3. *Poète* ne compte ici que pour deux syllabes. Au temps de La Fontaine cette quantité était déjà un archaïsme.
4. Le père de la tragédie grecque, précurseur de Sophocle et d'Euripide. Il s'était retiré en Sicile après avoir été vaincu par le jeune Sophocle, et il y mourut écrasé, dit-on, par la chute d'une tortue.
5. La Fontaine a déjà réfuté les chi-

Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions[1] de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette :
Jupiter le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter[2]? un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence[3]
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne[4] profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la[5] peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe[6]
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce Fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

mères de l'astrologie judiciaire (liv. II, fab. XIII) ; il s'était élevé si haut d'abord qu'il y avait témérité à lutter contre lui-même. La magnificence de ses premiers vers fait tort à la beauté de ceux-ci.

1. *Conjonction* se dit de la rencontre de deux planètes. Le mot *conjoncture* est assez plaisamment opposé à celui de *conjonction*.

2. *Jupiter* est ici une planète.

3. Le mot *influence* appartenait au vocabulaire de l'astrologie. Il désignait primitivement l'action mystérieuse exercée par les astres sur la destinée des hommes. Depuis, l'acception de ce mot s'est singulièrement étendue, et l'on peut dire que nous en abusons.

4. On dit plutôt *les champs de l'air*.

5. *La* se rapporte au mot *influence*, placé un peu loin, cinq vers plus haut.

6. Lorsque La Fontaine composait cette fable, presque toute l'Europe était en guerre contre la France.

XVII. — L'ANE ET LE CHIEN[1]

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
L'Ane un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature[2].
Il allait par pays, accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien[3],
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : L'Ane se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure[4].
Notre Baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot[5] : le Roussin d'Arcadie[6]
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdit un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil·
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites, un Loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'Ane appelle aussitôt le Chien à son secours.

1 Abstemius, 109 : *de Cane adversus Lupum Asino non opitulante, quia sibi panem non dederat*

2. Pour être fidèle à la peinture des mœurs, La Fontaine donne cette méchanceté de l'âne comme une exception.

3. Trait de satire excellent. La gravité qui exprime habituellement la préoccupation d'une pensée sérieuse est une fausse enseigne pour ceux qui ne pensent pas, mais elle trompe aisément : c'est l'hypocrisie de la sottise visant à la capacité.

4. Reste servi sans qu'on y touche.

5. Pas un mot : ellipse. (WALCKENAER.) *Mot* me paraît mis ici pour *motus*, interjection familière qui commande le silence.

6. Voyez p. 193, note 6.

Le Chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille;
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si le Loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf; et, si tu veux m'en croire,
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

XVIII. — LE BASSA ET LE MARCHAND

Un Marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un Bassa[1] l'appuyait;
De quoi le Grec en Bassa le payait,
Non en Marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance
Lui vont offrir leur support[2] en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage;
Et le Bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti[3],
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre[4]; et, plein de confiance,
Chez le Marchand tout droit il s'en alla,

1. Un bacha ou pacha, gouverneur de province chez les Turcs.
2. *Support*, appui, protection.
3. On dit plus communément *jouer* un tour; mais Furetière (1690) cite la locution employée ici par La Fontaine.
4. On connait ce trait d'Alexandre qui but sans hésiter le breuvage que lui présentait son médecin Philippe au moment même où une lettre calomnieuse accusait ce médecin de vouloir l'empoisonner. « Ce prince, dit Mon-

Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
« Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites;
Mais je te crois[1] un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage[2].
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

était un Berger, son Chien et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau[3]
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, Berger, pour plus de ménage[4],
Aurait deux ou trois mâtineaux[5],
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois; mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »

Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut, en bonne foi,
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de[6] plusieurs petits princes.

taigne à ce sujet, est le souverain patron des actes hasardeux; mais je ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cettuy-cy, ny une beauté illustre par tant de visages. »

1. Aujourd'hui on supprimerait *un* dans cette locution.

2. *Donneur de breuvage*, empoisonneur.

3. Aujourd'hui on emploie, dans le même sens, la locution inverse, « bel et bien ».

4. *Ménage*, économie.

5. *Mâtineaux*. Quoiqu'on trouve un exemple de ce mot chez un poète du XVI^e^ siècle, il est vraisemblable que ce diminutif a été forgé, comme tant d'autres (*volereaux*), par La Fontaine.

6. On dirait aujourd'hui s'appuyer *sur*. Mais on trouve de nombreux exemples de l'autre tournure au XVII^e^ siècle, en vers et en prose : « M. de Cambrai prétend *s'appuyer de* Blosius. » (BOSSUET.)

XIX. — L'AVANTAGE DE LA SCIENCE

Entre deux Bourgeois d'une ville
S'émut[2] jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant[3].
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage,
Prétendait que tout homme sage
Etait tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot ; car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
« Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable[4] ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment[5] ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre[6],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement[7].
La République a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien[8].
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

1. Abstemius, 145 · *De Viro divite illitterato et Inope docto.*

2. *S'émut*, s'éleva : Bossuet dit. « *Emouvoir* une question ».

3. Melin de Saint-Gelais pose la même question, qu'il laisse indécise :

Dis-moy, ami, que vaut-il mieux avoir:
Beaucoup de bien ou beaucoup de [sçavoir ?
Je n'en sçay rien, mais les sçavans je [voy
Faire la cour à ceux qui ont de quoy.

4. *Considérable*, c'est-à-dire digne de considération.

5. *Incessamment*, sans cesse. C'est dans ce sens que Boileau a dit :

La vieillesse chagrine *incessamment* [amasse.

(*Art poétique*, ch. III, v. 383.)

6. *Chambre*, c'est-à-dire au troisième étage, et, si l'on songe à la structure des maisons du XVII^e^ siècle, on voit que ce troisième étage n'est autre chose qu'un grenier.

7. La remarque est juste, et l'expression vive.

8. Ce caractère du bourgeois infatué de son argent est admirablement dessiné par La Fontaine : avec quelle emphase comique il développe, comme un économiste, la doctrine de l'utilité du luxe !

FABLE XX.

Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A Messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés[1]. »
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile :
Il reçut partout des mépris;
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle[2] :
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir[3] a son prix.

XX. — JUPITER ET LES TONNERRES[4]

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
« Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux Enfers;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois. »

1. Allusion à Montauron et à Fouquet, qui avaient largement payé les hommages des gens de lettres.

2. Soit, mais il faut pour cela qu'il y ait, dans le pays ou émigre l'homme de lettres, des Fouquet et des Montauron.

3. *Le savoir*, il ne faut pas entendre par là ce que désigne aujourd'hui le mot *érudition*. La Fontaine n'a jamais cessé de faire la guerre aux érudits. Le mot *savoir* désigne ici le talent poétique, qui peut concilier à celui qui en est doué la faveur des gens du monde. C'est ce qu'on appelait la *gaie science*. La fable XVI du livre V semble être la contre-partie de celle-ci.

4. L'idée de cette fable paraît empruntée à Sénèque (*Questions naturelles*, liv. II, ch. 41), qui nous apprend qu'il y avait, d'après les Etrusques, trois sortes de tonnerres lancés par Jupiter : le premier, qu'il lance sans consulter personne, est inoffensif, les deux autres, au contraire, pour lesquels il a pris conseil des dieux de l'Olympe, sont terribles et exercent les plus grands ravages.

Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, Rois [1], qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit [2].

Le Dieu dont l'aile est légère,
Et [3] la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un [4] foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le Tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père franpe à côté [5].
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages [6]
Jura le Styx [7], et promit

1. Cette apostrophe aux rois est imitée de Sénèque.

2. *L'intervalle d'une nuit*; la précaution est bonne :

Car le *courroux* s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.

Voyez fable VI, même livre.

3. Remarquez l'ellipse de *dont*.

4. *Foudre*. « Ce mot, dit Vaugelas (1647), est l'un de ces noms substantifs que l'on fait masculins ou féminins comme on veut. »

5. Vers touchant devenu proverbe.

6. C'est par cette épithète qu'Homère caractérise ordinairement le roi des dieux; νεφεληγέρετα Ζεύς.

7. Le verbe *jurer*, comme le latin *jurare*, se construit avec un complément, soit direct, soit indirect, précédé de la préposition *par*.

FABLE XXI

De former d'autres orages :
Ils seraient sûrs. On sourit;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux[1] :
L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie;
L'autre s'écarte en son cours :
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte;
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter[2].

XXI. — LE FAUCON ET LE CHAPON [3]

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle[4].

Un citoyen du Mans, chapon de son métier[5],
Etait sommé de comparaître
Par-devant les lares du maître,

1. Le mot *carreau*, employé au pluriel, est fréquent dans la poésie du XVII^e^ siècle et sert à désigner la foudre lancée par Jupiter. Ce mot signifiait, au propre, une grosse flèche d'arbalète, dont le fer avait *quatre* pans : de là son nom de *carreau*, anciennement *quaral*, *quarrel*, *quarriau*.

2. La Fontaine n'a pas exprimé la moralité de cet apologue, il s'est contenté de faire comprendre que si les rois sont cléments, les courtisans sont vindicatifs.

3. *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpai et Lokman*, t. II, p. 59 : *le Faucon et le Coq*.

4. Allusion au proverbe : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle qui s'enfuit quand on l'appelle*. Voici l'origine de ce proverbe : Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre allait se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelle* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avaient des biens considérables, et de venir servir le roi : aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de *chiens*, et les déshérita. (WALCKENAER.)

5. La plaisanterie n'est pas d'un excellent goût. La Fontaine avait déjà fait dire à la chauve-souris (liv. II, fab. v) se défendant d'être souris :

Ce n'est pas ma profession.

Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
« Petit, petit, petit! » mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi[1] laissait les gens crier.
« Serviteur, disait-il; votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas, et pour cause. »
Cependant un Faucon sur sa perche voyait
Notre Manceau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'Oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend : es-tu sourd? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon; mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrais-tu pour cet appeau ?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche. »

XXII. — LE CHAT ET LE RAT[2]

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat[3],

1. Le *Normand* est une ancienne monnaie; il fallait un *normand et demi* pour faire un *Mançais* ou *Manceau*, autre espèce de monnaie : par suite le *Normand et demi* est ici synonyme de *Manceau* et désigne le chapon « citoyen du Mans. »

2. *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 62-91 : *Histoire du Rat et du Chat.*

3. Remarquez la justesse de ces épithètes, qui rappellent celles dont Homère accompagne d'ordinaire le nom de ses héros.

Dame Belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet[1] : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon Chat de crier; et le Rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit : « Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit[2];
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que, seul entre les tiens, par amour singulière[3],
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux Dieux.
J'allais leur faire ma prière[4],
Comme tout dévot Chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre[5] ces nœuds. — Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le Rat.
— Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai,
Et la Belette mangerai
Avec l'époux de la Chouette[6] :
Ils t'en veulent tous deux. » Le Rat dit : « Idiot!
Moi ton libérateur? je ne suis pas si sot. »
Puis il s'en va vers sa retraite.
La Belette était près du trou.
Le Rat grimpe plus haut; il y voit le Hibou :
Dangers de toutes parts; le plus pressant l'emporte.

1. Ce rejet dérobe pour ainsi dire le filet comme *les derniers traits de l'ombre* qui le couvre.

2. A mon égard. On est revenu à ce sens du mot *endroit*; mais on emploie la préposition *à* au lieu de *en*.

3. En 1647 Vaugelas admettait indifféremment en prose et en vers *amour* du masculin et du féminin; mais l'usage ne tarda pas à lui donner tort, et en 1672 Ménage ne permettait l'emploi de ce mot en prose qu'au masculin. En poésie, le féminin continua d'être usité pendant longtemps.

4. *J'allais leur faire ma prière.* Ainsi Tartufe :

. . . . . Je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.
(Acte III, sc. II)

5. *Dissoudre* est pris ici dans son sens étymologique : c'est le latin *dissolvere* « détacher, dénouer ».

6. Le hibou.

Ronge-maille retourne au Chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'Homme paraît en cet instant;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
Son[1] Rat qui se tenait alerte[2] et sur ses gardes :
« Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser; ton soin[3]
Me fait injure : tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
— Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnaissance?
S'assure-t-on[4] sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité? »

XXIII. — LE TORRENT ET LA RIVIÈRE[5]

Avec grand bruit et grand fracas
Un Torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui; l'horreur suivait ses pas;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante :
Un seul[6] vit des voleurs; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,

1. *Son*... qu'il aurait voulu être sien.
2. *Alerte*. **On lit** dans les premières éditions : *à l'erte*; cette orthographe rappelle l'étymologie italienne de ce mot, qui vient de *all'erta*, « sur la côte, l'éminence », d'où l'on peut faire le guet et prévoir le danger. On lit dans Rabelais : estre *à l'herte*.
3. *Ton soin*, c'est-à-dire la défiance qui t'occupe : c'est le latin *cura*.
4. Peut-on compter sur l'alliance.
5. Abstemius, 3 : *de Rustico amnem transituro*. Commire (t. I, p. 301 : *Torrens et Fluvius*) a aussi traité ce sujet, mais postérieurement à La Fontaine.
6. C'est-à-dire un seul, ayant vu des voleurs, osa traverser ce torrent. La phrase est assez mal construite · La Fontaine a eu tort de faire une proposition principale de cette idée accessoire, explicative : « Voir des voleurs ».

Il rencontra sur son passage
Une Rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille[1],
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire[2] :
Tous deux au Styx allèrent boire
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux[3] :
Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV. — L'ÉDUCATION[4]

Laridon[5] et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverse nourriture[6]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier[7] abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse

1. *Doux, paisible et tranquille.* Ces trois synonymes font penser à cette phrase, cruellement célèbre, de Target : « L'assemblée ne veut que la paix et la concorde suivies du calme et de la tranquillité ».

2. *L'onde noire* désigne ici le Styx.

3. La moralité de cette fable se réduit au proverbe bien connu : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort ».

4. Plutarque, dans le traité intitulé : *Comment il faut nourrir les enfants* et dans les *Apophtegmes lacédémoniens*. Voyez les *Œuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, édit. 1802, t. XIII, p. 27 ; t. XVI, p. 61 ; ou t. I et II des *Œuvres morales*.

5. *Laridon*, lat. *laridum*, *lardum*, lard.

6. Ce mot était autrefois, dans le style noble, synonyme d'éducation.

7. Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage introduit au XVI^e^ siècle, où Ronsard écrivait *sanglair* pour *sanglier*, etc. Au XVII^e^ siècle on prononçait sans doute *sanle* ou *sanlé*.

Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignait sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tournebroches[1] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère :
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons!

XXV. — LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT[2]

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos Chiens.
« Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
— Hé! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir; car le trajet est grand,
Et, de plus, il nous faut nager contre le vent.

1. On appelait ainsi les chiens qu'on enfermait dans une roue creuse pour leur faire tourner la broche.

2. Esope, 28 : *Canes famelici*; 211 : *Canes esurientes*. — Lokman, 36, p. 119, trad. de Marcel, 1803, in-12 : *les Loups*.

Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine. »
Voilà mes Chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant[1].

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant[2] pour acquérir des biens ou de la gloire!
« Si j'arrondissais mes Etats!
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire! »
Tout cela, c'est la mer à boire[3];
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalems[4] bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

XXVI. — DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS[5]

Que j'ai toujours haï les pensers[6] du vulgaire[7]!
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

1. *A l'instant*, c'est-à-dire pendant qu'ils étaient encore en train de boire.

2. Allant au delà de ses forces. Nos anciens auteurs prennent souvent ce mot dans cette acception énergique. Mme de Sévigné écrit à sa fille (déc. 1688) : « Ménagez votre poitrine, ne *vous outrez* pas sur l'écriture ». Cette façon de parler ne s'est pas conservée.

3. *C'est la mer à boire*. Cette locution vulgaire est amenée ici par allusion à la tentative des deux mâtins. Voltaire a injustement critiqué ce vers comme plat et trivial.

4. Celui des patriarches qui fournit la plus longue carrière.

5. Cette anecdote se lit dans une des lettres d'Hippocrate, dont les critiques éclairés suspectent l'authenticité. Elle est adressée à Damagète, et M. Robert, dans ses *Fables inédites*, t. II, p. 178, en a donné une traduction faite par le docteur Pariset.

6. *Pensers*. Voyez ci-dessus, p. 166 note 6.

7. *Odi profanum vulgus et arceo*. « Je hais le profane vulgaire et je l'écarte. » (HORACE, liv. III, od. 1.)

Le maître d'Épicure[1] en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou : petits esprits! Mais quoi!
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère[2] députa
Vers Hippocrate et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade :
« Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite;
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
« Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite[3] :
« Peut-être même ils sont remplis
« De Démocrites infinis. »
Non content de ce songe, il y joint les atomes[4],
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats[5] :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel; sa folie est extrême. »
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes[6] d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché[7] selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles[8].

1. Démocrite, d'Abdère, né vers l'an 490 ou 470 avant J.-C.

2. *Abdère*, ville de Thrace, dont les habitants partageaient avec les Béotiens la réputation de stupidité.

3. C'est-à-dire que le nombre des mondes est infini. C'est cette doctrine qui a été développée par Fontenelle dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*.

4. La théorie qui explique la formation de l'univers et des êtres par le concours fortuit des atomes, a été développée par Lucrèce dans les deux premiers livres du *de Natura rerum* : le poète latin s'y est inspiré de Démocrite.

5. Il jouait le rôle d'arbitre au milieu des Abdéritains et apaisait leurs querelles.

6. *Labyrinthe*. On dit des labyrinthes pour des détours, par allusion au labyrinthe de Crète.

7. *Attaché* est ici pris absolument dans le sens d'absorbé, plongé dans ses méditations.

8. *Du temps et des paroles*. Ce vers est devenu proverbe.

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale[1]
Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu[2],
Que sa voix est la voix de Dieu?

XXVII. — LE LOUP ET LE CHASSEUR[3]

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage[4],
Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, jouissons »?
— Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.
— Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
Jouis dès aujourd'hui[5]; redoute un sort semblable
A celui du Chasseur et du Loup de ma fable.

Le premier, de son arc, avait mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête, un daim avec un faon;
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier[6], monstre énorme et superbe,
Tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux

1. Cf. p. 184, note 6.

2. La Fontaine ignorait sans doute, ainsi que ses commentateurs modernes, où ce proverbe si souvent répété se trouve pour la première fois.

3. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 216. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, II, p. 292 : *le Chasseur et le Loup*

4. « Cette fable commence avec toute la fureur d'une satire de Juvénal. C'est surtout contre l'avarice que La Fontaine a l'habitude de s'échauffer. » (CHAMFORT.)

5. *Carpe diem.* HOR. (Cueille le jour présent.)

6. Voyez la note 7 de la fable XXIV, même livre, page 267.

Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi ? rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'Archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher,
Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd[1], meurt vengé sur son corps,
Et la perdrix le remercie.
Cette part du récit s'adresse au convoiteux :
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un Loup vit, en passant, ce spectacle piteux[2] :
« O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines.
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez. »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc[3] qui se détend, et fait de la sagette[4]
Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte[5]. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

1. Terme de chasse consacré pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire les chiens ou les chasseurs avec ses défenses.

2. *Piteux*, digne de pitié. En ce sens ce mot a vieilli et ne sert plus qu'à désigner une chose ou une personne ridicule.

3. Le mot *arc* désigne sans doute ici une arbalète, dont le ressort pouvait rester tendu, alors même que l'archer l'avait abandonné ; il suffisait d'une secousse pour qu'il se détendit.

4. *Sagette* pour *flèche*, du mot latin *sagitta* ; ce mot ne s'emploie plus.

5. A la morale annoncée plus haut.

FIN DU LIVRE HUITIÈME

LIVRE NEUVIÈME

I. — LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE[1]

Grâce aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le Loup, en langue des Dieux,
Parle au Chien dans mes ouvrages[2]
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages.
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore[3],
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
Tout homme ment, dit le Sage[4].
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage[5],
On pourrait aucunement[6]
Souffrir ce défaut aux hommes ;

1. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1644, in-8, p. 137 à 140. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 156 : *les deux Marchands*.

2. Voy. liv. I, fab. v, et liv. IX, fab. x.

3. Voyez pour ce mot la fable III du livre I.

4. *Omnis homo mendax* (Ps. CXV, v. 11).

5. « Le mensonge est vil partout et destructeur de toute société ». (CHAMFORT.)

6. *Aucunement* n'est pas ici négatif et signifie : en quelque manière, comme *aucuns* se prend ailleurs pour quelques-uns : « aucuns l'en ont blâmé » (liv. VI, fab. I).

Mais que tous tant que nous sommes.
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Esope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut [1].
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot [2],
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait :

Un Trafiquant de Perse,
Chez son Voisin, s'en allant en commerce [3],
Mit en dépôt un cent [4] de fer un jour.
« Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer? il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens; mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. » Le Trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide Voisin ; puis à souper convie
Le Père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
« Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie;
Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune. »

1. M. Regnier rapproche de ces vers ce passage de Racine :

Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité.

Racine imite cette hyperbole de la Bible : *Dominus regnabit in æternum et ultrà* (*Exode*, chap. xv, verset 18).

2. C'est-à-dire qu'on lui rendit la pareille.

3. *S'en allant en commerce*; amphibologie. Est-ce le voisin ou le trafiquant ? Le sens général nous avertit que c'est le trafiquant, qui allait en voyage pour ses affaires, mais la phrase ne le dit pas clairement.

4. Cent livres, un quintal ; voyez plus bas.

Le Marchand repartit : « Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
Le Père dit : « Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils en un besoin [1] eût pris le chat-huant.
— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux [2], vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige [3]
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal [4] de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ? »
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
Il rendit le fer au Marchand,
Qui lui rendit sa géniture [5].

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique [6], aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
— Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux. »

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

1. *En un besoin*, s'il l'eût fallu.

2. *Je l'ai vu, vu de mes yeux*. La Fontaine paraît imiter Molière, qui a fait dire à Orgon dans *le Tartufe* :

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres [yeux vu,
Ce qu'on appelle vu.

3. *Oblige*. Le sens demanderait plutôt le verbe *permettre*.

4. *Quintal*, poids de cent livres.

5. On n'emploie plus aujourd'hui que le composé *progéniture*.

6. L'Afrique est, en effet, la terre classique des animaux monstrueux :

Quale portentum. . . . . .
Nec Jubæ tellus generat, leonum
Arida nutrix.
(Hor., liv. I, od. 22.)

Lucain dit aussi (liv. IX, v, 855) :

. . . . . tot monstra ferentem.

II. — LES DEUX PIGEONS [1]

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre [2] :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel [3]! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage [4].
Encor, si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau [5].
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas! dirai-je, il pleut :
« Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
« Bon soupé, bon gîte, et le reste? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète [6]
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire [7] aussi. Mon voyage dépeint

1. *Livre des lumieres, ou la Connoüe des roys*, 1744, p. 19-27 : *le Pigeon voyageur*. — *Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 77 : *les deux Pigeons*.

2. Ce tableau touchant est un des chefs-d'œuvre entre lesquels hésitent les admirateurs de La Fontaine.

3. Didon, s'opposant au départ d'Enée, place ainsi le mot *cruel* à la fin de sa plainte :

Quin etiam hiberno moliris sidere classem,
Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Crudelis!

(*Eneide*, IV, vers 309.)

4. *Courage* signifie ici, comme dans nos anciens auteurs, ce qu'on a dans le cœur, ou le cœur lui-même.

5. *Sæpe sinistra cava prædixit ab illice cornix.*

(Virg., *Eglog.*, I.)

6. *L'humeur inquiète.* La Fontaine prête le même sentiment à *l'homme qui court après la Fortune* (liv. VII, f. XII) et à la tortue de la fable III du livre X.

7. *N'a guère à dire.* C'est la contre-partie de ce que le poète a dit plus haut, liv. I, fab. VIII, *l'Hirondelle et les petits Oiseaux* :

.... Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : « J'étais là; telle chose m'avint »;
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las [1]
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier [2], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié [3])
Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié
La volatile [4] malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :

1. La prononciation autorisait la rime de *lacs* et d'*appas*. *Las* pour lacs, du latin *laqueus*. Quant à la forme *appas* pour *appâts*, c'est l'orthographe qu'on emploie ordinairement lorsque ce mot est pris au figuré et désigne les attraits de la beauté. Cependant La Fontaine, employant ce mot dans son sens propre, l'a écrit comme ici sans *t* :

Quelquefois aux *appas* d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide.
(*Ép.*, VI.)

2. Terme de fauconnerie. « *Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres, ou lorsque, l'ayant assommée, il la *lie* de ses serres et la tient à terre. » (Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 117.)

3. La Fontaine n'aimait pas les enfants. « De vous dire quelle est la famille de ce parent et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple. » (*Lettre à sa femme.*)

4. *Volatile*, substantif, est aujourd'hui masculin.

Que bien, que mal [1], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois [2] aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux [3]
De l'aimable et jeune Bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère [4],
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer [5]?
Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les [yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et [longue tresse?

1. Mettez à la place *tant bien que mal*, dont le sens est le même, le charme est détruit, l'image s'efface, on ne voit plus la démarche demi-boiteuse de la volatile.

2. *Quelquefois* paraît ici employé dans le sens de *une fois*, ce qui ne veut pas dire que le poète n'ait eu qu'une passion ; mais, entre autres, il cite, comme ayant été la plus vive, la première affection qu'il éprouva. Voyez plus bas « engagé par mes *premiers* serments ».

3. *Eclairés par les yeux*. Ce vers délicieux est une réminiscence. La Fontaine, dans une lettre à la duchesse de Bouillon (1671), avait dit :

Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse?

4. *Cythère*, pour Cythérée, c'est-à-dire Vénus, la déesse adorée à Cythère. Dans Scarron, Junon appelle aussi Vénus : « Dame Cythère ».

5. *Le temps d'aimer*. Le poète met ici en question ce qu'il avait affirmé sept ans auparavant dans la lettre citée plus haut :

Pour moi, le temps d'aimer est passé,
je l'avoue.

III. — LE SINGE ET LE LÉOPARD[1]

Le Singe avec le Léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le Roi m'a voulu voir;
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée[2], et mouchetée ! »
La bigarrure plaît. Partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.
Le Singe, de sa part[3], disait : « Venez, de grâce;
Venez, Messieurs, je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement;
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant[4],
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler[5];
Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller[6],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs :
Non, Messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »

Le Singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit

1. Ésope, 13 : *Vulpes et Pardus;* 162 : *Vulpes et Pardalis.*

2. *Vergetée.* Ce mot (du latin *virga*, baguette) se dit d'une peau, d'une étoffe rayée de diverses couleurs. Cette accumulation d'épithètes convient bien au langage emphatique des charlatans. La Fontaine sait très bien les mettre en scène. Voyez livre VI, fab. XIX.

3. *De sa part*, de son côté.

4. *En son vivant* prouve que c'est Bertrand qui a été le singe du Pape. On pourrait encore supposer que ces mots *en son vivant* se rapportent au dernier pape, et alors ce serait Gille qui aurait été son singe. Le tour est obscur.

5. Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, qui dit, liv. I, ch. XVI, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer en trois quaraques et un brigantin »

6. Vieux mot qui vient de l'italien *ballare*, et qui signifie danser, se divertir. C'est de cette étymologie que vient le mot *ballet*.

Le Gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo [1]
Que l'on a fait un quiproquo. »
Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit [2]. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un Gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
« Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

V. — L'ÉCOLIER, LE PÉDANT ET LE MAITRE D'UN JARDIN [3]

Certain Enfant qui sentait son collège,
Doublement sot [4] et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison [5],
Chez un voisin dérobait, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avait la fleur [6], les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut ;

1. Émerveillé de sa propre sagesse, Garo parle respectueusement de lui-même à la troisième personne.

2. *Tant d'esprit.* Allusion au proverbe : « On ne vit pas longtemps quand on a trop d'esprit ». Garo arrête son esprit pour dormir plus à son aise. Regnier a dit, sat. 15 :

Tant de philosophie embarrasse l'es-
[prit.

3. Conférez liv. I, fab. XIX.

4. La Fontaine a dit ailleurs :

Un sot savant est sot plus qu'un sot
[ignorant.
(*Lettre à Racine.*)

5. *La raison.* La Fontaine avait lu dans Rabelais : « Leur sçavoir n'estoyt que bestise, et leur sapience n'estoyt que moufles ébatardissant les bons et nobles esperitz et corrompant toute fleur de jeunesse ».

6. Au figuré, ce qu'il y a de meilleur.

Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit[1] :
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents[2] !

IV. — LE GLAND ET LA CITROUILLE[3]

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[4].

Un Villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là[5] !
Hé parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo[6], que tu n'es[7] point entré
Au conseil[8] de celui que prêche ton curé :
Tout en eût été mieux ; car pourquoi, par exemple,

1. La Fontaine prisait surtout la diversité dans les entretiens :

La bagatelle, la science.
Les chimères, le rien, tout est bon ; [je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.
(Liv. X, fab. 1.)

2. *Pour tous talents.* Sedaine a célébré la puissance d'un habit neuf dans la charmante épître qui commence par ce vers :

Ah ! mon habit, que je vous remer- [cie !

3. Tabarin. *Œuvres et fantaisies*, etc., fol. 8, r. Le passage est réimprimé dans Robert, *Fables inédites*, 1825, in-8, t. II, p. 206.

4. *Treuve* pour trouve. Voyez ci-dessus, page 99, note 3.

5. *Cette citrouille-là.* Dans Tabarin, qui a fourni le sujet de cette fable, le héros de l'aventure lá raconte lui-même, et débute ainsi : « En me promenant dans le jardin j'ai aperçu une grosse citrouille : par ma foi, c'était un grand tambour de Suisse qui était pendu en l'air. J'admirais comme la nature avait eu si peu d'esprit de dire qu'un si gros fruit fût soutenu par une si petite queue, qui, au moindre vent, se pouvait rompre. »

6. Ce nom de paysan se trouve dans *le Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac.

7. On dirait aujourd'hui « que tu ne *sois* pas entré ». Mais au XVII^e^ siècle les règles sur l'emploi du subjonctif n'étaient pas aussi rigoureuses que de nos jours, et, dans les locutions analogues à celle que nous avons citée, on mettait l'indicatif quand la pensée était affirmative. Mme de Sévigné a dit : « Ah ! ma bonne, c'est dommage que nous n'y *sommes* quelquefois ».

8. *Au conseil.* On prête le même regret présomptueux à Alphonse le Sage, roi de Portugal.

Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier
Qui, grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance [1],
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance
Même il ébranchait [2] l'arbre ; et fit tant, à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de sa grâce [3],
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter [4] en cent lieux le jardin [5].

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin [6] ;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

1. « Remarquons ce vers charmant ; La Fontaine s'intéresse à toute la nature animée. » (CHAMFORT.) On trouve une locution analogue dans ces vers de Remi Belleau :

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois,
Avril, *la douce espérance*
Des fruits, etc.

2. Ce mot se retrouve dans la fable XX du livre XII, *le Philosophe Scythe* ; mais il est accompagné du verbe *émonder*, qui indique une action intelligente et raisonnée : ce que fait ici l'écolier est une véritable mutilation.

3. *De sa grâce*, gratuitement, sans nécessité. Ce mot, appliqué au pédant, devient une épigramme ; Regnier l'a prêté à La Fontaine :

De sa grâce il graissa mes chausses
[pour mes bottes.
(*Sat.*, X.)

4. *Gâter*, dévaster, *vastare*.

5. Comparez, pour le résultat, *le Jardinier et son Seigneur*, IV, IV.

5. La Fontaine semble avoir peu goûté les « pièces d'éloquence » en général, et l'oraison funèbre en particulier ; il fait dire à Apollon :

. . . . . Comment peuvent les gens
Entendre, sans dormir, une oraison
[funèbre ?
(*Clymène*, comédie.)

VI. — LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu [1], table ou cuvette?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre [2]. »

L'artisan [3] exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère [4],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

1. *Sera-t-il dieu?* Horace fait dire à Priape :

Olim truncus eram ficulnus, inutile [*lignum,*
Quum faber, incertus scamnum face- [*rene Priapum,*
Maluit esse deum.

(Hor., liv. I, Sat. VIII.)

2. On a admiré avec raison la vivacité de ce mouvement presque lyrique, et le passage soudain de la familiarité de la première stance à la noblesse de la seconde.

3. Ce mot avait alors le sens d'artiste : cf. page 114, note 4.

4. C'est-à-dire : ne le céda guère en faiblesse au sculpteur. — La Fontaine croit que ce sont les poètes, comme Homère, qui ont créé les divinités adorées ensuite par le peuple et par eux-mêmes : c'est une erreur. — Voyez p. 255, note 3.

Le cœur suit aisement l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père [1].

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges [2].

VII. — LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE [3]

Une Souris tomba du bec d'un Chat-Huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un Bramin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La Souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère [4].
Sur un tel fondement, le Bramin crut bien faire

1. Pygmalion, statuaire de l'île de Chypre, devint, selon la Fable, amoureux d'une statue de Galatée, dont il était l'auteur, et, ayant obtenu de Vénus qu'elle l'animât, il l'épousa.

2. *Pour les mensonges.* Ces deux vers sont devenus proverbe.

3. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 279. — *Les Contes indiens et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II. p. 385 : *la Souris changée en Fille.* Conférez aussi la fable XVIII du livre II, *la Chatte métamorphosée en Femme*, qui a beaucoup de rapport avec celle-ci.

4. La Fontaine a exposé dans le *Songe de Vaux* (IV) la doctrine de la métempsycose :

Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose ;
Toute âme passe en différentes mains :
Telle est la loi de la métempsycose, etc.

Cf. page 374, note 4.

De prier un sorcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté [1].
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
— En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
— Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
— Non, dit-il, ce Nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre.
— Eh bien! dit le Bramin au Nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car le Vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. »
Le Bramin fâché s'écria :
« O Vent donc, puisque vent y a [2],
Viens dans les bras de notre Belle! »
Il accourait; un Mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf [3] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : « J'aurais une querelle
Avec le Rat; et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer [4]. »
Au mot de Rat, la Damoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un Rat! un Rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle :
Mais ceci soit dit entre nous.
On tient toujours du lieu [5] dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable,

1. Hélène, que Pâris enleva à Ménélas.

2. *Y a* est un véritable hiatus, mais l'usage le tolère.

3. *Eteuf*, balle : métaphore tirée du jeu de paume, où les joueurs se renvoient l'éteuf ou la balle.

4. Pauvre raison. La montagne raisonne comme elle accouche. Plus loin La Fontaine critique avec beaucoup de sens, et trop sérieusement, le fond de cet apologue qu'il a mis en vers d'après Pilpay, et qu'il aurait pu, sans grand dommage, lui laisser. Cependant il faut reconnaître que, dans cette évocation des forces de la nature, La Fontaine a su donner à son style une ampleur et une simplicité dignes de l'épopée.

5. *Du lieu*, c.-à-d. de son origine.

En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? elle le mord pourtant.
Le Rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
La Belle au Chat, le Chat au Chien,
Le Chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du Bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus comme le Bramin même;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe;
Mais agissant diversement
Selon l'organe seulement
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un Rat eut sa tendresse
Tout débattu, tout bien pese,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles [1];
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie :
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

VIII. — LE FOU QUI VEND LA SAGESSE [2]

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée [3].

1. Cette conclusion est énoncée par La Fontaine avec une gravité plaisante, dont il ne faut pas être dupe.

2. Abstemius, 134 : *de Insano sapientiam vendente.*

3. La Fontaine dit ailleurs : « tête à l'évent ».

On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir [1] ; car ils donnent toujours
Quelque trait [2] aux fripons, aux sots, aux ridicules [3].

Un Fol allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On essuyait force grimaces ;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient ; mais que [4] leur servait-il
C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,
Ou de s'en aller, sans rien dire,
Avec son soufflet et son fil.
De [5] chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes [6] un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes [7] tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse. »

1. La Fontaine, disent les commentateurs, fait ici allusion au fou l'Angéli : cette interprétation peut être juste, mais ce n'est pas à Louis XIII, comme on le dit communément, c'est à Louis XIV que ce bouffon fut cédé par le prince de Condé.

2. *Donner quelque trait*, n'est plus usité ; on dit *lancer, décocher*, au lieu de donner.

3. C'est-à-dire aux personnes ridicules. Voyez p. 57, note 2.

4. *Que*, pour *à quoi* : *cela* est sous-entendu.

5. *De chercher*. Cette tournure, fréquente au XVII^e^ siècle, équivaut à : *Si l'on eût cherché*, ou, *En cherchant* ; elle est plus rapide, et il est regrettable qu'elle ait disparu de l'usage.

6. *Dupe* est et a toujours été du féminin.

7. Hiéroglyphes, signes symboliques à l'aide desquels les Egyptiens peignaient leurs idées.

IX. — L'HUITRE ET LES PLAIDEURS[1]

Un jour deux Pèlerins sur le sable rencontrent
Une Huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser[2] la proie;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur[3]; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin[4] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, et la gruge,
Nos deux Messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président[5] :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens[6], et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles[7].

1. Boileau, épître II, vers 41-52.
2. Aujourd'hui le mot propre serait *ramasser*. La langue a varié.
3. *Gobeur*. Mot forgé par La Fontaine.
4. Nom plaisamment donné par Rabelais à un homme de justice (*Pantagruel*, III, 41). Depuis Rabelais, Racine, par sa comédie des *Plaideurs*, et La Fontaine, par cette fable, ont rendu ce nom populaire.
5. *D'un ton de président* est une observation drôle qui relève et fait valoir la sentence.
6. Pantagruel, dans Rabelais (liv. II, ch. XIII), termine de la même manière son burlesque arrêt : « Amys comme davant sans despens et pour cause ».
7. Expression proverbiale, pour dire ne laisser rien; proprement prendre l'argent du jeu, et ne laisser aux autres que les quilles et le sac qui les contient.

X. — LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE[1]

Autrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire[2].
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure[3],
Est imprudence toute pure.
Le Pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup, aussi sot[4] que le Pêcheur fut sage.
Trouvant un Chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le Chien représenta
Sa maigreur : « Jà[5] ne plaise à votre Seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse. »
Le Loup le croit, le Loup le laisse.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son Chien[6] n'est point meilleur à prendre ;
Mais le drôle était au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
« Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi. »
Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.

1. Ésope, 86, 85 : *Canis et Lupus.*

2. Voyez la fable III du livre V. La Fontaine aime à rappeler les sujets qu'il a déjà traités, pour montrer qu'il y a un certain lien dans la composition de ses fables.

3. La Fontaine emploie ici un terme de négoce. « On appelle prêt *à la grosse aventure* une convention par laquelle on prête pour un commerce maritime une somme d'argent à gros intérêts. En cas de perte du navire, la somme prêtée est perdue pour le prêteur ; ce risque est compensé par le profit élevé. » (LITTRÉ.)

4. *Aussi sot.* Le loup, Isengrin, dans *le Roman de Renart*, a toujours un rôle ridicule. Sa force ne compense pas sa stupidité, et il est habituellement le badin de la farce.

5. *Jà*, abréviation du latin *jam* : déjà, à présent, signifie ici : certes.

6. *Son Chien.* « Sien à son compte, et non à celui de la bête », comme *l'ours* pour *les deux compagnons*. Voy. livre V, fable XX.

Celui-ci s'en douta. « Serviteur au portier »,
Dit-il; et de courir. Il était fort agile;
Mais il n'était pas fort habile ;
Ce Loup ne savait pas encor bien son métier.

XI. — RIEN DE TROP [1]

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament [2]
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent, épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire!
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons [3] :
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent;
Tant que le Ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent [4]
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans [5] l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante

1. Abstemius, 186 : *de Ovibus immoderate segetem depascentibus.*
2. Horace a dit de même :

Est modus in rebus, sunt certi denique [fines,
Quos ultra citraque nequit consistere [rectum.
(*Sat.*, I, 1.).

3. *L'excès des prodigues moissons.* La Fontaine s'approprie ici l'expression de Virgile : *luxuries segetum.*
4. *Abusèrent.* Abuser contre les loups, c'est un peu fort. « Si cela est, dit Chamfort, les Anglais, qui sont parvenus à les détruire dans leur île, sont de grands scélérats. »
5. *Dedans* pour *dans.*

Qui ne pèche en ceci. Rien de trop [1] est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

XII. — LE CIERGE [2]

C'est du séjour des Dieux que les Abeilles viennent [3].
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette [4], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français [5] la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il [6] eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle [7] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;
Ce Cierge ne savait grain de philosophie [8].

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit

1. *Rien de trop.* Térence a dit :

Id arbitror
Apprime in vita esse utile, ut ne quid nimis.
(*Andrienne.*)

(Je pense qu'il n'y a pas de plus utile maxime dans la vie que celle-ci : Rien de trop.)

2. Abstemius, 54 : *De Cera duritiam appetente.*

3. Virgile attribue aux abeilles une parcelle de l'âme divine :

Esse apibus partem divinæ mentis....
(*Georg.*, IV, vers 220.)

4. « *Hymette* était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel. » (*Note de La Fontaine.*)

5. *En français* signifie en simple français, simplement, sans figure.

6. *Il* est de trop grammaticalement, *un d'eux* étant le sujet. Mais ce genre de pléonasme est encore assez fréquent dans la langue du XVII^e^ siècle. C'est un latinisme.

7. « Empédocle était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. » (*Note de L. F.*) Ce rapprochement n'en est pas moins forcé. L'*Empédocle de cire* qui vient après est digne de Lamotte, qui appelle une grosse rave *un phénomène potager*.

8. *Grain de philosophie.* En conscience, on ne peut guère exiger d'un cierge qu'il soit philosophe, les hommes ont assez de peine de l'être. En outre, *grain* ne va guère avec *savoir*, on dit mieux : avoir, posséder un grain de folie ou de sagesse.

Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

XIII. — JUPITER ET LE PASSAGER[1]

O! combien le péril enrichirait les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux Cieux[2];
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier.
— Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements? »
Un Passager, pendant l'orage,
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans[3].
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
« Sire Jupin[4], dit-il, prends mon vœu; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire;
Mais, après quelques jours, le Dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents[5] d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :

1. Ésope, 156 : *Viator et Mercurius*; 17: *Viator*; 18 : *Deceptor*. Le Pogge, *Facéties*, 1513, fol. 177. Rabelais : le quart livre, chap. XVIII-XXIV.

2. On connait le proverbe italien qui est vrai partout : *Passato il pericolo, gabato il santo.* (On se gabe du saint quand le péril n'est plus.)

3. A Jupiter, qui foudroya les Titans.

4. Remarquez le diminutif plaisant et familier dont se sert le passager, une fois le danger passé : tout à l'heure il s'agissait du *vainqueur des Titans*.

5. Le *talent* valait de 5 à 6000 fr.

On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : « Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don. »

XIV. — LE CHAT ET LE RENARD[1]

Le Chat et le Renard, comme beaux petits saints[2],
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs[3], deux archipatelins[4],
Deux francs patte-pelus[5], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient[6] à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute[7] est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins[8] s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
« Tu prétends être fort habile;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
— Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »

1. Regnerii *Apologi Phædrii*, pars I, fab. 28, p. 24 : *Catus agrestis et Vulpes.*

2. La Fontaine a dit ailleurs :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient *de petits saints.*
(Liv. VII, fab. 1.)

3. Au lieu de *tartufes*. L'*e* est retranché pour la mesure du vers et par licence poétique. Depuis la comédie de Molière, ce mot était entré dans la langue et désignait le faux dévot.

4. *Patelin* est aussi un personnage de comédie, dont le nom désigne toute personne doucereuse, habile à tromper les gens par de belles paroles et des contes en l'air.

5. Le Duchat croit que la dénomination de *pattes-pelues* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvrit les mains de peaux de bêtes pour supplanter Esaü. Cette expression se trouve dans Rabelais.

6. *S'indemnisaient.... des frais du voyage*, le complément est deux vers plus haut, et l'inversion est pénible.

7. *La dispute* représente ici la discussion. La Fontaine aime à discuter, même vivement. Parlant de l'opiniâtreté qu'il mettait à défendre ses idées dans une discussion, il écrit au duc de Vendôme :

Je dois tout respect aux Vendômes :
Mais j'irais en d'autres royaumes,
S'il leur fallait en ce moment
Céder un ciron seulement.

8. *Nos pèlerins*, nos voyageurs.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le Chat dit au Renard : « Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien. »
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut [1].
Partout il tenta [2] des asiles;
Et ce fut partout sans succès;
La fumée [3] y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gater une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

XV. — LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES [4]

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien [5],
S'imagina qu'il ferait bien

1. Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brifaut*, qui autrefois signifiait *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.

2 Chercha, essaya; c'est le latin *tentare*.

3. On enfume les terriers des renards pour les forcer à sortir; à leur sortie, ils trouvent les chiens bassets en embuscade.

4. Ausone, épigr. 22 et 23. Les deux épigrammes d'Ausone sont elles-mêmes la traduction de deux distiques sur le même sujet, tirés de l'Anthologie grecque. Voyez *Ausonii Opera*, édit. 1730, in-4, p. 20.

5. Mellin de Saint-Gelais a fait sur cette locution proverbiale un charmant petit conte épigrammatique :

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le [monde.
Si n'y eust nul, tant fust-il empes- [ché,
Qui ne courust pour voir l'esprit im- [monde.
Lors une bourse assez large et pro- [fonde
Il leur desploie, et leur dit : « Gens [de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il [rien ?
— Non, dit quelqu'un des plus près [regardans.
— Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous [bien,
Qu'ouvrir sa bourse et ne rien voir [dedans. »

De se pendre, et finir[1] lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire[2] :
Genre de mort qui ne duit[3] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure.
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galand à grands pas se retire,
L'Homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
« Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai[4],
Ou de corde je manquerai. »
Le lacs était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme[5] :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau[6].
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre[7],
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.

1. Il serait nécessaire aujourd'hui de répéter *de*.

2. *Le viendrait faire* ; c'est-à-dire finir sa misère ; *sans lui* est obscur et bizarre.

3. Le verbe *duire*, inusité aujourd'hui, signifiait d'abord dresser, façonner, puis, employé au neutre, il a voulu dire, comme ici, plaire, convenir. On le trouve chez La Fontaine au pluriel :

. . . . Voyez ceux qui vous *duisent*
(*Clymène*, comédie.)

4. *Et vraiment si ferai*. Il faudrait : ainsi ferai-je.

5. *Il n'y manquait qu'un homme* est un trait véritablement plaisant.

6. *Bien et beau* ne se dit plus. On dit seulement aujourd'hui : *bel et bien*.

7. Jean de Meung (*Roman de la Rose*, v. 5421) exprime avec beaucoup d'énergie les tourments que l'argent exerce contre ceux qui l'enferment :

Ainsi Pécune se revanche,
Comme dame royne et franche,
Des serfs qui la tiennent enclose
En paix se tient et se repose
Et fait les malheureux veiller
Et soucier et travailler :
Sous pied si court les tient et dompte,
Qu'elle a l'honneur et eux la honte,
Et le tourment et le dommage, etc.

Cf. La Bruyère (*De l'homme*) : « Il y a des gens qui sont mal logés », etc.

Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

XVI. — LE SINGE ET LE CHAT[1]

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat[2] :
Ils n'y craignaient[3] tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire;
Nos galands y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère[4], il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque :
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

1. Regnerii *Apologi Phædrii*, Divione. 1653, in-12, pars II, fab. 78, p. 77. : *Felis et Simius.*

2. *Plat*, équivaut à couple ou paire. Le poète emploie ici le mot *plat* parce qu'en fait d'animaux malfaisants on n'aurait rien de mieux à servir sur table qu'un chat et un singe.

3. *Ils n'y craignaient.* L'adverbe *y* se rapporte à malfaire, compris dans l'adjectif malfaisant.

4. Nodier remarque justement le mot affectueux par lequel le singe commence son exorde insinuant, qui va piquer au jeu l'amour-propre du chat.

aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi[1].

XVII. — LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

Après que le Milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
« Aussi bien que manger en qui n'a que le son?
Ecoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie.
— Qui, Térée? est-ce un mets propre pour les milans?
— Non pas; c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle[3].
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »
Le Milan alors lui réplique :
« Vraiment, nous voici bien, lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles[4]. »

1. Cette fable a donné lieu à deux comédies, *Bertrand et Raton*, de Scribe, et *Les marrons du feu*, d'Alfred de Musset.

2. Abstemius, 92 : *De Luscinia cantum Accipitri pro vita pollicente.* Hésiode a le premier donné cours à cet apologue, dans son poème des *Œuvres et des Jours*, v 202-212 :

« Voici ce que disait un jour l'Épervier à l'harmonieux Rossignol, qu'il emportait au sein des nuages entre ses ongles recourbés. Comme l'infortuné, percé des serres cruelles du ravisseur, se plaignait en gémissant, celui-ci lui adressa ces dures paroles : « Malheureux ! pourquoi ces « plaintes ? Un plus fort que toi te « tient en sa puissance. Tu vas où je te « conduis, quelle que soit la douceur « de tes chants. Je puis, si je le veux, « faire de toi mon repas; je puis te « laisser échapper. » Ainsi parla l'Épervier rapide, aux ailes étendues. Insensé qui voudrait résister à la volonté du plus fort ! il serait privé de la victoire et ne recueillerait que la honte et le malheur. » (Traduction Patin.)

3. Voyez Ovide, *Métamorph.*, VI, 13.

4. Ce vers, devenu proverbe, est un de ceux qu'on cite le plus souvent.

XVIII. — LE BERGER ET SON TROUPEAU[1]

« Quoi ? toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin[2] ;
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton ! »
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le Troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau.
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les Loups[3].
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton. »
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un Loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un Loup, ce n'en était que l'ombre[4].

Haranguez de méchants soldats
Ils promettront de faire rage ;
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

1. Abstemius, 127 : *de Pastore gregem suum adversus Lupum hortante.*

2. Dans Rabelais le marchand dit à Panurge « Vous avez nom *Robin-Mouton*. Voyez ce mouton-là, il a nom *Robin* comme vous. » *Pantagruel*, l. IV, ch. VI.

3. Dans Abstemius, ce ne sont pas seulement des moutons, mais des chèvres, que le berger conduit : il leur dit de se servir de leurs cornes contre les loups, ce qui, comme résistance, serait plus efficace que la ferme attitude recommandée par Guillot à ses moutons.

4. « Voyez, dit Chamfort, quel effet de surprise produit ce dernier vers, et avec quelle force, quelle vivacité, ce tour peint la fuite et la timidité des moutons. »

FIN DU LIVRE NEUVIÈME

LIVRE DIXIÈME

I. — LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF [1]

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE [2]

Iris, je vous louerais : il[3] n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois notre encens[4] refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
Ells est commune aux Dieux, aux monarques, aux belles[5].
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent[6] ce point :
    Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
    Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien[7].

1. Dans l'édition originale de 1679, cette pièce ne porte pas le titre de *fable*, mais de *discours*. On a supposé, bien inutilement sans doute, que La Fontaine avait traité la question de l'automatisme des bêtes à la prière de Mme de la Sablière. Il est tout naturel que la curiosité philosophique de notre poète se soit portée sur un problème qui devait particulièrement intéresser un observateur passionné des animaux. Sur son goût pour la philosophie, voy. liv. VII, fab. XVIII.

2. Sur Mme de la Sablière et la place qu'elle tient dans la vie de La Fontaine, voyez la Notice, page 15.

3. *Il* est employé dans le sens neutre de *cela*.

4. *Encens*, synonyme d'hommages, compliments, est fréquent chez La Fontaine. Cf. livre XII, fab. I.

5. Comparez livre I, fab. XIV :

On ne peut trop louer trois sortes de [personnes :
Les Dieux, sa maîtresse et son roi.

6. *Récompenser*, dans le sens de *compenser*, est fréquent au XVIIe siècle : « Quel gain pourra le (l'homme) *récompenser* d'une perte si considérable ? » (Bossuet, *Lettre à Louis XIV*, 1675.)

7. Allusion à la réputation de femme savante que le monde avait faite à Mme de la Sablière ; voyez la note 3 de la page suivante.

Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose[1].
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle[2] : en avez-vous ou non
Ouï parler[3]? Ils[4] disent donc
Que la bête est une machine[5];
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.
Telle est la montre[6] qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
« L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle?

1. J.-B. Rousseau imitait ce passage de La Fontaine lorsqu'il a dit (ode au comte Du Luc) :

Et semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Et La Fontaine s'était souvenu de Platon et d'Horace, qui ont employé cette comparaison.

2. *On l'appelle nouvelle.* C'était à bon droit, car Descartes est le père de la philosophie moderne.

3. Femme aimable et instruite, Mme de la Sablière craignait de passer pour savante, de peur d'être accusée de pédanterie. Sa maison fut longtemps le rendez-vous de quelques savants illustres, entre autres Sauveur et Bernier, qui l'initiaient aux découvertes de la science. Elle était morte depuis dix ans lorsque Boileau la désigna, dit-on, dans sa Satire des femmes, par les vers suivants :

Bon ! c'est cette savante,
Qu'estime Roberval et que Sauveur fréquente

4. *Ils*, c'est-à-dire les cartésiens.

5. « Des machines qui aiment, des machines qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui sont jalouses, des machines qui craignent ! Allez, allez, vous vous moquez de nous; jamais Descartes n'a prétendu nous le faire croire. » (Mme DE SÉVIGNÉ, lettre à sa fille, **23 mars 1672**).

6. Descartes avait employé la même comparaison : « Ainsi qu'on voit qu'un horloge, qui n'est composé que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps », etc. (*Disc. de la Méthode.*)

Selon eux[1], par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur crueile,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas. —
Qu'est-ce donc? — Une montre. — Et nous ? — C'est autre chose
Voici de la façon[2] que Descartes[3] l'expose,
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu[4]
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huitre et l'homme
Le tient tel de *nos* gens[5], franche bête de somme :
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
« Sur tous les animaux[6], enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense » ;
Or vous savez, Iris, de certaine science[7],
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassee
De le croire ; ni moi.

Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie[8],
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors[9],

1. *Selon eux* désigne l'opinion des cartésiens, par opposition à celle du vulgaire citée plus haut : *selon nous*.

2. On dirait aujourd'hui : voici la façon dont, ou : voici de quelle façon.

3. René Descartes (1596-1650) renouvela la philosophie en opposant à la routine aristotélique les droits supérieurs de la raison. Ses principaux ouvrages sont le *Discours de la Méthode* (1637), les *Méditations* (1641) et les *Principes de la philosophie* (1644).

4. Allusion aux philosophes anciens tels qu'Epicure, dont la vénération de leurs disciples faisait de véritables dieux. Tout en l'attaquant, La Fontaine admire sincèrement Descartes.

5. *Tel de nos gens*. Cela n'est pas charitable.

6. *Sur tous les animaux*, c.-à-d. au-dessus, seul entre tous les animaux

7. *De certaine science* signifie de science certaine : la locution employée par La Fontaine peut aujourd'hui faire équivoque. Au XVII^e^ siècle le sens du mot *certain* n'était pas modifié par la place qu'il occupait.

8. *Brouiller la voie*, terme de vénerie. La *voie* désigne les empreintes laissées par le passage du cerf, et celui-ci, en changeant souvent de direction, trompe les chiens lancés à sa poursuite.

9. Les *cors* ou andouillers sont les branches qui poussent sur les deux cornes du cerf. C'est dans sa septième année que le cerf prend le nom de *dix-cors*, qui lui reste encore plusieurs années, jusqu'à ce qu'il soit dénommé *grand vieux cerf*. La Fontaine a eu tort de rapprocher ces deux expressions.

En suppose[1] un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs[2], dignes d'un meilleur sort[3]!
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle[4]
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va, traînant de l'aile,
Attirant le Chasseur et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le Chasseur croit que son Chien la pille[5],
Elle lui dit adieu, prend sa volée[6] et rit
De l'Homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde .
Je parle des humains[7]; car, quant[8] aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre[9] y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie[10]

1. *Suppose*, met en sa place.

2. Voyez la fable XXIII du liv XII, où le renard est comparé à Annibal.

3. *Dignes d'un meilleur sort.* Voilà encore un de ces traits de sensibilité profonde qui révèlent l'âme du poète.

4. *Plume* désigne ici la plume des ailes, et par suite les ailes

5. *La pille*, terme de chasse, se jette sur elle pour la saisir.

6. *Prend sa volée.* « Avec quel art le vers est suspendu quand la perdrix *prend sa volée !* Elle est en l'air, et vous voyez longtemps l'homme immobile *qui, confus, des yeux en vain la suit.* Le vers se prolonge avec l'étonnement. » (LA HARPE.)

7. *Je parle des humains.* Ce n'est pas comme dans la fable qui suit :

« C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme....

8. *Car, quant aux animaux*, hémistiche dur et pénible.

9. *Maître d'œuvre*, directeur des travaux.

10. Avant de garder définitivement la forme *apprentie*, ici employée par La Fontaine, le mot *apprenti* a eu pour féminin : *apprentive, apprentisse,* et *apprentice.*

De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils[1] ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire;
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman:
C'est le roi polonais[2]. Jamais un roi ne ment[3].

Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux[4] entre eux ont guerre de tout temps
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains[5] du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros[6],
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure[7],
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes[8] la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;

1. N'oublions pas qu'il s'agit toujours de peuplades sauvages.
2. Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673, il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de Mme de la Sablière, chez laquelle La Fontaine le vit souvent.
3. *Ne ment*. Pourquoi dire cela si on n'est pas sûr d'être cru? La Fontaine n'y met pas de malice, mais un peu de maladresse.
4. D'après le *Furetiana* (1696), ces animaux seraient appelés *boubaks*.
5. *Germains*, c'est-à-dire proches parents, frères.
6. Ce vers rend avec une concision très heureuse ce que la guerre présente à la fois d'horrible et de glorieux.
7. Ces mots, *le rival d'Epicure*, désignent Descartes, mort en 1650. On peut les expliquer par ce fait que l'*Epicurien* Gassendi fut l'adversaire de Descartes, et le mot *rival* serait une allusion à cette hostilité. Il se peut aussi qu'il signifie simplement *émule* et que La Fontaine ait voulu glorifier Descartes en lui prêtant un génie philosophique égal à celui d'Epicure.
8. *Aux bêtes* pour *dans les bêtes*.

Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour[1] dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent[2];
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps[3], se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il[4]?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts[5];
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore :
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple[6].
Aussi faut-il donner à l'animal un point[7],
Que la plante, après tout, n'a point :

1. On dirait aujourd'hui : que j'ai mis en lumière.

2. Cet *agent* est l'âme.

3. Descartes avait dit : « Je connus de là que ce moi, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui. » (*Disc. de la Méthode*, IV^e^ partie.)

4. Entend-il l'âme dont il suit les prescriptions ?

5. *Et meut tous nos ressorts ;*

Mens agitat molem. (VIRG.)

6. C'est-à-dire que, sans reconnaître que l'animal soit un pur automate, on ne peut lui prêter ce principe intelligent, cette volonté déterminante, en un mot, l'âme, qui habite en nous, comme une divinité dans un sanctuaire. C'est ainsi que Sénèque appelle l'âme : *deum in humano corpore habitantem* (*Epit.*, XXXI.)

7. Quel est ce *point* ? La Fontaine ne le dit pas, et il serait sans doute fort en peine de préciser. Mais pour lui ce *point* suffit à différencier l'animal de la plante et à en faire autre chose qu'un automate.

Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire[1]?

Deux Rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'était maître Renard.
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur[2] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts[3] et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas[4] dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière[5],
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintescence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme[6]

1. On ne connait pas d'original de ce récit.
2. Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.
3. Quelques chocs.
4. La Fontaine supprime souvent la négation *ne* quand *pas* vient ensuite. Il s'en trouve un autre exemple onze vers plus loin.
5. La Fontaine ne voit pas où son hypothèse peut le conduire. Si la matière subtilisée est capable de sentir et de penser, même à un faible degré, il ne faudra que la subtiliser davantage pour y perfectionner le sentiment et la pensée. Alors à quoi bon l'esprit immatériel ?
6. *Ame* vient de *animus*, en grec ἄνεμος, souffle, de même que esprit vient de *spiritus*, qui a le même sens

Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument[1].
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré[2];
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière[3].

II. — L'HOMME ET LA COULEUVRE[4]

Un Homme vit une Couleuvre :
« Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre

1. La Fontaine est-il bien sûr de ne pas faire ici trop de concessions au cartésianisme? Il dira plus loin (liv. XI, fab. IX), en parlant non pas d'un singe, animal renommé pour son intelligence, mais d'un hibou :

Cet oiseau *raisonnait* : il faut qu'on le [confesse.
. . . . . .
Voyez que d'*argumens* il fit.

2. On a dit depuis longtemps qu'il y a dans l'homme un animal et un ange la vie se compose de la lutte de ces principes. Pascal a écrit : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le mal est que qui veut faire l'ange fait la bête ». Balzac, *Socrate chrétien* : « L'homme est fait d'un dieu et d'une bête qui sont attachés ensemble ».

3. C'est revenir à l'explication des anciens, qui croyaient à l'existence d'une âme sensitive et d'une âme raisonnable.

4. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 204. — *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 276 : *l'Homme et la Couleuvre*.

Agréable à tout l'univers! »
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme : on pourrait aisément s'y tromper[1]),
A ces mots, le Serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison[2],
L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le Serpent, en sa langue[3],
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice[4] :
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats,
Ce n'est point le Serpent, c'est l'Homme. » Ces paroles
Firent arrêter l'autre[5]; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles[6].
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en[7]. — Soit fait, » dit le Reptile.
Une Vache était là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. « C'était chose facile :
Fallait-il, pour cela, dit-elle, m'appeler?
La Couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?

1. *S'y tromper.* Oui, moralement et grammaticalement. Le poète introduit la clarté à l'aide d'une épigramme. C'est double bénéfice.

2. C'est-à-dire voulant justifier sa brutalité par un raisonnement : mais celui-ci se réduit à la conclusion de la fable *le Loup et l'Agneau :*

La raison du plus fort est toujours [la meilleure.

3. Le poète ne dit pas *en son patois,* comme pour l'âne. C'est qu'ici le serpent est le véritable héros de la fable : il est la victime; l'homme, le bourreau.

4. Gradation admirable et souvent trop vraie pour définir la justice des hommes. Utilité, plaisir, caprice, ces motifs de plus en plus illégitimes, tiennent la place du droit.

5. Chamfort fait observer que si l'homme retarde la mort du serpent, ce n'est pas qu'il devine la légitimité de ses plaintes et qu'il songe à la reconnaître, mais sa curiosité a été piquée par la parole du serpent : il veut voir jusqu'où ira son impertinence.

6. *Sont frivoles.* Qu'en sait-il? le serpent ne les a pas données. Son discours n'est qu'une assertion qui se réduit à ceci : « Ingrat toi-même ».

7. A quelqu'un que nous prendrons pour juge : ellipse. Le poète dit ailleurs :

S'ils ont raison, je m'en rapporte.

Je nourris celui-ci[1] depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe[2] : s'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître
Un Serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude[3]? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »
L'Homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce Bœuf. — Croyons », dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête[4],
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines[5]
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré[6]; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang[7] l'indulgence des Dieux. »
Ainsi parla le Bœuf. L'Homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur[8];
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,

1. *Celui-ci*, comme *l'autre*, employé plus haut pour désigner l'homme, paraît légèrement dédaigneux et méprisant.

2. Remarquez comme ce rejet *sans herbe* révèle d'une façon imprévue et saisissante la cruauté de l'homme.

3. Cet enjambement hardi, sans exemple chez les poètes du temps de La Fontaine, prouve que notre poète connaissait mieux qu'eux les véritables ressources de l'alexandrin et les effets heureux qu'on peut obtenir en violant à propos les règles de Malherbe. Mais La Fontaine ne prend ces libertés que lorsqu'il cherche *un effet*.

4. On ne saurait mieux peindre la gravité réfléchie du bœuf : l'homme sera inexcusable de rejeter l'avis d'un tel arbitre.

5. Souvenir de Virgile :

. . . . . *Redit agricolis labor actus in orbem.*

(*Géorgiques*, II, vers 401.)

6. *Peu de gré*, c'est-à-dire de reconnaissance. Ce mot s'est conservé dans la locution : savoir *gré*.

7. *De son sang*, en le sacrifiant.

8. Chamfort fait observer avec quelle sagacité implacable l'homme, convaincu d'injustice, sait tirer parti des moindres circonstances pour discréditer ses contradicteurs : la vache s'est dite « vieille », c'est aussitôt une radoteuse; le bœuf parle avec gravité, c'est un « déclamateur, qui cherche de grands mots ».

Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'Arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs;
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer[1];
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne,
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on[2], sans prendre la cognée?
De son tempérament[3], il eût encor vécu.
L'Homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu[4],
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! »
Du sac et du Serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. — J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
— Parler de loin, ou bien se taire[5].

III — LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS[6]

Une Tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays[7].

1. *Loyer*, même au temps de La Fontaine, ne s'employait au sens de récompense que dans la langue poétique.

2. Sur le sens exact d'*émonder*, voyez p. 387, note 4.

3. Avec la force de sa constitution.

4. « Le despotisme, dit Chamfort, n'est jamais si redoutable que quand on vient de le convaincre d'absurdité. »

5. La conclusion est triste; mais toute la fable est animée d'un sentiment moral très élevé, qu'on ne trouve pas toujours dans La Fontaine, peu enclin à ce pessimisme découragé.

6. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1649, in-8, p. 124. — *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. II, p. 122 : *les deux Canards et la Tortue*.

7. Décidément La Fontaine n'aime pas les coureurs d'aventures : il a déjà raillé chez le rat la sotte envie de courir le monde, qui lui fait abandonner son trou. Comme la tortue « a la tête légère », le rat est « de peu de cervelle » (livre VIII, fab. IX).

Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis[1].
Deux Canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
« Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
De[2] voir Ulysse en cette affaire[3].
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les Oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise. »
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise[4]
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre Oison[5].
« Miracle! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
— La reine! vraiment oui : je la suis en effet,
Ne vous en moquez point[6]. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe[7], elle crève aux pieds des regardants.

1. Chez les conteurs indiens la tortue abandonne son marécage parce qu'il est desséché ou qu'elle est menacée par des pêcheurs. Le châtiment dont elle est frappée est bien mieux préparé si la tortue ne voyage que pour satisfaire une sotte curiosité, et son imprudence orgueilleuse ne nous surprend pas lorsque nous lui savons déjà « la tête légère ».

2. Après *s'attendre*, nous mettons aujourd'hui la préposition *à*.

3. On s'y attendait si bien que le lecteur fait ce rapprochement avant le poète, en se rappelant le début de l'*Odyssée*, ainsi traduit par Horace :

Dic mihi, Musa, virum, captæ post [tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit [et urbes.
(*Ep. ad Pisones.*)

On peut aussi rapprocher ce passage du même poète latin :

Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem,
Qui, domitor Trojæ, multorum providus [urbes
Et mores hominum inspexit....
(Liv. I, épît. II.)

4. De cette façon.

5. *Oison* désigne le petit d'une oie. La Fontaine applique ce mot au canard, et la ressemblance de ces volatiles est telle, qu'on ne s'aperçoit qu'à la réflexion de l'impropriété du terme.

6. Ce petit discours de la tortue peut paraître un peu long. La tortue des fables indiennes crie seulement : « Hé! qu'est-ce que cette rumeur? »

7. Remarquez encore l'effet produit par ce rejet, qui semble entraîner

Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage.
Ce sont enfants tous d'un lignage[1].

IV. — LES POISSONS ET LE CORMORAN[2]

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payaient pension
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal[3],
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagème[4],
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang,
Cormoran[5] vit une Écrevisse.
« Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera. »
L'Écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute[6];
On court, on s'assemble, on députe
A l'Oiseau : « Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?

dans sa chute l'imprudent animal. Comparez André Chénier :

Elle tombe, elle crie, elle est au sein
[des flots.
(*La Jeune Tarentine.*)

1. Lignage, parenté en ligne directe.
2. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 92 : *la Grue et les Poissons*. — *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. I, p. 337 : *le Héron, l'Ecrevisse et les Poissons*.
3. Quand âge dans mes nerfs a fait
[couler sa glace.
(*Le Cid*, I, III.)
4. La Fontaine a dit ailleurs : « Nécessité l'ingénieuse ». Voy. liv. X, f. I.
5. *Cormoran* devient ici nom propre, comme Carpillon (liv. IX, fab. X) :

... Carpillon n'eut pas tort.

6. *Emute*. La Fontaine a déjà employé ce mot dans la fable des *Vautours*, liv. VII, fab VIII.

V. — L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE[1]

Un Pincemaille[2] avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance[3].
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
« L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron.
— Le larron? Quoi? jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire[4];
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver[5],
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. »
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre; et, prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or[6];
Il ne retrouva que le gîte[6].
Soupçonnant, à bon droit, le compère, il va vite
Lui dire : « Apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse. »
Le compère aussitôt va remettre[7] en sa place
L'argent volé, prétendant bien

1. Abstemius, 169 : *De Viro qui thesaurum compatre conscio abdiderat*. Le mot *enfouisseur* paraît avoir été forgé par La Fontaine.

2. *Pincemaille*, avare. Ce mot composé est formé sur le modèle de son synonyme *grippe-sou*, la maille étant une petite monnaie de cuivre qui valait la moitié du denier. *Pincemaille* se trouve dans Marot.

3. *Finance*, argent. Voyez livre VII, fable VI.

4. La Fontaine est revenu maintes fois sur cette idée. Voyez livre IV, fable XX, et livre XII, fab. III.

5. La Fontaine n'aimait ni cette peine, ni ce soin; on sait qu'il

Tint les trésors chose peu nécessaire.

6. Cf. liv. IV, fab. XX :

Notre avare... ne trouva que le nid.

7. *Va remettre*. Le poète abuse du verbe aller. *Ils vont*, v. 21; *va voir*, v. 22; *il va vite*, v. 24, et ici, v. 27 : quatre fois en sept vers.

Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?
— N'en soyez point en soin[1] : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature[2] y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république. »
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre[3] fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran, le bon apôtre[4],
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre;
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance[5]
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange? Homme ou loup, toute panse
Me paraît une[6] à cet égard;
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

1. *Point en soin*, pour *en peine*, à cause de la mesure et non de l'harmonie.

2. Nous avons déjà vu La Fontaine, suivant l'usage des vieux poètes, supprimer l'article devant le mot *Nature* pris dans le même sens que dans le vers qui nous occupe :

Leur malade paya le tribut à *nature*.
(Liv. V, fab. XII.)

3. *L'un après l'autre*. Le poète suit sa pensée sans songer à l'expression *peuple aquatique* qu'il vient d'employer pour désigner les poissons.

4. Nous connaissons déjà Grippeminaud, *le bon apôtre* (voyez livre VII, fable XVI).

5. *Engeance*. Voyez p. 123, note 6.

6. *Une* est pris dans le sens du latin *unus*, qui est si souvent synonyme de *idem*, le même.

Tout reprendre à la fois. sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir[1];
E le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage[2],
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur[3].

VI. — LE LOUP ET LES BERGERS[4]

Un Loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
« Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le Loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte[5],
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau[6] qui ne fasse
Contre nous tels bans[7] publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du Loup aussitôt sa mère ne menace[8].
Le tout pour un âne rogneux[9],

1. *Plus n'entasser*. Voyez page 219, note 4.

2. *Gage*, signifie ici simplement : dépôt.

3. La conclusion n'est pas très juste, car les trompeurs sont ordinairement méfiants; mais c'est double plaisir de tromper un trompeur.

4. Philibert Hegemon, fable 20 : *Des Pasteurs et du Loup*.

5. Edgard, roi d'Angleterre, qui régnait vers le milieu du xe siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut d'argent, qu'un de ses prédécesseurs, Athelstan avait imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens, Edgar détruisit les loups dans toute l'Angleterre. (WALCKENAER)

6. *Hobereau*, petit gentilhomme campagnard. Le mot désigne proprement un petit oiseau de proie dressé pour la chasse des alouettes. « Ce nom de *hobereau*, appliqué aux gentilshommes de campagne, peut venir de ce qu'autrefois tous ceux qui n'étaient point assez riches pour entretenir une fauconnerie, se contentaient d'élever des *hobereaux* pour la chasse. » (BUFFON.)

7. Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

8. Allusion à la fab. XVI du liv. IV, intitulée *le Loup, la Mère et l'Enfant*.

9. *Rogneux*, qui a la *rogne*, c'est-à-dire une gale invétérée.

Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle? »
Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeants[1] un agneau cuit en broche.
« Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
S'en repaissants eux et leurs chiens;
Et moi, Loup, j'en ferai scrupule?
Non, par tous les Dieux! non; je serais ridicule:
Thibaut l'agnelet[2] passera[3],
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra. »

Ce Loup avait raison[4]. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc ni marmite?
Bergers, bergers! le Loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort[5] :
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

VII. — L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE[6]

« O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau[7],

1. *Mangeants.* Voyez ci-dessus p. 51, note 6.

2. Le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots, *Thibaut - Agnelet*, forme le nom du berger dans la farce de Pathelin.

3. *Passera* par mon gosier. Ellipse un peu forte. On dit dans le même sens, et plus clairement, *y passera*

4. La Fontaine se plaît à terminer par cette courte appréciation les discours qu'il prête à ses personnages : cela fait, il prend la parole à son compte. Voyez des exemples de cette transition à la fin des fables suivantes : liv. VIII, fab. I; liv. XI, VIII; liv. XII, X; liv. VI, XI, etc.

5. Il est évident que dans cette affabulation, pas plus que dans celle du *Loup et de l'Agneau*, La Fontaine ne se propose de glorifier le triomphe de la force brutale. Il constate simplement que, quand le loup est le plus faible, il est traité comme s'il avait tort moralement.

6. Abstemius, 4 : *de Aranea et Hirundine.*

7. Jupiter, incommodé d'un violent

Tirer Pallas, jadis mon ennemie[1],
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné[2] me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire; et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte. »
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignait l'Araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière[3],
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion[4] happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie[5],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne[6] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'Hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout[7].

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste[8] à la seconde.

mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.

1. Arachné, jeune femme de Colophon, habile dans l'art de la broderie, défia et vainquit Minerve, qui la frappa de sa navette. Arachné se pendit de désespoir et fut changée en araignée. Voyez Ovide, *Métam.*, I, VI.

2. L'hirondelle.

3. Nous avons déjà vu ce mot appliqué aux Parques, que La Fontaine appelle : les Sœurs filandières.

4. Sur ce mot, voyez ci-dessus p. 112, note 4.

5. Souvenir de Virgile :

Omnia nam late vastant, ipsasque vo-
[lantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus
[escam.
(*Georgig.*, IV, vers 16, 17.)

6. Voyez page 112, note 3.

7. Remarquez l'effet pittoresque de ce vers rejeté à la fin de la période, et qui semble « pendre au bout » ainsi que l'animal.

8. *Mangent leur reste*, quand il reste quelque chose. *Les petits* représentent tous ceux qui ne sont ni adroits, ni vigilants, ni forts. Ces quatre vers prouvent que La Fontaine s'était occupé de la question des inégalités sociales. Mais il est fort probable qu'il s'était contenté de constater le mal avec cette amertume ironique, à demi résignée, qui lui est propre, et qu'il ne s'était pas mis en peine de chercher un remède. Les préoccupations de ce genre n'étaient pas de son temps. Dans un passage du *Songe de Vaux* La Fontaine fait dire à des poissons :

Si les gros nous mangeaient, nous
[mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France.

VIII. — LA PERDRIX ET LES COQS[1]

Parmi de certains Coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise[2], et turbulents,
Une Perdrix était nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec[3],
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle[4] ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits ;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
Il nous prend avec des tonnelles[5],
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement[6]. »

1. Ésope, 16 : *Perdix et Galli* ; 10 : *Galli et Perdix.*

2. *Noise*, mauvaise querelle, chicane, paraît venir du latin *noxa*.

3. La Fontaine a écrit *respec* pour la rime et par licence poétique. Voyez plus bas une modification analogue du mot *circonspect*, liv. XII, fab. II.

4. C'est la résignation philosophique de Philinte, avec moins de sécheresse et d'indifférence égoïste :

... Mon esprit enfin n'est pas plus of-
[fensé
De voir un homme fourbe, injuste,
[intéressé,
Que de voir des vautours affamés de
[carnage,
Des singes malfaisants et des loups
[pleins de rage.
(*Le Misanthrope*, I,

5. On appelle *tonnelle* un filet pour prendre les perdrix, soutenu, comme le tonneau, par des cercles de bois.

6. Le fabuliste prend volontiers parti contre l'homme. Voyez ci-dessus même livre, fable II.

IX. — LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES[1]

« Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres Chiens oserai-je paraître?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous ferait choses pareilles? »
Ainsi criait Mouflar[2], jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup; car, étant de nature
A piller[3] ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux[4] altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée[5].
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre[6].
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin[7];
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main :
Un loup n'eût su par où le prendre.

1. Le sujet de cette fable paraît être de l'invention de La Fontaine.
2. Nom de chien, tiré du mot *mufle*.
3. *Piller*, se jeter sur, comme dans la fable I, même livre : « Croit que son chien la *pille* ».
4. *Lieux* est moins exact ici que le mot *endroits* qui est employé plus loin.
5. Vers devenu proverbe.
6. *Esclandre* a ici la signification de rixe, attaque. On le retrouve, avec ce sens qu'il a perdu, liv. III, fab. III.
7. *Gorgerin*, la partie de l'armure qui protégeait la gorge. Par extension, ce mot signifie ici : fort collier, garni de clous.

X. — LE BERGER ET LE ROI [1]

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison [2];
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire [3];
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferais bien voir; mais mon but est de dire
Comme [4] un Roi fit venir un Berger à sa cour.
Le conte est du bon temps [5], non du siècle où nous sommes.

Ce Roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du Berger, de très notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ces soins diligents [6].
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens [7] :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes;
Je te fais juge souverain. »
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un Ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'Ermite son voisin accourut pour lui dire :
« Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante [8] : on s'y trompe; et le pire

1. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 152 : *Histoire d'un Hermite*. — *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 214 à 223 : *L'Hermite* ; et t. III, p. 123 : *Histoire d'un Lion et d'un Renard*, p. 123 à 173.

2. Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.
(MOLIÈRE, *Le Misanthrope*.)

3. « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. » (PASCAL, *Discours sur les passions de l'amour*.)

4. *Comme*. Voyez ci-dessus, page 62, note 5.

5. C'est-à-dire d'autrefois. La Fontaine parle ici suivant l'usage populaire, qui s'est toujours plu à poétiser le passé par dégoût du présent.

6. *Par ces soins diligents :*

La chose allait à bien par son soin diligent.
(Liv. VII, fab. x.)

7. Expression empruntée d'Homère, comme ailleurs : « l'assembleur de nuages ».

8. Walckenaer cite de Sannazar· *gratia regum lubrica*.

C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs[1].
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. » L'autre rit,
Et notre Ermite poursuivit :
« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet Aveugle[2] à qui, dans un voyage,
Un Serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : « Que tenez-vous, ô Dieux !
« Jetez cet animal traître et pernicieux,
« Ce Serpent ! — C'est un fouet. — C'est un Serpent, vous dis-je.
« A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
« Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
« Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :
« Vous n'en parlez que par envie. »
L'Aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh ! que me saurait-il arriver que[3] la mort ?
— Mille dégoûts viendront », dit le prophète Ermite.
Il en vint en effet ; l'Ermite n'eut pas tort.
Mainte peste[4] de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au Prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts :
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
Le Prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.
« Son fait[5], dit-on, consiste en des pierres de prix :

1. La Fontaine dit ailleurs ;

Dans les palais des rois. . . . . .
On ne connaît que trop les jeux de la [Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appâts [inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il [n'est plus temps.
(*Élégie pour M. Foucquet.*)

2. Cet apologue n'est pas le même que celui d'Esope ou celui de Phèdre qu'on a voulu y rapporter. La Fontaine a suivi Bidpaï, qui a aussi intercalé ce conte dans celui de *l'Hermite*. Voy. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, p. 157, ou dans Cardonne, t. II, p. 220 : *L'aveugle qui voyageait avec ses amis*. (WALCKENAER.)

3. *Que*. Voyez p. 90, note 1.

4. On dit méchant comme la peste, et, par métonymie, *une peste* pour un méchant.

5. Son bien, sa fortune. Nous avons déjà eu l'occasion de relever le mot *fait* employé dans ce sens.

Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs[1] d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon[2], panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette[3].
« Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte[4].
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition[5]? »

XI. — LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLÛTE[6]

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphire[7] habitait les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchait;
Mais nul poisson ne s'approchait :
La Bergère perdait ses peines.
Le Berger, qui, par ses chansons,

1. *Machineur*, mot hors d'usage.
2. Sorte de blouse descendant assez bas, comme en portent les bergers.
3. « Ce n'était pas un poète, comme La Fontaine, qui pouvait oublier de mettre une musette dans le coffre-fort du berger. Quelle grâce dans ce petit mot : *Je pense !* » (CHAMFORT.)
4. *Sur le faîte*. Corneille avait dit avec la même simplicité, mais avec plus d'énergie :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

5. Dans la comédie de Boursault, *Esope à la cour*, Esope dit à Crésus, en lui expliquant pourquoi il a conservé ses anciens habits d'esclave :

Et, quand l'orgueil sur moi prenait trop de crédit,
Je redevenais humble en voyant mon habit.
(Acte V, sc. IV.)

6. Esope, 34, 130 : *Piscator*, Aphton. 33 : *Fabula Piscatoris, qui piscator simul erat, et aulædus, qua artibus sus quoque loco utendum esse doceturr*
7. Personnification du vent d'ouest doux et léger.

L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient.
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimait les oiseaux. Un Moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part des délices du Prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants[1],
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le Passereau, peu circonspec[2],
S'attira de tels coups de bec,
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le Prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard[3] crie et se désespère,
Le tout en vain; ses cris sont superflus;
L'Oiseau parleur est déjà dans la barque :
Pour dire mieux, l'Oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du Monarque
Son père s'en va fondre, et lui[4] crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des Dieux[5],
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le Roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
« Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque[6] avait écrit de tout temps en son livre

1. L'accord du participe présent, du reste fréquent chez La Fontaine, est ici exigé par la rime. Voyez page 51, note 6.

2. La Fontaine a retranché le *t*, et il a écrit, dans l'édit. de 1679, *circonspec* pour la rime.

3. Les perroquets et la famille royale sont tellement enchevêtrés dans cette partie du récit, qu'il est difficile de ne pas les confondre. *Au père, l'infortuné vieillard* et plus bas *son père*, tout cela se rapporte au vieux perroquet : il est bon de le savoir.

4. Au fils du roi.

5. C'est-à-dire dans ce séjour élevé, proche de celui des dieux. L'expression n'est pas très heureuse.

6. La Fontaine paraît se tromper ici sur le caractère et les attributions de la Parque : il la confond avec le Destin.

Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire était sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents[1] envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris;
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raisons les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout.
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout[2].

XII. — LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS[3]

Deux Perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un Roi faisaient leur ordinaire;
Deux demi-dieux[4], l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.

1. La Fontaine a dit ailleurs (*Épit. à la duchesse de Bouillon*) en imitant Horace

Vous envoyez aux vents ce fâcheux [souvenir

2. Gardons-nous bien de prêter à La Fontaine l'intention de faire l'apologie de la force brutale. Il constate simplement que la force réussit plus sûrement que la persuasion ; mais il est fort probable qu'il est loin de s'en féliciter.

3. *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 95-119 : *Histoire d'un Roi de Yemen et de son Perroquet*

4. Ailleurs (liv. XII, fab. XV) La Fontaine désigne aussi les rois en se servant du mot *dieux*. La Bruyère dit également « les enfants des dieux » en parlant des fils de rois.

De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'Ourse enfin lui dit : « Ma commère,
Un mot sans plus : tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère?
— Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues[1],
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi?
— Moi, me taire! moi, malheureuse?
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse!
— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
— Hélas! c'est le Destin, qui me hait. » Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous.
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles[2].
Quiconque[3], en pareil cas, se croit haï des Cieux,
Qu'il considère Hécube[4], il rendra grâce aux Dieux.

XIV. — LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN[5]

Aucun chemin de fleurs ne conduit a la gloire[6].
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans[7]

1. Construction fréquente dans La Fontaine. Voyez ci-dessus, p. 77, note 2.

2. *Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.* La Fontaine, alors bien hébergé chez Mme de la Sablière, oublie qu'il y a des malheurs réels et des plaintes légitimes.

3. On trouve souvent au XVIIe siècle *qui* et *quiconque* accompagnés, comme ici, d'un antécédent :

Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit et ne le fut jamais.

(CORNEILLE, *Le Menteur*, V, III.)

4. Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam, son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage. Euripide a peint cette grande infortune.

5. *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1644, p. 62 : *les deux Compagnons.* — *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman : les deux Voyageurs.*

6. *Ardua per præceps gloria vadat iter*

(OVIDE, *Tristes*, IV, III.)

7. Le mot *talisman* désigne une inscription magique, cabalistique.

)ue l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
onsolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
Le Perroquet dit : « Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer[1] de l'appât d'un profane langage[2]?
Mais, que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi[3]; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main et tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil[4] contre l'amour. »

XIII. — LA LIONNE ET L'OURSE.

Mère Lionne avait perdu son faon[5] :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,

1. *Leurrer*. Voyez ci-dessus, page 94, note 6.

2. *Profane langage*; parce que le roi allègue le sort; le perroquet croit ou paraît croire à la Providence.

3. Même idée exprimée par Atrée dans l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon :

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux:
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.
(Acte I, sc. III.)

4. Métaphore empruntée à la chirurgie.

5. Le mot *faon* est ici impropre; il ne s'emploie que pour désigner le petit d'une biche, d'une chevrette ou d'une daine. Ce mot ne rime pas bien avec *rugissement*, que l'on écrive *faon* ou *fan*, comme le veut Richelet.

Firent chercher fortune au pays des romans[1].
Il voyageait de compagnie[2].
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez[3]. « Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?
Quelle ridicule entreprise!
Le sage l'aura fait par tel art et de guise[4]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:
Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il[5] n'est pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où[6] l'honneur d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans[7] cette écriture;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.

1. *Le pays des romans*, c'est-à-dire le pays des chimères, des merveilles. Un personnage du *Menteur*, admirant les rapides embellissements de Paris, s'écrie

Paris semble à mes yeux *un pays de romans.*
(Acte II, scène v.)

2. *Il voyageait de compagnie.* On n'emploierait plus cette expression au singulier sans complément.

3. Expression figurée et proverbiale qui signifie avoir peur. On a proposé différentes explications de cette locution la plus vraisemblable paraît être celle qui fait du saignement de nez simulé un prétexte commode pour se dérober à un danger ou à une tâche délicate.

4. *De guise* pour *de telle sorte.*

5. *Il* pour *cela.*

6. *Où l'honneur*, le verbe *serait* est sous-entendu. Il faut remarquer les elipses si nombreuses dans ce discours.

7. *Dedans* pour *dans.* Voyez p. 76, note 5.

Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint-père[1] :
(Serait-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi ?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse[2].
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

XV. — LES LAPINS

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[3]

Je me suis souvent dit, voyant de *quelle* sorte
L'homme agit, et[4] qu'il se comporte,
En mille occasions, comme les animaux :
« Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets, et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits ;
J'entends les esprits corps[5], et pétris de matière. »
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,

1. Allusion à l'élection du pape Sixte-Quint (1585). Selon une tradition, qui peut être suspectée, le futur pape eût feint d'être accablé par l'âge et les infirmités, pour assurer son élection et ne pas décourager ses successeurs : une fois élu, il aurait, dit-on, jeté loin de lui ses béquilles.

2. « La fortune favorise les audacieux » *Audentes fortuna juvat* (VIRG.).

3. Voyez liv. I, fab. XI.

4. Anacoluthe : La Fontaine abandonne la première construction (*de quelle sorte*), pour en adopter une toute différente (*et qu'il se comporte*). Les libertés de ce genre sont fréquentes dans la langue du XVII^e^ siècle. Régnier en offre de nombreux exemples.

5. *Les esprits corps*. Voyez p. 306, note 2.

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour[1].
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet[2].
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder[3] encor
Même vent, même naufrage ;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune[4].
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit,
Qui n'est pas de leur détroit[5],
Je laisse à penser quelle fête !
Les chiens du lieu, n'ayants en tête
Qu'un intérêt de gueule[6], à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

1. Ce vers semble une réminiscence d'Ovide (*Amours*, I, 5) :

Qualia sublucent fugiente crepuscula [Phœbo,
Aut ubi nox abiit, nec tamen orta dies

La Fontaine s'était déjà essayé à exprimer cette idée dans une lettre à sa femme, du 12 septembre 1663 :

Comme au soir, lorsque l'ombre ar- [rive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit et n'est [pas encor jour.

2. La grâce et la vivacité pittoresque de cette description ont été admirées par tous les critiques. On est forcé de reconnaître que La Fontaine ne ment pas quand il prétend conter ce qu'il a vu la vérité si frappante de ces gracieuses peintures suppose de longues heures d'observation.

3. *Hasarder* est rarement employé, comme ici, dans le sens de braver, s'exposer à.

4. Plus prudent est le berger mis en scène par La Fontaine dans la fable II du livre IV, *le Berger et la mer*.

5. Le mot *détroit* est employé ici dans le sens du mot moderne *district*.

6. La Fontaine veut dire que les chiens ne songent qu'à sauvegarder les intérêts de leur gourmandise menacés par des chiens étrangers.

Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,
A gens de tout métier, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller[1] le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère[2] :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs[3]. En cela, j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser[4] :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise ;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu[5],
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

1. Nous avons déjà vu ce terme de vénerie employé par La Fontaine en parlant d'un chien qui fond sur le gibier. Voyez même livre, fable 1 :

Et puis, quand le chasseur croit que
[son chien la *pille*.

2. La Fontaine a exprimé la même idée dans sa *Psyché* : « Il est de la politique, parmi les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent, pour ainsi dire, le pain de la main. Je ne saurais vous assurer bien précisément si elles tiennent cette coutume-là des auteurs, ou si les auteurs la tiennent d'elles. » (Livre II.)

3. *Sont toujours les meilleurs.* La Fontaine avait déjà dit :

« Les longs ouvrages me font peur. »

4. Voltaire nous en donne la raison :

Le secret d'ennuyer est celui de tout
[dire.

La Fontaine a dit liv. VI, épilogue

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

5. Cette belle période présente ici un peu d'obscurité et d'embarras.

XVI. — LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI[1]

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire[2],
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De[3] raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine[4].
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler ; croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison ;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués[5] aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le Marchand) savait l'arithmétique :

1. *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, t. III, p. 320-338 : *Histoire d'Asfendiar*.

2. « Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère, qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. » (*Note de La Fontaine.*) Cette tradition, qui a fourni tant d'allusions aux poètes et aux moralistes, et tant de sujets à la peinture, n'en est pas moins erronée.

3. *De* nous paraît aujourd'hui inutile et incorrect. Il était fréquemment employé avec le verbe sujet au XVII siècle. Boileau a dit dans sa première épître (v. 89-90)

Mais à l'ambition d'opposer la prudence.
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence

4. La Fontaine allège toujours son récit des détails inutiles et se plaît à le faire remarquer : cf. p. 184, n. 6.

4. *Echoués* est pris substantivement.

« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
— J'enseignerai la politique. »
Reprit le Fils de roi. Le Noble poursuivit :
« Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école. »
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole [1]!
Le Pâtre dit : « Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera. »
A ces mots, le Pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas [2] exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours [3].

1. Remarquez avec quelle liberté, surprenante pour son temps, La Fontaine parle des titres de noblesse. Voilà qui est bien fait pour nous donner à penser qu'il ne tenait pas beaucoup à son titre d'écuyer. (Voyez la Notice, page 5.)

2. Dans l'autre monde.

3. La Fontaine, dans une autre fable (*l'Avantage de la science*, livre VIII, fab. XIX), développe une morale entièrement opposée à celle-ci

Laissez dire les sots : le savoir a [son prix.

Mais il faut remarquer que les conclusions auxquelles aboutit La Fontaine n'ont rien d'absolu : il veut montrer simplement que, selon les circonstances, la science ou le travail manuel peuvent le plus sûrement nous tirer d'embarras. Il faut bien se garder de prêter à La Fontaine d'ambitieuses théories, auxquelles il n'a jamais songé. Nous ne saurions voir en lui un précurseur de J.-J. Rousseau, qui, dans l'*Emile* (livre III), s'attache à démontrer la nécessité de connaître un métier capable de nous faire vivre.

FIN DU LIVRE DIXIÈME

LIVRE ONZIÈME

I. — LE LION[1]

Sultan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine[2],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi[3] la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le Sultan fit venir son vizir[4] le Renard,
Vieux routier[5], et bon politique.
« Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin;
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête. »
Le Renard dit, branlant la tête :
« Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue[6], et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.

1. La fable de Bidpaï intitulée *le Jeune Léopard* semble avoir donné l'idée de celle-ci, celle de l'auteur indien est cependant toute différente. On indique une autre source ce serait un dialogue entre le Lion et le Renard, où ce dernier veut enseigner à l'autre le moyen de reconquérir sa royauté usurpée par l'homme. Ce morceau fait partie d'un *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes* publié à Cologne en 1667.

2. Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit féodal d'aubaine.

3. *Parmi*. Voyez ci-dessus, page 89, note 7.

4. *Vizir*, ministre du sultan.

5. *Vieux routier*, sur cette expression. voyez page 122, note 5.

6. Remarquez que, selon l'usage généralement adopté au XVII^e^ siècle, l'accord ne se fait qu'avec le dernier substantif.

J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur Lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.
Le Sultan dormait lors; et dedans[1] son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le Lionceau devint vrai Lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
De toutes parts; et le Vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
« Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il[2] coûte; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le Lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivants[3] sur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton:
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout[4] le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force États
Voisins du Sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître[5].

1. *Dedans*. Voyez ci-dessus, page 76, note 5.
2. *Il*. Voyez livre III, 108.
3. *Vivants*. Voyez p. 51, note 6.
4. *Tout* renforce le superlatif devant lequel il est placé. Les exemples de cette locution abondent chez les auteurs classiques.
5. La Fontaine, qui a écrit plus haut *croîtra*, n'adopte ici l'orthographe *craître* que pour la rime; mais il faut remarquer que cette orthographe était conforme à la prononciation du temps. Vaugelas voit dans la prononciation d'*ai* pour *oi* « une des beautés de notre langue ». (I, p. 184).

II. — LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER [1]

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE [2]

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tirait son origine,
Avait l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien [3] : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien [4].
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des Cieux,
Que les enfants des autres Dieux :
Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence [5],
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, et dit : « J'ai su conduire
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers

1. Ce morceau, dans lequel le poète marche cette fois sans guide, est moins une fable qu'une délicieuse allégorie.

2. Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, et élève de Mme de Maintenon. Il naquit à Versailles le 31 mars 1670; et il n'avait que sept à huit ans lorsque La Fontaine lui adressa cette pièce, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1673, et mourut le 14 mai 1736.

3. Cf. page 277, note 3.

4. Ce passage a donné lieu à des interprétations différentes. On a supposé qu'il s'agissait simplement du goût du jeune prince pour la botanique, figurée poétiquement par Flore : mais il est difficile d'appliquer certains vers à cette passion, par exemple celui-ci :

Pleurs, soupirs, tout en fut....

Ce vers semble plutôt autoriser la conjecture de ceux qui croient à une allusion à une amourette du duc du Maine avec mademoiselle de Thiange.

5. Allusion à la théorie platonicienne de la réminiscence

Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des Immortels,
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit[1].
« Je veux, dit le Dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire.
— Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
— Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices.
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs[2]
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »
Quand ce vint au Dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.

III. — LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD[3]

Le Loup et le Renard sont d'étranges voisins[4] ;
Je ne bâtirai point autour de leur demeure[5].
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un Fermier; et, quoique des plus fins,

1. Ici l'éloge, si nous en croyons les contemporains, n'est pas exagéré, et, à l'âge de six ans le duc du Maine émerveillait toute la cour par la vivacité précoce de son esprit.

2. La Fontaine a reproduit presque textuellement ce vers dans son épître *à Mme de la Sablière*, à laquelle il prête le conseil de :

Bannir le fol amour et les vœux im-
[puissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans
[cesse renaissants.

3. Abstemius, 149. *De Patrefamilias succensente cani ob gallinas raptas*

4. La Fontaine ne redoute pas moins le Pédant et l'Ecolier. Voyez liv. IX, fab. V.

5. Allusion au vieux proverbe

On dit qui a mal voisin
Que il a souvent mal matin.
(*Renart le nouvel*, v. 3527.)

Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.
« Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi [1],
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie [2]
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc :
Et moi, maître passé [3], quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances [4]
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé. »
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots [5] :
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le Fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le Soleil
Ne rebroussât d'horreur [6] vers le manoir liquide.
Tel et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride [7]
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost [8] des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente

1. Les classiques emploient fréquemment *soi* en le rapportant à un nom dé erminé de personne. « Il cra-che presque sur *soi*. » (LA BRUYÈRE, *Des biens de fortune.*)

2. Au XVII^e^ siècle la rime de *monnoie* et de *joie* était très régulière, car ces mots se prononçaient *monnoèe* et *joèe*

3. *Maître passé.* L'expression passer maître est empruntée au vocabulaire des anciennes corporations des arts et métiers.

4. *Je jure les puissances.* Voyez page 262, note 7.

5. Le pavot, d'où se tire l'opium, est la fleur attribut du sommeil.

6. Allusion au festin d'Atrée que le soleil n'osa pas éclairer. Clytemnestre dit dans Racine :

Et toi, soleil, et toi....
Recule : ils t'ont appris ce funeste chemin !

7. Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Chryséis à Chrysès son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliade*, I.)

8. Sur ce mot, voyez ci-dessus page 369, note 2.

Ajax [1], à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix
Le Renard, autre Ajax [2], aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
« Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage?
— Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui [3] touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos? »
Ce Chien parlait très à propos :
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître,
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien [4] :
On vous sangla le pauvre drille.
Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur [5]),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur [6].

1. Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un excès de rage, sur un troupeau, qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avaient prononcé contre lui. La folie et la mort d'Ajax sont le sujet de la tragédie de Sophocle : *Ajax furieux*.

2. Les rapprochements épiques de ce genre sont fréquents dans La Fontaine. Voyez livre XII, fab. IX et XXIII.

3. *A qui*, on dirait plutôt aujourd'hui : *que touche le fait*.

4. *Qu'il ne valait rien*. Molière avant La Fontaine avait dit dans son *Amphitryon* :

Tous les discours sont des sottises
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seraient paroles exquises,
Si c'était un grand qui parlât.
(Acte II, sc. I.)

5. On sait de plus qu'il l'a décliné : mais il a mauvaise grâce d'y faire penser.

6. Chamfort fait remarquer que « la moralité de cette fable rentre dans celle de *l'Œil du maître*, livre IV, fab. XXI. »

LIVRE XI.

IV. — LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL [1]

Jadis certain Mogol vit en songe un Vizir
Aux Champs Élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos [2] en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour [3],
Ce Vizir quelquefois cherchait la solitude [4];
Cet Ermite aux Vizirs allait faire sa cour. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais [5]?

1. Saadi : *Gulistan, ou l'Empire des roses, traduit par André du Ryer, sieur de Malezair* (Paris, 1634).

2. Minos a propos du Mogol : quelle confusion ! De même, nous avons plus haut les Champs Elysiens.

3. *L'humain séjour* veut dire ici le séjour parmi les hommes; habituellement il équivaut à séjour des hommes.

4. On peut trouver avec quelque raison qu'avoir recherché quelquefois la solitude n'est pas un titre suffisant à la félicité éternelle. Mais pour La Fontaine l'amour de la retraite est la première des vertus, et il ne peut y avoir pour celui qui l'a pratiquée de récompense excessive.

5. C'est le *frigus opacum* de Virgile Cet admirable passage n'est pas une traduction, mais une réminiscence de ces beaux vers :

Rura mihi, et rigui placeant in valli-
[bus amnes
Flumina amem sylvasque inglorius
[O ubi campi,
Spercheosque, et virginibus bacchata
[Lacænis
Taygeta ! o qui me gelidis in vallibus
[Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat
[umbra !

(*Georg.*, liv. II, vers 486 et sq.)

« Quand La Fontaine traduit quelque sentiment antique, il se l'appro-

Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles?
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes [1]!
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords [2].

V. — LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES

Le Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe [3], maître ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : « Grand Roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'Etat à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux [4].

prie, il le fait sien en l'accommodant à son goût et à son humeur. Virgile ne demande que les loisirs de la poésie au fond de quelque riante vallée; La Fontaine pousse la rêverie poétique jusqu'au sommeil. » (SAINT-MARC GIRARDIN.)

1. Ici La Fontaine transforme assez malheureusement le passage de Virgile, dont il s'est inspiré, en parlant non pas des mouvements astronomiques, mais des folies de l'astrologie, dont il s'est moqué si souvent.

2. *Sans remords.* La Fontaine a dit avec non moins de charme, en parlant de la mort de l'homme de bien :

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir
[d'un beau jour

3. Le lion eût pu choisir mieux qu'un singe pour maître de morale.

4. La Fontaine reproduit ici la doctrine de La Rochefoucauld, pour lequel il avait une admiration si vive. Voyez la fable XI du livre I, que notre poète lui a dédiée.

Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi[1]
De ridicule ni d'injuste.
— Donne-moi, repartit le Roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
— Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes ;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien,
L'amour-propre, au rebours[2], fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente[3] très bien
Qu'ici bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir[4],
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux Anes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière[5],
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
« Seigneur[6], trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
« L'homme, cet animal si parfait ? Il profane
« Notre auguste nom, traitant d'*âne*
« Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
« Il abuse encore d'un mot,
« Et traite notre rire et nos discours de *braire*.
« Les humains sont plaisants de prétendre exceller
« Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
« A leurs orateurs de se taire ;

1. *En soi*. Voyez plus haut, page 336, note 1.

2. *Au rebours*. Le contraire n'est qu'apparent, puisque la louange de soi-même et des siens et le dénigrement des autres partent d'un même principe.

3 *De tout ce que dessus j'argumente*, c'est à-dire de tout ce que j'ai dit plus haut, je tire cette conclusion que, etc. La Fontaine met en scène un « maître ès arts », qui parle le langage aride de l'école.

4. On appelle cela, de nos jours, camaraderie. Scribe a mis en scène ce commerce intéressé d'éloges dans une comédie intitulée *la Camaraderie, ou la Courte échelle* (1837).

5. Solvet rapproche de ces deux ânes Vadius et Trissotin, qui commencent par se combler réciproquement d'éloges. (*Les Femmes savantes*, III, III.

6. Voyez page 237, note 1, un autre exemple de l'omission de la négation *ne* dans une phrase interrogative.

Voilà les vrais braillards[1]. Mais laissons là ces gens :
« Vous m'entendez, je vous entends;
« Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
« Vous surpassez Lambert[2]. » L'autre Baudet repart :
« Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »
Ces Anes, non contents de s'être ainsi grattés[3],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.
J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples Excellences,
S'ils osaient, en des Majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que Votre Majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps. »
Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat[4],
Regardait ce Lion comme un terrible sire.

VI. — LE LOUP ET LE RENARD[5]

Mais d'où vient qu'au Renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?

1. *Braillards* : brailler est l'augmentatif de braire, comme criailler de crier, batailler de battre, etc.

2 Michel Lambert, maître de musique de la chapelle de Louis XIV, beau-frère de Lully, et musicien célèbre de son temps. On ne le connaît plus guère que par ce vers de Boileau :

Nous n'avons ni Lambert, ni Molière.
(*Sat.*, VI.)

3. On connaît le proverbe : *Asinus asinum fricat*. Marot l'applique à deux poetes de son temps, dont il avait à se plaindre :

Ce Huet et Sagon se jouent ·
Par escript l'un l'autre se louent
Et semblent (tant ils s'entreflattent)
Deux vieulx asnes qui s'entregrattent.
(*Fripelipes, valet de Marot, a Sagon.*)

4. Un insensé, un fou, dans le sens du latin *fatuus*.

5. *Roman du Renart*, et *Renart le*

J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus [1]; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître [2].
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers [3]. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre Renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère [4],
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait, pendant deux nuits,
Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard était désespéré.
Compère Loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : « Camarade,
Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis : le dieu Faune [5] l'a fait;
La vache Io [6] donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire [7],

contrefait. — Regnerii *Apologi Phædrii*, Divione, 1643, pars I, p. 24, fable XVIII : *Vulpes et Lupus*.

1. C'est l'avis de quelques naturalistes

2. Cet étrange scrupule vient bien tard à La Fontaine, qui a toujours accordé, d'après Esope et avec tous les poètes du moyen âge, la finesse et la ruse au renard.

3. Au renard.

4. Et venant le remplacer dans sa misère.

5. Le dieu des bois.

6. *Io*, fille d'Inachus, aimée de Jupiter, fut transformée par lui en génisse pour tromper la jalousie de Junon.

7. Il l'ajuste fort bien; et maître renard, soufflé par La Fontaine, n'a jamais été plus disert.

Le Loup fut un sot de le croire;
Il descend, et son poids emportant l'autre part,
Reguinde[1] en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

VII. — LE PAYSAN DU DANUBE[2]

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du Souriceau[3]
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle[4]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue :
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché[5]
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon[6] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins[7].

1. *Guinder* signifie proprement faire monter, hausser au moyen d'une machine.

2. Guevara, *El Relox de principes*. — *L'Horloge des princes*, traduit du castillan en français par R.-B. de la Grise, Lyon, 1575. — Cassandre, *Parallèles historiques : le Paysan du Danube*

3. Voyez livre VI, fable v.

4. Il n'y a rien de pareil dans Marc-Aurèle. La Fontaine a pris au sérieux une fiction de Guevara, qui attribue ce récit à cet empereur dans son *Horloge des princes*.

5. Voyez livre VIII, fab. x.

6. Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui, chez les Romains, remplaçait la toge en temps de guerre.

7. Guevara trace ce portrait du paysan du Danube : « Ce paysan avait le visage petit, les lèvres grosses, les yeux profonds, la couleur hâlée, les cheveux hérissés, la tête découverte, les souliers de cuir de porc-épic, le sayon de poil de chèvre, la ceinture de joncs marins, la barbe longue et épaisse, les sourcils qui lui couvraient les yeux, l'estomac et le col couverts de poil et velus comme un ours, et un bâton à la main. »

Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice [1] des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
« Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister [2] :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin [3] nous que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die [4]
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,

1. *Avarice* est pris ici dans le sens du latin *avarus*, cupide.

2. Ce début rappelle celui du célèbre discours de Démosthène contre Eschine :

« Avant tout, Athéniens, je supplie les Dieux et les Déesses de vous inspirer autant de bienveillance », etc.

3. *Témoin* placé au commencement d'une phrase reste invariable.

4. *Die*. Voyez plus haut, page 142, note 2.

D'avarice qui va jusques à la fureur [1].
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus [2].
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes·
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne converssons [3] plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés [4] :
Vos preteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord [5].
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre [6] à donner : c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge [7] aux lois, encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice [8] ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit

1. *Furour, furor*, folie furieuse.

2. Comparez dans *Agricola* le discours de Galgacus aux bretons *Raptores orbis, postquam cuncta vastantibus defuere terræ, et mare scrutantur : si locuples hostis est, avari, si pauper, ambitiosi : quos non Oriens, non Occidens, satiaverit*, etc.

3. *Converser* a ici le sens du latin *tomers ri*, vivre avec, fréquen er.

4. Ces traits énergiques sont empruntés à Guevara : « Nous avons tous juré, fait-il dire à son paysan, de ne jamais habiter avec nos femmes et de tuer nos propres enfan's. »

5. *A mon abord*, à mon arrivée, on lit dans Corneille :

. . . . . *Mon abord* en ces lieux
Me fit voir Polyeucte et je plus à ses yeux.
(*Polyeucte*, I, III.)

6. Le mot *pourpre* est pris ici au propre, comme dans Guevara, où il vient, dans l'énumération des présents corrupteurs, après l'hu le et le vin. Un étranger ne pouvait avoir assez de crédit pour donner les magistratures, dont l'insigne était une bande de pourpre.

7. Dans les lois. Sur cet emploi de *à* pour *dans*, voyez page 305, note 8.

8. C'est-à-dire on le fit noble ou patricien ; car la dignité de patrice est postérieure à Marc-Aurèle et fut créée par Constantin. (WALCKENAER)

Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

VIII. — LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES[1]

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotait[2].
Car, au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir[3] et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il[4] ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes[5] sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement[6]?

1. Abstemius, 167 : *De viro decrepito arbores inserente.*

2. Le poète adoucit l'inconvenance du langage de ces jouvenceaux en ne mettant pas le mot *radotait*, qui est le fond de leur pensée, dans le discours direct. C'est bien assez de leur faire dire :

Ne songez désormais qu'à vos er-
[reurs passées.

3. *Le long espoir :*

Spem longam reseces.
(Hor., liv. I, ode XI.)

4. *Il* remplaçant *cela* n'est guère d'usage aujourd'hui.

5. *Termes* ne désigne pas ici la fin de la vie, la mort, mais les limites dans lesquelles est enfermée la vie. Toutes les existences humaines sont égales en durée si on les compare à l'éternité. « Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! Et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! » (Bossuet., *Serm. sur la mort.* 1er pt.)

6. Chaque jour est un bien que du
[Ciel je reçoi,
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me
[donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes
[gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à per-
[sonne.

Maucroix, *quatrain fait à l'âge de plus de 80 ans. Œuvres div.*, 1854, T I

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage[1] :
Eh bien! defendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui[2]?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le Vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya des le port, allant à l'Amérique[3];
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter[4];
Et, pleurés du Vieillard[5], il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

IX. — LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT

Il ne faut jamais dire aux gens :
« Écoutez un bon mot, oyez[6] une merveille. »
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille[7]?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté:
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité[8],
Vieux palais d'un Hibou, triste et sombre retraite

1. Virgile a dit : *Carpent tua poma nepotes* (Tes arrière-neveux cueilleront ces fruits). *Ombrage* n'est pas moins poétique.

2. « Je ne m'occupe qu'à planter des arbres, dont je ne verrai pas l'ombrage. J'ai trouvé que c'était le plus sûr moyen de travailler pour la postérité. » (VOLTAIRE, 1755.)

3. Nous dirions : *en Amérique*.

4. *Enter*, greffer.

5. Il y a ici une ellipse et une inversion également poétiques.

6. *Oyez*, écoutez; dans Corneille : *Oyez*, dit-il ensuite, *oyez*, peuple, *oyez* [tous.

(*Polyeucte*, III, II.)

7. Solvet rapproche de ces vers le passage suivant de Scarron :

Petit rimeur trop éventé,
Gardez-vous bien de rien promettre :
Eh quoi ! ne savez-vous pas bien
Qu'un conte ne vaut jamais rien
Quand on dit : Je vous ferai rire ?

(*La foire Saint-Germain.*)

8. *Pour son antiquité*, à cause de sa vieillesse.

De l'oiseau qu'Atropos[1] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'Oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé[2].
Cet Oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux Souris, le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées[3],
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre[4].
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien[5] s'obstine
A traiter ce Hibou de montre et de machine?
Quel ressort[6] lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue[7]?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit[8] :
« Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout, il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. » Or trouvez-moi

1. La vue d'un hibou est un présage sinistre. — *Atropos*, la plus terrible des Parques, est celle qui coupe le fil de la vie.

2. Pour : *avait mutilé leur troupeau* ; ces inversions sont fréquentes chez La Fontaine.

3. *Echappées* équivaut à l'ablatif absolu des Latins.

4. C'est ainsi que dans une autre fable procède le Cormoran (liv. X, fab. IV).

5. Partisan de la philosophie de Descartes.

6. Voyez le *Discours à Madame de la Sablière* (liv. X, I).

7. C'est-à-dire renfermé pour être engraissé. Le mot *mue* servait à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. Mais le sens ordinaire de ce mot est *changement de plumes*. Le temps de la mue étant pour les oiseaux une époque de maladie, on les enfermait dans des cages où ils restaient pour y être engraissés.

8. Montaigne prête aux renards thraces la « ratiocination » suivante : « Ce qui fait bruit se remue ; ce qui remue n'est pas gelé ; ce qui n'est pas gelé est liquide, ce qui est liquide plie sous le faix. » (*Essais*, II, 2.) Montaigne a emprunté cet exemple des renards, que les Thraces envoyaient devant eux quand ils voulaient passer une rivière glacée, au traité de Plutarque : *De l'industrie des animaux*.

Chose par les humains à sa fin mieux conduite.
Quel autre art de penser Aristote[1] et sa suite[2]
Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable: et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers. LA FONTAINE.

ÉPILOGUE[3]

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntants la voix de la nature.
Truchemant[4] de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs[5] en mon ouvrage;
Car tout parle dans l'univers[6];
Il n'est rien qui n'ait son langage :
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin[7] :
D'autres pourront y mettre une dernière main.

1. La logique d'Aristote, après avoir défrayé la scolastique pendant tout le moyen âge, tient toujours sa place dans l'enseignement philosophique moderne On peut supposer que par ces mots *art de penser* La Fontaine fait allusion à la logique de Port-Royal, qui porte ce double titre : *La logique, ou l'Art de penser*

2 *Sa suite*, c'est-à-dire ses disciples, on disait aussi, et le mot a pris bientôt un sens défavorable : *sa séquelle*

3 Cet épilogue termina pendant longtemps le recueil entier des fables de notre poète Après un intervalle de quinze ans, en 1694, La Fontaine donna la dernière et cinquième partie, dont on a formé depuis le douzième livre.

4. *Truchemant* ou *truchement*, mot tiré de l'arabe et qui signifie interprète La Fontaine l'emploie assez fréquemment.

5. *Acteurs*. Le mot est très juste, puisqu'il s'agit, comme le dit La Fontaine, d' :

Une ample comédie à cent actes divers

6. Les hommes sous la personne des animaux

7. La Fontaine avait le droit de tenir ce langage il avait eu beaucoup de précurseurs au moyen âge, mais ils étaient oubliés, et leurs ouvrages n'avaient eu aucune influence sur son génie.

Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper:
Pendant le doux emploi de ma Muse innocente,
Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque[1].

1. Au moment où le poète écrivait ces vers, Louis XIV, à l'apogée de sa gloire, venait de dicter à Nimègue les conditions de la paix de l'Europe.

FIN DU LIVRE ONZIÈME

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE[1]

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat[2]; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ou-

1. Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon et du duc de Beauvilliers, né à Versailles, le 6 août 1682, mourut le 18 février 1712.

2. On a beaucoup vanté la précocité du duc de Bourgogne. A onze ans, il avait lu Tite-Live et les *Commentaires de César*, et son précepteur lui faisait traduire Tacite.

vrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armee; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge[1] à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres[2]. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles; je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. La Fontaine avait alors 73 ans.

2. Luxembourg avait été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke, Catinat, à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avait pris Mons, Namur et Charleroi. Louis XIV offrit la paix à des conditions qui ne furent point acceptées. (WALCKENAER.)

LIVRE DOUZIÈME

I — LES COMPAGNONS D'ULYSSE[1]

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Prince, l'unique objet du soin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels[2].
Je vous offre un peu tard ces présents de ma Muse ;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue[3], au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros[4] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brille d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient (c'est notre souverain),
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin[5] ;
Cette rapidité fut alors nécessaire ;
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire[6].

1. Plutarque : *Que les bestes brutes usent de la raison : en forme de devis.* Dialogue entre Ulysse, Circé et Gryllus. Œuvres morales : traduct. d'Amyot. — Fénelon : *Dialogue des Morts*, dial. VI : *Ulysse et Gryllus* (1718).

2. Chamfort s'indigne à tort contre ces formules d'éloge, qui n'étaient au XVII^e^ siècle que des banalités sans conséquence.

3. Les belles fables que contient ce dernier livre doivent nous empêcher de prendre à la lettre ce que La Fontaine dit ici du déclin de son génie.

4. Louis de Bourbon, le premier Dauphin, père du duc de Bourgogne.

5. Dans la campagne de 1688, l'armée commandée par le Dauphin et le maréchal de Duras s'empara du 25 octobre au 13 novembre, de Heidelberg, de Mayence, de Philipsbourg, de Mannheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Frankenthal et de Trèves. (WALCKENAER.)

6. Le « dieu » qui retient l'impétuosité peut-être téméraire du Dauphin, c'est Louis XIV. Cette intervention du roi qui, selon La Fontaine, aurait suspendu les opérations militaires sur le Rhin, fixe la date de la composition de cette fable. Nous savons, en effet, qu'en 1690 la campagne fut interrompue, et le Dauphin quitta l'armée le 30 septembre pour rejoindre la cour à Fontainebleau. La Fontaine jugerait téméraire de sa part d'apprécier la décision prise par le roi. De là ces mots : Je m'en tais.

Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose :
Ils ne vous quittent point[1]. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le Sens et la Raison[2] y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes[3]
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.
Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé[4], tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme ;
Il s'en vit de petits : EXEMPLUM, UT TALPA[5],
Le seul Ulysse en echappa ;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :

1. Il est bien évident que ces « Ris et ces Amours », dont parle La Fontaine à un prince âgé de huit ans, désignent tout simplement les jeux de l'enfance.

2. On peut voir sous ces mots une allusion discrète aux sages précepteurs du duc de Bourgogne, Fénelon et le duc de Beauvillier.

3. Des enchantements.

4. Pour le séjour d'Ulysse chez la magicienne Circé et la métamorphose de ses compagnons, voyez le X^e^ livre de l'*Odyssée*. Virgile a fait aussi une description saisissante du palais de l'enchanteresse, entrevu, pendant la nuit, par la flotte d'Enée. (*Enéide*, liv. VII, v. 10-20.)

5. « Par exemple, la taupe. » Formule usitée dans les argumentations scolastiques. Voiture, si bien connu de La Fontaine, avait déjà inséré cette citation latine dans une de ses poésies :

Par moi, vous en voyez *exemplum, ut*
[*Talpa*,
Qui, pour être sans yeux, n'évite pas
[ses charmes.

Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure.
« Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court, et dit : « L'empoisonneuse[1] coupe
A son remède encore; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole »
Le Lion dit, pensant rugir :
« Je n'ai pas la tête si folle;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque!
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'etat. »
Ulysse du Lion court à l'Ours : « Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
— Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'Ours à sa manière :
Comme me voilà fait? comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je me rapporte[2] aux yeux d'une Ourse mes amours[3],
Te déplais-je? va-t'en; suis ta route et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
Et te dis tout net et tout plat[4] :
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au Loup va proposer l'affaire;
Il lui dit, au hasard[5] d'un semblable refus :
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien[6],

1. *Empoisonneur* n'est ordinairement employé que comme substantif. Mais l'inversion fait heureusement accepter cette hardiesse poétique.

2. La Fontaine a déjà écrit, liv. VII, fab. XVI

Rapportons-nous, dit-elle, à Ramina-
[grobis.

La mesure n'exigeant ici aucun sacrifice, puisque « je m'en rapporte » donnait le même nombre de syllabes, il est clair que l'usage autorisait cette location.

3. « Pour moi, ma Pénélope est la truie qui est ici près », dit le Pourceau à Ulysse, dans le dialogue de Fénelon.

4. *Tout plat*, c'est-à-dire sans déguiser ma pensée sous une expression élégante.

5. En s'exposant à. « Et tous les jours en me promenant d'un bout de ma chambre à l'autre, je suis *au hasard de* tomber. » (Boileau, *Lettre à Brossette*, 3 janv. 1710.)

6. Pour *redeviens*. Licence imposée par la rime.

Au lieu de loup, homme de bien.
— En est-il? dit le Loup : pour moi, je n'en vois guère
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étais homme, par ta foi[1],
Aimerais-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce.
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'était[2] leurs délices suprêmes;
Tous renonçaient au lôs[3] des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions,
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.
Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'était sans doute un beau projet
Si ce chroix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts;
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine[4].

1. *Par ta foi*, n'est plus usité aujourd'hui, quoique l'expression soit exacte et claire : on ne dit plus que *par ma foi*.

2. On écrirait aujourd'hui *c'étaient*, à cause du pluriel qui suit. Cet usage, qui a prévalu, paraît vicieux, puisque, dans les phrases de cette espèce, le sujet grammatical est le singulier *ce* pour *cela*.

3. Louange, du mot latin *laus*. Ménage regrettait que ce mot eût vieilli, et désirait qu'on le remit en honneur. Il n'a pas tenu à notre poète qu'il n'en fût ainsi, car il s'en est servi plusieurs fois. (WALCKENAER.)

4. Dans le *Mercure galant*, après ce vers, la fable se termine par les suivants, que l'auteur a retranchés dans son édition de 1694 :

Vous raisonnez sur tout; les Ris et les
[Amours
Tiennent souvent chez vous de solides
[discours
Je leur veux proposer bientôt une
[matière
Noble, d'un très grand art, convenable
[aux héros,
C'est la louange; ses propos
Sont faits pour occuper votre âme
[tout entière.

II. — LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX[1]

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Un Chat, contemporain[2] d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates[3];
Le Chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami.
Ne le corrigeant qu'à demi,
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le Passereau, moins circonspect[4],
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître Chat excusait ces jeux :
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :
Quand un Moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton;
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti :
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! » Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître Chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat! »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?

1. Le sujet de cette fable paraît être de l'invention de La Fontaine.
2. Le poète annonce en langage poétique que le chat est jeune aussi bien que l'oiseau.
3. C'est-à-dire se trouvaient dans la même maison.
4. La Fontaine écrit ainsi ce mot, par licence poétique et pour le besoin de la rime.

Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait[1].
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma Muse :
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez[2].

III. — DU THÉSAURISEUR ET DU SINGE[3]

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur[4].
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles[5].
Pour sûreté de son trésor,
Notre Avare habitait un lieu dont Amphitrite
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord[6].
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours :
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche[7] :
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait[8].
Un gros Singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait :
La chambre, bien cadenassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour, dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir[9].

1. *Œuvre* ne s'emploie plus qu'au féminin ; on trouve cependant encore le masculin en poésie.

2. Chamfort prétend que La Fontaine ne voit pas bien ici « ce qu'il veut dire ». Il le voit trop bien au contraire, et c'est par galanterie qu'il ne formule pas lui-même une morale trop facile à deviner. Le jeune prince aura le plaisir de comprendre la pensée du poète, qui se réduit à ceci : On est tôt ou tard victime des abus de pouvoir dont on a d'abord bénéficié.

3. Tristan l'Ermite : *le Page disgracié*, IIe part., ch. XII.

4. *Fureur*, sens du mot latin *furor*, folie.

5. La Fontaine a exprimé la même idée, livre IV, fab. XX. et liv. X, fab. V.

6. Périphrase pour signifier une île.

7. Voilà bien l'avare. « Serf de son argent », comme dit Jean de Meung.

8. *Mécompte*, erreur de compte. *Son fait*, son trésor, sa fortune. Nous avons déjà vu ce mot employé dans le même sens :

Son fait, dit-on, consiste en des pier-
[res de prix.
(Liv. X, fab. X.)

9. Même expression, liv. XI, fab. III.

Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne sais bonnement auxquels[1] donner le prix :
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'Animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau, tantôt quelque doublon,
    Un jacobus, un ducaton,
    Et puis quelque noble à la rose[2];
Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
    Par les humains sur toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur à la fin
    Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin,
    Et couru la même aventure :
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
    Qui n'en fait pas meilleur usage!

IV. — LES DEUX CHÈVRES[3]

    Dès que les Chèvres ont brouté,
    Certain esprit de liberté[4]
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
    Vers les endroits du pâturage
    Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices[5],

1. Des plaisirs du singe ou de l'avare

2. Le *ducaton* était une monnaie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le *noble à la rose* et le *jacobus* étaient deux monnaies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existait encore beaucoup de ces monnaies du temps de Louis XIV, et leur valeur comparative était réglée par une ordonnance du roi. (Walckenaer.)

3. Cette fable avait été donnée en quelques lignes de prose comme texte de thème au duc de Bourgogne par Fénelon. Le latin du jeune prince, corrigé par son précepteur, est conservé dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, n° 8511.

4. Comparez la jolie description de la chèvre donnée par Buffon au tome V de son *Histoire naturelle*.

5. *Dumosa pendere procul de rupe ...*
(Virgile, Eglogue I.)

C'est où ces dames vont promener leurs caprices[1].
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont[2].
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[3].
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine Chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée;
Et l'autre, la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter[4].
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau[5].

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

1. *Caprices*, ce mot vient du latin *capra*, chèvre, et signifie humeur variable, fantasque. Le vers, singulièrement coupé, produit ainsi plus d'effet.

2. « Tout le monde a remarqué l'heureux emploi de ce vers composé de trois monosyllabes, qui figure à la pensée l'effrayante exiguïté du pont. » (NOD'ER.)

3. L'*île des Faisans*, formée par la rivière de la Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, a pris ce nom en souvenir des conférences qui s'y tinrent, en 1660, pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV.

4. Même entêtement et mêmes prétentions chez ces deux grandes dames (Mmes de Brissac et de Beringhen) qui, s'étant rencontrées dans une rue fort étroite, où leurs carrosses ne pouvaient passer, y restèrent cinq bonnes heures, attendant que l'une des deux consentît à reculer. (Cf Saint-Simon, I, p. 373.)

5. On voit avec quel soin Fenelon imaginait les sujets des devoirs qu'il donnait à son élève. Cet apologue montre à quels dangers l'orgueil nous expose et quels risques on court

... à disputer dans un étroit passage
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.

(VOLTAIRE, *Œdipe.*)

Lucrèce use de la même image pour nous peindre les luttes dangereuses de l'ambition :

Angustum per iter luctantes ambitionis.

LIV. V, V. 1127.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FÛT NOMMÉE

le Chat et la Souris.

our plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Destine un temple[1] en mes écrits,
Comment composerais-je une fable nommée
Le Chat et la Souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le Chat de la Souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux[2] : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le Chat fait[3] la Souris.

Introduirai-je un Roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, Roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde[4] d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le Chat de la Souris[5]?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,

1. La Fontaine a déjà employé cette locution métaphorique dans la dédicace du VII^e^ livre, *à Madame de Montespan :*

Mais je ne veux bâtir des temples que
[pour vous.

2. Rien ne convient mieux à la Fortune et ne rappelle mieux ses procédés, que la façon dont le chat traite la souris.

3. *Fait*, c'est-à-dire traite.

4. *Empêché d'un monde*, signifie embarrassé par un monde.

5. « Dedans ce retz vous attirastes le bon homme monsieur le cardinal de Bourbon, pour en faire de luy comme le chat de la soury. C'est-à-dire, après vous en estre joué, de le manger. » (Satyre Ménippée, *Harangue de Monsieur d'Aubray pour le tiers état.*)

Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune Prince alors se jouerait de ma Muse
Comme le Chat de la Souris.

V. — LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS[1]

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis.
« Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde[2].
A présent je suis maigre; attendez quelque temps.
Réservez ce repas à Messieurs vos enfants[3]. »
Ainsi parlait au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : « Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours :
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les Sœurs filandières :
Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »
Il tint parole.

Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :
La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable[4].

1. Abstemius, 151 : *De Vulpe Gallinam incubantem occidere volente.*

2. Ces deux vers plaisent à l'imagination ; mais les souris rongent plus que ne l'avoue cette jeune écervelée.

3. La souris tient le même langage que le carpillon de la fable III, liv. V, et ne réussit pas mieux.

4. « Cet âge est sans pitié », a dit ailleurs La Fontaine en parlant de l'enfance. Il étend ici ce reproche à la vieillesse, peut-être avec moins de fondement. Quoi qu'il en soit, ces maximes ont le tort d'être trop générales. Remarquons, du reste, que le poète se contredit, car dans la fable VIII du livre XI, *le Vieillard et les trois jeunes Hommes*, il s'est plu à nous présenter un vieillard doux, indulgent et humain.

VI. — LE CERF MALADE[1]

En pays pleins de cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
« Eh! Messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie[2]; et finissez vos pleurs. »
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent.
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage[3].
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire[4] :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme[5]!
O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

1. Desmay, *L'Esope françois*, 1677, fable v. — Lokman, fable III : *La Gazelle*.

2. Terme de jurisprudence. La Fontaine parle ailleurs (liv. IX, fab. x) d'un chien
Expédiant les loups *en forme*.

3. « Cette fable, dit justement Chamfort, rentre absolument dans la morale du *Jardinier et son Seigneur*, et dans celle de *l'Ecolier, le Pédant et le Maître d'un jardin*, mais elle est fort au-dessus des deux suivantes. »

4. Ce proverbe est ici déplacé. Il ne peut pas être question de frire, même allégoriquement, à propos d'un herbivore comme le cerf.

5. Il est inutile de démontrer que la rétribution accordée aux « médecins du corps et de l'âme » est des plus légitimes. Il ne faut voir dans cette conclusion qu'une boutade chagrine de La Fontaine vieilli, et peut-être malade. Remarquons aussi que ces dernier vers ne font pas naturellement suite au récit, où il n'est question que de parents et d'amis avides et importuns.

VII. — LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD[1].

Le Buisson, le Canard et la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents[2] —
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise[3] et de recette.
Tout allait bien; quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point,
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert[4].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents[5], et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour[6],
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Ou que d'un *bonnet vert* le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

1. Esope, 124, 42 : *Vespertilio, Rubus et Mergus.*

2. Le poète a l'air ici de se moquer de son sujet ou de ses lecteurs. Comment se figurer une maison de commerce sous la raison Buisson, Canard et Chauve-Souris, avec comptoirs, facteurs, registres, etc. ?

3. *Mise*, dépense

4. La Fontaine accumule ici à plaisir les invraisemblances. Un canard en bonnet vert ! Boileau a dit (Sat. I, v. 15) :

Les deux poètes font allusion à l'ancienne coutume qui permettait aux débiteurs insolvables de se libérer en portant publiquement un bonnet vert La honte valait quittance.

5. C'étaient les huissiers d'alors.

6. Parce que le créancier ne pouvait poursuivre son débiteur qu'après le lever du soleil.

Le Buisson accrochait les passants à tous coups.
« Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises. »
Le Plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau Chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.
Je connais maint detteur[1] qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé.
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé[2].

VIII. — LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS[3]

La Discorde a toujours régné dans l'univers[4];
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les Éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire[5].
Outre ces quatre potentats[6],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!

1. *Detteur* n'est plus français. Au moment où La Fontaine écrivait cette fable, *detteur* avait depuis longtemps disparu de l'usage. « *Detteur*, dit Vaugelas en 1647, est un vieux mot qui n'est plus guère en usage. Il faut dire et écrire *débiteur*. » (*Rem.*, t. II, p. 255.)

2. Cette fable se termine par une allusion satirique aux grands seigneurs du temps, dont le don Juan de Molière est la personnification la plus brillante. La Fontaine a déjà expliqué, dans la fable VI du livre VII, la ruine de deux bourgeois par cette circonstance :

Les grands seigneurs leur empruntèrent,

3. Cette fable n'est pas dans Ésope, quoiqu'elle fasse partie, sous le titre de *La guerre des Chiens, des Chats et des Souris*, d'un recueil de *trois cent soixante et six Apologues d'Esope, etc., traduit nouvellement en rithme francoyse*, publié en 1547 par Guillaume Haudent. M. Robert, introduction, p. 190, prouve par des rapprochements que La Fontaine avait lu ce poète.

4. Voyez livre VI, fable XX.

5. Terme de droit équivalant à ceci : ils pourront être cités par écrit en justice comme étant en débat, en contradiction. La Fontaine aurait dû écrire *contraires*.

6. L'eau, l'air, la terre et le feu.

Autrefois un logis plein de Chiens et de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage[1],
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter[2] un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une Chienne en gésine[3].
Quoi qu'il en soit, cet altercas[4]
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.
On fit un règlement dont les Chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent.
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent,
Les Souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux Chat, fin, subtil, et narquois[5],
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit[6], et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles[7]

1. *Plat de potage* ne se dit plus. Cette locution désignait autrefois la volaille ou le morceau de viande mis au pot.

2. *Représenter*, terme de procédure : exposer au juge.

3. Ce vieux mot, qui signifie l'état d'une femme en couche, et qui s'applique aussi aux animaux, a été souvent employé par La Fontaine. On lit dans Rabelais, liv. IV, ch. VII : « Les truies, en leur *gésine*, ne sont nourries que de fleurs d'orangers ».

4. *Altercas*, vieux mot qui appartenait à la langue du palais, et qui était tombé en désuétude au temps de La Fontaine. Il signifiait débat, procès, contestation judiciaire. *Altercation* n'a pas un sens aussi étendu.

5. *Narquois* semble pris ici dans son acception ancienne ; il signifiait : trompeur, voleur, filou.

6. La fable *le Gland et la Citrouille* (IX, IV) commence par cet hémistiche : *Dieu fait bien ce qu'il fait.*

7. On dit plus ordinairement « gros mots ». On lit cependant dans Saint-Simon : « De part et d'autre *les grosses paroles* commençaient à échapper entre les dents » (II, p. 240).

On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles[1].

IX. — LE LOUP ET LE RENARD[2]

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie[3].

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire[4]?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un Prince[5] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps[6]
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète[7]
Ni tous ni si bien exprimés :

1. Coste explique ce mot de la manière suivante : « Terme plaisant et burlesque, inventé par les Italiens pour désigner un maître d'école qui, pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam colit*. » On ne sait, en réalité, d'où La Fontaine a tiré le mot.

2. Le duc de Bourgogne, *Thèmes* manuscrits de la Bibliothèque nationale (n. 8511, fol. 30), imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 340 : *Vulpes pavonem*.

3. Imité d'Horace (*Satires*, I, 1)

Qur fit, Maecenas, ut nemo quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivat, laudet diversa sequentes?

On peut aussi rapprocher ce vers de la XIV^e^ épître :

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus

4. Cette supposition n'est point naturelle. Le faible envie le fort, mais le fort n'envie pas le faible.

5. Le duc de Bourgogne.

6. La Fontaine a parlé maintes fois du travail que lui coûtent ses vers. Il lui eût été facile cependant de se targuer de sa facilité : sa réputation de paresse rendait la chose vraisemblable. Mais cette indolence incurable, qui lui a fait négliger de devoirs sacrés, ne s'étendait pas au travail de l'écrivain.

7. *Poète* Voyez plus haut, page 255, note 3.

Sa louange[1] en est plus complète.

De la chanter sur la musette
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps
Me fera prendre la trompette[2].

Je ne suis pas un grand prophète :
Cependant je lis dans les cieux[3]
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères ;
Et ce temps-ci n'en produit guères[4].

Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : « Notre cher[5], pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
— Je le veux, dit le Loup ; il m'est mort un mien[6] frère :
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
Il vint, et le Loup dit : « Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »
Le Renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.

1. *Louange*, dans le sens du latin *laus*, gloire, mérite.

2. *La musette* représente l'idylle, de même que *la trompette* représente la poésie épique. Boileau se raille du poète qui

Jette là, de dépit, la flûte et le haut-[bois,
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
(*Art poétique*, ch. II.)

3. *Je lis dans les cieux*, façon de parler poétique et qu'il ne faut pas prendre à la lettre, La Fontaine s'étant élevé à plusieurs reprises contre l'astrologie. (Liv. II, fab. XIII, et liv. VIII, fab. XVI.)

La Fontaine avait eu déjà recours à l'astrologie pour prédire au duc de Bourgogne une brillante destinée :

Bien peu de cœurs éviteront ses traits,
C'est ce qu'un sage aux astres m'a fait lire.
(Ballade VIII, *Sur la naiss. du duc de Bourgogne*, 1682.)

4. La Fontaine a raison de constater que de son temps la poésie épique était le genre qui avait produit le moins d'œuvres remarquables C'est l'opinion de Boileau.

5. *Notre cher* est une expression peu usitée.

6. *Un mien frère* Quel ton dégagé ! le loup n'a pas fait un long deuil de cette perte.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville[1] :
Mères, brus et vieillards, au temple coursient tous.
L'ost[2] du peuple bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un Coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au Coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion[3].

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma Muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale[4].

X — L'ÉCREVISSE ET SA FILLE[5]

Les sages quelquefois, ainsi que l'Écrevisse,
Marchent à reculons[6], tournent le dos au port.

1. Voyez Homère, *Iliade*, liv. XVI.
2. *L'ost*. Le camp ou l'armée. Ce vieux mot est assez fréquemment employé par La Fontaine, même dans les poésies, qui ne se prêtent pas aux archaïsmes de langage. Voyez la *Paraphrase du psaume* XVII.
3. Cette moralité rappelle celle de deux autres fables. Voyez livre II, fab. XVIII, et liv. IX, fab. VII.
4. La Fontaine rapporte au duc de Bourgogne ce qui appartient à Fénelon. L'élève avait mis, que bien que mal, en latin la prose française de son précepteur.
5. Esope, 205 : *Cancer et Mater*, Aphtonius, XI : *Fabula Cancri, monens ne suadeantur impossibilia*. Cf. Boursault, *Esope à la ville*, acte III, sc. VI.
6. Erreur d'histoire naturelle longtemps admise. En réalité l'écrevisse marche quelquefois de côté, mais le plus souvent elle marche droit comme les autres animaux.

C'est l'art des matelots[1] : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand[2] :
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes[3].
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter[4].
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère Écrevisse un jour a sa fille disait :
« Comme tu vas, bon Dieu! ne peux-tu marcher droit?
— Et comme vous allez vous-même! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu[5]? »
Elle avait raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle[6], et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.

1. Non, « l'art des matelots » n'est pas de tourner le dos au port, quand ils veulent y pénétrer; mais ils *louvoient*, quand ils ont le vent contraire, et s'écartent momentanément du point qu'ils désirent atteindre.

2. Tout ce prologue, ainsi que l'épilogue, est consacré à l'éloge de Louis XIV. Il se rattache à peine à la fable elle-même.

3. Allusion à la ligue d'Augsbourg, dans laquelle entrèrent les nombreux ennemis de Louis XIV.

4. Allusion aux menaces fanfaronnes adressées par Jupiter aux divinités de l'Olympe (Homère, *Iliade*, ch. VIII) : « Laissez tomber du ciel une chaine d'or; suspendez-vous tous à son extrémité; vous aurez beau vous fatiguer, vous n'attirerez pas du ciel sur la terre Jupiter, suprême arbitre. Mais s'il me plaisait de vous entraîner, j'attirerais la terre elle-même et la mer », etc.

5. *Aller tortu*, malgré l'autorité de La Fontaine, ne se dit pas aujourd'hui.

6. *Sic natura jubet : velocius et citius nos*
Corrumpunt vitiorum exemplа domestica, magnis
Quum subeunt animos auctoribus.
(JUVÉNAL, sat. XIV.)

XI. — L'AIGLE ET LA PIE[1]

L'Aigle, reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'Agasse[2] eut peur; mais l'Aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie;
Si le maître des Dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers[3].
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie. »
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace[4],
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre Agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colère :
« Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie; adieu; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère. »
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les Dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs[5], espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoique ainsi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses[6].

1. Abstemius, 26 · *De Aquila et Pica.*

2. *Agasse.* Ce vieux mot sert encore à désigner la pie dans certaines provinces. Dans le Poitou, l'Angoumois, le Berry, on le rencontre sous la forme *agéasse*

3. Pour cette tournure, voyez page 204, note 6.

4. Il s'agit du naïf Vultéius Ména, qui, invité à souper par l'orateur Philippe, bavarde à tort et à travers :

. . . . . *dicenda, tacenda locutus.*
(Horace, Epit. VII.)

5. Ceux qui répètent par indiscrétion ou par malveillance. Ce mot est peu usité.

6. Le plumage de la pie est noir,

XII. — LE MILAN, LE ROI ET LE CHASSEUR[1]

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[2]

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois
Le soient aussi[3] : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance :
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas[4].
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des Dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous[5].
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la Princesse et vous n'en méritez pas moins.

mais elle a le ventre et le dessous des ailes blancs C'est ainsi que le bedeau de deux paroisses réunies porte un habit de deux couleurs.

1. La Fontaine cite lui-même Bidpaï comme l'auteur qui lui a fourni son sujet, mais la fable de l'auteur indien à laquelle il se réfère a peu d'analogie avec celle-ci Chamfort a jugé très sévèrement cette fable.

2. François Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de notre poète.

3. La Fontaine avait déjà dit, en parlant de la clémence :

C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.

(*Élégie aux nymphes de Vaux.*)

4. Cette idée, exprimée déjà par Montaigne (*Essais*, liv. III, ch. IX), se retrouve dans Beaumarchais « Je me crus trop heureux d'en être oublié (du ministre), persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal. » (*Barbier de Séville*, I, II.)

5. Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688.

J'en prends ses charmes pour témoins;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ces grâces assaisonne :
Le Ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie;
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie[1].

Un Milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un Chasseur,
D'en faire au Prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'Oiseau, par le Chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
— Quoi! sur le nez du Roi! — Du Roi même en personne.
— Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne?
— Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le Roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'Oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.

1. Après ce vers, dans l'édition de Londres de 1708 et dans quelques autres, on lit les vers suivants, que l'auteur a retranchés :

Je change un peu la chose. Un peu? J'y change tout :
La Critique en cela va me pousser à bout;
Car c'est une étrange femelle
Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.
Elle va m'alléguer que tout fait est sacré :
Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré
D'altérer celui-ci C'est à cette licence
Que je dois l'acte de clémence
Par qui je donne aux Rois des leçons de bonté;
Tous ne ressemblent pas au nôtre.
Le monde est un marchand mêlé;
L'on y voit de l'un et de l'autre.
Ici-bas le beau et le bon
Ne sont estimés tels que par comparaison,
Louis seul est incomparable.
Je ne lui donne pas un éloge affecté,
L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable
De quelques traits de vérité.
Revenons à l'Oiseau, le fait est mémorable.

« Cela, dit Chamfort, me rappelle une transition aussi brusque, mais plus plaisante, de Scarron La voici : « Des aventures de ce jeune prince à « l'histoire de ma vieille gouvernante « il n'y a pas loin : car nous y voilà.

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre[1], et le poing ; mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le Roi, qui dit : « Laissez aller
Ce Milan et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice. »
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Elèvent de tels faits, par eux si mal suivis :
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle;
Et le Veneur l'échappa belle,
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal?
Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure[2].
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le Roi même ferait scrupule d'y toucher.
« Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siège de Troie[3]?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore[4],
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles[5]
Ayant dans les airs leurs familles. »

1. *Leurre.* Voyez plus haut, page 94, note 6.

2. Au lieu de ce vers, on trouve ceux qui suivent dans les éditions précédemment citées. L'auteur les a retranchés :

Si je craignais quelque censure,
Je citerais Pilpay touchant cette aventure.
Ses récits en ont l'air : il me serait aisé
De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.

3. Les Indiens ne songeaient guère au siège de Troie. Le poète fait ici allusion à la prétention de Pythagore qui se souvenait d'avoir été Euphorbe au siège de Troie.

4. La métempsycose est un emprunt fait par Pythagore à la philosophie orientale ; mais c'est par lui que cette croyance s'est surtout répandue. Voyez, sur la métempsycose, p. 284, note 4.

5. La Fontaine écrit *volatille* pour la rime, au lieu de *volatile*.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chasseur, voici l'autre manière[1] :

Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un Milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au Roi faire un don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce Chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon[2] des présents
Il croyait sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette[3],
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chasseur, happe le pauvre sire :
Lui de crier; chacun de rire[4],
Monarque et courtisans Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi,
Je ne l'ose assurer, mais je tiendrais un roi
Bien malheureux, s'il n'osait rire :
C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir sourci[5],
Jupiter et le peuple immortel rit aussi[6].
Il en fit des éclats[7], à ce que dit l'histoire,

1. C'était assez de la première. On ne voit pas pourquoi La Fontaine s'acharne sur cette ridicule aventure.

2. *Parangon*. On a dit d'abord *paragon*, qui signifie équerre, et par extension modèle parfait, puisque l'équerre est propre à former des figures régulières.

3. On attachait au cou des oiseaux dressés pour la chasse une petite sonnette. De là l'épithète forgée par La Fontaine, suivant un procédé dont les exemples abondent dans les fables. Il dit aussi la tortue « porte-maison », le mouton « porte-laine », etc. Ces mots ainsi forgés semblent une réminiscence de la Pléiade.

4. Dans l'édition de 1708 et dans celle de 1729, on lit, au lieu de ces vers :

Il croyait sa fortune faite,
Lorsque sur ce Chasseur l'animal se [rejette,
Et de ses ongles tout d'acier,
Sauvage encore et tout grossier,
Happe le nez du pauvre sire
Lui de crier ; chacun de rire....

5. *Sourci* au lieu de *sourcil*, pour la rime : la terminaison *il* rattache ce mot à sa racine *supercilium*.

6. Au lieu de ce vers et des suivants, on lit ceux-ci dans l'édition de 1708 :

C'est le plaisir des Dieux. Jupiter rit [aussi,
Bien qu'Homère en ses vers lui donne [un noir souci
Ce poète assure en son histoire
Qu'un ris inextinguible en l'Olympe [éclata
Petit ni grand n'y résista,
Quand Vulcain clopinant lui vint don- [ner à boire.
Que le peuple immortel fût assez [grave ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste [raison.

7. *Il en fit des éclats ; en* se rapporte au substantif *rire*, qui n'est pas exprimé.

Quand Vulcain[1], clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

XIII. — LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON[2]

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard lin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite[3] ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les Dieux, et trouvait fort étrange
Que le Sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.
« Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun[4]? »
Un Hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulût le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin Renard, dit-il, et terminer tes peines.
— Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.

1. Voyez dans Homère (*Iliade*, ch. I) cette scène comique. De là viennent les expressions de rire inextinguible, re homérique.

2. Aristote, *Rhét.*, liv. II, ch. XX, r apporte cette fable, qu'il attribue à Esope. — Le duc de Bourgogne (manuscrits de la Bibliothèque nationale, n° 8511, fol. 119), imprimé dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 352.

3. Sur ce mot, voy. liv. IV, fab. III.

4. Littré explique ainsi la locution « vivre sur le commun » : vivre aux frais d'une société, sans rien faire. Ce n'est évidemment pas ici le sens de cette locution. On l'interprète de la façon suivante : que ne vis-tu sur les animaux vulgaires, du commun? cela pourrait aussi signifier : vivre sur le domaine commun, qui appartient à tous, au lieu d'envahir la propriété privée.

Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns[1].

XIV. — L'AMOUR ET LA FOLIE[2]

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu[3]), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.

1. La Fontaine avait d'abord composé cette fable autrement : on a retrouvé le brouillon de cette première manière entièrement écrit de sa main. M. Walckenaer l'a publié en 1820. Voici cette première version :

Le Renard et les Mouches.

Un Renard tombé dans la fange,
Et des Mouches presque mangé,
Trouvait Jupiter fort étrange
De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.
Un Hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importun essaim.
Le Renard aima mieux les garder, et fut sage.
« Vois-tu pas, dit-il, que la faim
T'amène une autre troupe encore plus importune?
Celle-ci, déjà soûle, aura moins d'âpreté. »
Trouver à cette fable une moralité
Me semble chose assez commune :
On peut, sans grand effort d'esprit,
En appliquer l'exemple aux hommes.
Que de Mouches voit-on dans le siècle où nous sommes!
Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

2. Commire, 6 : *Dementia Amorem ducens.* — Cf. Louise Labbé, *Œuvres*, édit. 1762 p. 1 à 102 : *Débat de l'Amour et de la Folie.*

3. « Cette parenthèse est pleine de grâce, et les deux vers suivants sont au-dessus de tout éloge. Est-ce un bien, est-ce un mal, que l'Amour soit aveugle? Question embarrassante, que La Fontaine ne laisse résoudre qu'au sentiment. » (Chamfort.)

Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des Dieux ;
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit[1] pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Nemésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas :
« Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi réparé. »
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat[2] enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

XV. — LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT[3]

A MADAME DE LA SABLIÈRE

Je vous gardais un temple[4] dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les Dieux inventé[5],
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits[6] :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des Dieux

1. *Femme et mère, il suffit.* Le tour n'est pas régulier, mais est elliptique et très vif ; cela équivaut à : Elle était femme et mère ; cela suffit, etc.

2. *Résultat* est pris ici dans le sens technique de résultat d'une délibération, d'un conseil, arrêt.

3. Bidpaï, *Contes et Fables indiennes*, seconde partie, ch. III, l. II : *Le Corbeau, le Rat, le Pigeon et la Gazelle.*

4. « Madame de la Sablière, dit M. Taine, était la première dans son cœur, et elle y resta toujours, ainsi que dans un temple, adorée comme une bienfaitrice, comme une amie, comme une femme, parmi les tendresses et les respects. »

5. La poésie.

6. Pour cette construction, voyez page 77, note 2.

Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru ;
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas[1],
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux[2] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels[3].
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement[4],
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma Muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;

1. On a applique ce vers au genie de La Fontaine.

2. *Des dieux*, c'est-à-dire des rois, entre autres Jean Sobieski. Voyez sur ce prince p. 303, n. 2 et sur les mots *dieux* et *demi-dieux*, p. 322, n. 4.

3. Allusion à la société choisie qui se réunissait chez Mme de la Sablière, et dont Mlle de Montpensier parle dans ses Mémoires, non sans une pointe de jalousie.

4. Il est probable que ces deux vers doivent être supprimés. La Fontaine les aura laissés par distraction après les avoir remplacés par le suivant. Ils embarrassent la période et ils donnent la même rime masculine à quatre vers consécutifs.

C'est un mortel qui sait mettre sa vie[1]
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité[2].
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La Gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer[3] les traces de ses pas.
Elle fuit, et le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois convies[4]?
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés? »
A ces paroles, la Tortue
S'écrie et dit : « Ah! si j'étais,
Comme un Corbeau, d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger[5]. »
Le Corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Prise au piège et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,

1. Risquer, exposer sa vie, comme un enjeu. Cette locution hardie semble appartenir à La Fontaine.

2. La Fontaine ne tient ici le langage des misanthropes que parce qu'il se place au point de vue des animaux, pour qui les hommes sont les ennemis les plus redoutables.

3. *Eventer*, terme de chasse, c'est-à-dire découvrir la piste du gibier :

Dryope la première *évente* sa demeure.
(*Adonis.*)

4. *Conviés* a ici le sens de convives quoiqu'il signifie réellement *invités*

Autour du grand banquet siège une foule avide,
Mais bien des *conviés* laissent la place vide,
Et se lèvent avant la fin.
(V. Hugo, *Orientales*, 33.)

5. Ce vers répond à la question du rat qui a demandé si la gazelle les avait oubliés.

Comme eût fait un maître d'école[1],
Il avait trop de jugement.
Le Corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport[2] les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
« L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle?
Après la mort de la Gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille[3] (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le Chasseur vient et dit : « Qui m'a ravi ma proie? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle :
Et le Chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la Tortue, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraie[4]?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »
Il la mit dans son sac Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'Homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'était fondé le souper du Chasseur[5].
Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.

1. Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

2. D'après son rapport.

3. Nous avons déjà vu ce nom appliqué au rat :

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le Hibou, *Ronge-maille* le Rat, etc.
(Livre VIII, fab. XXII.)

4. *M'effraie* est-il bien juste ici, et la nécessité de la rime n'a-t-elle pas contraint le poète de l'employer au lieu de l'un des verbes *se fâcher* ou *s'inquiéter*?

5. N'oublions pas que La Fontaine écrivait cette fable à soixante-douze ans. Sa reconnaissance et son amitié pour Mme de la Sablière lui font retrouver, en échauffant son cœur, le talent de son âge mûr.

Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'Infante[1] y tient de tels propos,
Que Monsieur du Corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le Chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit, et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit[2].
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente ?
Cet autre sentiment que l'on appelle Amour
Mérite moins d'honneurs; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante :
Hélas! il n'en rend pas mon âme plus contente.
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître était l'Amour; j'en vais servir un autre.
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

XVI. — LA FORÊT ET LE BÛCHERON[3]

Un Bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'Homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :

1. Le titre d'*Infante* est ici accordé à la tortue à cause de la gravité tout espagnole de sa démarche.

2. La Fontaine avait déjà dit ailleurs :

Le cœur fait tout : le reste est inutile.

Les dix vers qui suivent ont été supprimés par La Fontaine dans l'édition de 1694. Peut-être craignait-il de s'exposer au ridicule en avouant qu'il « célébrait et chantait » l'amour à soixante-quatorze ans.

3. *Phædri Appendix Fabularum*, fab. v : *Homo et Arbores.*

« Il irait employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs [1].
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus [2]!
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode

XVII. — LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL [3]

Un Renard, jeune encor, quoique des plus madrés [4],
Vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.

1. L'oiseau blessé d'une flèche exprime directement par ses plaintes touchantes la même morale. Ici la sensibilité du poète éclate dans l'affabulation.

2. Cf. les beaux vers de Ronsard *contre les Bûcherons de la forêt de Gastine* :

Forêt, haute maison des oiseaux bo-
[cagers!
Plus le Cerf solitaire et les Chevreuils
[légers
Ne paîtront sous ton ombre, etc.

L'ingratitude humaine est un sujet déjà traité par La Fontaine. Mais il a su le renouveler ici, grâce à son sentiment profond de la nature.

3. Esope, 134, 263 : *Asinus et Lupus*. — Régnier, sat. 3. Voyez ci-dessus, liv. V, fable VIII, *Le Cheval et le Loup*.

4. *Madré*, au sens propre : bigarré. Bois *madré*, bois dans lequel on voit des taches, comme dans le hêtre. Au figuré, la variété, la bigarrure dans l'esprit est devenue synonyme d'habileté rare. Voyez livre IX, fab. III, *Le Singe et le Léopard*.

Régnier le satirique a traité le même sujet. La morale est la même, et le tableau qu'il a tracé peut soutenir la comparaison avec celui de La Fontaine :

. . . . . .
Jadis un Loup... que la faim espoin-
[çonne.
Sortant hors de son fort, rencontre
[une Lionne,
Rugissante à l'abord, et qui montroit
[aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au de-
[dans.
Furieuse elle approche, et le Loup, qui
[l'advise,
D'un langage flateur luy parle et la
[courtise,
Car ce fut de tout temps que, ployant
[sous l'effort.

Il dit à certain Loup, franc novice : « Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant[1],
Repartit le Renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la Fortune nous envoie. »
Ils vont ; et le Cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle[2].
« Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
Le Cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs ;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le Renard s'excusa sur son peu de savoir.

Le petit cède au grand, et le faible au [plus fort.
Luy, di-je, qui craignoit que, faute [d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il em- [ploye.
Mais en fin le hazard si bien le secou- [rut,
Qu'un Mulet gros et gras à leurs yeux [apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table [preste.
Et s'approchent tous deux assez près [de la beste.
Le Loup, qui la connoist, malin et def- [fiant,
Luy regardant aux pieds, lui parloit [en riant
D'où es-tu ? qui es-tu ? quelle est ta [nourriture,
Ta race, ta maison, ton maistre, ta [nature ? »
Le Mulet, estonné de ce nouveau dis- [cours,
De peur ingenieux, aux ruses eut re- [cours ;
Et comme les Normans, sans luy res- [pondre : « Voire !
Compère, ce dit-il, je n'ay point de [mémoire ;
Et comme sans esprit ma grand mère [me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied [me l'escrivit. »
Lors il lève la jambe au jarret ra- [massée,
Et d'un œil innocent il couvroit sa [pensée.
Se tenant suspendu sur les pieds en [avant.
Le Loup qui l'apperçoit se lève de [devant,
S'excusant de ne lire, avecq' ceste pa- [role
Que les loups de son temps n'alloient [point à l'escole
Quand la chaude Lionne, à qui l'ar- [dente faim,
Alloit précipitant la rage et le des- [sein,
S'approche, plus sçavante, en volonté [de lire.
Le Mulet prend le temps, et, du grand [coup qu'il tire,
Luy enfonce la teste, et, d'une autre [façon,
Qu'elle ne sçavoit point, luy apprit sa [leçon.
Alors le loup s'enfuit, voyant la [beste morte ;
Et de son ignorance ainsi se récon- [forte
N'en desplaise aux Docteurs Corde- [liers, Jacobins,
Pardieu, les plus grands clercs ne sont [pas les plus fins ! »

1. Ce vers prépare la réponse du renard, qui alléguera son ignorance.
2. *Venelle*, sentier, passage étroit ; *enfiler la venelle* est une vieille locution populaire synonyme de prendre la fuite.

« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;
Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le Cheval lui desserre
Un coup ; et haut le pied.[1] Voilà mon Loup par terre,
Mal en point[2], sanglant et gâté[3].
« Frère, dit le Renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie. »

XVIII. — LE RENARD ET LES POULETS D'INDE[4]

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les Dieux ! non. » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes ;
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.

1. Lève *haut le pied*, décampe.
2. Maltraité. Cf. Régnier (Sat. 2), qui soit de pauvre mine : qui soit mal en point.
3. Blessé, meurtri : sens vieilli.
4. Un des thèmes du duc de Bourgogne porte le même titre que cette fable, *Pulli indici et Vulpes*. Mais il ne peut l'avoir inspirée, car elle parut en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, c.-à-d. alors que le prince n'avait que trois ans. Cf. DE WILLIS, *de Anima brutorum*, cap. VI (1672).

Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

XIX. — LE SINGE[1]

Il est un Singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme.
Singe en effet d'aucuns maris[2],
Il la battait : la pauvre dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte.
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur[3],
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

XX. — LE PHILOSOPHE SCYTHE[4]

Un Philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,

1. Cette fable renfermait une allusion satirique à quelque plagiaire du temps, et offrait ainsi aux contemporains un intérêt perdu pour nous.
2. De certains ou de plusieurs maris.
3. La Fontaine se souvient ici d'Horace :

O imitatores, servum pecus !

Après Horace, La Fontaine lui-même a dit ailleurs :

Quelques imitateurs, sot bétail, je [l'avoue.
(Épit. à Huet.)

4. Aul. Gelii *Noct. Attic.*, lib. XIX, cap XII.

Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un Sage assez semblable au vieillard de Virgile [1],
Homme égalant les rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille [2].
Son bonheur consistait [3] aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ébranchait, émondait [4], ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à [5] payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda :
« Pourquoi cette ruine? Était-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage [6].
— J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant [7],
Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime [8] bien
Un indiscret stoïcien :

1. C'est le vieillard des bords du Galèse :

. . . . . Cui pauca relicta
Jugera ruris erant. . . . . .
Regum æquabat opes animis, seraque [parentem
Tendebat. . . . . Labores
Ipse domum. . . . . [Examplo.

(Trad. Delil., liv. IV, v. 127-128.)

2. Les anciens attribuaient aux dieux une tranquillité parfaite.

3. Consistait se dit ici avec la préposition à (ce qu'devait au verbe : il suit la substantif, ou emploie en ce sens dans les exemples du fait employé à la Fontaine.

4. Émonder est un terme très général qui signifie ordinairement tirer des branches. *Ébrancher, en contrôle, a un sens beaucoup plus restreint. « C'est, suivant Olivier de Serres, couper le droit et rompre. » (Marty-Laveaux, Essai sur la langue de La Fontaine.) Tronquer, employé plus bas, désigne une mutilation barbare et inintelligente.*

5. Toutefois très rare cette tournure à dire que la nature récompense avec une générosité excessive les soins dont elle est l'objet.

6. Fait à rapprocher de ces vers si admirables de passage d'Eschyle : *Chez les ombres aucun éclaircie, aucun feu follet, la vieille humaine descendue pour la fumeux tombe.*

7. Et parce que j'abats ce superflu Voyez-le du bas ?

8. Exprime, au sens de *exprimer*, représenter, reproduire.

Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame [1].
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

XXI. — L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER

Autrefois l'Éléphant et le Rhinocéros,
En dispute du pas [2] et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce Singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'Éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa Grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance [3].
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son Excellence.
L'autre était préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les Dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
« Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.

1. Il ne faut pas s'étonner de cette énergique reclamation de La Fontaine : Polyphile ne pouvait admettre une doctrine de renoncement et de mortification.

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la [musique,
La ville et la campagne, enfin tout,

dit-il dans l'éloge de la volupté qui termine *les Amours de Psyché*. La moralité de cette fable paraît dirigée contre les Jansénistes.

2. *Du pas*, c'est-à-dire de la préséance.

3. *Sa créance*, c'est-à-dire la lettre ou l'instruction émanant de Jupiter et par laquelle celui-ci l'accréditait auprès de lui en qualité d'ambassadeur : terme de diplomatie.

— Quel combat? » dit le Singe avec un front sévère.
L'Éléphant repartit : « Quoi ! vous ne savez pas
Que le Rhinocéros me dispute le pas,
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
— Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris [1]. »
L'Éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des Dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

XXII. — LE FOU ET LE SAGE [2]

Certain Fou poursuivait à coups de pierre un Sage.
Le Sage se retourne, et lui dit : « Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues [3] assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier [4] accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

1. Pareille aventure arriva à Cicéron à son retour de la Sicile, où il avait été questeur. Plutarque la raconte d'après Cicéron lui-même (*Or. pro Plancio*), dans la vie de cet orateur. « En traversant la Campanie, il rencontra un Romain de distinction qu'il croyait son ami. Persuadé que Rome était remplie du bruit de sa renommée, il lui demanda ce qu'on y pensait de lui et de tout ce qu'il avait fait. « Eh ! où donc avez-vous été, « Cicéron, pendant tout ce temps-ci ? » lui répondit cet homme. Cette réponse le découragea fort. » (*Trad. de Ricard.*)

2. Phèdre, III, 5 : *Æsopus et Petulans*

3. *Fatiguer* est ici intransitif. Il ne s'emploie plus ainsi joint à un nom de personne. On dit, par exemple, d'un vaisseau battu par la tempête, qu'*il fatigue*. Racine écrit cependant : « Plus les troupes *fatiguaient*, plus il semblait qu'elles redoublassent de vigueur. » (*Siége de Namur.*)

4. *Estafier*, de l'italien *staffiere*, qui lui-même dérive de *staffa*, étrier ; ce mot, qui s'est introduit en France au XVI^e^ siècle, désignait un laquais armé, chargé d'accompagner le maître, de lui tenir la bride, l'étrier.

Auprès des rois il est de pareils fous
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger [1].

XXIII. — LE RENARD ANGLAIS [2]

A MADAME HARVEY [3]

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux [4].
Tout cela méritait un éloge pompeux ;
Il en eût été moins selon votre génie [5] :
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences [6].

1. Dans un exemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, M. Walckenaer a trouvé à la suite de cette fable (p. 44) une note manuscrite, en écriture du temps, ainsi conçue : « Cette fable fut faite contre le sieur abbé du Plessis, une espèce de fou sérieux, qui s'était mis sur le pied de censurer à la cour les ecclésiastiques, et même les évêques, et que M. l'archevêque de Reims fit bien châtier. »

2. Abstemius, 146 : *De Vulpe capta a Cane, dum se mortuam simulat.*

3. Elisabeth Montagu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II. Madame Harvey eut beaucoup de part aux divers changements de ministère qui eurent lieu sous le règne de ce roi, et elle contribua fortement à attirer en Angleterre la duchesse de Mazarin, dont elle était devenue l'amie. En 1685 Mme Harvey vint à Paris, et La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez milord Montagu, son frère, ambassadeur auprès de la cour de France. Mme Harvey mourut en 1702. (WALCKENAER.)

4. La Fontaine loue ici Mme Harvey de rester fidèle à ses amis disgraciés.

5. *Génie* signifie ici nature, goût naturel.

6. En manifestant cette admiration sincère pour les « penseurs » anglais, La Fontaine se montre plus libéral que les Français de son temps, qui ignorent généralement ou dédaignent la science et la littérature d'outre-Manche. Ce n'est qu'au siècle suivant que l'Angleterre sera vraiment connue de notre nation.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens à pénétrer [1] l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué [2], des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire [3].
Là, des animaux ravissants [4],
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute [5] parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit [6],
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
« Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes [7]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle ! » Il y vint, à son dam [8].
Voilà maint basset clabaudant [9] ;
Voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux :
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux [10].
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !

1. *A pénétrer*, pour « la pénétration ». Régnier parle d'auteurs « froids *à l'imaginer* ». (*Sat.*, IX.)

2. Si ce stratagème n'était pas pratiqué, il était au moins fort bien connu en France : dans le *Roman de Renart* le héros use d'un procédé semblable pour se soustraire à la poursuite des chasseurs. On peut supposer que Mme Harvey trouva le sujet de cette fable dans la version anglaise du *Roman de Renart*.

3. *Patibulaire* s'emploie ordinairement comme adjectif ; on dit : « bois patibulaire, fourches patibulaires ». Ici ce mot désigne un gibet, une espèce d'échafaudage pouvant recevoir plusieurs corps d'hommes ou d'animaux.

4. *Ravissants*, des animaux de proie.

5. Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre.

6. *Les rompit*, les arrêta, les détourna de leur piste.

7. *Colonnes*, pour les potences ou fourches palibulaires.

8. *Dam*, dommage, du latin *damnum*.

9. *Clabauder*, terme de vénerie, se dit d'un chien qui aboie en cherchant les voies du gibier.

10. *Ses houseaux*, ses bottines. Expression proverbiale pour dire qu'il y mourut. *Housé* signifie botté. « Il est entré tout housé ».

Le Chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit; est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision[1]?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges[2].
Votre prince[3] vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muse.
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin[4], des Amours déesse tutélaire.

XXIV. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES[5]

Les filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection :

1. Cet éloge a scandalisé Chamfort. Dans les vers suivants, La Fontaine paraît faire allusion à l'héroïsme imprudent des Anglais ou aux suicides si nombreux chez eux.

2. *Etrange*, dans le sens d'*étranger*, avait vieilli au temps de La Fontaine. On ne le trouve guère qu'en poésie et joint aux mots nations, peuples, pays :

... Les Français ont parmi eux
Toujours des *nations étranges*.
(MAROT *Du coq à l'âne, à Lyon Jamet.*)

3. Charles II. — Ce prince était mort en 1685, et, au moment où La Fontaine écrivait, son frère Jacques II, chassé du trône, vivait à Saint-Germain.

4. Hortense Mancini, née à Rome en 1646, et morte à Chelsea, près de Londres, le 2 juillet 1699, nièce du cardinal de Mazarin, prit le nom de duchesse de Mazarin lorsqu'elle se maria, en 1661, au duc de La Meilleraie.

5. Cette fable est allégorique. Elle fait allusion aux démêlés, alors nais-

Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
Ne pouvaient approcher de cette nation;
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs. Grenouilles veux-je dire
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables [1]?),
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune:
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la Nature [2].
« Le Soleil, à leur dire, allait tout consumer;
Il fallait promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes. »
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades croassantes
Allaient dans tous les Etats:
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants marets [3].

Cette plainte téméraire
Dure toujours; et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant:
Car si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir;
La République aquatique
Pourrait bien s'en repentir [4].

sants, des Hollandais avec Louis XIV, qui avait pris pour emblème le soleil. Ce sujet avait inspiré à un jésuite, le P. Commire, un apologue, *Sol et Ranæ*, dont la fable de La Fontaine est une imitation. Elle fut publiée en 1672, c'est-à-dire bien avant le livre XII, où nous l'insérons pour nous conformer à l'usage.

1. *Noms honorables*. D'Aubigné avait fait dire au baron de Fæneste : « Encores ne coustera-t-il rien de nommer les choses par noms honorables » (liv. I, ch. 1).

2. La Fontaine avait dit ailleurs :

Que serait-ce à mes yeux que l'œil de
[la Nature?
(Liv. VII, fab. XVIII.)

3. Cette ancienne manière d'écrire *marais* s'est conservée dans le nom propre Des Marets.

4. Cette fable, où le poète n'apportait sans doute aucun sentiment personnel, est loin d'être une de ses meilleures. Le même sujet ne l'a pas plus heureusement inspiré dans le *Vi-*

XXV. — LA LIGUE DES RATS[1]

Une Souris craignait un Chat
Qui dès longtemps la guettait au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'était un maitre Rat,
Dont la rateuse[2] seigneurie
S'était logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
« Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le Chat qui vous menace :
Mais assemblant tous les Rats d'alentour[3],
Je lui pourrai jouer[4] d'un mauvais tour. »
La Souris fait une humble révérence:
Et le Rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints Rats assemblés
Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et les poumons tout essoufflés.
« Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces Rats; parlez.
— En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la Souris;
Car Raminagrobis[5]
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce Chat, le plus diable des Chats,

1. Le sujet de cette fable paraît être de l'invention de La Fontaine. C'est encore une allusion aux démêlés de Louis XIV avec les Hollandais. M. Taine y voit une satire des milices bourgeoises qui défendaient la Hollande, et, en général, de la bourgeoisie fanfaronne et poltronne.

2. *Rateuse*, mot créé par La Fontaine, sans doute à l'imitation de Marot :

Secouru m'as fort lyonneusement,
Or secouru seras *rateusement*.
(*Ép. à Lyon Jamet.*)

3. Ou je vais avertir tous les rats du pays.
(Liv. VII, fab. XVI.)

4. On trouve de nombreux exemples de cet emploi explétif de la préposition *de* dans cette locution : *jouer d'un tour*.

On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour.
(MOLIÈRE, *l'École des femmes*, IV, 4.)

5. Sur ce mot, voyez plus haut, page 226, note 3.

relai sur les Hollandais (1672), qui débute ainsi :

A vous, marchands de fromage,
Salut, révérence, hommage, etc....

S'il manque de souris, voudra manger des rats. »
Chacun dit : « Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes! »
Quelques Rates [1], dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage [2];
Chacun promet enfin de risquer le paquet [3].
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat, plus fin qu'eux,
Tenait déjà la Souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le Chat, qui n'en démord pas,
Gronde et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents Rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans son trou;
Et si quelqu'un en sort, gare encor le Matou!

XXVI. — DAPHNIS ET ALCIMADURE

IMITATION DE THÉOCRITE [4]

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE [5]

Aimable fille d'une mère
A qui seule [6] aujourd'hui mille cœurs font la cour,

1. Ce féminin, peu usité, ajoute à l'effet de cette réflexion sentimentale. Voyez Marot :

Il (*le rat*) prisa fort rats, *rates* et ratons.
(*Ép. a Lyon Jamet.*)

2. Allusion évidente aux Hollandais, que nous avons vus traités par La Fontaine de « marchands de fromage ».

3. M. Taine fait remarquer avec esprit que ces recrues improvisées affectent un ton trivial et font des plaisanteries soldatesques.

4. Théocrite, idylle XXIII. La Fontaine peut aussi s'être inspiré de la IIe églogue de Virgile et de *l'Amour vengeur* de Baïf, que Sainte-Beuve préfère à la fable de La Fontaine.

5. Mme de la Mésangère était la seconde fille de Mme de la Sablière. Veuve de M. Scot de la Mésangère, conseiller au parlement de Normandie, elle se remaria, en 1690, au comte de Nocé. Ce fut probablement pour l'engager à renoncer à son veuvage que La Fontaine, sur la prière de Mme de la Sablière, lui adressa cette idylle, publiée en 1685. Fontenelle a dédié à Mme de la Mésangère ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) : elle y figure sous le nom de *la Marquise*.

6. La Fontaine paraît vouloir dire qu'aujourd'hui « on ne fait la cour » qu'à Mme de la Sablière, parce que sa fille, plongée dans le deuil, ne

Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
Ne ne puis qu'en [1] cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse [2],
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce serait trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit [3].
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.
Jadis une jeune merveille [4]
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :
On l'appelait Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs [5]!
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race [6],

saurait accepter des hommages de ce genre. Elle n'admet que ceux de l'amitié, dont il est question dans le vers suivant.

1. Latinisme, *non possum quin*. Mme de Sévigné commence ainsi une de ses lettres. « Je ne puis, ma chère fille, que je ne sois en peine de vous ». 12 fév. 1672.)

2. Image familière à La Fontaine :

... Maître Vincent, dont la plume élégante
Donnait à son encens un goût exquis et fin.
(*Clymène.*)

3. Toujours Mme de la Sablière. La Fontaine ne peut s'empêcher de louer sa bienfaitrice, malgré la défense qu'elle lui a faite.

4. Cette locution appartient au style de la galanterie du temps. La Fontaine dit ailleurs moins heureusement:

Il est beau de mourir des coups d'une merveille...
(Sonnet *à Mlle de Poussay.*)

5. Ce vers rappelle celui que Racine met dans la bouche d'Hermione :

Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?
(*Andromaque*, IV, v.)

6. Il s'agit là d'un de ces bergers de la poésie antique, qui, comme Pâris, étaient des fils de rois, ou même des demi-dieux.

L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine [1];
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité [2],
Joignait aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien [3];
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument;
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il aurait poursuivi; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.
(*Le Jeune Malade.*)

1. . . . . *nubibus irrita donant.*
(VIRGILE, *Enéide*, liv. IX, vers 313.)

2. *Pour le jour de sa nativité*, c'est-à-dire pour célébrer l'anniversaire de sa naissance : le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style de liturgie, mais il n'en était pas ainsi du temps de La Fontaine.

3. Ce passage rappelle les beaux vers d'André Chénier :

Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie;

4. *Monument*, dans le sens de tombeau, commençait à vieillir au temps de La Fontaine. Régnier, parlant des disciples de Malherbe, écrit

Ils veulent déterrer les Grecs du *monument*.
(*Sat.*, IX.)

Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide [1]
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse [2], et Didon son perfide [3].

XXVII. — LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER ET LE SOLITAIRE [4]

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents [5]
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés [6],
S'offrit de [7] les juger sans récompense aucune,

1. La Fontaine a décrit ailleurs en vers spirituels le supplice enduré aux enfers par les amantes insensibles :

Par de cruels vautours l'inhumaine est rongée ;
Dans un fleuve glacé la volage est plongée ;
Et l'insensible expie en des lieux embrasés
Aux yeux de ses amants les maux qu'elle a causés.
(*Psyché*, livre II.)

2. Homère, *Odyssée*, liv. XI, v. 563.

3. Virgile, *Enéide*, liv. VI, v. 450. Comparez à cette pièce de La Fontaine un délicieux morceau de La Bruyère sur le même sujet : « Il y avait à Smyrne une très belle fille », etc. (*Des femmes.*)

4. Arnauld d'Andilly, *Vies des saints Pères du desert*, 1653, 2 vol. in-4, t. II.

5. *Concurrents* paraît pris ici dans son sens étymologique : « qui courent ensemble vers le même but ».

6. Tous les auteurs du XVII^e^ siècle se sont plaints de la longueur des procès et des entraves de la procédure. Comparez Racine (*les Plaideurs*) et maints endroits dans La Fontaine même. (Voy. liv. I, fab. XI, et liv. IX, fab. IX.)

7. Se proposa pour. On trouve quelques exemples de cet emploi de la préposition *de* dans le sens de *pour* ; en voici un de Descartes : « Pour les volontaires qui, par curiosité ou par désir d'apprendre, *s'offriraient* peut-être *de* lui aider », etc (*Disc. de la Méth.*, VI, 7.)

Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié? les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; et le soin de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre Hospitalier [1];
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur [2] de débats :
Aucun n'était content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait :
Jamais le Juge ne tenait
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur :
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil [3],
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême [4].
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage

1. Le mot *hospitalier* n'est employé substantivement qu'au féminin et désigne les sœurs de charité qui soignent les malades dans les hôpitaux. Cependant jadis certains ordres militaires, institués à l'origine pour recevoir les pèlerins, reçurent le nom d' « Hospitaliers ».

2. Celui qui appointait, accommodait les procès. *Appointeur* a été rejeté par l'usage : il n'est pas de l'invention de La Fontaine, et Furetière nous dit qu'il était couramment employé, mais dans un sens défavorable.

3. Jamais désert ne fut moins connu
[des humains ;
A peine le soleil en savait les che-
[mins.
(La Fontaine, *Captivité de saint Malo.*)

4. C'est l'inscription du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même »

Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le Saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert[1]. »
Ainsi parla le Solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert[2].
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers[3] vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la présente aux sages :
Par où saurais-je mieux finir ?

1. Les solitaires de Port-Royal appelaient aussi leur retraite « le désert ».

2. « La Fontaine a senti l'objection prise du tort que l'on ferait à la société, si le goût de la retraite devenait trop général. Il nie que cela puisse arriver :

"Les hommes et le gain, tout me le persuade.

Et il revient de nouveau au plaisir de prêcher l'amour de la retraite. » (CHAMFORT.)

3. Le mot « pensées » n'a pas exactement remplacé « pensers », qui désigne ordinairement des réflexions sérieuses et philosophiques. Tous les deux s'emploient encore concurremment. Cf. page 166, n. 6.

FIN

PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE[1]

A Mgr LE DUC DE VENDOME[2]

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux[3].
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours[4], que le fils de Japet[5]
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour[6].

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,

1. Voyez *Métamorphoses*, liv. VIII, vers 618-724. Cette imitation d'Ovide parut pour la première fois en 1685.

2. Le duc de Vendôme, né le 1er juillet 1654, mort le 11 juin 1712, fut un des protecteurs de La Fontaine.

3. Imité de ce fragment de Varron :

Non fit thesauris non auro pectu solutum,
Non animis demunt curas ac religiones,
Persarum mon'es nec divitis atria Crassi.

4. Ce début est embarrassé. La Fontaine veut dire que le supplice de Prométhée, dont un vautour dévorait le foie sans cesse renaissant, symbolise, *représente* les souffrances de l'ambitieux torturé par « les soucis dévorants ».

5. Prométhée.

6. Ici La Fontaine n'emprunte rien au poète latin. Il est aisé de reconnaître l originalité de son inspiration à des traits comme celui-ci : *errant parmi les bois*.

Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps[1] :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme :
Clothon[2] prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés[3].
Eux seuls ils composaient toute leur république[4] :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré[5] des soins qu'ils se rendaient.
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire[6].
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur :
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence[7];
Tous deux en pèlerins[8] vont visiter ces lieux,
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux[9].
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,

1. Ovide dit simplement :

Illa sunt annis juncti juvenalibus, illa
Consenuere casa.

On voit par là tout ce que La Fontaine sait introduire de poésie et de sensibilité dans sa libre imitation de l'auteur latin.

2. *Clothon* est celle des Parques qui tient la quenouille ; c'est Lachésis qui file la trame. Le poète emploie encore plus loin ce nom pour la Parque en général, lorsqu'il dit :

Clothon ferait d'un coup ce double [sacrifice.

Rigoureusement il faudrait Atropos.

3. C'est-à-dire pendant quarante ans. Les périphrases de ce genre sont fréquemment employées par les poètes pour indiquer un espace de temps écoulé. Horace nous apprend son âge en disant :

Forte meum si quis te percontabitur [*ævum,*
Me quater undenos sciat implevisse de- [*cembres.*
(Ép. I, 20.)

Voyez l'imitation que Boileau a donnée de ces vers dans son épître x.

4. *République.* Ovide dit :

Tota domus duo sunt.

5. *Le plaisir ou le gré.* Le plaisir de faire le bien, le gré de l'avoir reçu.

6. La Fontaine admet avec peine que l'amour soit le privilège de la jeunesse ; il a déjà dit avec une mélancolie mal résignée :

Ai-je passé le temps d'aimer :
(Livre IX, fab. II.)

7. Mercure.

8. *Pèlerins.* Voyez page 86, note 5

9. Dans Ovide :

Mille domos adiere, locum requiemque [*petentes :*
Mille domos clausere seræ....

Que quand Jupiter même était de simple bois[1];
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point; faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis[2] s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède[3], on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs[4] :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans[5].
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès[6].
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent :
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils[7]

1. *Était de simple bois.* Voltaire n'avait pas oublié ce passage lorsqu'il écrivait :

Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Etait de bois, et fut d'or sous Luculle.

2. *Per Baucis.* C'est un latinisme : *per Baucim*, par le moyen de Baucis.

3. *L'onde tiède.* Lorsque l'onde fut tiède; proposition absolue qui répond à l'ablatif des Latins.

4. Ovide avait dit avec moins de délicatesse :

Interea medias fallunt sermonibus horas
Sentirique moram prohibent....

5. *Autre injure des ans.* Cette charmante apposition n'est pas dans Ovide, qui se contente de dire :

....Erat pes tertius impar :
....Testa parem fecit.

6. La Fontaine a heureusement abrégé la description du repas et l'énumération des mets, qui coûte à Ovide quinze vers trop souvent entachés de mièvrerie.

7. *Noirs sourcils.* Horace avait dit :

Cuncta supercilio moventis.

Rapprochez aussi du vers suivant :

... *totum nutu tremefecit Olympum.*

(Virg., *Énéide*, liv. X, vers 115.

Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout[1] : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée[2],
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
Le volatile[3] échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts[4].
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes;
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs! »
Il dit : et les autans[5] troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine;
Un appui de roseau[6] soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitot cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants[7]
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure[8].
Les vieillards déploraient ces sévères destins,
Les animaux périr[9]! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

1. **A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.**
(Livre XII, fab. XV.)

2. Dans Ovide il s'agit d'une oie :
Unicus anser erat, minimæ custodia villæ.

3. *Volatile.* Voyez liv. IX, fable II, page 277, note 4.

4. Souvenir de Virgile :
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
(*Bucol.*, églog. I.)

5. Vents du midi qui excitent de violentes tempêtes.

6. *Un appui de roseau.* Prosaïquement, un bâton, une canne.

7. *Les escadrons flottants.* Périphrase pour dire les nuages.

8. Cette description n'est pas dans Ovide.

9. *Les animaux périr!* On reconnait ici le fabuliste s'attendrissant sur le sort de ses héros favoris. Ovide n'a pas de ces tendresses pour les bêtes; il avait dit simplement :
....Dum deflent fata suorum.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres[1] les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris[2].
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin, les tableaux de Zeuxis et d'Apelle[3]!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Clothon[4] ferait d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains[5] nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'étant tous deux dans le sacré parvis,
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille;
Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle[6] d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties[7].
Il ne resta que nous d'un si triste débris.

1. *Aux marbres.* Leur frêle enduit est remplacé par les marbres les plus durs. Ce tour hardi est familier chez les Latins; c'est ainsi que Virgile a dit (*Géorgiques*, I, 8) :

Chaoniam pingui glandem mutavit arista.

2. *Pourpris*, enceinte; du vieux mot *pourprendre*, qui signifie saisir, s'emparer. Un pourpris est un lieu dont on a pris possession en le ceignant de murailles. Ce mot se rencontre fréquemment chez Marot :

Car environ de ce divin *pourpris*
Y soupirait le doux vent Zephyrus.
(*Le temple de Cupido.*)

3. *Zeuxis*, *Apelle*, peintres célèbres à Athènes.

4. *Clothon.* Voy. ci-dessus, p. 492, note 2.

5. *D'autres mains.* Nous serions ensevelis par d'autres.

6. *Habitacle.* Séjour, réceptacle; *gens barbares*, *gens durs* se rapportent à l'idée d'habitants contenue dans le mot *bourg*.

7. *Hosties.* Victimes immolées aux dieux. Ce mot est réservé pour le mystère de l'Eucharistie. Corneille écrit :

Cette seconde *hostie* est digne de ta [rage.
(*Polyeucte*, V, v.)

Vous en verrez tantôt la suite[1] en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée :
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée;
Le corps n'est tantôt plus[2] que feuillage et que bois.
D'étonnement, la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si...[3]. Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose[4],
Clio[5] me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lôs[6] que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'envie et du temps :
Enchaînez ces démons; que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire[7] en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.

1. *La suite.* La manière dont les faits se suivent, l'histoire : c'est ainsi que Bossuet écrit : la *suite* des temps; la *suite* de la religion; la *suite* des empires, titres des trois parties de son *Discours sur l'Histoire universelle.*

2. *N'est tantôt plus. Tantôt* ne signifie ni *déjà* ni *bientôt*; il indique la transformation qui s'achève.

3. *Ah ! si.* Le poète regrette de n'avoir pas porté ses offrandes sous le tilleul de Baucis et le chêne de Philémon, et il avoue naïvement que son ménage n'était en rien l'image de celui des deux époux de la Fable.

4. *De fidèles témoins m'ayant conté a chose.* La Fontaine la tenait d'Ovide.

5. *Clio* est celle des Muses qui présidait à l'histoire.

6. *Lôs*, éloge, est du style marotique. J.-B. Rousseau l'emploie dans ses épigrammes et ses épîtres. Voyez sur ce mot, la note 3 de la page 356.

7. *Je voudrais pouvoir dire.* Ces deux vers, qui tendent, dans la pensée du poète, à faire de Vendôme un héros sans défaut, prêtent à un double sens, et la vie du duc fait pencher le lecteur vers le moins favorable. Ce prince, très brave et qui eut quelques parties d'un grand homme de guerre, avait bien des défauts, et même des vices.

Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages,
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron[1], à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet[2] tout le sacré vallon.
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

1. *Giron*, espace compris entre la ceinture et les genoux. On dit « le giron de l'Eglise » pour « le sein de l'Eglise ».

2. Château du duc de Vendôme. Il avait été construit par Philibert Delorme, et décoré par Jean Goujon et Jean Cousin.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES

Aigle (l') et la Pie, XII, 11, p. 371.
Aigle (l') et le Hibou, V, 18, p. 169.
Aigle (l') et l'Escarbot, livre II, fable 8, p. 82.
Aigle (l'), la Laie et la Chatte, III, 6, p. 109.
Alouette (l') et ses Petits, avec le Maître d'un champ, IV, 22, p. 150.
Amis (les deux), VIII, 11, p. 247.
Amour (l') et la Folie, XII, 14, p. 377.
Ane (l') chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel, II, 10, p. 86.
Ane (l') et le Chien, VIII, 17, p. 257.
Ane (l') et le petit Chien, IV, 5, p. 129.
Ane (l') et ses Maîtres, VI, 11, p. 185.
Ane l') portant des reliques, V, 14, p. 166.
Ane (l) vêtu de la peau du Lion, V, 21, p. 173.
Animal (un) dans la Lune, VII, 18, p. 228.
Animaux (les) malades de la peste, VII, 1, p. 201.
Araignée (l') et l'Hirondelle, X, 7, p. 315.
Astrologue (l') qui se laisse tomber dans un puits, II, 13, p. 89.
Avantage (l') de la science, VIII, 19, p. 260.
Avare (l') qui a perdu son trésor, IV, 20, p. 147.
Aventuriers (les deux) et le Talisman, X, 14, p. 325.
Bassa (le) et le Marchand, VIII, 18, p. 258.
Belette (la) entrée dans un grenier, III, 17, p. 120.
Berger (le) et la Mer, IV, 2, p. 125.
Berger (le) et le Roi, X, 10, p. 319.
Berger (le) et son troupeau, IX, 18, p. 298.
Besace (la), I, 7, p. 53.
Bûcheron (le) et Mercure, V, 1, p. 153.
Cerf (le) et la Vigne, V, 15, p. 167.
Cerf (le) malade, XII, 6, p. 363.
Cerf (le) se voyant dans l'eau, VI, 9, p. 183.
Chameau (le) et les Bâtons flottants, IV, 10, p. 135.
Charlatan (le), VI, 19, p. 192.

Chartier (le) embourbé, VI, 18, p. 191.
Chat (le) et le Rat, VIII, 22, p. 264.
Chat (le) et le Renard, XI, 14, p. 293.
Chat (le) et les deux Moineaux, XII, 2, p. 357.
Chat (le) et un vieux Rat, III, 18, p. 121.
Chat (le), la Belette et le petit Lapin, VII, 16, p. 225.
Chat (le vieux) et la jeune Souris, XII, 5, p. 362.
Chatte (la) métamorphosée en femme, II, 18, p. 95.
Chauve-Souris (la) et les deux Belettes, II, 5, p. 79.
Chauve-Souris (la), le Buisson et le Canard, XII, 7, p. 364.
Chêne (le) et le Roseau, I, 22, p. 72.
Cheval (le) et l'Ane, VI, 16, p. 190.
Cheval (le) et le Loup, V, 8, p. 161.
Cheval (le) s'étant voulu venger du Cerf, IV, 13, p. 140.
Chèvres (les deux), XII, 4, p. 359.
Chien (le) à qui on a coupé les oreilles, X, 9, p. 318.
Chien (le) qui lâche sa proie pour l'ombre, VI, 17, p. 191.
Chien (le) qui porte à son cou le dîner de son maître, VIII, 7, p. 241
Chiens (les deux) et l'Ane mort, VIII, 25, p. 268.
Cierge (le), IX, 12, p. 291.
Cigale (la) et la Fourmi, I, 1, p. 47.
Coche (le) et la Mouche, VII, 9, p. 213.
Cochet (le), le Chat et le Souriceau, VI, 5, p. 179.
Cochon (le), la Chèvre et le Mouton, VIII, 12, p. 248.
Colombe (la) et la Fourmi, II, 12, p. 87.
Combat (le) des Rats et des Belettes, IV, 6, p. 130.
Compagnons (les) d'Ulysse, XII, 1, p. 353.
Conseil tenu par les Rats, II, 2, p. 76.
Contre ceux qui ont le goût difficile, II, 1, p. 74.
Coq (le) et la Perle, I, 20, p. 70.
Coq (le) et le Renard, II, 15, p. 92.
Coqs (les deux), VII, 13, p. 220.
Corbeau (le) et le Renard, I, 2, p. 48.
Corbeau (le), la Gazelle, la Tortue et le Rat, XII, 15, p. 373.
Corbeau (le) voulant imiter l'Aigle, II, 16, p. 93.
Cour (la) du Lion, VII, 7, p. 211.
Curé (le) et le Mort, VII, 11, p. 216.
Cygne (le) et le Cuisinier, III, 12, p. 115.
Daphnis et Alcimadure, XII, 26, p. 395.
Démocrite et les Abdéritains, VIII, 26, p. 269.
Dépositaire (le) infidèle, IX, 1, p. 275.
Devineresses (les), VII, 15, p. 223.
Dieux (les) voulant instruire un fils de Jupiter, XI, 2, p. 334.
Discorde (la), VI, 20, p. 194.

Dragon (le) à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues, I, 12, p. 60.
Écolier (l'), le Pédant et le Maitre d'un jardin, IX, 5, p. 281.
Écrevisse (l') et sa Fille, XII, 10, p. 369.
Éducation (l'), VIII, 24, p. 267.
Éléphant (l') et le Singe de Jupiter, XII, 21, p 388.
Enfant (l') et le Maitre d'école, I, 19, p. 68.
Enfouisseur (l') et son Compère, X, 5, p. 315.
Faucon (le) et le Chapon, VIII, 21, p. 263.
Femme (la) noyée, III, 16, p. 119.
Femmes (les) et le Secret, VIII, 6, p. 239.
Fermier (le), le Chien et le Renard, XI, 3, p. 335.
Fille (la), VII, 5, p. 207.
Forêt (la) et le Bûcheron, XII, 16, p. 382.
Fortune (la) et le jeune Enfant, V, 11, p. 164.
Fou (le) et le Sage, XII, 22, p. 389.
Fou (le) qui vend la Sagesse, IX, 8, p. 286.
Frelons (les) et les Mouches à miel, I, 21, p. 70.
Geai (le) paré des plumes du Paon, IV, 9, p. 134.
Génisse (la), la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion, I, 6, p. 52.
Gland (le) et la Citrouille, IX, 4, p. 280.
Goutte (la) et l'Araignée, III, 8, p. 112.
Grenouille (la) et le Rat, IV, 11, p. 136.
Grenouille (la) qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf, I, 3, p. 49.
Grenouilles (les) qui demandent un Roi, III, 4, p. 107.
Héron (le), VII, 4, p. 206.
Hirondelle (l') et les petits Oiseaux, I, 8, p. 54.
Homme (l') entre deux âges et ses deux Maitresses, I, 17, p. 66.
Homme (l') et la Couleuvre, X, 2, p. 306.
Homme (l') et la Puce, VIII, 5, p. 239.
Homme (l') et l'Idole de bois, IV, 8, p. 133.
Homme (l') et son Image, I, 11, p. 59.
Homme (l') qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit, VII, 12, p. 218.
Horoscope (l'), VIII, 16, p. 254.
Huitre (l') et les Plaideurs, IX, 9, p. 288.
Ingratitude (l') et l'injustice des hommes envers la Fortune, VII, 14, p. 221.
Ivrogne (l') et sa Femme, III, 7, p. 111.
Jardinier (le) et son Seigneur, IV, 4, p. 128.
Juge (le) arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire, XII, 27, p. 398.
Jupiter et le Métayer, VI, 4, p. 178.
Jupiter et le Passager, IX, 13, p. 292.
Jupiter et les Tonnerres, VIII, 20, p. 261.
Laboureur (le) et ses Enfants, V, 9, p. 163.

Laitière (la) et le Pot au lait, VII, 10, p. 215.
Lapins (les), V, 15, p. 327.
Lice (la) et sa Compagne, II, 7, p. 81.
Lièvre (le) et la Perdrix, V, 17, p. 168.
Lièvre (le) et la Tortue, VI, 10, p. 184.
Lièvre (le) et les Grenouilles, II, 14, p. 91.
Ligue (la) des Rats, XII, 25, p. 394.
Lion (le), XI, 1, p. 332.
Lion (le) abattu par l'Homme, III, 10, p. 114.
Lion (le) amoureux, IV, 1, p. 123.
Lion (le) devenu vieux, III, 14, p. 117.
Lion (le) et l'Ane chassant, II, 19, p. 97.
Lion (le) et le Chasseur, VI, 2, p. 176.
Lion (le) et le Moucheron, II, 9, p. 84.
Lion (le) et le Rat, II, 11, p. 87.
Lion (le), le Loup et le Renard, VIII, 3, p. 235.
Lion (le), le Singe et les deux Anes, XI, 5, p. 339.
Lion (le) malade et le Renard, VI, 14, p. 189.
Lion (le) s'en allant en guerre, V, 19, p. 171.
Lionne (la) et l'Ourse, X, 13, p. 324.
Loup (le) devenu Berger, III, 3, p. 105.
Loup (le) et la Cigogne, III, 9, p. 113.
Loup (le) et l'Agneau, I, 10, 58.
Loup (le) et le Chasseur, VIII, 27, p. 271.
Loup (le) et le Chien, I, 5, p. 50.
Loup (le) et le Chien maigre, IX, 10, p. 289.
Loup (le) et le Renard, XI, 6, p. 341 ; XII, 9, p. 367.
Loup (le) et les Bergers, X, 6, p. 314.
Loup (le), la Chèvre et le Chevreau, IV, 15, p. 142.
Loup (le), la Mère et l'Enfant, IV, 16, p. 143.
Loup (le) plaidant contre le Renard par-devant le Singe, II. 3, p. 77.
Loups (les) et les Brebis, III, 13, p. 116.
Mal marié (le) VII, 2, p. 203.
Marchand (le), le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi, X, 16, p. 330
Médecins (les), V, 12, p. 165.
Membres (les) et l'Estomac, III, 2, p. 104.
Meunier (le), son Fils et l'Ane, III, 1, p. 101.
Milan (le) et le Rossignol, IX, 17, p. 297.
Milan (le), le Roi et le Chasseur, XII, 12, p. 372.
Montagne (la) qui accouche, V, 10, p. 163.
Mort (la) et le Bûcheron, I, 16, p. 65.
Mort (la) et le Malheureux, I, 15, p. 64.
Mort (la) et le Mourant, VIII, 1, p. 231.
Mouche (la) et la Fourmi, IV, 3, p. 126.

Mulet (le) se vantant de sa généalogie, VI, 7, p. 182.
Mulets (les deux), I, 4, p. 50.
Obsèques (les) de la Lionne, VIII, 14, p. 251.
Œil (l') du Maitre, IV, 21, p. 149.
Oiseau (l') blessé d'une flèche, II, 6, p. 81.
Oiseleur (l'), l'Autour et l'Alouette, VI, 15, p. 189.
Oracle (l') et l'Impie, IV, 19, p. 146.
Oreilles (les) du Lièvre, V, 4, p. 157.
Ours (l') et l'Amateur des jardins, VIII, 10, p. 245.
Ours (l') et les deux Compagnons, V, 20, p. 171.
Paon (le) se plaignant à Junon, II, 17, p. 94.
Parole de Socrate, IV, 17, p. 144.
Pâtre (le) et le Lion, VI, 1, p. 174.
Paysan (le) du Danube, XI, 7, 345.
Perdrix (la) et les Coqs, X, 8, p. 317.
Perroquets (les deux), le Roi et son Fils, X, 12, p. 322.
Phébus et Borée, VI, 3, p. 176.
Philomèle et Progné, III, 15, p. 118.
Philosophe (le) scythe, XII, 20, p. 386.
Pigeons (les deux), IX, 2, p. 276.
Poisson (le petit) et le Pêcheur, V, 3, p. 156.
Poissons (les) et le Berger qui joue de la flûte, X, 11, p. 321.
Poissons (les) et le Cormoran, X, 4, p. 311.
Pot (le) de terre et le Pot de fer, V, 2, p. 155.
Poule (la) aux œufs d'or, V, 13, p. 166.
Pouvoir (le) des Fables, VIII, 4, p. 236.
Querelle (la) des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris, XII, 8, p. 365.
Rat (le) de ville et le Rat des champs, I, 9, p. 56.
Rat (le) et l'Éléphant, VIII, 15, p. 253.
Rat (le) et l'Huître, VIII, 9, p. 243.
Rat (le) qui s'est retiré du monde, VII, 3, p. 205.
Rats (les deux), le Renard et l'Œuf, X, 1, 305.
Renard (le) anglais, XII, 23, p. 390.
Renard (le) ayant la queue coupée, V, 5, p. 158.
Renard (le) et la Cigogne, I, 18, p. 67.
Renard (le) et le Bouc, III, 5, p. 108.
Renard (le) et le Buste, IV, 14, p. 141.
Renard (le) et les Poulets d'Inde, XII, 18, p. 385.
Renard (le) et les Raisins, III, 11, p. 115.
Renard (le), le Loup et le Cheval, XII, 17, p. 383.
Renard (le), le Singe et les Animaux, VI, 6, p. 181.
Renard (le), les Mouches et le Hérisson, XII, 13, p. 376.
Rien de trop, IX, 11, p. 290.

Rieur (le) et les Poissons, VIII, 8, p. 242.
Satyre (le) et le Passant, V, 7, p. 160.
Savetier (le) et le Financier, VIII, 2, 233.
Serpent (le) et la Lime, V, 16, p. 168.
Simonide préservé par les Dieux, I, 14, p. 62.
Singe (le), XII, 19, p. 386.
Singe (le) et le Chat, IX, 16, p. 296.
Singe (le) et le Dauphin, IV, 7, p. 132.
Singe (le) et le Léopard, IX, 3, p. 279.
Soleil (le) et les Grenouilles, VI, 12, p. 187; XII, 24, p. 392.
Songe (le) d'un Habitant du Mogol, XI, 4, p 338.
Souhaits (les), VII, 6, p. 209.
Souris (les) et le Chat-Huant, XI, 9. p. 347.
Souris (la) métamorphosée en Fille, IX, 7, p. 284.
Statuaire (le) et la Statue de Jupiter, IX, 6, p. 285.
Taureaux (les deux) et une Grenouille, II, 4, p. 78.
Testament expliqué par Ésope, II, 20, p. 98.
Tête (la) et la queue du Serpent, VII, 17, 226
Thésauriseur (du) et du Singe, XII, 3, p. 358.
Tircis et Amarante, VIII, 13, p. 249.
Torrent (le) et la Rivière, VIII, 23, p. 266.
Tortue (la) et les deux Canards, X, 3, p. 309.
Trésor (le) et les deux Hommes, IX, 15, p. 294.
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre, IV, 12, p. 137
Vautours (les) et les Pigeons, VII, 8, p. 212.
Veuve (la jeune), VI, 21, p. 195.
Vieillard (le) et l'Ane, VI, 8, p. 182.
Vieillard (le) et les trois jeunes Hommes, XI, 8, p. 346
Vieillard (le) et ses Enfants, IV, 18, p. 145.
Vieille (la) et les deux Servantes, V, 6, p. 159.
Villageois (le) et le Serpent, VI, 13, p. 187.
Voleurs (les) et l'Ane, I, 13, p. 62.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

Pages

NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE J. DE LA FONTAINE. 5
A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (épitre en prose). 22
PRÉFACE DE LA FONTAINE. 24
LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN 31
A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (épitre dédicatoire en vers). 45
LIVRE PREMIER. 47
LIVRE SECOND. 74
LIVRE TROISIÈME. 101
LIVRE QUATRIÈME. 125
LIVRE CINQUIÈME. 153
LIVRE SIXIÈME. 174
ÉPILOGUE. 197
AVERTISSEMENT. 198
A MADAME DE MONTESPAN (hommage en vers). 199
LIVRE SEPTIÈME. 201
LIVRE HUITIÈME. 231
LIVRE NEUVIÈME. 273
LIVRE DIXIÈME. 299
LIVRE ONZIÈME. 332
ÉPILOGUE. 350
A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE (épitre en prose). 351
LIVRE DOUZIÈME. 353
A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE, qui avait demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée *Le Chat et la Souris*. 361
PHILÉMON ET BAUCIS. 401
TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES. 409

77.284 — Paris, Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus.

ALLAMA IQBAL LIBRARY
7133

21 6/62

23-8-62

ALLAMA
IQBAL LIBRARY
UNIVERSITY OF KASHMIR
HELP TO KEEP THIS BOOK
FRESH AND CLEAN